ALBERT CHAMPDOR

SALADIN

Le plus pur Héros de l'Islam



Institut du monde arabe Paris

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Institut kurde de Paris

Liv-Fre-Pre
n809

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Liu-Fre

SALADIN

Institut kurde de Paris



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Payot :

TAMERLAN.

Aux Éditions Albin Michel :

CYRUS.

Aux Éditions Victor Attinger :

TERRES ET DIEUX DE SYRIE.
PALMYRE.
LA POSSESSION DU BEAU.

Aux Éditions Albert Guillot :

CHOIX DE PEINTURES DE LA NÉCROPOLE THÉBAINE.
L'ALHAMBRA DE GRENADE.
BABYLONE ET MÉSOPOTAMIE.
LES RUINES DE PALMYRE.
L'ÉGYPTE DES PHARAONS.
L'ACROPOLE DE BAALBEK.
THÈBES AUX CENT PORTES.

En collaboration avec Nina M. Davies et Sir Alan H. Gardiner :
LA PEINTURE ÉGYPTIENNE ANCIENNE.

Chez l'auteur :

AU SEUIL DES AUBES MORTES.

Paraîtra prochainement aux Éditions Albin Michel :

LE LIVRE DE L'AU-DELA DES ANCIENS ÉGYPTIENS.

Paraîtra prochainement aux Éditions Albert Guillot :

NINIVE.

Institut kurde de Paris

ALBERT CHAMPDOR

SALADIN

LE PLUS PUR HÉROS DE L'ISLAM

Institut kurde de Paris

ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS
PARIS

Institut kurde de Paris

© 1956 by Éditions Albin Michel.

ET, SEUL, A PART, J'APERÇUS SALADIN.

DANTE, *LA DIVINE COMÉDIE.*

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

CHAPITRE PREMIER

LES GRANDS REMOUS DU MONDE MUSULMAN A LA VEILLE DES CROISADES

Au VIIe et au VIIIe siècles de l'ère chrétienne, la formidable explosion de l'Islam ébranla le vieux continent, et le monde arabe connut une brillante période d'expansion territoriale et religieuse, de rayonnement intense dans le domaine des sciences et des arts. Ce fut « l'âge d'or » des historiens arabes, une fête ininterrompue. Le rêve des socialistes modernes de se voir pensionnés et nourris par l'État était réalisé. Après avoir menacé l'Europe, l'Islam se stabilisa. Et bientôt, dans l'énorme masse musulmane, subitement apparue dans l'histoire du monde à un moment particulièrement critique pour l'Occident secoué par les invasions sarrasine et slave, les rivalités dynastiques et la crise romaine du IXe siècle, d'inquiétants foyers d'agitation ne tardèrent pas à se manifester parmi les fanatiques propagateurs des cent quarante sourates du Coran, concises et obscures, qui pouvaient être différemment interprétées. Le Prophète avait dit : « La variété des opinions est une miséricorde d'Allah. » Cette sentence pouvait mettre à l'aise la conscience la plus exigeante des fidèles et elle nous explique, si l'on consent à ne pas se laisser séduire par la grandeur apparente de l'Islam, la diversité des écoles orthodoxes, leur épanouissement, leurs rivalités pour s'assurer de la clientèle; les conséquences du profond déséquilibre des forces spirituelles de l'Islam devaient fatalement troubler l'unité doctrinale et temporelle du monde musulman qui n'a jamais eu — soulignons cette remarque — de tradition impériale, ni

Institut Kurde de Paris

d'aristocratie ni d'élites sans lesquelles il ne saurait être question d'inspirer et de soutenir une politique nettement nationale. Des querelles dogmatiques aiguës mirent en péril l'existence du pouvoir central dont la légitimité fut à tout propos contestée. Les califes, vicaires du Prophète, ne tenaient certes pas à se voir déposséder de leur puissance par les sectes réformistes sans cesse en position de révolte ouverte contre eux. Aussi firent-ils appel aux étrangers pour préserver leur pouvoir, garder leur palais et leurs sérails, étouffer les émeutes populacières soigneusement entretenues par les classes cléricales. Menacés, ils remplacèrent par des mercenaires turcs ou par des esclaves africains les turbulents mais fidèles Bédouins dont les humbles ancêtres caravaniers avaient fondé l'empire de l'Islam. Dès lors le drame se noue. Les mercenaires appelés par les califes dégringolèrent en foule des arides plateaux de leur Asie Mineure natale, heureux de louer leurs services aux éblouissants maîtres de Bagdad ou de Damas entourés d'une nuée de poètes et d'émirs. Ces hommes du Nord, « ces gardiens de moutons, écrit Abou Dâoud, qui suaient la misère dans leurs villages, ces va-nu-pieds », durs sur le champ de bataille, prompts à saisir à demi-mot le sens des besognes les plus laides, serviteurs expéditifs et muets, furent fort aise de vivre désormais confortablement à l'ombre des puissants et de jouer un rôle essentiel dans les tragi-comédies de harem. Aussi répondirent-ils en masse à l'appel imprudent des califes, tout comme autrefois les Barbares désertèrent sans scrupule leurs tribus errantes et affamées pour courir défendre les frontières de Rome et perdre l'empire qui les avait accueillis. Les nouveaux venus eurent tôt fait de se rendre compte de la faiblesse permanente du pouvoir qu'ils devaient protéger et bientôt les auxiliaires turcs remplacèrent leurs maîtres décadents sur le trône des descendants du Prophète. Une poignée d'entre eux, galopant nuit et jour vers l'est, donnèrent l'Inde à l'Islam. D'autres occupèrent les provinces occidentales de la Perse. Partout, les anciens chefs de bande, les aventuriers devenus ministres, triomphèrent. L'anarchie constitutionnelle du califat, les guerres incessantes que se déclaraient les grands

Institut Kurde de Paris

féodaux des sultanats secondaires, le nombre de fiefs qui, comme dans l'Europe féodale du même temps, menaçaient l'autorité légitime, le conflit permanent des intérêts locaux, la pillerie endémique des Bédouins, la bigarrure des populations, toutes ces causes premières d'un déséquilibre profond favorisaient au-delà de leurs espérances les montagnards venus du Nord, ambitieux et cruels. Et, conséquence imprévue, ces aventuriers allaient rendre, à l'époque des Croisades, les guerres plus féroces et susciter par leurs excès une telle réprobation que la chrétienté entière prendra les armes pour faire respecter par les musulmans noyautés par les Turcs les accords de Charlemagne et d'Haroun al Raschid qui préservaient les privilèges des communautés chrétiennes de la Syrie franque.

Les mêmes causes produiront éternellement les mêmes effets. Les califes, « serviteurs des deux terres sacrées », se contenteront désormais de l'usufruit de leur pouvoir spirituel. Ils laisseront à leurs ministres étrangers le soin de régler les affaires de l'État. Ils ont d'ailleurs fort à faire pour entretenir leurs poètes dont ils craignent la rime, pour vider les caisses du trésor public, s'intéresser, tel Amin, à la veille de sa mort, « à la douce lumière de la lune dansante dans les eaux du Tigre ». Cette société légère abandonne avec joie le fardeau des responsabilités politiques. Les courtisans gravitant autour des princes avaient toujours d'impérieux besoins d'argent. D'abord pour eux, pour leur famille, pour leurs amis, ensuite pour leurs propres courtisans et pour les courtisans de leurs courtisans. Les chroniqueurs arabes, en leur langue imagée, nous édifient sur cette carence de l'autorité, sur ces prodigalités, sur l'indiscipline et la vénalité des vizirs, des fonctionnaires, sur le détachement des provinces dont les gouverneurs refusaient effrontément de payer les impôts, sur les dissensions continuelles au sein du califat, sur les compétitions d'aventuriers enhardis par tant de désordres. Une telle politique favorisa les troubles, s'avéra désastreuse. Avant d'aborder le siècle de Saladin, il importe d'en dire quelques mots. Au moment où jamais l'autorité califale n'a été aussi nulle ni

Institut kurde de Paris

autant discutée, au moment où l'on pouvait prévoir la scission du monde musulman en deux groupes de communautés ayant leur centre l'un à Bagdad, l'autre au Caire, l'Islam subit une rude épreuve. Les Abbassides propagent leurs mots d'ordre révolutionnaires; des bandes d'esclaves noirs se répandent en Basse-Mésopotamie, pillant les villes prospères; la sainte cité de La Mecque n'est point épargnée : elle est envahie par des hordes de fanatiques qui massacrent dix mille croyants autour de la Caaba. Les caravanes de pèlerins, n'osant plus se rendre à La Mecque, où l'on s'égorgeait avec zèle à longueur de journée, il se produisit alors un événement qui allait fâcheusement influencer les relations entre les chrétiens et les musulmans. En effet, ces derniers décidèrent de se rendre dorénavant à Jérusalem en pèlerinage, la mosquée d'Omar devant remplacer la Caaba. Les chrétiens n'eurent rien à gagner avec l'irruption de ces interminables cortèges de croyants qui envahissaient périodiquement Jérusalem et qui, sous l'empire de leur exaltation, menaçaient et molestaient des membres des communautés chrétiennes. Les exactions dont ils furent victimes incitèrent Byzance à intervenir. La grande métropole de l'Empire latin de l'Orient affirmait ainsi qu'elle n'entendait pas se désintéresser de ce qui se passait en Terre Sainte. Depuis plus de cinq siècles, elle résistait à la pression du monde musulman et la politique syrienne de ses empereurs fortifia les espérances des chrétiens d'Orient au moment où, comme nous allons le voir, les colonies chrétiennes de l'Égypte étaient terrorisées par ce fou qu'était le calife Hakem.

Au XIe siècle, la scission du monde musulman était consommée. Les deux villes saintes se donnaient aux califes fatimites, venus de l'Afrique du Nord et nouveaux maîtres de l'Égypte, faisant ainsi perdre à leurs rivaux de Bagdad leurs titres enviés de « protecteurs de Médine et de La Mecque ». Le califat fatimite devait, selon le mot de son fondateur, « construire sur les ruines d'un monde corrompu un royaume de justice et de bonheur ». Son apparition est un événement considé-

Institut Turde de Paris

rable dans l'histoire de l'Orient musulman. L'empire que les Fatimites créèrent devint si puissant qu'il parut menacer très sérieusement l'Islam syrien affaibli par les rivalités de ses princes. Il était parvenu à son apogée lorsque les choses se gâtèrent. Un déséquilibré selon les uns, un illuminé selon les autres, venait de monter sur le trône du Caire à l'âge de onze ans. Il s'appelait Hakem. Ce monarque fantaisiste et inconstant, ce sensuel raffiné et précoce mérite que nous lui consacrions quelques lignes, car c'est une figure originale. Il faisait décapiter les astrologues, siéger la nuit les tribunaux, trancher en une matinée la tête de dix mille victimes, incendier pour se distraire des quartiers entiers du Caire, déterrer les cadavres des cimetières pour nourrir ses chiens favoris, sabrer les femmes nues par ses esclaves noirs. Entre temps, pour varier ses plaisirs, ce despote sanguinaire, plongeant son peuple dans une stupeur confinant à la superstition, fit raconter par ses familiers qu'il était l'incarnation même d'Allah. Il trouva des partisans exaltés qui répandirent cette légende en Perse, dans les Indes, en Syrie où, de nos jours encore, les Druzes continuent à croire que Hakem incarna pendant son règne maudit le dieu des musulmans. Cependant, les Infidèles ne furent point les seuls à souffrir des dérangements cérébraux du calife. Après s'être attaqué aux pratiques traditionnelles de l'Islam, Hakem se plut à éprouver cruellement les communautés chrétiennes qui fournissaient pourtant à son administration les meilleurs fonctionnaires. Pour distinguer les chrétiens, les humilier, les ramener à leur condition de tributaires, il leur fit porter ostensiblement une croix pesant quatre livres. Non satisfait de détruire leurs églises et leur quartier du Caire, il conçut le projet insensé de bouleverser la terre sur laquelle se succédèrent les actes de l'éternelle tragédie; il fit démolir pierre par pierre l'église du Saint-Sépulcre, niveler le calvaire du Golgotha, brûler des reliques. Ce vandalisme lui valut un regain de popularité et les vœux du monde musulman. La population fut invitée au pillage des monastères d'où les Pères furent chassés. Et la terreur fut bientôt telle que la foule s'écrasa devant les portes des bureaux de l'adminis-

Institut Kurde de Paris

tration musulmane où l'on recevait les promesses d'abjuration. Cette persécution provoqua une violente réaction en Occident. L'émotion fut à son comble. Hakem venait d'abolir définitivement le protectorat franc établi par Charlemagne en Terre Sainte et la lutte entre le christianisme et l'Islam entrait dans une phase critique.

L'émotion suscitée par la persécution des chrétiens d'Égypte ne s'était pas encore calmée que l'on apprenait en Europe une nouvelle catastrophe. D'anciens mercenaires turcs, autrefois appelés par le califat de Bagdad, les Seldjoucides, après maintes aventures, s'étaient reconnus assez puissants pour oser attaquer les frontières de Byzance et avaient anéanti, le 19 août 1071, sur le mémorable champ de bataille de Hanzikiert, une armée byzantine forte de cent mille hommes. Ils s'emparèrent ensuite de Jérusalem, d'Antioche, de Smyrne, de Rhodes. L'une après l'autre, les métropoles asiatiques, illustrées par les souvenirs de l'âge apostolique, passèrent sous le contrôle des Seldjoucides. Dès lors, les événements se précipitèrent. Rome ne pouvait demeurer indifférente devant cette débâcle. Au concile de Clermont, en mars 1095, le pape français Urbain II prêcha la Première Croisade. Ce qui, dans l'intérêt de la papauté, détermina les motifs de cette guerre sainte, ce fut non la menace pesant sur Byzance, mais le sort de Jérusalem. Cette croisade, inspirée par les malheurs des chrétiens d'Orient, exprima spontanément l'enthousiasme des fidèles pour la Terre Sainte que deux siècles de pèlerinages ininterrompus et les souvenirs de la brillante diplomatie de Charlemagne obtenant l'autorisation de bâtir des églises, des couvents, des hospices en Palestine, avaient imprimé dans le cœur des chrétiens d'Occident. Si l'on méconnaît la valeur de ce passé, son influence, on ne peut s'expliquer la genèse des Croisades, magnifique élan spirituel des peuples unis par leur foi autour du tombeau du divin Maître, sans distinction de nationalité, dans une même et ardente communion de cœur et d'esprit.

Institut Kurde de Paris

Tandis que les premiers Croisés se rassemblaient les Seldjoucides voyaient s'écrouler, sans même avoir eu le temps d'en jouir, le magnifique empire qu'ils venaient à peine de fonder. L'événement, affectant la Syrie, fut providentiel pour les Croisés. L'unité politique musulmane, imposée par une poigne de fer, ne résista point à cette nouvelle épreuve que subissait l'Islam syrien. Les successeurs des Seldjoucides devinrent des féodaux soucieux de préserver leurs territoires contre les envahissements de leurs voisins. Les liens d'unité, une fois de plus, étaient brisés à un moment où cette unité de race et de religion était nécessaire pour faire face à la menace qui se précisait à l'ouest, dans les pays de l'Europe latine parcourus par les moines suscitant une sainte colère contre les Infidèles. Et lorsque les armées de la Première Croisade déferleront sur le sol de l'Asie, les émirs syriens ne se préoccuperont pas des suites logiques de cette invasion. Leurs haines de famille et de tribu domineront le débat. Terrés dans leurs capitales ils se croiront en sûreté derrière les déserts de Mésopotamie et ils regarderont passer le flot plutôt que de mettre un terme à leurs ressentiments et de s'associer pour défendre l'Islam. Ainsi, la Première Croisade restera par eux incomprise. Ce ne sera point, pour les musulmans, une guerre de religion telle celle que suscitera bientôt Saladin après le geste stupide de Renaud de Châtillon enlevant en pleine paix une caravane de marchands passant par ses terres. Dans ce gigantesque mouvement de reflux de l'Occident vers les rivages vénérés de la Terre Sainte, les pieux et imprévoyants musulmans ne trouveront pas un seul sujet d'inquiétude. Il faudra attendre la venue de Saladin qui saura grouper et assagir autour de lui les émirs récalcitrants, il faudra attendre le génie de Baibars et deux siècles de luttes pour que les fautes initiales des dirigeants musulmans de la fin du XIe siècle soient purifiées par le sang des multitudes d'hommes anéanties sur la route de Jérusalem par les épidémies, par la faim, par la soif et par la guerre.

Godefroy de Bouillon eut la partie belle. En quelques étapes

Institut Kurde de Paris

il traverse l'Anatolie, culbute les Turcs, pendant que son frère fonde au-delà de l'Euphrate la principauté d'Édesse, qui pourrait menacer Mossoul et Bagdad. Après une campagne triomphale, Godefroy de Bouillon plante sa tente devant Jérusalem. Après un siège d'un mois, la ville fut prise et cent mille musulmans massacrés. Le royaume latin d'Orient était fondé, au milieu des cris de joie de la chrétienté et des lamentations de l'Islam.

Les chrétiens se taillaient des États : la principauté d'Antioche qui couvrait de son protectorat la Petite Arménie, le comté de Tripoli limité au nord et au sud par l'impressionnante citadelle de Margat et l'antique Byblos phénicienne, enfin le royaume de Jérusalem comprenant les régions de Moab, l'ancienne Nabathée, lequel était partagé entre quatre grandes baronnies : les comtés de Jaffa et d'Ascalon, la principauté de Tibériade, la baronnie de Sidon, la seigneurie de Montréal dans les terres « d'Oultre Jourdain ». Les Croisés, en prenant possession de ce sol où ils devaient verser tant de sang, édifièrent partout des forteresses afin de protéger la côte syrienne et surveiller les routes de Damas, d'Alep ou du Caire.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE II

LA SYRIE FRANQUE

En face de l'Islam syrien dont nous venons brièvement de montrer la faiblesse, il convient de dire quelques mots sur la situation de la Syrie franque telle qu'elle se présentait au début du XIIe siècle, après la conclusion victorieuse de la Première Croisade.

Quelques centaines de hardis chevaliers avaient, au lendemain de la fondation du royaume de Jérusalem, érigé en Syrie ces forteresses qui demeurent encore aujourd'hui, lorsque l'on contemple leurs ruines grandioses et émouvantes, l'objet de notre étonnement. Ces ruines colossales évoquent un passé riche en enseignements de toutes sortes pour qui veut trouver un sens à la grandeur de leur témoignage. Sur cette majestueuse terre syrienne qui enchanta notre jeunesse, sous ce ciel d'une pureté inexprimable où tant de civilisations se sont succédé, ne laissant que le souvenir de leurs cités mortes et de leurs peuples disparus, le christianisme conquérant a laissé son empreinte. Des hommes venus d'au-delà des mers ont élevé, près du ciel, au sommet des monts libanais, dans des sites grandioses, ces formidables repaires d'où ils pouvaient surveiller et menacer l'Islam. Le voyageur arabe Ibn Djobair, qui parcourut la Syrie à l'époque de Saladin, souligne la terreur qu'éprouvaient les musulmans à la vue de ces citadelles inaccessibles, se dressant au bord des précipices, dans la solitude des hautes altitudes, visions de cauchemar dont ils ne pouvaient se débarrasser l'esprit. Elles se dressaient, face

Institut kurde de Paris

à l'Islam, fières et puissantes, symboles de la chrétienté victorieuse, gardiennes vigilantes de cette fédération d'États francs s'organisant solidement en terre syrienne. Les premiers Croisés avaient bâti pour l'avenir, comme si cet avenir devait avoir la durée de l'éternité. Le contraste est frappant entre leur réalisme — que l'on songe aux *Assises* du royaume latin de Jérusalem — et le laisser-aller romantique des souverains de Bagdad.

Les Croisés ont expérimenté en Syrie, sans s'en douter, une politique adroite de colonisation dont il serait injuste de ne point reconnaître l'inspiration libérale. « A aucune période du moyen âge, écrit le P. Lammens dans son remarquable ouvrage *la Syrie*, on ne verra un essai de synthèse politique plus large, groupant dans une action commune tous les ordres de l'État : noblesse, clergé, bourgeoisie, population indigène. Seule, la période romaine rappelle l'image d'une égale prospérité économique. Avec les Romains, les Francs furent les plus infatigables bâtisseurs qui aient passé sur la terre de Syrie. » Dès le XIIe siècle, on trouve dans les États latins d'Orient une bourgeoisie parfaitement bien organisée, jalouse de ses privilèges nettement définis par une charte constitutionnelle, en avance de plusieurs siècles sur l'Occident féodal. Il faut voir là l'influence de ces hommes éclairés tels que Godefroy de Bouillon, Baudouin et autres Croisés venus de Flandre et des républiques italiennes où la bourgeoisie avait su faire valoir ses droits et respecter son autonomie.

La reconnaissance par la papauté des États latins d'Orient donna à l'Église un droit de regard sur les établissements francs et elle exerça constamment un contrôle dont on ne saurait nier le rôle modérateur et bienfaisant. Certes, le roi de Jérusalem possède sa cour, ses grands dignitaires; il peut assister ses vassaux, assumer la baillie à l'époque des vacances dynastiques, arbitrer les conflits; mais son pouvoir est contrôlé par le patriarcat de Jérusalem, les cours ecclésiastiques et les ordres chevaleresques. Le despotisme ne saurait être toléré en Terre Sainte et la royauté, qui n'est point héréditaire mais élective, n'aura jamais l'occasion d'aspirer à cet autocratisme

Institut Kurde de Paris

des empereurs de Byzance dont l'action corruptrice est si manifeste à cette époque. L'origine, le but des Croisades, l'appui que leur apporta sans réserve la papauté assuraient aux ordres ecclésiastiques une situation privilégiée dans l'administration des États latins d'Orient. C'est le patriarche de Jérusalem qui sacre le roi, et ce geste est significatif; c'est lui qui intervient officiellement dans toutes les affaires engageant l'avenir et la prospérité du royaume. Bénéficiaires de donations dues à la piété des fidèles et des princes, les ordres religieux deviennent de grands propriétaires fonciers. En revanche, ils coopèrent à la défense du territoire soumis à leur juridiction et assument les charges des œuvres charitables. Celles-ci sont nombreuses. Dans la seule ville de Jérusalem, nous dit Benjamin de Tudèle, deux mille pauvres étaient journellement secourus par les Hospitaliers. L'ordre chevaleresque de Saint-Lazare se consacrait au soin des lépreux. L'illustre évêque arménien saint Nersès de Lampron, parle avec admiration des œuvres de charité qu'il a vu fonctionner chez les chrétiens. « A chaque messe, écrit-il, le prêtre se retourne vers les assistants après l'Évangile. Chacun dépose dans la main du ministre sacré les fruits de sa foi; hommes et femmes offrent leurs dons avec joie, comme Dieu les aime; ils les offrent à titre de bénédiction. Chacun d'entre eux croit que c'est en embrassant la pauvreté, acceptée par le Sauveur, que lui-même deviendra riche. » Les pèlerins et les malades sont assistés au nom du Christ, non pour illustrer des thèmes faciles de propagande, mais selon l'esprit des Saintes Écritures.

A l'intérieur du royaume, l'autorité du souverain ne s'exerçait directement que dans certains villes, à Acre, Tyr, Jérusalem. Encore faut-il remarquer qu'elle y était modérée par la présence des concessions étrangères, telles que celles des républiques italiennes, assez ombrageuses sur le chapitre du pouvoir temporel. Partout ailleurs, à Naplouse, Césarée, Beyrouth, Saïda, elle était sanctionnée par l'intermédiaire de la noblesse féodale, laquelle possédait des fiefs indépendants sous forme de principautés, comtés, baronnies, seigneuries administrés selon les antiques coutumes du droit féodal. Les ordres

Institut Kurde de Paris

chevaleresques assuraient la sécurité du royaume. Ils sont bien connus : ce sont les Hospitaliers, les Templiers, plus tard, à la fin des Croisades, les chevaliers teutoniques. Les Hospitaliers et les Templiers jouèrent un rôle de premier plan en Syrie et, malgré leur caractère international, l'élément français y prédominait. Leurs membres étaient tenus de prononcer les vœux monastiques. Chaque ordre comprenait trois classes : les chevaliers, tous nobles; les sergents, pris dans la bourgeoisie; les clercs, faisant fonction de chapelains. Les ordres chevaleresques possédaient leurs turcopoles, leur marine, leur service diplomatique; ils avaient le droit de conclure des traités, de lever des tributs parmi les émirs et leurs vassaux musulmans. Ils constituaient des États dans l'État, et leurs richesses dépassaient celles des rois. Cette indépendance et cette prospérité devaient malheureusement altérer les disciplines primitives. Michel le Syrien, qui les a beaucoup fréquentés au siècle de Saladin, proposa leur exemple à l'émulation de ses ouailles jacobites : « Quand les Templiers ou les Hospitaliers, écrit-il, doivent occuper un poste militaire et y tenir jusqu'à la mort, ils se font tuer sur place. Quand un « frère » meurt, ils nourrissent les pauvres à son intention pendant quarante jours et journellement quarante personnes. Ils considèrent comme des martyrs ceux qui meurent dans les combats. Ils distribuent aux indigènes un dixième de leurs récoltes de froment et de vin. Toutes les fois qu'on cuit le pain dans une de leurs maisons, il en est réservé un sur dix aux pauvres. Malgré leurs grandes richesses ils sont charitables pour tous ceux qui vénèrent la croix. Ils fondèrent partout des hôpitaux, servant et assistant les étrangers malades. » Quelles qu'aient pu être par la suite les erreurs de ces ordres chevaleresques devenus trop puissants, il faut cependant convenir qu'ils ont contribué pour une très large part à maintenir en Orient un idéal chrétien dont tant d'œuvres charitables expriment la grandeur.

Réunis en corps les seigneurs constituaient la Haute Cour, tribunal suprême sans l'assentiment duquel aucune ordonnance royale n'obtenait force de loi. Ce n'était qu'après avoir

Institut Kurde de Paris

juré devant eux de respecter les *Assises* de Jérusalem que le souverain était couronné. Ces *Assises*, charte constitutionnelle du royaume, prévoyaient tous les cas, y compris celui du roi violant son serment. En l'occurrence, les seigneurs étaient déliés de leurs devoirs envers le monarque et ils le déclaraient indigne et déchu. Au-dessous de la Haute Cour siégeaient des cours de bourgeois dont la juridiction était analogue à celle des seigneurs. Ces notables jouissaient d'une situation politique inconnue dans la plupart des États de l'Europe médiévale. Les riches colonies marchandes, surtout originaires de Pise, de Gênes, de Venise, de Marseille et de Montpellier, installées sur les côtes syriennes, étaient les artisans actifs de la prospérité économique du royaume. Ayant participé aux premières conquêtes en prêtant leurs flottes, elles avaient su faire apprécier leur concours et obtenu un certain nombre de franchises onéreuses pour le pouvoir central, car elles engendraient d'interminables conflits au sujet de leurs concessions de quartiers dans les villes, de leurs juridictions particulières en désaccord avec l'esprit des lois de Jérusalem. Il fallait continuellement débattre et plaider en de renaissantes chicanes.

La noblesse franque, une fois installée sur ses terres, accueillait volontiers dans ses rangs des Syriens ou des féodaux arméniens dont les filles figurèrent même à la cour de Jérusalem et d'Antioche. « Nous sommes devenus de parfaits Orientaux, observe le chapelain de Baudouin Ier. Le Romain ou le Franc s'est transformé sur place en Galiléen, en Palestinien; le natif de Reims ou de Chartres en habitant de Tyr ou d'Antioche. Nous avons épousé non des femmes de notre pays, mais des Syriennes, des Arméniennes, parfois des Sarrasines baptisées. » Les villes conquises par les Croisés conservèrent la majeure partie de leur population musulmane. Beaucoup d'Infidèles, après avoir quitté leurs foyers devant l'invasion et fait l'expérience du régime moins libéral en terre d'Islam, préférèrent regagner leurs cités ou leurs bourgades natales administrées par les chrétiens. Le voyageur andalou Ibn Djobair ne peut s'empêcher, en bon musulman, de blâmer ces croyants qui n'ont point été exterminés comme se plaisent à le conter à

Institut Kurde de Paris

la légère certains historiens, mais au contraire protégés par les *Capitulations* de Charlemagne. Si, dans les possessions latines, on surveillait l'état d'esprit des communautés musulmanes fixées dans les villes, en revanche une grande liberté était accordée aux négociants syriens. Leurs caravanes circulaient sans encombre de la côte vers l'intérieur du pays, et leur sécurité ne sera même pas compromise, à une ou deux exceptions près, par l'état de guerre à l'époque de Saladin. Lorsque Ibn Djobair visita la Syrie, il remarqua que « les caravanes musulmanes pénétraient sur les terres franques, se croisant en route avec les convois de prisonniers chrétiens qui devaient être vendus aux enchères sur les marchés de Damas ». Le long des frontières, à Banyas, avec ses riches rizières où les propriétés musulmanes et chrétiennes s'enchevêtrent, c'est encore un écrivain arabe, Sâlih, qui nous dit que « le partage des moissons s'opère équitablement, les troupeaux pâturant ensemble sans contestations ni violences ». « Nous traversâmes une suite de villages, relate Ibn Djobair dans son journal de voyage, d'exploitations se succédant les unes aux autres, tous habités par des musulmans qui vivent dans un grand bien-être sous le gouvernement des chrétiens. Allah nous préserve d'une pareille tentation! Ils leur abandonnent la moitié de la récolte à l'époque de la moisson se bornant à percevoir la capitation d'un dinâr et cinq kirâts. Les Francs n'exigent pas davantage, sauf un léger impôt sur les arbres. Les musulmans sont propriétaires de leurs habitations et s'administrent comme ils l'entendent. Il en est ainsi dans tous les territoires occupés par les Francs sur le littoral de Syrie et dans les districts, bourgs et villages habités par des musulmans. La plupart ne peuvent résister à la tentation de comparer leur sort avec celui de leurs frères demeurés dans les régions gouvernées par le sultan de Damas, car celui-ci était le contraire du bien-être et de la prospérité. Une des calamités qui accablent les vrais croyants, c'est qu'ils ont à se plaindre des injustices de leurs chefs, quand ils ne peuvent que se louer de la conduite des chrétiens, leurs ennemis-nés. Puisse Allah remédier à une telle situation! » Voilà un témoignage éloquent. Et que l'on n'ac-

Institut Kurde de Paris

cuse pas surtout Ibn Djobair d'avoir des sympathies trop vives pour les chrétiens, car il devait sans doute frémir de joie lorsqu'il les qualifiait « de pourceaux de vile qualité ».

L'arrivée des Croisés dépourvus de tout, sinon d'enthousiasme, fut pour les négociants syriens une source inespérée de revenus supplémentaires et certains de ces habiles marchands de Damas ou d'Alep s'enrichirent avec une telle effronterie que le prestige de leur or entassé leur avait valu sans tarder la considération des chevaliers chrétiens et celle, non moins intéressée, des émirs musulmans. Saint Jérôme avait déjà souligné le caractère « de leur ardeur pour les opérations lucratives du négoce, qui les entraîne à chercher la fortune même au milieu du fracas des armes ». Certains d'entre eux prêtèrent des sommes considérables aux Templiers.

Comme précédemment sous le régime administratif de l'époque abbasside, les chrétiens indigènes sont employés dans les bureaux des administrations locales. Ce sont des lettrés; ils rédigent les banalités de leur correspondance officielle en de belles proses rythmées et protocolaires. Le califat de Bagdad avait toujours admis dans ses services des fonctionnaires chrétiens, car leur situation inférieure de tributaires lui permettait de ne pas douter de leur souplesse et de leur fidélité. La structure administrative des États latins d'Orient est la même que celle de Bagdad. Il y a les scribes, les commis aux écritures, les inspecteurs, les contrôleurs des douanes, des bureaux de péage, les collecteurs de taxes, les interprètes des tribunaux. Ils représentent les émirs de l'intérieur avec lesquels les latins entretiennent des relations quotidiennes pour la liquidation des conflits de frontières mal définies, l'échange ou le rachat des prisonniers, la conclusion des traités de commerce, l'encaissement des tributs. Et il faut bien dire que les fonctionnaires syriens sont à leur aise dans cette paperasse alléchante.

Parmi les minorités dont devaient se défier les chrétiens beaucoup plus que des communautés musulmanes, les « Griffons » tiennent une place importante. Syriens irréductibles

Institut Kurde de Paris

fidèles aux prétentions de l'Empire et aux rites de l'Église byzantine, assez remuants à Antioche, ils manifestaient à tout propos leurs préjugés antilatins, très en vogue dans les bureaux de la diplomatie impériale qui ne perdait aucune occasion d'entretenir ses rivalités avec Rome; les « Griffons » étaient leurs meilleurs agents intriguant en Syrie, ne voulant reconnaître, et s'en flattant, que la seule autorité du basileus, prétention qui choquait le sentiment politique et religieux des Occidentaux, hostiles au césaropapisme, sachant bien comment Byzance avait su faire de son clergé un instrument de propagande, voire de domination. Michel le Syrien les accusa de susciter des querelles entre les confréries chrétiennes et de s'insinuer avec une patience toute orientale auprès des autorités franques pour les pervertir avec leur byzantinisme rancunier et tenace.

Des historiens peu scrupuleux, ou victimes de leur partisanerie, ont souvent évoqué le « fanatisme catholique » des Croisés qui, selon l'un d'entre eux, « n'aurait pas mieux traité les chrétiens indigènes que les Infidèles ». A cette accusation mal fondée, opposons le témoignage du patriarche Michel le Syrien qui exalta le libéralisme et la tolérance des Francs : « Les pontifes de notre Église jacobite vivaient au milieu d'eux sans être persécutés ni molestés. En Palestine comme en Syrie, jamais ils ne soulevaient de difficulté au sujet de la foi, ni pour arriver à une seule formule dans tous les peuples et toutes les langues des chrétiens. Mais ils considéraient comme chrétien quiconque vénérait la croix sans enquête ni examen. »

Ainsi la Syrie franque est, au XIIe siècle, gouvernée selon des principes s'inspirant d'un véritable libéralisme et contraste avec l'état de l'Europe féodale à la même époque. Certes, au moment de l'occupation, l'inexpérience des nouveaux venus qui, sans préparation, allaient écrire le premier chapitre de la colonisation européenne, la faiblesse constitutionnelle du pouvoir central, les erreurs ou les cruautés de certains éléments douteux devaient fatalement causer des malentendus, avoir

Institut Kurde de Paris

des conséquences préjudiciables au renom des Croisades. Les Croisés ne furent pas tous des saints; souvent, le clergé, scandalisé par la conduite publique ou privée des seigneurs indignes, leur intimait l'ordre, pour se réconcilier avec Dieu, d'aller combattre en Terre Sainte; ce n'étaient point des recrues de valeur; certains prêtres ambitieux prirent la croix en rêvant à un confortable évêché asiatique. Dans toutes ces masses qui s'ébranlèrent en Europe, soulevées par un pur enthousiasme initial, devaient peu à peu apparaître les inévitables bassesses de la nature humaine. L'Orient — qui pourrait nier que son imagination n'a pas été le jouet de ses ensorcellements? — était non seulement la terre des fulgurations divines, mais elle devenait, pendant cette marche vers Jérusalem, la terre merveilleuse d'où les étoiles tombaient des cieux, où des flammes célestes dirigeaient les pèlerins vers les lieux sanctifiés par la présence du Seigneur, où des comètes en forme de glaives déchiraient le crépuscule du côté des villes maudites de l'Islam. Cette exaltation providentielle qui poussait vers Jérusalem les énormes cohues marchant au chant des musiques et des psaumes allait, pendant les cent soixante-quinze années que durera la lutte colossale entre l'Orient et l'Occident, se purifier en Syrie dans le malheur et dans la gloire.

Institut Kurde de Paris

CHAPITRE III

LA SECONDE CROISADE ET LE RÉVEIL DE L'ISLAM SYRIEN

La chute de Jérusalem avait eu un énorme retentissement en terre d'Islam. Le calife de Bagdad portait le deuil de la ville sainte. Les poètes inspirés par leur muse guerrière proclamaient l'Islam en danger : « Pour un homme de cœur, les pleurs sont la dernière des armes, quand le choc des épées a allumé le feu de la guerre. » De Damas d'abord, d'Alep, de Diarbékir, de Mossoul, les premiers symptômes de la réaction musulmane ne tardèrent pas à être sensibles. Fait significatif : en 1110, devant le palais du calife, à Bagdad, la foule exige l'action directe et immédiate contre les chrétiens. Des députations syriennes comprenant des théologiens, des commerçants notables, des soldats envahissent les mosquées, y provoquent des désordres, troublent le service rituel, réclament des promesses. L'Islam syrien se réveille, prend conscience de ses malheurs. La guerre sainte! Des profondeurs de l'Occident jusqu'en celles de l'Orient, le terrible cri de ralliement retentit, couvrant toutes les clameurs secondaires. La guerre sainte! Partout, d'immenses armées s'organisent, partout les moines évoquent les terres lointaines qui entretiennent le fanatisme de l'imagination populaire et la grandeur de la poésie médiévale. La guerre sainte! Partout, les imams, après la prière du vendredi, promettent d'éternelles malédictions à ceux qui failliront à leur devoir de bons croyants de combattre jusqu'à la mort les ennemis de l'Islam qui « doit conduire les peuples arabes à la domination universelle ».

Institut Kurde de Paris

La chute de la principauté d'Édesse, le 25 décembre 1144, reprise aux chrétiens par le fils du gouverneur de Mossoul, fut un événement considérable. D'abord parce que trente mille chrétiens y furent massacrés, ensuite parce qu'elle détermina la Seconde Croisade prêchée par saint Bernard de Clairvaux dont le fameux discours de Vézelay résume clairement la douleur de la chrétienté apprenant ces nouveaux malheurs. « Que vos boucliers soient invincibles, dit-il au peuple immense accouru pour l'entendre. Que les dangers, les souffrances, les fatigues de la guerre soient la pénitence que Dieu vous impose. Les Infidèles envahissent en Terre Sainte nos cités et nos terres; ils ravissent nos épouses et nos filles; ils profanent nos sanctuaires. Qu'attendez-vous pour réparer ces maux terribles? Prenez les armes. Qu'une sainte colère vous anime au combat. Que le monde chrétien retentisse de ces paroles du Prophète : « Malheur à celui qui n'ensanglante pas son épée! » Et tous, ils voulurent porter la croix. Un roi, des évêques, la noblesse présente se jetèrent aux pieds du prédicateur. Saint Bernard parcourut la France, soulevant les masses derrière lui. Il écrivit aux princes d'Italie et d'Allemagne, les exhortant à se croiser. Conrad III suivit l'exemple du roi de France, ainsi que toute la noblesse germanique. Au début de 1147, les deux rois se mirent en route. Après des difficultés sans nombre, trahis par les Grecs qui les faisaient massacrer après leur avoir lu d'interminables souhaits de bienvenue, les armées chrétiennes arrivèrent en Palestine au printemps de 1148. Mais, au lieu d'aller au plus pressé, c'est-à-dire de reprendre Édesse, bastion mésopotamien des Francs, et la région d'Alep qui venait d'être conquise par le sultan Nûr ed-Dîn, ce qui lui permettait de menacer directement Antioche, les chefs de la Seconde Croisade s'assemblèrent à Saint-Jean-d'Acre pour délibérer. Ce grand conseil, auquel assistaient le roi de France, l'empereur d'Allemagne, les deux légats du Saint-Siège, le patriarche de Jérusalem, tout le clergé et la haute chevalerie de Syrie, de France et de Germanie, fut une grande déception. Chacun voulait utiliser pour soi les effectifs de la Croisade. Le but initial de cette campagne contre les Infidèles

Institut kurde de Paris

proclamée à Vézelay ne fut point le souci constant des colloques de Saint-Jean-d'Acre, et de misérables questions d'intérêts personnels furent longtemps âprement débattues. En fin de compte, on décida que l'on attaquerait Damas.

Quelle émotion dut s'emparer des Croisés lorsqu'ils découvrirent Damas, la « Grande Silencieuse Blanche », dont les minarets jaillissaient d'un seul élan de pierre au milieu d'une immense étendue de jardins. Après avoir quitté les déserts et leurs perpétuelles et hallucinantes ondulations de chaleur et de sable, après avoir traversé les massifs de l'Hermon dénudés, déchiquetés, sauvages, hostiles, quelle joie pour leurs yeux fatigués par les dures réverbérations en voyant surgir devant eux ce paradis oublié sur la terre, cette ville célèbre qui, vue des collines voisines, semblait flotter dans une lumière émanée d'elle-même. Secrète, puissante, sensuelle, Damas symbolisait l'Orient, ses charmes, ses magies, toute la splendeur d'un Orient de légende dont leurs imaginations ne s'étaient point lassées. Dans l'attente des combats, les chrétiens rêvaient aux palais de ses sultans, à ses trésors entassés dans la pénombre des souks, à la beauté des esclaves de ses harems...

Institut Kurde de Paris

Le gouverneur de Damas fut bien surpris de voir fondre subitement sur lui la colère chrétienne. Il se défendit courageusement. Pendant cinq jours, les Croisés tentèrent en vain de forcer les portes de la ville. Que se passa-t-il exactement ensuite? Guillaume de Tyr prétend que les barons syriens — c'est-à-dire les seigneurs francs fixés en Syrie — négocièrent secrètement un accord avec le gouverneur de Damas. L'historien arabe Qalânisi nous dit la même chose. Les Damascènes offrirent au roi de Jérusalem de lever le siège moyennant le versement de deux cent mille pièces d'or. L'offre était tentante, et le roi de Jérusalem accepta ce honteux marché dans lequel il fut dupé de belle manière car, si l'on en croit la *Chronique syriaque* d'Abû Faradj, il s'aperçut un peu tard que beaucoup de pièces étaient fausses.

La Seconde Croisade échouait lamentablement. Conrad,

déçu et écœuré, quitta immédiatement la Syrie avec ses chevaliers. Le roi de France fit de même. Le résultat des marchandages de Damas provoqua une certaine méfiance entre les Latins d'Orient et ceux de l'Occident qui ne se privèrent pas d'accuser les hauts barons syriens pourvus de terres et de bénéfices d'avoir trahi la cause commune. Il faut insister sur ce point : l'échec de Damas causa un réel malaise. Après la victorieuse poussée catholique de 1097, après la prise de Jérusalem, un immense découragement s'était emparé des musulmans. Depuis cette époque, note Ibn al Athir, « l'Islam syrien avait continuellement vécu sous la menace d'une nouvelle croisade, qui aurait fait subir à Alep et à Damas le sort même d'Antioche et de Jérusalem ». Or, les Croisés étaient bien revenus en Syrie, sous le commandement de deux chefs d'État, mais ils s'en retournaient diminués et la lamentable issue de leur aventure était de nature à refroidir l'enthousiasme de la chrétienté occidentale pour les expéditions d'outre-mer et à susciter chez les princes musulmans plus de zèle à combattre les ennemis de leur foi. Car, pour ces derniers, le prestige militaire des Croisés était sérieusement entamé. Ils avaient redouté les grands seigneurs de l'Occident, mais quand ils virent, et c'est Guillaume de Tyr qui nous le dit, « qu'ils étaient repartis sans rien faire, ils furent bien aise de penser qu'ils n'avaient plus guère à craindre des Francs et ils conçurent de grandes espérances ».

Institut Kurde de Paris

Ces espérances se réalisèrent. Un personnage nouveau, dont le règne est en quelque sorte la préface de celui de Saladin, va entrer dans l'histoire de l'Islam syrien. Nous y avons fait allusion un peu plus haut lorsque nous avons dit que la région d'Alep avait été reconquise par Nûr ed-Dîn. Incarnation de la foi militante, gouverneur mystique et violent, véritable héros national croyant à la grandeur d'une mission providentielle, ce soldat, devenu le maître de la Syrie grâce à une suite de machinations appuyées par des démonstrations militaires, va consacrer sa vie à combattre les chrétiens. Tandis que la situation politique des États latins d'Orient subissait le fâcheux

contrecoup de l'échec de la Seconde Croisade, tandis que l'on se lamentait à Jérusalem, l'Islam guerrier, bien repris en mains par Nûr ed-Dîn, retrouvait une certaine assurance. Les premiers Croisés avaient été favorisés par les disputes des royautés éphémères, par une longue série d'erreurs, par la médiocrité et le pullulement des petits États, par les pratiques des sectes hérétiques dont la plupart étaient étrangères à la pensée arabe et à l'islam primitif, par les soulèvements à la mode iranienne, néfastes et puérils. Maintenant, la situation n'était plus la même. Nûr ed-Dîn s'employait à unifier la Syrie. Fermement convaincu de la vérité de la mission du Prophète, ses efforts allaient tendre désormais vers un seul but : bouter les étrangers hors de Syrie et de Palestine. Son œuvre politique sera favorisée par les chrétiens eux-mêmes. En effet, les colonies internationales des chrétiens commençaient à se disputer des zones d'influence. Un esprit nouveau avait remplacé les purs élans primitifs, les enthousiasmes de la veille des départs. Il n'y avait point, alors, de « politique chrétienne » qu'il eût été nécessaire de déterminer et de suivre afin que le puissant mouvement des premières croisades ne se dispersât pas en efforts stériles. Des historiens ont écrit avant nous que la faiblesse des États chrétiens de Syrie provenait essentiellement de ce fait que les Croisés apportèrent avec eux le régime féodal. Les grands barons n'avaient d'autorité que dans leurs fiefs fortifiés. Jérusalem devenait une seconde Byzance. Les ordres militaires qui détenaient les principales citadelles exerçaient un contrôle permanent sur le pouvoir légal. Tant de causes de faiblesse ne pouvaient qu'être bénies par un chef musulman perspicace de l'envergure de Nûr ed-Dîn qui ne laissera à personne d'autre le soin d'exploiter cette situation. Digne de son père qui fut bon administrateur et valeureux soldat, il posa les fondations sur lesquelles Saladin allait pouvoir construire un édifice solide. Durant les vingt-huit années de son règne, de 1146 à 1174, il harcela les chrétiens, faisant démanteler leurs châteaux du comté de Tripoli, mettre à feu et à sang les faubourgs de Harim; il écrasa, dans une furieuse mêlée, les chevaliers du prince Raymond d'Antioche; il contrai-

Institut Kurde de Paris

gnit les défenseurs d'Apamée à capituler. En moins de deux ans, il conquit presque toutes les places chrétiennes de la Syrie septentrionale, ne laissant aucun répit à ses adversaires, les bousculant avec une audace qui fit trembler Jérusalem.

Il ne s'en tint pas là. L'Égypte, après le règne de Hakem — ce calife original ne mourut pas comme tout le monde, il s'évapora mystérieusement — avait connu des jours sombres. Sans maîtres véritables, elle était entre les mains débiles d'un enfant de neuf ans, le calife El Adid, simple figurant autour duquel les ministres s'arrachaient le pouvoir, vidaient les caisses du trésor, poussaient leurs créatures, fomentaient des émeutes et terminaient leur vie de rapines en d'obscures disparitions orientales. Nûr ed-Dîn convoita la riche vallée du Nil qui lui sembla une proie facile. Il lui parut qu'il était nécessaire à la grandeur de l'Islam de remettre un peu d'ordre dans ce pays d'autant plus rapidement que, au Caire, les chrétiens si longtemps persécutés par Hakem se montraient singulièrement entreprenants. Il rassembla donc une armée pour l'envoyer en Égypte et il en confia le commandement au Kurde Shirkûh.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE IV

LES CHRÉTIENS ET LES MUSULMANS SE DISPUTENT LA POSSESSION DE LA VALLÉE DU NIL

Institut kurde de Paris

Shirkuh emmenait avec lui son neveu, Saladin [1], adolescent effacé et timide qu'il désirait instruire dans le décevant métier du commandement des hommes et soustraire peut-être à l'influence pernicieuse de la cour de Damas. Jusqu'alors, Saladin n'avait guère été remarqué. Il était né en 1138 à Takrit, humble hameau situé sur la rive droite du Tigre, en plein pays kurde, ancien siège d'un évêché jacobite, dont la population, jusqu'aux premiers siècles de l'Islam, était en grande partie chrétienne. Son père avait émigré à Bagdad. Là, un de ses amis, influent à la cour des Turcs seldjoucides, lui avait fait obtenir le poste de gouverneur de la forteresse de sa ville natale. Il fut ensuite nommé gouverneur de Baalbek où il fonda un couvent de sûfis, pieux musulmans se réclamant des premiers débuts ascétiques de l'Islam contre le sensualisme spirituel de certains théologiens. C'est dans l'antique cité où fut bâti le temple monumental de Jupiter Héliopolitain que Saladin fut élevé, recevant l'enseignement des sûfis qui recommandaient de mépriser tout ce qui est terrestre, de diriger son âme vers ce qui seul demeure, l'Être

1. Son vrai nom était Yousouf. Saladin est la corruption de Salah ed-Dîn, « le bon ordre de la religion ». Aucun historien arabe n'a nommé Saladin par son vrai nom, le seul qu'il eût à sa naissance, mais par son surnom. Dans les chroniques des auteurs occidentaux des Croisades, nous trouvons Saif ed-Dîn, « le glaive de la religion », devenu Saphadin.

divin, de se dépouiller, de se dégager de l'apparence de l'existence personnelle pour parvenir à s'associer à l'existence divine, la seule réelle, « de s'enivrer de la boisson stupéfiante de la beauté de la lumière divine ». Saladin s'imprégna de cette philosophie et, pendant tout le reste de sa vie, il devait se souvenir des enseignements qu'il avait reçus au couvent de Baalbek. Malgré les soucis et les tentations du pouvoir, il cherchera toujours à atteindre cet état de grâce dans l'amour de Dieu, il poursuivra cet idéal de perfection de l'âme humaine qu'est le sûfisme, il imposera autour de lui les pratiques d'une ascèse qui lui permettra « de ressembler à Dieu, de s'absorber en Dieu ». Il étudia les plus célèbres poètes arabes sûfis qui avaient écrit : « Purifie-toi de tout attribut du moi, afin de percevoir ton essence brillante. » « Laissez-moi devenir inexistant, car la non-existence me crie avec les accents d'un orgue : c'est à Lui que nous retournons. » « Aperçois dans ton cœur la connaissance du Prophète sans livre, sans maître, sans instructeur. » Son esprit, enrichi par de telles méditations, n'oubliera jamais ce qu'il devait au sûfisme qui l'inspira et l'éclaira au cours de sa vie politique.

A l'âge de dix-sept ans, Saladin accompagna son père, nommé gouverneur de Damas, à la cour de Nûr ed-Dîn. Il ne joua aucun rôle dans l'entourage du sultan. L'émir Usâma, qui vivait à cette époque, ne le connaissait même pas. Le jeune Saladin complèta à Damas son éducation et ses maîtres, après ceux de Baalbek, s'employèrent à lui inspirer un attachement superstitieux aux pratiques de sa religion et la haine des chrétiens. D'humeur pacifique, rien ne faisait alors prévoir ce qu'allait être son étonnante fortune. Il n'apparaît en lumière pour la première fois que lorsque, « malgré sa répugnance », comme l'affirme l'un de ses historiens, Abû Shâma, son oncle Shirkûh décida de le prendre avec lui lors de son expédition en Égypte.

Ce qui motivait, dans la pensée de Nûr ed-Dîn, l'envoi d'un corps expéditionnaire syrien dans la vallée du Nil, ce n'était

Institut kurde de Paris

pas tant l'attrait des richesses fabuleuses qui affluaient au Caire, ni les appels d'un ministre destitué qui, pour reconquérir le pouvoir, offrait au sultan de Damas en échange de son appui un tiers des revenus de l'Égypte, mais le souci de préserver l'Islam des menées chrétiennes dans ce pays. Car il avait appris, non sans stupeur, que le roi de Jérusalem venait de signer un traité d'alliance avec le califat fatimite du Caire et qu'une troupe assez nombreuse d'Hospitaliers, payée mille dinars par étape, marchait vers l'antique empire des Pharaons. Le roi de Jérusalem poursuivait une politique singulièrement maladroite en s'engageant ainsi dans une affaire qui demandait, pour la mener à bien, du temps et des hommes. Il ne pouvait pas espérer se maintenir en Égypte alors que les États chrétiens de Syrie tremblaient chaque jour sous les coups répétés de Nûr ed-Dîn. Par quelle aberration Amaury Ier, dont le royaume avait besoin de paix pour se fortifier, envoya-t-il des chrétiens défendre le trône d'un Infidèle? Cette politique d'influence à longue échéance n'eût point été blâmable, bien au contraire, si les Croisés, solidement installés en Terre Sainte, avaient pu s'offrir impunément le luxe d'une expédition en Égypte. Tel n'était point le cas. Et que devenait, au surplus, le prestige des Croisades lorsque le roi très chrétien de Jérusalem envoyait des Francs combattre et mourir sous les ordres d'un grand vizir musulman?

Nûr ed-Dîn avait pris soin de faire légitimer son action contre les Fatimites par le calife de Bagdad. Le messager qu'il lui expédia avait été chargé de démontrer au commandeur des croyants que, sous le gouvernement des Fatimites, le peuple persistait à souhaiter secrètement de revenir à la confession orthodoxe, et qu'en chassant cette dynastie d'imposteurs qui n'hésitaient pas à s'associer aux pires ennemis de l'Islam, il aurait la gloire d'être le représentant indiscutable de l'islamisme, que son nom retentirait dans toutes les mosquées, et que la véritable doctrine musulmane serait à nouveau enseignée dans les écoles de l'Égypte. Le calife de Bagdad avait approuvé des raisons aussi bien fondées. Depuis long-

Institut Kurde de Paris

temps, il désirait détruire jusqu'en ses racines cette dynastie concurrente qui compromettait l'unité morale de l'Islam et lui disputait la qualité de premier imam, seul représentant du Prophète. Il avait donc encouragé Nûr ed-Dîn et promis les délices du paradis de Mahomet aux deux mille cavaliers syriens et aux six mille Turcs heureux de se battre et rassemblés sous les étendards du sultan de Damas.

Le roi de Jérusalem traversa le désert du Sin et arriva avec ses chevaliers Hospitaliers le 1er novembre 1168 devant Bilbis. Après avoir demandé à l'émir commandant la place où il pourrait faire camper son armée, celui-ci lui aurait vertement répondu : « Campe sur la pointe de nos lances. » Amaury donna l'ordre de l'attaque et, trois jours après, Bilbis était prise. Les habitants furent passés au fil de l'épée. Les vainqueurs ne respectèrent même pas les chrétiens qui y étaient établis. « Nos gens, raconte Guillaume de Tyr, entrèrent dans la ville et ils n'épargnèrent ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards. » De tels actes de cruauté inutile suscitèrent la réprobation des Égyptiens. « Si les Francs, écrit Abû Shâma, s'étaient conduits avec humanité à l'égard des habitants de Bilbis, ils se seraient emparés sans difficulté du Caire. » Le résultat politique de ce massacre fut déplorable : les hommes prirent les armes pour défendre leur patrie et ils chassèrent la garnison franque du Caire que le ministre félon du calife fatimite y avait introduite. Le gouverneur du Caire fit incendier le faubourg de Fûstat pour protéger la capitale que les chrétiens s'apprêtaient à investir. Le 22 novembre 1168, la vieille cité militaire flamba. L'incendie dura cinquante-quatre jours. Amaury put contempler ce spectacle : « Vois-tu la fumée qui monte vers le ciel ? lui demanda Shams al Khilâfa. C'est Fustât qui brûle. Avant de venir ici j'ai fait allumer vingt mille pots de naphte et jeter dix mille torches dans la ville. » Et pendant qu'Amaury attendait que les cendres de la ville fussent refroidies pour pouvoir passer, Le Caire organisait sa défense. En outre, le calife fatimite El Adid, qui avait pourtant signé un traité d'alliance avec le roi de Jérusalem, s'in-

Institut Kurde de Paris

quiétait subitement des projets de son ami qui, pour le protéger, se conduisait en vandale, et, sortant de sa torpeur, il écrivit à Nûr ed-Dîn en lui envoyant des cheveux des femmes de son harem. « Voilà, lui mandait-il, les vœux des esclaves de mon sérail qui implore votre miséricorde. » Le langage du calife versatile n'était guère énergique, mais le sultan de Damas comprit que le danger était pressant. Tandis que son maître faisait ainsi secrètement appel à l'intervention syrienne, son premier ministre, plus retors que jamais, cherchait à gagner du temps et affirmait au roi de Jérusalem, la main sur le cœur, qu'il préférait voir l'Égypte au pouvoir des chrétiens plutôt qu'en celui de Nûr ed-Dîn. Il ajoutait à demi-mot que le peuple avait douloureusement ressenti les malheurs de Bilbis, qu'il pouvait avec peine contenir sa fureur et empêcher qu'il n'appelât à sa délivrance les Syriens et que, somme toute, il serait plus avantageux pour les chrétiens de signer une nouvelle convention avec lui. Sachant à qui il s'adressait, il promit à Amaury tout l'or se trouvant en Égypte. Et comme il avait pris soin d'acheter le consentement de quelques hauts barons, le marché fut conclu avec le roi de Jérusalem plus avide d'argent que de gloire. Amaury abandonna donc son projet d'installer un protectorat franc au Caire et il alla camper dans les environs de Bilbis avec ses chevaliers dans l'attente des mirifiques caravanes chargées d'or. Pendant ce temps, Saladin et son oncle arrivaient en Égypte.

Le ministre du calife du Caire s'était joué d'Amaury. Comme ce dernier s'impatientait de ne pas voir arriver la caravane promise, il prétextait qu'il lui fallait du temps pour lever des impôts dans les régions les plus inaccessibles. Il lui adressait de belles protestations d'amitié, ainsi que des rafraîchissements et de menus cadeaux : « Prenez patience, lui mandait-il, ô noble et grand roi. Laissez à mes esclaves le temps d'exploiter les mines d'or de Basse-Nubie, ainsi que les mines d'émeraudes situées dans le désert, entre Keft et Assuan. » Et, tandis que le roi de Jérusalem, confiant et nigaud, attendait ses innombrables sacs de pièces d'or et de pierres précieuses

Institut Kurde de Paris

en se réjouissant avec ses barons, il apprend que la flotte que lui avait promise l'empereur de Byzance a été fortement éprouvée par la flotte égyptienne, que Le Caire est remplie de troupes, que les fortifications de la ville ont été consolidées, qu'une armée syrienne vient de franchir les frontières de l'Égypte. Il comprend qu'il a été berné par les Infidèles prometteurs de caravanes, que son prestige et celui des chrétiens est sérieusement compromis par cette aventure et qu'il ne lui reste qu'une issue : quitter l'Égypte car il ne peut raisonnablement pas espérer battre à la fois les Turcs de Nûr ed-Dîn, les Syriens de Saladin et les Égyptiens de son ami le calife du Caire. Il évacua donc cette riche vallée du Nil qu'il avait convoitée, et reprit le chemin de Jérusalem, évitant Saladin. Il eut la malhonnêteté de reprocher l'échec de cette campagne à ceux qui ne lui avaient pas déconseillé de l'entreprendre. En tout cas, l'espérance d'un protectorat franc en Égypte était définitivement écartée.

Au Caire, le 8 janvier 1169, Shirkûh fut reçu comme un libérateur. Des réjouissances publiques furent ordonnées. Le calife fatimite fit bonne figure aux envoyés du sultan de Damas que, s'ils avaient été les moins forts, il eût volontiers combattus en compagnie du roi de Jérusalem. Shirkûh fut comblé d'honneurs. Cette gloire bruyante rejaillit naturellement sur son neveu regrettant déjà beaucoup moins, en ces jours de triomphe, les fastes de la cour de Damas et ses chères études théologiques. Cependant, après les embrassades d'usage et les protestations d'amitié dont le lyrisme ne le cédait à nul autre, Shawar, premier ministre du calife, s'alarmait des succès du Kurde tant auprès de son maître que de la population. Il comprenait que son étoile allait pâlir auprès de celle, jeune et nouvelle, qui se levait sur l'Égypte. D'autant plus que Shirkûh, fidèle à la mission qu'il avait secrètement reçue de Nûr ed-Dîn, s'employait au profit des Syriens. Il achetait le concours des officiers du calife et des principaux notables du Caire. Il faisait soigneusement entretenir sa popularité et celle de son inséparable neveu par les poètes à gages qui pullulaient,

Institut Kurde de Paris

comme sauterelles dans le désert, à la porte des grands. Ces honneurs, ces fêtes, ces allées et venues chez le calife assombrirent à ce point le caractère de l'infortuné Shawar qui voyait décliner son pouvoir qu'il résolut de se débarrasser de son rival. Il choisit la manière élégante et traditionnelle : le banquet. Il mit dans le secret de ses coupables intentions son fils aîné, que les chrétiens avaient épargné lors du massacre de Bilbis. Celui-ci refusa de s'associer au complot et, outré par tant de bassesse, il courut confier le projet de son père à Saladin. Saladin décida de supprimer définitivement l'encombrant personnage. Il comprit que Shawar ne serait jamais loyal avec personne. Il arrêta lui-même le vizir. Ce fut là son premier acte d'autorité. A peine cette bonne action était-elle connue au Caire qu'elle produisit un véritable soulagement. Les eunuques du palais se disputèrent pour couper la tête de Shawar et ils la promenèrent comme un trophée dans les souks du Caire. Telle fut la fin de ce coquin qui, pour conserver son vizirat, livra trois fois son pays aux ennemis de son maître et à ceux de sa religion.

Shirkûh fut nommé grand vizir par le calife fatimite. Il ne profita pas longtemps des honneurs que lui valurent la fidélité et les services qu'il rendit à Nûr ed-Dîn. Il mourut deux mois plus tard. El Adid, sur le conseil d'un eunuque affranchi qui avait été nommé émir par Shirkûh, éleva Saladin à la dignité de premier ministre. Il est vrai qu'il lui confia ce poste non pas parce que Saladin pouvait justifier de mérites exceptionnels, mais parce qu'il espérait que cette nomination serait mal accueillie par les émirs syriens jaloux de la fortune de ce jeune inconnu de trente-deux ans. En faisant de Saladin son ministre, il entendait susciter des cabales, dresser les Syriens les uns contre les autres, et les chasser. En effet, il y eut des protestations, mais elles n'eurent aucune suite, car Nûr ed-Din reconnut immédiatement Saladin comme étant le seul commandant en chef des troupes syriennes en Égypte, outre sa qualité de grand vizir, en lui adressant ses félicitations.

Institut Kurde de Paris

Une ère glorieuse allait commencer pour l'Islam. A partir de ce jour, Al Mâlik al Nasîr Salah ed-Dîn Yusûf allait être le grand Saladin. La puissance que lui avaient apporté des circonstances favorables trouva en lui un homme d'État particulièrement doué pour mener à bonne fin une tâche difficile. Bien que, jusque-là, il n'eût guère montré de penchant pour le métier des armes, à tel point que son oncle dut intervenir énergiquement pour qu'il consentît à l'accompagner en Égypte, et qu'il eût préféré au spectacle des champs de bataille et des chevauchées guerrières les calmes discussions théologiques, il se révéla un homme d'action, un chef prestigieux, un excellent administrateur. Il se consacra au travail avec assiduité. La voie qu'il devait suivre lui apparut clairement : rétablir la foi sunnite en Égypte, amener chacun à la stricte obéissance de la loi, combattre les chrétiens sans répit, assurer son pouvoir et celui de sa tribu, pratiquer une grandiose politique de reconstruction. Grâce à lui l'Islam va connaître un nouvel éclat qui rappellera les plus beaux jours des Abbassides ou des Ommeyades qui, de Bagdad ou de Damas, avaient apporté à l'Orient une civilisation éblouissante. Si Saladin put accomplir son œuvre, il ne faut pas oublier que Nûr ed-Dîn lui avait facilité la tâche. Il bénéficia en outre de la décadence du califat fatimite et des dissensions des Croisés. Il sut porter ses coups au moment opportun, profiter des fautes de ses adversaires. Toute sa politique s'inspirera de cette conduite : agir. Il agira sans répit, sans cruauté.

On n'a pas oublié que le calife El Adid, en faisant de Saladin son vizir, espérait que le jeune Syrien ne resterait pas longtemps au Caire. Les Égyptiens, une fois calmées les ardeurs de leurs premiers enthousiasmes, appréhendèrent la domination de cet étranger austère qui prétendait gouverner avec autorité, écraser les cabales, révolutionner l'appareil administratif, mettre de l'ordre dans un pays qui, depuis si longtemps, était devenu le paradis des aventuriers de toutes couleurs. Ils avaient appris, non sans stupeur, que le jour même de son accession au vizirat, sans prendre le temps de se

Institut Kurde de Paris

réjouir avec ses intimes, Saladin avait fait publier un édit aux termes duquel toutes les administrations devaient être épurées. C'était porter le coup de grâce aux intrigues bureaucratiques si puissantes. Les mécontents chassés de leurs postes lucratifs reprochèrent à Saladin de vouloir amoindrir le prestige du califat fatimite et d'aspirer à la dictature. Il est à peu près certain que le nouveau ministre, se défiant d'El Adid et prévoyant toutes sortes de difficultés, entendait prendre la barre fermement et sans équivoque et travailler pour son propre compte. L'Égypte était tentante pour ce vizir de trente-deux ans.

Sa poigne énergique n'ayant pas eu l'heur de plaire au personnel du palais qu'il venait de soumettre à un contrôle rigoureux, après quelques arrestations retentissantes, l'émeute gronda. Les gardes noirs, les Nubiens, les Abyssins se révoltèrent, sous la conduite d'un eunuque, Al Mutanem al Khilafâ, qui faisait la loi dans le sérail et dans les souks du vieux Caire. Al Mutanem, sans doute secrètement encouragé par son maître versatile, proposa aux chrétiens de se tenir prêts à envahir l'Égypte lorsqu'ils apprendraient que la garde noire, appuyée par les hauts fonctionnaires de l'administration centrale, se serait soulevée. Les Nubiens devaient exterminer la garnison syrienne du Caire et assassiner le nouveau vizir. Mais le courrier qu'il expédia à Jérusalem fut arrêté, soumis à la torture, et la trahison découverte. Al Mutanem fut décapité. En apprenant cette nouvelle, cinquante mille Égyptiens coururent assiéger le palais du vizirat, au nord du Caire, hurlant des imprécations contre Saladin. Mais celui-ci se souciait fort peu de leurs menaces et il fit charger ses troupes syriennes. La lutte fut dure. On se battit de rue en rue et on fut impitoyable de part et d'autre. Le massacre dura quarante-huit heures. L'historien arabe Ibn al Athir nous a laissé le récit de ces journées tragiques : « Chaque quartier où les rebelles se réfugiaient fut incendié. Les femmes et les enfants grillaient comme des volailles parmi les cadavres qui s'amoncelaient. » Les casernes des contingents arméniens furent également brûlées, ensevelissant sous leurs décombres les malheureux qui pour-

Institut Kurde de Paris

tant n'avaient point participé à cette émeute. Enfin, l'ordre fut rétabli. Mais l'alerte avait été inquiétante. Et lorsque Saladin fit son rapport au calife fatimite, celui-ci, après avoir feint la surprise, comprit que son ministre n'avait pas l'intention de se laisser intimider par les parvenus du harem et autres mécontents, mais qu'il prétendait s'installer solidement au Caire et ne confier à personne d'autre que lui le soin de gouverner. Sans doute trop heureux de n'avoir point été soupçonné dans cette affaire — il avait pourtant, dit-on, fourni le poignard à celui qui devait assassiner Saladin si le complot avait réussi — il accorda les pleins pouvoirs à son ministre et n'osa plus broncher.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE V

SALADIN, PRENANT AU CAIRE LA PLACE DES CALIFES FATIMITES, FONDE LA DYNASTIE DES AYUBIDES

La mainmise de Saladin sur l'Égypte convoitée affligea les chrétiens. Déjà menacés au nord par Alep, à l'est par Damas, les États latins d'Orient devaient dorénavant se garder du côté du Sud où la frontière du royaume de Jérusalem se trouvait à son tour menacée par l'Égypte redevenant avec Saladin le foyer de l'Islam militant. Amaury avait échoué dans ses tentatives d'obtenir, soit par la ruse, soit par l'épée, un droit de protectorat sur la riche vallée du Nil. Il lui apparaissait clairement qu'il fallait de toute urgence protéger le patriarcat de Jérusalem et les vastes domaines de ses évêques. Aussi dépêcha-t-il sans tarder des courriers en France, en Angleterre, en Allemagne, à Byzance, à Rome, afin de mettre les grands chefs de la chrétienté au courant de la situation, et leur demander de susciter une nouvelle croisade. Les circonstances n'étaient guère favorables en Europe. Le pape Alexandre III était brouillé avec Frédéric Barberousse; le roi d'Angleterre avait bien du mal à conserver son trône rudement secoué par son implacable ennemi, l'archevêque de Cantorbery; quant à Louis VII, roi de France, il ne se sentait pas disposé à recommencer une nouvelle expérience après son échec devant Damas. Seuls les Grecs accordèrent une flotte de deux cent vingt vaisseaux. En recevant cette magnifique armada, le roi de Jérusalem décida d'agir. Il vint mettre le siège devant Damiette, clé de la vallée du Nil.

Institut Turc de Paris

La flotte byzantine ne put forcer l'entrée du port. Après cinquante jours de siège, la cité demeura imprenable. Saladin y avait placé ses meilleures troupes kurdes. Non seulement les assiégés tinrent les Francs en échec, mais ils ne leur accordèrent aucun repos, les harcelant, incendiant les monumentales machines de siège que les Grecs avaient apportées et une partie de la flotte byzantine toujours impuissante à forcer l'entrée du port. La campagne dura plus longtemps que ne l'avait espéré le roi de Jérusalem et les vivres vinrent à manquer. Les assaillants durent se contenter de pousses de palmier et de châtaignes pour se nourrir. En outre, des pluies torrentielles firent déborder le Nil et le camp chrétien, transformé en marécage, devint intenable. Les musulmans, bien abrités derrière leurs fortifications et ne manquant de rien parce que Saladin avait eu le temps d'accumuler des stocks de blé, profitaient de l'aide providentielle du ciel, des eaux, des vents et des fièvres pour infliger des pertes sensibles aux chrétiens. Découragés, ceux-ci négocièrent la paix. Ils payèrent une forte indemnité et évacuèrent une fois de plus le territoire égyptien. Saladin sortait grandi de cette aventure. Il avait été l'âme de la résistance de Damiette. Avec un ennemi intérieur espérant un revers pour le frapper, il avait définitivement sauvé l'Égypte.

Le 13 décembre 1169, le roi de Jérusalem regagna la Palestine avec ses chevaliers faméliques, se consolant tant bien que mal en apprenant que, pendant ce malheureux siège de Damiette, les Croisés avaient surpris les musulmans dans la forteresse d'Akkar, dans la région de Homs, faisant prisonniers le gouverneur de la place et une douzaine de mameluks. Ce qui restait de la flotte grecque leva l'ancre à son tour et disparut corps et biens sous les flots au cours de ce fameux tremblement de terre qui secoua la côte syrienne, détruisant d'innombrables villages et de grandes villes, Antioche, Tripoli où un seul homme fut retrouvé vivant, Alep, Hama, Baalbek où les hautes colonnes de marbre du temple colossal de Jupiter Héliopolitain s'écroulèrent dans un fracas d'Apocalypse.

Institut Kurde de Paris

Après le départ des Croisés, Saladin voulut prévenir le retour de leurs incursions en Égypte. Il se dirigea vers Darûm, forteresse construite par Amaury sur les ruines d'un couvent pour protéger les frontières de la Transjordanie, du côté de l'Égypte. La petite garnison repoussa tous les assauts. Il attaqua ensuite Gaza, située aussi aux confins du désert où, jadis, une musulmane portant encore la trace des fards de ses noces, se battit furieusement contre les ennemis de son époux et, armée d'un pilier de tente, expédia sept combattants dans le paradis de Mahomet. Les habitants, surpris par la soudaineté de l'arrivée de Saladin, voulurent se réfugier dans la forteresse. Mais Milon de Plancy, gouverneur de la place, fit fermer les portes du château pour contraindre la population à défendre celles de la ville. Les chrétiens s'armèrent alors, décidés à défendre chèrement leur vie, celle de leurs femmes et de leurs enfants. Leur courage fut inutile. Saladin lui-même, à la tête d'une petite troupe hardie, pénétra dans la cité. Les habitants, bousculés de toutes parts, supplièrent les défenseurs de la citadelle de laisser au moins entrer les femmes et les enfants. Milon de Plancy refusa. Les portes restèrent obstinément fermées devant les malheureux que les musulmans massacraient avec plaisir. La ville fut pillée et incendiée. La forteresse ayant résisté à toutes les attaques, Saladin reprit la route de Darûm où il eut encore l'occasion d'anéantir un important détachement de chrétiens que le roi de Jérusalem venait d'envoyer au secours de Milon de Plancy. Puis il poussa une pointe du côté de Ramla et d'Ascalon avant de rentrer en Égypte, tandis qu'une partie de ses Syriens s'emparait de la ville d'Aila, l'antique Élath des livres hébreux, située sur la mer Rouge au terme de la route construite par un légat de Trajan. Très prospère à l'époque de David, ensuite annexée à la province romaine d'Arabia, la possession de cette ville, dont deux cents chevaliers s'étaient emparés en 1116, permettait aux Francs de Transjordanie de prélever de substantiels droits de douane sur les foules de pèlerins musulmans se rendant à La Mecque, ainsi que sur les caravanes de marchands trafiquant entre l'Égypte et la Syrie et recueil-

Institut Kurde de Paris

lant les produits de l'Extrême-Orient, des Indes et de la Perse; en outre, les chrétiens possédaient là une excellente base et ils espéraient étendre leur domination sur la mer Rouge, centraliser le transit des marchandises à leur profit, interrompre les communications entre l'Égypte et l'Arabie. La prise de ce port ne fut point une tâche aisée, et Saladin avait dû faire construire des vaisseaux dont les éléments, transportés à dos de chameaux à travers le désert jusqu'aux rivages de la mer Rouge, furent assemblés sur place.

De retour au Caire, Saladin apprit que Nûr ed-Dîn voulait qu'à l'avenir le nom du calife fatimite, régnant en Égypte, fût supprimé de la « salât », prière officielle du vendredi, et remplacé par celui du calife abbasside de Bagdad. Cette réforme insolite, dépossédant brutalement le souverain de l'Égypte de son prestige de « vicaire du Prophète », risquait de heurter les convictions religieuses de l'Égypte où les Fatimites, descendants de Fatima, fille de Mahomet, accusaient les Abbassides qui se réclamaient, eux, de l'oncle du Prophète, d'avoir usurpé la suprême autorité religieuse. Saladin comprit que l'on ne pouvait pas changer ainsi de doctrine du jour au lendemain dans un pays fidèle à ses traditions. Il répondit à Nûr ed-Dîn qu'il était extrêmement souhaitable de préparer les esprits avant d'imposer une telle réforme fondamentale. C'était l'évidence même, mais le calife de Bagdad se montra moins compréhensif. Impatient d'étendre sa juridiction et de liquider à son avantage une vieille querelle de famille il manifesta une certaine défiance contre Saladin et il le fit savoir à Nûr ed-Dîn, ajoutant que l'autorité de son délégué en Égypte devait être suffisamment affermie pour étouffer tout mouvement hostile et que Saladin s'était jusqu'alors montré bon soldat et valeureux administrateur et n'avait certainement pas manqué de placer des troupes aux points stratégiques et des hommes de confiance dans l'administration. C'était exprimer clairement qu'il entendait que la prière du vendredi fût dite en son nom immédiatement. Ainsi pressé par le calife, Nûr ed-Dîn ordonna à Saladin,

Institut Kurde de Paris

et cette fois en termes non équivoques, de faire lire dans les mosquées du Caire et de province la *salat* au nom du calife de Bagdad. Saladin se montra en l'occurrence très adroit. Il ne brusqua rien, prépara peu à peu les esprits, fit enseigner la doctrine des Abbassides dans les collèges et dans les écoles, nomma des cadis dans les principales villes égyptiennes. Toute cette propagande en faveur des Abbassides se fit sans tapage. Ainsi, insensiblement, Saladin accomplit une véritable révolution, faisant accepter par ses sujets la prépondérance spirituelle du califat de Bagdad. Et certain vendredi, dans la prière prononcée à la Grande Mosquée du Caire, le nom de l'Abbasside remplaça celui du Fatimite. Les troupes syriennes que Saladin avait placées ce jour-là aux principaux carrefours et dans les souks de la capitale n'eurent pas à intervenir. L'arme au pied, elles virent s'écouler la foule des croyants qui, édifiés mais respectueux, acceptèrent sans protester — Allah fait bien tout ce qu'il fait — le fait accompli. A Bagdad, de somptueuses réjouissances célébrèrent cet événement. Nûr ed-Dîn fut nommé sultan et Saladin reçut des étendards noirs, symboles de l'union et couleur des Abbassides — il est écrit que l'étendard noir ramènera l'homme dans la voie droite — et le glorieux titre de « Restaurateur de l'autorité du commandeur des croyants ». Et tandis que les bons musulmans se réjouissaient de cette brillante victoire des Abbassides, le dernier des califes fatimites du Caire, el Adid ed-Dîn Allah, petit-fils de Hafiz, mourait fort à propos au fond de son harem. Fut-il assassiné, ainsi que le rapportent les chroniqueurs chrétiens, par le frère de Saladin, et sur l'ordre de celui-ci ? Instrument sans volonté de ses vizirs, il mourut comme il avait vécu, sans éclat, sans bruit, quatorzième et dernier d'une dynastie qui connut en Égypte ses heures de gloire.

A l'âge de trente-cinq ans, Saladin monta sur le trône d'Égypte, fondant la dynastie des Ayûbides. Un sang nouveau, un sang kurde, régénérait l'Islam. Saladin, entrant dans l'Histoire, allait montrer qu'il était digne de jouer un grand rôle sur la scène du monde, et les États latins du Levant

Institut kurde de Paris

allaient désormais avoir contre eux un politicien habile et redoutable et non plus l'un de ces insignifiants monarques orientaux incapables de gérer les intérêts historiques qui leur étaient confiés. L'empire fatimite, fondé d'abord en Afrique du Nord, avait vécu. Les Abbassides, soumis aux influences de l'Asie centrale, triomphaient au Caire, comme ils avaient triomphé des précieux Ommeyades, dont les souverains avaient respecté, dans leur résidence de Damas, les traditions et l'idéal de la vieille Arabie. L'Égypte, un instant égarée, retrouvait une foi conforme aux enseignements du Prophète. En passant au pouvoir de Saladin, souverain reconnu par Bagdad, l'Égypte, cessant de mener une existence particulière, se débarrassant de ses hérésies, devenait la fille aînée de l'Islam. Elle était jusqu'alors restée isolée, et au fur et à mesure que le califat légitime s'affaiblissait, elle avait pratiquement cessé d'entretenir des relations de vassale avec Bagdad. Elle redevenait, avec Saladin, une pièce maîtresse sur l'échiquier politique de l'Islam pour lequel le point de vue religieux était en quelque sorte l'âme et la raison du monde musulman. Cette pratique d'un haut idéal jointe à la légitimité d'une famille apparentée au Prophète, pouvait justifier les prétentions des Abbassides. C'est pourquoi, et c'est ce qui se passa en Égypte avec Saladin, les théologiens, qui étudiaient la sunna, appliquant des méthodes scientifiques pour dégager l'esprit de la loi divine, permirent à l'Islam de connaître une ère de grand rayonnement dans ce pays. Étant donné que non seulement les règles de la vie rituelle, mais encore la conduite de l'État avait pour base le droit religieux; étant donné aussi que la jurisprudence devait répondre aux exigences de la loi divine, dont les Abbassides étaient les dépositaires, il fallait que celle-ci fût précisée avec la plus minutieuse exactitude. Telle est la raison pour laquelle nous verrons apparaître en Égypte avec Saladin, fidèle aux enseignements qu'il avait reçus à Baalbek, tant de juristes, tant de cadis.

Institut Kurde de Paris

CHAPITRE VI

LE CAIRE

Après la longue suite de troubles et d'épreuves qui accompagnèrent le déclin de la dynastie des Fatimites, après des alternances de famine et de prospérité, après la fin de la tyrannie des bureaux, après des années de confusion, de mécontentements, de révolutions d'officiers, de favoris et de pontifes de harem, après la dictature des eunuques, le bienfaisant gouvernement de Saladin répara les désordres de l'ancienne administration califale, apaisa les esprits, rassura la classe des possédants, favorisa le commerce, n'hésita point à prendre les mesures les plus énergiques afin d'assainir la capitale, encouragea la fondation de nombreuses écoles et, grâce à l'autorité de son nouveau maître, l'Égypte connut avec Saladin les heureux effets d'une renaissance politique et d'une prospérité économique qui demeurèrent fameuses dans ses annales.

Institut Kurde de Paris

Dans la vieille cité du Caire proche d'Héliopolis où le sphinx, oiseau du pays des palmes, rapportait tous les cinq cents ans ses cendres à la glorieuse cité du soleil, symbolisant ainsi les consolantes espérances qui permettaient aux hommes de croire que ce qui est mort, flétri, éteint, va au-devant d'une vie, d'une floraison, d'une flamme nouvelles; dans la ville aux innombrables mosquées dressant leurs centaines de minarets vers le ciel, vivante merveille de palais chaque siècle embellie par les soins des califes légendaires, le voyageur pouvait, au XIIe siècle de notre ère, évoquer sans peine la grandeur et la vitalité de cette jeune civilisation

musulmane, s'épanouissant sur la terre des antiques Pharaons, à deux pas de cette Grande Pyramide qui garde peut-être au sein de sa bouleversante architecture, depuis cinq mille ans, le secret des temps futurs et le message des âges morts. Le Caire... ce nom prestigieux qui, aujourd'hui encore, nous annonce les sensualités, les magies, les charmes de l'Orient; ce nom dont la résonance prolonge nos souvenirs; cette cité, sainte comme Damas « la Grande Silencieuse Blanche », exprimait, hier comme toujours, la poésie de ses palais, l'opulence de ses souks, la gloire et l'épée de l'Islam et la vie lente de ses populations cosmopolites en une fresque somptueusement éclairée. Voisine de Memphis, cette ville vraiment royale et renommée était vénérée par les musulmans de toutes les parties du monde. Leurs poètes, en leur langue expressément lyrique, prompts aux enthousiasmes fleuris qui nous font à la fois sourire et rêver, ont chanté comme il convenait de le faire les rumeurs et les lumières de la cité des califes, l'unique douceur de ses nuits et des eaux du Nil, le mystère de ses bas-reliefs sur lesquels des guêpes maçonnes bâtissent effrontément leurs nids dans le creux des hiéroglyphes sacrés. Tout le monde est un peu poète en Orient et un humble savetier de Mossoul qui osa prétendre, pour dissiper les humeurs d'un méchant calife, que Bagdad était seule la « Ville de la Joie » et la « Mère du Monde », se fit rabrouer par un autre poète, errant et noble, qui protesta officiellement : « Qui n'a vu Le Caire est aveugle, disait-il, car la terre y est une poussière d'or. Les femmes de ce paradis rafraîchissent comme une eau légère la vue du vrai croyant. Le Nil y est semblable aux fleuves qui coulent dans le royaume d'Allah. » Dans l'un des contes des *Mille et une nuits*, la belle esclave Shéhérazade, troublée, évoque la cité lointaine en ces mots : « Qu'est-ce que le bonheur de se laisser séduire par les formes parfaites du corps de sa bien-aimée au prix de la contemplation du Caire? Celui qui a pu voir cette cité fameuse entre toutes ne peut plus l'oublier; et si l'on pense à la nuit pendant laquelle le Nil, atteignant la hauteur désirable, va déposer sur la terre ses limons nourriciers, on rend la coupe encore pleine de vin

Institut Kurde de Paris

à la main qui la tend, et l'on ne songe à plus rien d'autre qu'à cette cité merveilleuse et sans égale. O, sage Commandeur des Croyants, si tu étais au Caire, auprès du Nil, au moment où le soleil couchant enveloppe la ville d'un manteau de lumière, tu dédaignerais ton trône et tes esclaves, tu oublierais Bagdad, et tu revivrais au bord des rives du fleuve sacré. » Ainsi parle Shéhérazade évoquant Le Caire, ancienne Babylone d'Égypte où, pendant des siècles, les légions romaines ont tenu garnison, veillant aux bords du Nil où affluaient les nefs nubiennes apportant les richesses du Soudan. Et les auditeurs, charmés, voyaient s'élever la mosquée d'Amr, la « Couronne des mosquées », l'une des plus anciennes de l'Islam, édifiée sur les ruines d'une église copte, lors de la conquête arabe. Saladin la restaura en 1172. Avec son enceinte revêtue de couleurs éclatantes et de dorures, ses mille deux cent quatre-vingt-dix Corans enluminés, ses dix-huit mille lampes allumées aux approches de la nuit, elle demeure l'un des plus beaux monuments de l'art religieux arabe. Les fidèles de toutes les religions qui reconnaissaient un dieu unique pouvaient s'y réunir pour prier en commun dans les temps de malheur et obtenir par leur ferveur l'inondation nécessaire du Nil. Quel spectacle étonnant pouvait-on y voir que celui des musulmans conduits par leurs ulémas, des chrétiens de toute confession, des Juifs accompagnés de leurs lecteurs et de leurs rabbins, fraternellement assemblés dans la grande cour de la mosquée d'Amr avant d'aller prier ensemble, après les ablutions prescrites, devant le Très-Haut, dans le sanctuaire aux trois cent soixante colonnes de marbre provenant de temples ou d'églises disparus, couronnées de chapiteaux où se retrouvent l'acanthe corinthienne, la volute ionique, le chapiteau byzantin cubique, le chapiteau du temps des Ptolémées. Au fond du sanctuaire, où une douce pénombre remplace l'éblouissante clarté du dehors, se trouve le mihrab, orné de mosaïques et de fines et compliquées incrustations de pierres précieuses. Il indique la direction de La Mecque, la grande cité sainte brillant comme un joyau dans les sables de l'Arabie Heureuse. Mosquées... sources d'architecture, symboles des élévations spirituelles, purs

Institut kurde de Paris

élans de pierre nés de tant de ferveur et de tant de patience, vous êtes les lieux éternels où viennent se fondre en une chaude poésie mystique ces infinis cortèges d'âmes venues de tous les temps, porteuses de divins messages... La mosquée Ibn-Touloun est bâtie près de la colline où, selon une légende, le Seigneur envoya un bouc à Abraham au moment où il allait sacrifier Isaac, afin que le bouc fût égorgé à sa place. Elle fut fondée par un érudit qui ne manquait pas, chaque vendredi, de visiter les malades et les fous. Ce prince libéral qui, sentant sa fin prochaine, demanda à ses sujets de se réunir et de prier pour lui, les musulmans selon le Coran, les juifs selon le Pentateuque et les Psaumes, les chrétiens selon l'Évangile, édifia l'un des plus beaux monuments du Caire. Et la mosquée Ibn-Touloun rappelle aux croyants la mémoire de ce prince qui laissa 17 fils et 16 filles, 25 milliards, et entretint durant son long règne 10.000 mameluks, 300 chevaux de noble race, 24.000 esclaves et 10 vaisseaux de guerre.

La haute citadelle qui domine le Caire fut fondée et bâtie par Saladin. Le nouveau maître de l'Égypte voulait y établir sa résidence et Makrîsi raconte qu'il choisit ce lieu parce que la viande s'y conservait fraîche deux jours et deux nuits, tandis qu'elle se corrompait en ville en une journée. Saladin avait d'abord habité le château des vizirs et donné à ses émirs le palais des califes; mais après la chute des Fatimites et le rétablissement de la confession sunnite menacée par les chiites orthodoxes, Saladin craignait toujours Le Caire, ses émeutes populacières, la haine des fonctionnaires dépossédés et il ne pouvait mieux choisir un emplacement d'où il pouvait tenir la ville en respect. L'eunuque Karakush fut chargé de construire la citadelle. Ce ministre étonnant, moitié fou, moitié sage, allégea le budget qu'on lui avait alloué pour les dépenses en détruisant les petites pyramides de Gizeh et en exploitant, en guise de carrière, la troisième des grandes pyramides, celle de Mykérinos. Et les magnifiques blocs taillés empruntés aux mausolées des Pharaons servirent d'assises à la citadelle de Saladin. La mémoire de Karakush est restée

Institut Kurde de Paris

vivante en Égypte d'une façon toute particulière. Le pitre, qui est l'un des personnages classiques de chaque représentation théâtrale, porte le nom du ministre de Saladin et il paraît réellement avoir mérité cette gloire si l'on en croit les historiens de l'Islam qui nous ont conservé maints traits de ce personnage. « Une veuve, écrit l'un d'eux, ayant demandé à Karakush un linceul pour ensevelir son mari, celui-ci lui répondit : « La cassette aux aumônes est vide à présent; « reviens l'an prochain car alors, avec l'aide d'Allah, je pour- « rai te donner un linceul. » Une autre histoire, fort répandue à l'époque de Saladin, est plus favorable à la réputation de Karakush. Un vol important ayant été commis au Caire, toute la ville fut en émoi. Karakush demanda aux volés si leur rue était close par une porte comme c'était la coutume; ils répondirent que oui. Il ordonna alors qu'on apportât la porte et qu'on lui amenât tous les habitants de la ruelle. Alors, il colla son oreille contre la porte, fit semblant d'écouter attentivement et dit : « La porte m'apprend que l'homme qui a volé l'argent porte une plume à son turban. » Le voleur porta involontairement la main à son turban et se trahit ainsi.

Les Arabes appelèrent la forteresse nouvelle le « Château de la Montagne ». Une route à pic, entourée de hautes murailles, y conduisait. Guillaume de Tyr, très impressionné par « les granz richiesces et les granz biautez et les granz delices qui estoient au Cahere », a décrit l'accueil que reçurent des chrétiens dans le palais de Saladin : « Comme la maison de ce prince a des splendeurs toutes particulières, telles qu'on n'en a jamais vues de notre temps, nous dirons ici avec soin ce que nous avons appris par les rapports fidèles de ceux qui ont été chez ce grand prince, sur sa splendeur, ses richesses, sa magnificence extraordinaire. Dès que Hugues de Césarée et avec lui le chevalier du Temple Godefroy arrivèrent au Caire, ils furent conduits au palais de Saladin par un grand nombre de serviteurs qui les précédaient bruyamment avec des épées nues, à travers des passages étroits et des chambres sombres gardés par des Éthiopiens armés. Après avoir passé

Institut kurde de Paris

outre la première et la seconde garde, ils parvinrent dans de larges salles pavées de marbres de diverses couleurs. Ils y rencontrèrent des portiques pour les promenades d'agrément, soutenus par des colonnes en marbre. Leurs plafonds magnifiquement sculptés et incrustés d'or brillaient dans l'ombre. Tout cela était si beau de matière et de travail que les princes chrétiens ne pouvaient s'empêcher d'y porter le regard et que leurs yeux ne pouvaient se rassasier de contempler ces ouvrages dont la perfection surpassait tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors. Il y avait des fontaines d'où l'eau jaillissait par des tuyaux d'or et d'argent; il y avait des oiseaux de toute espèce, aux noms inconnus chez nous, de voix diverses, de forme et de couleur étranges. De là, les eunuques chamarrés conduisirent les chrétiens dans d'autres salles qui dépassaient en beauté les premières. Il y avait là une multitude de différents quadrupèdes, tels que le pinceau du peintre, la licence du poète et l'âme perdue dans les rêves de la nuit peuvent seuls en créer. Après beaucoup de détours et à travers beaucoup de salles, qui pouvaient retenir celui-là même qui aurait été le plus pressé par ses occupations, ils arrivèrent enfin au château royal proprement dit, où des groupes de gens armés et une foule de satellites marquaient bien par leur nombre et la somptuosité de leurs armes et de leurs costumes la gloire de leur maître, et où les lieux mêmes montraient la richesse et les trésors illimités du possesseur. Lorsqu'ils furent admis et introduits dans la partie intérieure du palais, le vizir rendit à son maître l'hommage d'usage, se jetant deux fois la face contre terre, l'honorant et l'adorant de telle manière comme personne ailleurs n'a accoutumé de témoigner son respect. Alors qu'il se jetait contre terre pour la troisième fois et déposait l'épée qui lui pendait au cou, voici que les courtines, lesquelles étaient brodées d'or et de perles choisies, et faisaient ombre au trône dressé au milieu de la salle, se séparèrent brusquement, et le calife devint visible. Il avait le visage dévoilé et se tenait assis, en une pompe d'habits plus que royale, sur un trône d'or. » Tel est le récit de Guillaume de Tyr.

Institut Kurde de Paris

Pour qui visite aujourd'hui cette spacieuse citadelle du Caire édifiée par Saladin, l'impression est inoubliable. C'est un fouillis de cours, de jardins, de couloirs en méandres, de casernes, de palais, de parois rocheuses tombant à pic, de coupe-gorges, de minarets, les plus hauts du Caire, de puits s'enfonçant jusqu'au-dessous du niveau du Nil. C'est à l'ombre de cette colossale forteresse qu'avait lieu, à l'époque de Saladin, pendant le mois de shaoual, avant le départ des pèlerins de La Mecque, des foires réputées dans tout l'Orient. Que de fois Saladin, abandonnant les soucis du pouvoir, dut-il, aux heures douces de ces soirs d'Orient qui sont inoubliables pour ceux qui les ont connues, contempler du haut de cette citadelle cette ville célèbre, palpitante d'un immense bourdonnement! Dans cette indéfinissable paix des crépuscules qui changent les formes en une infinie variété de couleurs, dans ce soudain flamboiement de centaines de coupoles et de minarets, peut-être a-t-il compris que les pompes de la gloire et de la puissance sont plus irréelles que les flammes du soir jaillies des horizons en feu. Que de fois le paladin de l'Islam s'est-il penché sur cette ville fastueuse et légendaire, pleine de tumultes et de lumières, de peuples disparates, dont le nom seul suffisait à enchanter les bourgeois de Damas ou de Grenade rêvant dans la fraîcheur de leurs patios parfumés d'orangers à cette reine du Nil fécond. Du haut de la citadelle, la vue s'étendait fort loin : à l'ouest, c'est la nappe large et tranquille du fleuve et les terres cultivées qu'il arrose; à l'horizon, sur les contreforts rocheux de la montagne libyque, c'est l'entassement pyramidal des mausolées des Pharaons, massifs, secrets, éternels. Vers le sud, c'est un fantastique spectacle de tertres coiffés de moulins à vent, de collines de décombres, de nécropoles, vastes cités des tombeaux à coupoles pressés autour des somptueux monuments funéraires des califes. Aussi longtemps que le soleil est haut dans le ciel ce panorama grandiose est comme dépouillé de son charme. Du gris, du jaune, du brun, du blanc éblouissant, un peu de vert atténué par la poussière ou par l'éloignement, voilà les seules couleurs rencontrées. Mais lorsque le

Institut Kurde de Paris

soleil se lève, ou encore mieux le soir, avant que l'astre ne disparaisse derrière la montagne libyque, le ciel, en inondant la terre de ses splendeurs, fait surgir une cité étrange, digne de ses rivales orientales. La ville entière est alors baignée de pourpre, le Nil emporte au sein de ses eaux des ors éclatants, les champs étincellent et les montagnes lointaines se détachent en violet vif sur l'horizon... Tel est le visage du Caire.

Vers cette ville fortunée, les richesses du monde affluaient à l'époque de Saladin. Un prince de Ceylan écrivait au calife du Caire : « Je désire signer un traité de commerce avec vous. Je possède une quantité prodigieuse de pierreries et de perles. J'ai des vaisseaux, des éléphants, de la mousseline, des étoffes de tout genre, du bois de santal, de la cannelle, toutes les marchandises que vous apportent les négociants banians. Mon royaume produit des arbres dont le bois sert à fabriquer des fûts de lance. Si vous me demandez vingt vaisseaux chaque année, je puis vous les fournir. Les Égyptiens peuvent venir en toute sécurité commercer dans mes États, car l'envoyé que le prince du Yémen m'avait mandé pour conclure avec moi un traité d'alliance, je l'ai congédié par affection pour l'Égypte. Je possède vingt-sept châteaux dont les caves sont pleines de pierres précieuses; quant aux pêcheries de perles, elles font partie de mes domaines. » Des envoyés vinrent au Caire de la part des Chinois, dont les jonques énormes servaient depuis longtemps au trafic de l'océan Indien. Les historiens de l'époque, accoutumés à voir, dans toute ambassade venant d'un pays inconnu, une manière d'acte de soumission à l'Islam, se plurent à raconter, peut-être à tort, que la religion avait eu au moins autant de part que la raison de commerce à la démarche insolite de certains potentats de l'Extrême-Orient. « Les ambassadeurs du roi de Cathay, rapporte Makrîsi, apportèrent au Caire des lettres adressées au sultan. On y lisait qu'un fakir, ayant voyagé dans le Cathay, et y ayant résidé longtemps, avait mis tout en œuvre pour détourner les habitants du culte qu'ils rendaient au soleil

Institut Kurde de Paris

levant, et pour les convertir à la foi. Le roi en entendit parler, voulut l'entretenir et, convaincu de l'argumentation du missionnaire, se fit musulman; l'apôtre étant mort, il envoya des ambassadeurs en Égypte demander quelques livres théologiques et un docteur qui pût enseigner exactement à ses sujets les pratiques de l'Islam. Le calife accueillit parfaitement les députés, ordonna qu'on les revêtit de robes d'honneur et leur fit remettre un choix d'ouvrages propres à les instruire de façon solide. » Le bénéfice temporel de telles missions fut grand pour l'Égypte. La vieille route des caravanes fut sillonnée de longs convois de chameaux lourdement chargés. Le nombre de barques à charger et à décharger ne pouvait plus s'évaluer sans peine. Il y en avait, à l'époque de Saladin, trente-six mille sur le Nil et un Florentin de passage au Caire assurait qu'il y avait plus de bateaux dans le port du Caire qu'il y en avait à Gênes, à Venise ou à Ancône. Un texte d'Ibn Khourdabdeh nous dépeint la prospérité de l'Égypte : « Des marchands juifs, qui parlent l'arabe, le persan, le grec, les langues franque, espagnole et slave, apportent de l'Occident au Caire des femmes esclaves, des garçons, du brocart, des peaux de castor, des pelisses de martre et des épées. Ils s'embarquent dans le pays des Francs et se dirigent vers le Caire. Là ils chargent leurs marchandises à dos de chameaux et ils se rendent vers les ports de la mer Rouge; de là ils vont aux Indes et en Chine; à leur retour de Chine ils se chargent de musc, de bois d'aloès, de camphre qu'ils apportent au Caire. » La sécurité des routes était alors si grande et les relais si bien approvisionnés qu' « une femme pouvait se rendre seule, sur une monture ou même à pied, du Caire à Damas, sans emporter de vivres ou d'eau ». Ces routes avaient pour point de départ la citadelle du Caire. L'une se dirigeait sur Kous, où deux embranchements menaient à Assouan et en Nubie; une autre reliait la capitale à Damiette, d'où l'on gagnait la Syrie. Tous les voyageurs qui visitèrent Le Caire à l'époque de Saladin s'accordent sur l'opulence qu'ils y trouvèrent. « J'y ai vu, écrit Makrîsi, des richesses si considérables que si je tentais de les énumérer et de les décrire,

Institut kurde de Paris

on n'accorderait, en Perse, aucune créance à mes paroles. » « On passa deux mois, nous dit Ibn Mouyassar, à transporter de l'hôtel d'Afdal au palais califien, à dos de chameau et de mulet, les trésors qui y étaient entassés. » Et d'énumérer tant de richesses, l'on est saisi par le vertige des chiffres : « ...huit cent millions de pièces d'or... sept cents plats d'or et d'argent... des centaines de vases en porcelaine de Chine remplis de pierres précieuses entassées en vrac... quatre-vingt-dix mille vêtements en brocart de toute sorte ou en soie de Bagdad... des armoires à parfums, pleines de boîtes d'aloès, de vases de musc, de camphre ou d'aloès... des milliers de coffres contenant des étoffes de Dabik, du lin tissé à Tinnis et à Damiette... douze chambres remplies jusqu'au plafond de tapis, de tentures, de coussins en lin de Dabik mêlé de fils de soie ou d'or... des bahuts bourrés de caisses de lingots d'or de l'Irak... huit cents jeunes filles, dont cinquante, qui étaient des favorites, possédaient une chambre particulière... des tonnes de coton, de lin, de cire, de fer et de bois... quatre mille nattes en paille tressée... six cents pièces en cristal de roche... cinq cents harnachements pour transports... mille balles de marchandises du Yémen et du Maghreb... sept mille selles... » Les simples particuliers eux-mêmes ne se privent de rien : sorbets glacés à la neige du Liban. Voici d'ailleurs une recette de cuisine qui nous a été conservée par un chroniqueur de l'entourage de Saladin. Il s'agit de la préparation d'un pâté : « Préparer la pâte avec trente livres de la farine la plus fine que l'on pétrira avec cinq livres et demie d'huile de sésame. La partager en deux parts; rouler la première très mince, et la mettre dans une grande poêle en cuivre; sur ce lit étaler un hachis de viande et sur le hachis, entasser trente agneaux rôtis, bourrés d'une farce aromatisée de pistaches broyées, de poivre, de gingembre, de cannelle, de lentisques, de coriandre, d'anis, de cardamome, de noix muscade. Arroser le tout d'eau de roses mêlée à de la muscade. Sur les agneaux et dans les intervalles disposer vingt poulets, autant de jeunes poules, et cinquante petits oiseaux, les uns bourrés et farcis, les autres rôtis dans du vin ou dans du jus de citron, garnir le tout de

Institut Kurde de Paris

petits pâtés de viande et de petites terrines remplies de préparations sucrées; ajouter des fromages frits; puis, quand le tout présente la forme d'une coupole, verser de l'huile de rose avec de la poudre d'aloès; recouvrir avec la seconde moitié de la pâte et enfourner le plat. » Il est vrai que c'était là plat de roi ou de dignitaire. Le commun des Cairotes, savetier ou poète, se contentait d'une brochette de lardons arrosée d'eau de fontaine, achetée dans les souks ou devant la mosquée à l'un des quinze mille cuisiniers ambulants qui glapissaient les mérites de leurs nourritures tout en prenant le temps de s'injurier confraternellement. Et puisque les chiffres ont parfois une saveur particulière, citons quelques fortunes célèbres du Caire : le secrétaire de la chancellerie de Saladin, le cadi El Fadil, était assuré d'un revenu annuel de 625.000 francs-or, compte non tenu des bénéfices qu'il réalisait sur les affaires traitées par les marchands de l'Inde et du Maghreb. L'émir Tourountay, dont on peut encore admirer la coupole funéraire, laissa à sa postérité 10.000 kilos d'argent en barres et en pièces. Le palais d'un émir ayant été, un jour d'émeute, pillé par la soldatesque, ce pillage déversa une telle richesse sur la population du Caire qu'en un instant le taux d'achat de l'or baissa de près de cinquante pour cent!

Le règne de Saladin a ouvert en Égypte une ère de très grande prospérité commerciale. Les Croisés eux-mêmes n'hésitaient pas à entretenir d'importantes relations économiques avec l'ennemi de leur foi. « Les Vénitiens, les Génois et les Pisans, écrivait Saladin en 1183, importent en Égypte des produits de choix de l'Occident, notamment des armes et du matériel de guerre, ce qui constitue un avantage pour l'Islam et un tort pour la chrétienté. » On le voit par ce document, l'état de guerre existant entre musulmans et chrétiens ne ralentissait guère le cours des transactions, en dépit des critiques de Bagdad et des décisions des conciles. Pourtant, aux termes des décrets conciliaires, « quiconque oserait vendre aux Sarrasins du fer ou des armes, des bois de construction maritime ou des vaisseaux tout construits, ou entrerait au service des

Institut Kurde de Paris

Infidèles en qualité de capitaine de vaisseau ou de pilote, encourrait l'excommunication, peine à laquelle devait s'ajouter la confiscation des biens et la perte de la liberté individuelle ». Le Pape avait bien interdit tout commerce avec Saladin. Mais devant l'afflux des protestations qui s'élevèrent il dut faire des concessions, se bornant à interdire la vente des articles qui pouvaient directement servir la puissance militaire de l'Égypte. Et les Croisés, développant les relations commerciales de l'Europe avec l'Égypte, devaient tirer le plus grand profit de la guerre sainte contre les Infidèles. Dès la première moitié du XII[e] siècle les chansons de geste décrivaient les merveilles des terres de l'Islam. L'Europe se mit à l'école de la civilisation orientale, et la production, en Occident, se transforma. C'est d'Orient que nos ancêtres apprirent à tisser les étoffes de luxe, qui firent la fortune de Venise, plus tard d'une partie de la France; d'Orient nous fut apporté l'art de fabriquer le satin, le velours, les étoffes brochés d'or ou d'argent, ou les tissus légers comme la mousseline, la gaze, le sandal, le taffetas. Depuis l'antiquité, l'Orient excellait à produire de moelleux tapis : les artisans européens s'efforcèrent de s'assimiler ce talent. Si Venise sut bientôt couler le verre et tailler des glaces, elle le dut à la connaissance des techniques utilisées dans les souks du Proche-Orient. C'est encore aux artisans syriens que l'Occident emprunta l'art de fabriquer le papier et même celui de savoir cuire les sirops. Les conséquences de cette pénétration pacifique eurent de durables effets sur le commerce et l'industrie naissante de l'Europe : la draperie transformée, l'Europe initiée à la fabrication du linge, les industries de luxe s'installant et se développant en Occident, la production se diversifiait, la technique se perfectionnait. En réalité, une révolution économique bouleversait toute une société et tout un continent.

Institut Kurde de Paris

CHAPITRE VII

NUR ED-DIN CONTRE SALADIN

Le sultan Nûr ed-Dîn s'inquiétait de l'activité et des succès personnels de Saladin. On lui avait déjà signalé que ce dernier recherchait l'occasion favorable pour se libérer de sa tutelle et il résolut de le faire surveiller par les émirs mécontents qui faisaient leur cour au gouverneur de l'Égypte. Il se fit adresser des rapports sur la politique suivie par Saladin et le traita ostensiblement dans sa correspondance officielle avec les seuls égards dus à un serviteur notable. C'était clairement signifier à Saladin qu'il était non point le possesseur du pouvoir, mais le dépositaire des intérêts de l'Islam syrien en Égypte, et qu'à ce titre il devait non point innover, mais se conformer aux directives qu'il recevrait de Damas. Certes Nûr ed-Dîn désirait prendre lui-même possession de l'Égypte et rendre Saladin à ses anciennes et inoffensives occupations théologiques. Cependant il avait pour l'heure trop de soucis personnels. En effet les chrétiens s'agitaient aux portes de son royaume et, à l'Est, une séquelle de petits princes turbulents de Mésopotamie disputaient son autorité et prenaient hardiment le chemin de la rébellion.

Les chrétiens, après la chaude alerte de Darûm, cherchaient de nouveaux concours. Et Amaury, roi de Jérusalem, qui venait d'épouser la petite-fille d'Andronic Comnène, frère de l'empereur de Byzance, se rendit dans cette ville « gardée de Dieu ». Devenu son parent par sa femme, le roi de Jérusalem alla trouver celui qui, pour tous les peuples chrétiens et infi-

Institut Kurde de Paris

dèles, ne pouvait apparaître, du haut de son trône inaccessible, que comme l'émanation vivante de la divinité, immobile dans son éblouissant appareil de joaillerie, comme une icône sainte. Personnage redoutable, roi de vingt nations, incarnation du césarisme traditionnel, maître après Dieu de la terre, autocrate, souverain absolu que les plus illustres personnages n'abordaient que pliés en deux, maître suprême des croyances, dispensateur des dix-huit dignités auliques de l'Empire, Manuel Comnène régnait toujours, ayant déjà derrière lui un lourd passé de trahisons, de victoires et de défaites, partageant son temps entre la mise au point d'une nouvelle doctrine qui se ressentait de l'influence de celle de Mahomet, et les heures de débauche avec sa nièce Théodora, excommuniant ceux qui se permettaient de critiquer sa conduite, persécutant les prélats qui s'opposaient à ses erreurs. Il reçut le roi de Jérusalem selon la coutume traditionnelle de ses prédécesseurs. Guillaume de Tyr a raconté en détail ce que furent les fêtes données en l'honneur d'Amaury, et le cérémonial grandiose des audiences qui lui furent accordées. Parmi tant de bals, de spectacles, Amaury n'oublia cependant point l'objet de son voyage. Il entretint l'empereur de la nécessité de faire une guerre impitoyable à Saladin, dont la puissance grandissante alarmait les chrétiens. Il lui rappela que, par les empereurs de Byzance, le Seigneur avait résolu de combattre et de détruire l'impiété des nations pour que soient unis dans la foi ceux qui diffèrent par la race. Il lui exposa longuement la situation des malheureux royaumes francs de Syrie voués à la ruine par la mésentente entre les barons, les grands ordres du clergé et le roi, menacés par la constitution d'un énorme bloc musulman allant de l'Euphrate à la Libye, unifié politiquement et religieusement. Le roi de Jérusalem avait clairement compris que l'unité de l'Islam allait se refaire au détriment des chrétiens. Il proposa à Manuel Comnène de chasser Saladin de l'Égypte et d'y créer un État franc qu'il partagerait avec lui. Amaury n'eut d'ailleurs pas besoin de développer une éloquence exceptionnelle pour faire valoir ses idées car, fidèle aux traditions de la diplomatie byzantine, Manuel Comnène estimait que

Institut Kurde de Paris

la possession de la vallée du Nil non seulement était avantageuse grâce aux ressources qu'il pourrait en tirer, mais qu'elle permettrait à la chrétienté d'Orient de voir un peu plus loin que le bout de ses fiefs et de retrouver une vigueur nouvelle suscitée par l'appât des trésors accumulés dans les souks du Caire. Économiquement et politiquement il ne pouvait que soutenir les arguments du roi de Jérusalem, son parent, et il lui promit de l'assister.

Pendant qu'Amaury s'entretenait ainsi avec l'empereur de Byzance et méditait ses futures expéditions, Nûr ed-Dîn s'emparait du Crac de Montréal, situé près de la mer Morte, en plein cœur de cette terre d'Oultre le Jourdain[1], patiemment mise en valeur par les premiers fondateurs du Royaume de Jérusalem. C'était une perte sensible pour les chrétiens de Transjordanie car les ressources économiques de cette opulente seigneurie leur avaient procuré d'appréciables revenus. C'est sur cette bande des plateaux de Moab, « espèce de Beauce arabe »[2], qu'étaient cultivés la vigne, les céréales, l'olivier, des champs de canne à sucre. Ce sucre s'exportait au loin : dans l'île de Chypre des marchands vendaient une poudre qui portait le nom de sucre du « Crac de Montréal[3] ». Cette imposante forteresse de Montréal à triple enceinte était réputée imprenable. Elle avait été édifiée par Baudoin afin de surveiller la frontière orientale du royaume de Jérusalem, d'exercer un contrôle douanier sur les caravanes transitant par la grande voie nommée Derb el Hadj, et de protéger contre les agressions des Bédouins pillards les populations agricoles de Moab et de l'Idumée dont le travail contribuait à enrichir la colonie franque d'Oultre le Jourdain.

Après s'être installé à Montréal Nûr ed-Dîn pria Saladin de venir le rejoindre. Il lui mandait qu'il convenait de supprimer cette Marche avancée du royaume de Jérusalem, agressive avec ses puissantes forteresses échelonnées sur trois cents

1. La *Palestina salutaris* des Romains.
2. Rey, *Colonies franques*, p. 22.
3. P. Deschamps, *La Défense du Royaume de Jérusalem*, p. 49.

Institut Kurde de Paris

kilomètres. Sans doute avait-il formé le projet de supprimer cette terre d'Oultre le Jourdain avec le concours des troupes égyptiennes du gouverneur du Caire. Saladin se mit en route. Fut-il informé des desseins secrets de Nûr ed-Dîn? On ne sait. Sachant combien les émirs syriens étaient jaloux de son élévation et disposés à le desservir, craignant d'être arrêté et dépossédé de l'Égypte, ne voulant surtout pas contribuer à ouvrir la route de la vallée du Nil à ses amis douteux de Damas, il se ravisa en cours de route et rentra au Caire, prétextant qu'il venait subitement d'apprendre qu'un complot se tramait contre la sûreté de l'État dans la capitale. Nûr ed-Dîn se fâcha, se promit de rapporter la tête de Saladin dans un sac et il jura d'aller lui-même surprendre le rebelle à la tête de ses Syriens.

Ce fut un beau tapage au Caire. Les partisans de Saladin s'affairèrent. Les mécontents se réunirent et prirent toutes dispositions pour recevoir Nûr ed-Dîn. Les uns parlèrent de s'opposer aux projets de ce dernier par les armes et ils firent le compte des officiers de la garnison dont ils étaient sûrs de la loyauté. Selon le biographe de Saladin qui occupait auprès de lui des fonctions de secrétaire, le maître de l'Égypte aurait été le seul à ne point retenir cette suggestion et il aurait répondu à ceux qui voulaient se battre : « Nous ne devons même pas penser à ces choses. » D'autres historiens arabes rapportent que certains de ses vizirs l'engageaient à ne pas commettre l'irréparable. Ils lui représentaient que Nûr ed-Dîn était le véritable maître de l'Égypte et son bienfaiteur; que s'ils étaient mis en demeure de choisir entre Saladin et Nûr ed-Dîn, ils n'hésiteraient pas! « A quoi penses-tu, lui disait l'un d'entre eux, en nous demandant quelle sera notre attitude? Ne sais-tu pas que Nûr ed-Dîn possède la confiance du calife de Bagdad? Si le Commandeur des Croyants apprenait que nous avons l'intention de défendre ta cause par l'épée, il serait capable de rechercher aussitôt l'alliance des chrétiens — qu'Allah les maudisse! — et de faire trêve à toute autre guerre pour accourir en Égypte où il trouverait par surcroît de nombreuses intelligences chez les Égyptiens, dans l'armée, dans l'adminis-

Institut Kurde de Paris

tration, dans ton propre entourage. Je te recommande d'agir de la façon suivante, pour ne point attirer ici ses rigueurs : tu vas envoyer immédiatement un courrier à Nûr ed-Dîn avec ces mots de ta part : « Il m'est revenu que vous voulez « venir jusqu'ici pour ôter l'Égypte à mes soins. Qu'est-il « besoin de tout cela? Que notre Seigneur m'envoie plutôt « un officier pour me mener à lui la corde au cou; il ne ren- « contrerait de ma part aucune résistance. » Ce propos, textuellement relaté par un auteur arabe, Ibn al Athir, dans son *Histoire des Atabegs*, sembla convaincre Saladin de l'inutilité d'une lutte fratricide dans laquelle il n'aurait pour lui ni l'opinion publique indifférente à ces conflits d'autorité, ni ses troupes qu'il suffisait d'acheter un meilleur prix, ni ses ministres prudents et prêts à l'abandonner. Il était seul. Et le temps n'était pas encore venu où il pouvait se montrer intransigeant. Il était trop intelligent pour croire que sa situation était désormais solide au Caire. Néanmoins il voulut montrer qu'il était encore le maître. Il se débarrassa des émirs douteux qui passaient leurs loisirs à ourdir des cabales contre lui en les expédiant dans des postes lointains où l'on attrape les fièvres; il confia quelques Syriens à son neveu et l'envoya conquérir le royaume de Barca et reconnaître une partie du littoral méditerranéen; il confia à son frère la mission de s'emparer de la Nubie riche en chevaux. Celui-ci se couvrit de gloire, emporta les principales places, leva des contributions, traversa la mer Rouge et alla fonder une dynastie ayoûbide dans le Yémen. Mais les jours de Saladin semblaient comptés car Nûr ed-Dîn avait fait venir d'importants contingents mésopotamiens à Montréal et, ne voulant plus différer son entrevue avec Saladin, il marchait par étapes forcées vers l'Égypte aux trésors fabuleux. Au moment même où il allait franchir la frontière de l'antique empire des Pharaons, le mercredi 15 mai 1173, il mourut des suites d'un stupide mal de gorge.

Un enfant de onze ans, Al Malik al Salîh Ismaël, le fils de Nûr ed-Dîn, montait sur le trône de Damas.

Institut Turc de Paris

Il n'est pas superflu de s'arrêter ici sur le caractère de Nûr ed-Dîn qui fut un grand soldat, un grand bâtisseur, le vainqueur des Francs dans cent batailles. Je ferai d'abord appel au témoignage d'un célèbre écrivain arabe, Ibn al Athir, qui écrivait ceci : « J'ai bien étudié les vies des souverains du passé, mais depuis les califes légitimes et Omar ben Abd el Aziz, je n'en ai trouvé aucun dont la vie fût plus pure et l'amour de la justice plus ardent. Musulman pieux et profondément convaincu de la grandeur et de la vérité de la mission du Prophète, il s'efforça de suivre exactement et dans tous les cas particuliers, aussi bien dans sa vie privée que dans l'exercice de ses fonctions publiques, les multiples prescriptions du Coran et de la Sunna sur la conduite des croyants. Il consacrait les sommes qui provenaient des butins de la guerre à des fondations pieuses et à des travaux d'intérêt public. Toutes les villes importantes de la Syrie eurent leurs fortifications relevées par lui : Damas, Homs, Hama, Alep, Baalbek. Partout, sous son administration, s'élevèrent des mosquées, des écoles, des caravansérails. Les savants furent, eux aussi, l'objet de sa sollicitude, de ses préoccupations, de ses sacrifices. Ses efforts n'eurent qu'un même but : chasser les chrétiens de la Syrie et de la Palestine et il essaya de remplir fidèlement cette mission. » Nûr ed-Dîn, cadet des fils de Zengî, le plus éminent émir de l'époque glorieuse des Seldjoucides, que les chrétiens avaient surnommé « le Sanguinaire », montra, dès ses premiers pas dans la vie publique, qu'il n'avait point oublié les leçons de son père qui lui avait appris comment il fallait s'y prendre pour gouverner les hommes et haïr les chrétiens. L'adolescent, tôt promis aux rudes épreuves de l'action, avait laissé son frère aîné régner tranquillement dans le fief paternel de Mossoul, préférant s'installer à Alep afin d'être plus près des frontières des ennemis de sa religion. Il fut un remarquable administrateur des deniers publics auquel ses contemporains ont rendu hommage. Il osa suspecter les fortunes arrogantes, les émirs diamantés, les fonctionnaires trop serviles. Il dota Damas du *Dar el Adl*, qui servait encore au siècle dernier de résidence aux gouverneurs turcs, l'hôpital, le *Maristan*. Il

Institut kurde de Paris

reconstruisit entièrement à ses frais la mosquée d'Alep. C'est lui qui créa le premier en Syrie une haute cour de justice qui devint une véritable cour d'appel des jugements ordinaires des cadis, où devaient être jugés en dernier ressort tous les procès, sans que les juges soient tenus de considérer le rang ou la qualité des demandeurs. Il venait parfois y tenir audience, mettant au service de l'équité le poids de son autorité légale, inaccessible à la vénalité ou à la complaisance. Il ordonna que les contributions de guerre fussent intégralement versées dans les caisses du trésor public et non point distribuées, comme c'était l'usage, aux officiers et aux émirs qui s'accordaient toujours une sorte de privilège de droit divin. Il aimait répéter à son entourage ébahi qu'il n'était que le comptable des biens des musulmans et qu'il ne lui était pas permis de les employer à d'autres fins que celles de leurs intérêts. C'était certes un langage peu courant à la cour des brillants émirs, impressionnés par une telle austérité de mœurs, mais peu enclins à la partager. Nûr ed-Dîn ne rechercha ni la richesse, ni les honneurs. Il vivait simplement, s'appliquant à être aussi libéral qu'économe. Il établit un usage, singulier pour l'époque : pour recevoir plus rapidement son courrier, donner ses ordres à ses officiers en campagne, surprendre les mouvements de l'ennemi, il utilisa le premier les pigeons voyageurs. Grâce à cette innovation, il surprit plus d'une fois les chrétiens et les tailla en pièces avant qu'ils aient eu le temps de comprendre par quel sortilège Nûr ed-Dîn connaissait si vite leurs déplacements. Mais ce qui, avant tout, fait de Nûr ed-Dîn l'une des plus impressionnantes figures de l'Islam, c'est son acharnement à combattre les colonies franques de Syrie. Toute sa vie fut engagée dans cette lutte sans cesse renaissante contre les ennemis de sa foi. La haine qu'il vouait aux chrétiens d'Orient n'était point une haine politique, mais une haine froide, entretenue, calculée, une véritable fureur religieuse. Il avait la passion de la guerre sainte. Guillaume de Tyr, qui connaît son époque, ne s'y trompe pas : « Noradins, li crueus anemis aus Crestiens. » Il n'était pas question pour lui d'une querelle de race, ni de reconquérir des territoires arabes, ni de contester

Institut Kurde de Paris

des frontières; il s'agissait des intérêts spirituels, des intérêts sacrés de l'Islam. Il disposait à cet effet d'appuis assez sûrs pour lui permettre d'imposer sa politique : d'une part ses troupes, dont la fidélité n'était pas douteuse, puisqu'elles étaient composées de mameluks, esclaves ou affranchis que liaient à la personne de leur maître des liens juridiques et moraux, d'autre part les « enturbannés », les hommes de science et les sûfis chargés de la propagande religieuse, qui créaient en faveur du souverain qu'ils servaient un puissant courant d'opinion. A sa mort il avait su rallier la grande majorité des musulmans syriens à la cause qu'il avait servie avec tant de constance. Voilà pourquoi fut grand celui dont l'autorité s'étendait « du fond de la Nubie à la porte de Hamadan ». Voilà pourquoi les fidèles prononçaient son nom dans leurs prières, à La Mecque et à Médine. « Nûr ed-Dîn a continué l'œuvre de son père, écrit René Grousset, un peu comme Saint-Louis continue celle de Philippe-Auguste. Le politique et le conquérant font place au saint. Non certes que Nûr ed-Dîn ait en rien abandonné — pas plus que Louis IX d'ailleurs — la tradition militaire de ses ancêtres. Il passe au contraire sa vie à la guerre sainte. Mais, précisément, la guerre sainte, en temps que telle, est toute sa raison d'être. » Il s'y dévoue avec le zèle obstiné d'un derviche. Il est, lui aussi, le saint roi. Devenu le souverain de la Syrie musulmane, il mène dans ses palais d'Alep et de Damas une vie étonnamment simple, qui, dans les heures de pure exaltation religieuse, en temps de *Jihâd*, devient presque la vie d'un ascète, mortifiée de jeûnes et brûlée de prières. Les siens auraient pu graver sur son tombeau ces quelques mots prononcés avant sa mort par un compagnon du Prophète : « Sois la bienvenue, ô mort; sois bienvenue, visiteuse amie, qui me joins dans la pauvreté et dans la prière. O, mon Dieu, tu le sais, je t'ai toujours craint, mais aujourd'hui j'espère ardemment en toi. Je n'ai pas aimé le monde ni la longue vie en ce monde pour creuser des canaux ou planter des arbres, mais pour avoir soif dans le flamboiement de la chaleur de midi et écouter les ulémas aux assemblées de Dikr. »

Institut Kurde de Paris

Sa gloire est intacte. Il figure aujourd'hui dans la littérature sacrée des musulmans au nombre des saints. Il occupe l'une des plus hautes places, avec Saladin, dans la hiérarchie des saints de l'Islam. Et sa tombe est visitée par des milliers de fidèles chaque année, dans cette prestigieuse Damas qu'il aima tant et où il dort dans la *Madrasa al Nûrîya*.

La mort de Nûr ed-Dîn avait agréablement surpris Saladin. Elle fut providentielle pour lui. Il avait à faire face à une crise intérieure d'une extrême gravité. On n'a pas oublié que la reconnaissance du califat abbasside de Bagdad dans la prière du vendredi s'était passée sans incident. Les habitants de la capitale avaient bien murmuré, mais sans doute impressionnés par la vue de quelques troupes kurdes que Saladin promena dans les souks, ils préférèrent s'abstenir de toute manifestation nettement hostile. Cependant la province s'était montrée plus réticente au joug spirituel de Bagdad. En secret la majorité des Égyptiens demeurait fidèle à la doctrine de leurs anciens gouverneurs, les Fatimites. Le fils d'El Adid vivait toujours, légitime héritier de cette dynastie. Un poète du Yémen [1], aidé par son secrétaire [2], par quelques officiers soudanais heureux de jouer leur tête, et par d'anciens domestiques du palais califal dépourvus de scrupules et de situation, projeta de rétablir le fils d'El Adid sur le trône de ses pères. Il forma un gouvernement insurrectionnel qui devait prendre le pouvoir à une date convenue. Les conjurés députèrent l'un des leurs aux chrétiens pour solliciter leur appui moyennant de bonnes terres et d'appréciables revenus. Un accord fut conclu à Jérusalem entre les rebelles égyptiens et le roi Amaury, qui envoya au Caire un personnage de sa suite officiellement chargé de venir saluer Saladin, mais en réalité ayant reçu mission de se tenir au courant des progrès de cette conjuration. Saladin fut prévenu par sa police de ce qui se tramait contre lui et la répression fut implacable. Tous ceux qui, de près ou de loin, appartenaient à la famille d'El Adid furent assassinés; les chefs du

1. Umarâ ibn Abu'l Hasân.
2. Le cadi al-Awûris.

Institut Kurde de Paris

mouvement séditieux et ceux qui s'étaient laissé compromettre furent pendus. Afin de ne point être suspectés, d'importants personnages qui avaient juré la perte de Saladin se précipitèrent dans les mosquées pour prier ostensiblement pour les Abbassides de Bagdad, abandonnant le poète yéménite et ses projets de restauration des Fatimites. Mais l'ordre ne dura guère. Éteint ici, le feu fut rallumé, entretenu plus loin. Le 7 septembre 1174, six mois après la découverte du premier complot, un général fatimite [1] recruta des troupes noires, les réunit à Assouan et leur promit le pillage du Caire et la tête de Saladin. Il destitua les gouverneurs des villes de la Haute-Égypte, vit grossir ses effectifs des mécontents et des soldats réguliers désertant les rangs de l'armée pour participer au pillage des souks de la capitale. Il ravagea la Thébaïde, s'emparant de Kous, la fameuse Thèbes. Cette fois, Saladin n'avait point devant lui une bande intellectuelle de mutins, mais un général habile commandant des troupes aguerries et enthousiastes. Ne voulant pas quitter le Caire en des heures aussi critiques, Saladin chargea son frère [2] de restaurer son pouvoir dans la province en effervescence. Ce dernier était accompagné par ceux des émirs que Saladin s'était attachés par ses bienfaits, ses faveurs, les richesses qu'il leur avait prodigués, les emplois lucratifs qu'il leur avait distribués. Il les choisit intentionnellement parmi ceux qui, ayant goûté les douceurs de la vie du Caire, y tenaient trop pour s'en laisser priver par un chef de tribu et ses Noirs. Les mameluks de son frère réussirent à surprendre les rebelles. Le général fatimite fut fait prisonnier et sa tête envoyée au Caire. Trois mille de ses hommes furent suppliciés, le corps cloué sur des croix. Toute la population du Caire fut invitée à venir voir ce sanglant spectacle. L'échec de ces conspirations ne doit pas nous faire méconnaître leur importance. Les révoltés ébranlèrent le pays. Ils avaient fait appel aux chrétiens habitués depuis quelque temps à ce jeu. Ils avaient écrit au grand maître de cette étonnante secte syrienne des Assassins, le célèbre Sinan, lui exposant que la

1. Kanz al Dawla, de la puissante tribu des Banu'l Kanz.
2. El Melek el Adel.

Institut Kurde de Paris

doctrine des Fatimites était semblable à la sienne, qu'il n'y avait entre eux divergence que sur des points qui ne pouvaient ni susciter un schisme, ni lui interdire de leur porter secours. Ils lui avaient demandé de désigner un volontaire qui détruisît Saladin par trahison ou lui dressât des pièges et des embûches [1].

Saladin allait pouvoir se consacrer à de grandes tâches. La mort de Nûr ed-Dîn le tranquillisait du côté de Damas. Le calife de Bagdad, assez versatile, après avoir encouragé Nûr ed-Dîn contre Saladin, ne tenait pas à compliquer les choses et s'accommodait de la situation nouvelle. L'ordre était rétabli en Égypte, sanctionné par les exécutions des coupables. Les derniers Fatimites ayant disparu, leur race était éteinte. La position politique de Saladin s'affermissait et il pouvait songer sans inquiétude au brillant avenir promis à sa dynastie. La tranquillité étant revenue au Caire, il apporta ses soins à la réorganisation administrative de l'Égypte, et le pays connut alors une période de renaissance économique et spirituelle. Poètes, grammairiens, médecins, commentateurs sortent en plus grand nombre de l'université El Azhar. La vie religieuse s'épanouit. Saladin fonda des écoles pour les trois rites islamiques principaux. Dans ces grands établissements sont étudiés le fiqhisme, science de la loi religieuse; le sûfisme, dont les rigueurs ascétiques permettent à ses adeptes, pour lesquels l'existence est un péché, de s'absorber totalement dans la contemplation de Dieu [2]; l'aschlahrisme, dans laquelle l'idée de l'opportunité est introduite dans la conception de Dieu. Saladin s'entoura de conseillers intelligents, actifs, capables d'exécuter ses réformes concernant l'administration civile et militaire. L'un d'eux était son vizir Al Fadil, natif d'Ascalon, qui joua un rôle éminent dans l'administration ayûbide de l'Égypte. Après s'être fait remarquer par l'élégance et la conci-

1. Les Assassins firent assaillir Saladin à deux reprises : en janvier 1175 et le 25 mai 1176. La première tentative fut déjouée, mais Saladin n'échappa que par miracle à la seconde.

2. Le plus grand interprète de cette conception est Djelâl al-Dîn Rûmî.

Institut Kurde de Paris

sion de ses rapports, il fut nommé au Caire où il dirigea le *Diwan al Djaish*. Lorsque Saladin prit le pouvoir, Al Fadil devint son *alter ego* et il réorganisa les services des finances, de la flotte et de l'armée. Il rédigea un journal officiel, *Mutadjaddidat*, où l'on trouve non seulement des notes précieuses sur ses réformes, mais aussi des comptes rendus relatant les événements importants survenus en Égypte pendant le gouvernement de Saladin. C'était, écrit Maïmonide qui vivait au Caire à cette époque, « un homme d'une activité inimaginable qui pouvait, pendant une audience, en même temps qu'il écrivait une lettre, en dicter deux autres ». Aussi célèbre en Égypte qu'au-delà de ses frontières, il s'était assigné pour tâche dans la vie de répandre autour de lui les biens qu'il avait reçus de Dieu; il employa sa fortune à soulager ceux qui étaient dans l'embarras, à éduquer les orphelins, à accroître le nombre des savants. Il possédait la confiance de Saladin et celui-ci, qui connaissait et appréciait la passion de son dévoué collaborateur pour les livres rares, lui offrit la célèbre bibliothèque des califes fatimites.

Ainsi, sous le gouvernement éclairé du fondateur de la dynastie des Ayûbides, l'Égypte connut une période d'intense rayonnement intellectuel et religieux; la paix assurée favorisa les travaux des savants, les arts se développèrent librement, la reprise des activités commerciales apporta aux Égyptiens l'abondance des produits de toutes provenances et la richesse. La prospérité succéda à ces années de troubles sociaux, de famine, d'anarchie, de persécution et de spoliation qui avait compromis l'existence de l'Égypte pendant le règne de l'incapable calife fatimite El Adid.

Institut Kurde de Paris

CHAPITRE VIII

LA CONQUÊTE DE LA SYRIE

En apprenant la mort de Nûr ed-Dîn, Amaury, roi de Jérusalem, pensa qu'il était opportun d'attaquer les Infidèles subitement privés de l'un de leurs plus vaillants chefs. Au printemps de 1174 il mit le siège devant Baniyas, sur la grande route de Damas à Tyr, qui protégeait au début du XIIe siècle les abords de la Galilée franque. Il ne put forcer l'entrée de la citadelle défendue par une garnison turque commandée par une femme qu'un émir damascène, Ibn al Muqaddam, y avait placée. Ce dernier, connaissant le goût d'Amaury pour l'argent et le comportement qu'il tenait au cours des marchandages, accourut à l'ost des chrétiens et proposa au roi de Jérusalem de ne point persister dans son entreprise contre Baniyas. En compensation, il lui offrit une royale indemnité pour compenser ses frais de guerre ainsi que le retour dans leurs terres des quelques milliers de prisonniers chrétiens qui moisissaient au fond des froides prisons de Damas. Les deux compères se mirent d'accord. Amaury leva le siège de Baniyas et reçut de l'argent avec beaucoup de politesse. Après avoir signé une trêve peu honorable avec les musulmans syriens, il rentra à Jérusalem pour y débrouiller une affaire entre Sinan, le cheik des Assassins ou Ismaéliens, dont nous avons déjà entrevu l'inquiétante personnalité, et le grand maître des Templiers. En effet, le cheik Sinan, qui venait de doter sa secte enthousiaste d'un redoutable appareil terroriste, avait informé Amaury que ses fidèles ne demandaient pas mieux que de se convertir au christianisme et d'abjurer l'Islam, mais à condition de ne plus

Institut Kurde de Paris

payer les deux mille écus d'or qu'ils versaient chaque année aux Templiers de Tortose en vertu d'un vieux traité de bon voisinage. Amaury ne voulut point douter d'aussi bonnes et surprenantes résolutions et il fit part de cette affaire aux Templiers, proposant même, afin que ceux-ci ne perdissent point leur rente de deux mille écus, de les dédommager avec ses propres deniers. Les choses étant ainsi réglées il chargea l'ambassadeur des Ismaéliens de rapporter une réponse favorable au vieux cheik. Mais les Templiers, obéissant à on ne sait quels mobiles, firent assassiner près de Tripoli l'envoyé des Ismaéliens ainsi que l'officier chrétien chargé de sa sécurité. Ce crime inexplicable révolta les chrétiens et les musulmans. Le roi, offensé, demanda la pendaison du coupable. Les Templiers refusèrent de le livrer, promettant de l'envoyer à Rome pour lui faire obtenir l'absolution de son acte, ajoutant que les religieux de leur ordre n'étaient responsables de leur conduite que devant Dieu et le Saint-Père. Amaury tint bon. Il se rendit à Sidon où résidaient alors le grand maître et son chapitre, il fit prendre d'assaut l'Hôtel du Temple et enchaîner Gautier du Mesnil, le coupable sinon l'inspirateur du crime. L'effervescence fut à son comble. Cet acte d'autorité royale fut mal jugé par les Templiers, les Hospitaliers et les autres ordres jaloux de ne pas voir porter atteinte à leurs privilèges séculaires et d'être les seuls maîtres des territoires soumis à leur juridiction. La querelle fut portée au loin et les États latins d'Orient se divisaient une fois de plus sans se soucier des fâcheuses conséquences de leur inopportune scission. C'est alors qu'Amaury succomba, le 11 juillet 1174, des suites d'une dysenterie contractée au cours du siège de Baniyas. Certes, il laissait une situation intérieure un peu confuse, mais il faut reconnaître que ses vues en matière de politique extérieure étaient assez hardies. Les intelligences dans le monde musulman ne lui manquaient pas. Nous avons vu au chapitre précédent qu'il encouragea les Fatimites d'Égypte hostiles à Saladin; les Ismaéliens de Syrie lui étaient dévoués en raison de son attitude dans l'affaire des Templiers; il avait, à Baniyas, signé une trêve avec le sultanat de Damas; il avait enfin convaincu l'empereur de

Institut Kurde de Paris

Byzance de la nécessité de reprendre l'Égypte et d'y installer un royaume franc. Il avait su se ménager des points d'appui chez les Infidèles. Certes le jeu était difficile, mais il est très possible que s'il avait vécu plus longtemps Saladin aurait trouvé en lui un joueur capable de compromettre sa réussite et, ce qui était capital pour la chrétienté, de lui interdire la Syrie.

Un enfant, le fils de Nûr ed-Dîn, gouvernait le royaume des sultans de Damas. Un autre enfant montait sur le trône de Jérusalem : Baudouin IV, qu'Amaury avait eu de son premier lit avec Agnès, fille de Josselin de Courtenay. Depuis l'âge de neuf ans, cet enfant était atteint de la lèpre. Son court et malheureux règne — il mourut à vingt-quatre ans — devait être une longue agonie, une agonie à cheval, toujours face aux Infidèles, une pitoyable et volontaire incarnation de la dignité royale, trop souvent abusée; toute sa vie, ce frêle souverain lépreux devait être l'esclave de ses devoirs de chrétien à une époque tragique dans l'histoire des royaumes latins de Syrie. Admirable figure que la sienne! Cette flamme qui lui faisait oublier les souffrances de son pauvre corps rendit confiance à son entourage. Il fut vraiment un preux de légende, ce petit roi de Jérusalem, cet enfant héroïque rongé par un mal qui le pourrissait vivant, qui devait avoir la volonté, ne pouvant plus se tenir droit en selle, de suivre, gisant sur son lit de misère, les péripéties des batailles qu'il livrera à Saladin. Moribond, il trouvera encore l'énergie de conduire au combat ses chevaliers, harcelant les ennemis de sa foi comme il était lui-même harcelé par la mort.

Dès qu'il fut installé sur le trône de Jérusalem les barons s'assemblèrent pour désigner un régent. Deux candidats se proposèrent : Milon de Plancy, chevalier sans vertu, sans remords et sans crainte, et le comte de Tripoli Raymond III, descendant en ligne directe de ce comte de Saint-Gilles que la Première Croisade avait rendu si fameux. Milon de Plancy fut nommé régent du royaume et se fit détester parce qu'il prétendait faire respecter, sans égard pour les droits acquis ou pour les privilèges, l'autorité royale. L'opposition trouva

Institut kurde de Paris

tout de suite une tête avec le comte de Tripoli Raymond III, furieux d'avoir été évincé de la régence. Raymond III était assez populaire parmi le clan des barons « palestiniens » et le plus titré d'entre eux pour avoir réuni la principauté de Tibériade à son comté héréditaire de Tripoli. Il fit appel devant un conseil de barons choisis parmi ses amis pour que fût cassée la décision ayant attribué à son rival la régence. Le cas était encore pendant lorsque l'on apprit que Milon de Plancy venait d'être trouvé, percé de coups de poignard, dans une ruelle de Saint-Jean-d'Acre, après vêpres. Raymond III fut aussitôt nommé régent. Sa tâche était ardue. Dans ce beau royaume de Palestine, les barons insaisissables et arrogants ne tenaient aucun compte des ordres du monarque; ils bâtissaient des forteresses à la fois pour protéger leurs fiefs contre les musulmans et pour se rendre indépendants de l'autorité du pouvoir central; ils ne bataillaient que pour agrandir leurs terres; ils jalousaient la puissance de leurs pairs et aspiraient à la dépasser. Qu'étaient devenus, dans leurs innombrables conflits d'intérêts matériels, les principes de leurs ancêtres, cette foi si pure et si rayonnante des premiers Croisés qui prononçaient à genoux le nom de cette Jérusalem lointaine dont ils avaient rêvé dans tous les pays d'Occident, dont ils avaient baigné le sol sacré de leur sang généreux? Les ordres religieux eux-mêmes, loin de blâmer l'activité néfaste des barons et de mettre un frein à leur volonté de puissance et à leurs turpitudes, donnaient l'exemple d'un réel fléchissement des valeurs morales. Ces Hospitaliers et ces Templiers, qui s'étaient couverts de gloire à l'époque des enthousiasmes, des fureurs des premières croisades, qui s'étaient montrés jadis si généreux, si dévoués, si désintéressés, subissaient l'influence du milieu corrupteur. Ils étaient devenus perfides, égoïstes et spoliateurs. Ils refusaient de payer la dîme des dépouilles musulmanes et osaient discuter les décisions de la juridiction ecclésiastique du patriarche de Jérusalem. « Bientôt même, écrit Jacques de Vitry dans son *Histoire de Jérusalem*, ils outragèrent les saints lieux en couvrant du bruit de leurs armes les chants sacerdotaux dans l'église de la Résurrection. Ils ne songeaient qu'à s'enrichir,

Institut Royal de Paris

ayant pour habitude d'exiger la propriété de la moitié des villes ou des territoires qui réclamaient leur assistance. » Tel était l'état du royaume de Jérusalem lorsque Baudouin IV en hérita.

Tandis que le roi lépreux et le régent cherchaient à mettre un peu d'ordre dans leur royaume, Saladin subissait le premier assaut sérieux des chrétiens. Le 28 juillet 1174, il vit apparaître devant Alexandrie la flotte de Guillaume de Sicile transportant trente mille homme et un grand nombre de machines de guerre. « Lorsque les habitants d'Alexandrie, rapporte Saladin, virent arriver une flotte si imposante et si bien armée, ils s'inquiétèrent de leur sort. Cette flotte jeta l'ancre près du phare. La cavalerie chrétienne sortit des vaisseaux de transport suivie par l'infanterie. Dès que le débarquement fut terminé, les Francs attaquèrent les défenseurs de la cité avec une telle furie qu'ils les bousculèrent jusqu'aux pieds des murailles de la ville. Les vaisseaux chrétiens pénétrèrent ensuite à la rame dans le port. Des navires de commerce musulmans furent incendiés. La bataille se prolongea jusqu'au soir. Le lendemain matin, la ville fut serrée de plus près, et bombardée. Trois fois les Francs tentèrent de forcer les portes d'Alexandrie, trois fois ils furent repoussés. Ils se vengèrent du courage de nos soldats en massacrant les prisonniers, en incendiant les campagnes environnantes. Les nôtres égorgeaient les chrétiens qui se laissaient surprendre, et mutilaient leurs cadavres. » Le grand port égyptien dut son salut au prompt secours que lui apporta Saladin. En voyant apparaître son armée, Guillaume de Sicile donna l'ordre à ses troupes de se rembarquer et quelques jours plus tard elles appareillèrent vers le nord.

A Damas, l'anarchie était aussi grande qu'à Jérusalem pour les mêmes raisons. Autour du fils de Nûr ed-Dîn, héritier du sultanat de son père, à peine âgé de onze ans, ses parents, ses émirs, ses conseillers, ourdissaient leurs cabales, faisaient disparaître les gêneurs, bouleversaient les cadres administra-

Institut Kurde de Paris

tifs du pays pour y loger leurs créatures, démembraient ce royaume zengîde de Syrie patiemment fortifié par Nûr ed-Dîn. Le père à peine enterré, ils trahissaient l'enfant ayant, selon le mot d'un contemporain, plus de maîtres que de serviteurs dévoués. Cependant certains esprits clairvoyants, troublés par les conséquences possibles d'un tel état d'anarchie, se demandaient ce qu'allait devenir cette Syrie musulmane en face des royaumes chrétiens d'Orient qui pouvaient fort bien faire passer leurs querelles intestines au second rang s'ils entrevoyaient la possibilité de se ruer sur Damas affaiblie. Ils informèrent Saladin, mettant l'accent sur la situation critique de la Syrie, lui demandant conseil, ne célant point que leur désir était de lui voir jouer un rôle politique, en acceptant d'être en Syrie, aussi bien qu'en Égypte, le champion de l'Islam. Ainsi sollicité, désireux de reprendre à son compte la grande ambition de Nûr ed-Dîn qui voulait chasser les chrétiens de Syrie, Saladin procéda prudemment. Il demanda du temps pour la réflexion. Il serait fastidieux d'énumérer les intrigues compliquées qui se nouèrent à Damas autant qu'au Caire autour de ce projet; de narrer les aventures des émirs enclins à ne point marchander leur zèle au plus offrant; celles des vizirs redoutant Saladin autant que le roi de Jérusalem, inquiets des allées et venues des uns et des autres troublant la quiétude de leurs fonctions, ne sachant à quel puissant se vouer tant l'avenir semblait indécis. Saladin ne se pressait pas d'accepter le sultanat de Damas pour ne pas donner l'impression qu'il cherchait à supplanter le fils de son ancien protecteur de Nûr ed-Dîn. Il préférait se faire prier et ne se mit en route pour la Syrie que sur les fermes instances de ses partisans damascènes. Il quitta Le Caire avec sept cents cavaliers kurdes, se rendit au golfe d'Akaba pour inspecter les forteresses du Sinaï, passa sans encombre le Wâdi el Araba à travers les postes francs et, par Bosra, il entra à Damas le mardi 27 novembre 1174 aux acclamations du peuple venu saluer celui qu'il considérait déjà comme un héros. Quelle ne fut pas sa joie de retrouver la ville sainte aux deux cent cinquante mosquées où il avait passé son enfance, de subir le charme de cette oasis

Institut kurde de Paris

qui comptait, dans la littérature arabe parmi les quatre plus belles contrées de la terre, paradis des poètes et des nomades arrosé par les eaux chantantes du Barada, le « fleuve d'or » alimentant les bains, les mosquées, les fontaines des patios, dans un perpétuel murmure de ruisseaux surpris à chaque pas. Il se rappela les *madrasas* renommées dont il avait fréquenté les cours, les calmes bibliothèques des mosquées où il avait étudié avec ferveur les somptueux Corans enluminés; il revit sa cité natale grouillante de foules cosmopolites, le lent cheminement des caravanes, chargées des trésors de la terre, dans les souks étroits où venaient s'entasser les productions de tous les pays. Il se rappela les drames de son histoire, les incendies et les pillages, et la splendeur de Damas à l'époque des califes abbassides. Kurde de naissance, il ne se sentait point étranger dans cette ville, et puisque Dieu l'avait conduit au faîte des honneurs et de la puissance, puisqu'il avait remis entre ses mains l'épée de l'Islam, il se promit d'unifier la Syrie et de rassembler ses tribus pour la guerre sainte.

Institut Kurde de Paris

Par une proclamation, Saladin fit connaître aux Syriens qu'il n'était venu que pour délivrer le fils de Nûr ed-Dîn, prisonnier dans Alep d'un vizir nourri dans le sérail, et pour surveiller son éducation politique. La suppression d'un certain nombre de taxes douanières fit certainement plus d'effet. Après avoir réorganisé les services administratifs de Damas, il remonta vers le nord de la Syrie pour atteindre Alep, célèbre pour sa vieille citadelle construite par les Hittites. Il supposait que les gouverneurs des villes par lesquelles il devait passer lui ouvriraient toutes grandes leurs portes sitôt qu'il aurait été aperçu à l'horizon. Il n'en fut point ainsi. Il fut contraint de les prendre l'une après l'autre. En décembre 1174, il s'empara de Homs, l'antique Émèse fondée par Séleucos Nicator, célèbre dans l'antiquité lorsque Élagabale, le jeune grand-prêtre du temple du Soleil, fut appelé à l'Empire. Ce fut aux portes de cette ville que l'empereur Aurélien, dans une bataille mémorable, anéantit les troupes de

la reine Zénobie et se couvrit de gloire en s'ouvrant le chemin de Palmyre. Saladin remonta ensuite rapidement la vallée de l'Oronte où les fièvres, les taons énormes à tête d'émeraude, les innombrables moustiques pullulent et rendent le séjour impossible. Il entra dans Hama, très vieille cité dont on retrouve le nom dans les textes assyriens et dans l'Ancien Testament. A l'époque d'Antiochus IV Épiphane cette ville s'appelait Épiphanie, et longtemps après la conquête arabe elle resta un centre important du culte chrétien. « Les habitants de Hama, écrivait un contemporain, célèbrent les pâques pendant six jours. Les femmes se parent alors de robes élégantes; elles teignent des œufs et préparent des galettes et des biscuits. Et les populations de tous les environs viennent à Hama et descendent sur les rives de l'Oronte, où les Hamatiens leur dressent des tentes et leur amènent des chanteuses en barque. Alors les femmes et les hommes dansent sur les bords du fleuve pendant six jours. Et ces danses donnent lieu à des scènes de débauche rappelant les bacchanales du culte d'Adonis. Ils célèbrent aussi l'entrée du soleil dans le signe du Bélier, ce que je n'ai observé dans aucune autre ville syrienne. Dans la nuit de Noël, ils allument des flambeaux sur les toits, ils brûlent de la poudre et du naphte. Et du fond du désert environnant, les nomades accourent pour voir cette ville qui paraît s'embraser et s'éteindre sous la pure nuit de nos cieux. »

Le 30 décembre 1174, Saladin campa devant Alep, la ville la plus vieille du monde qui soit encore, de nos jours, habitée et florissante, après avoir vu déferler sous ses murs les plus grandes migrations des peuples de l'antiquité : les Hittites venus d'Anatolie il y a plus de quatre mille ans, fondateurs d'un empire à haute civilisation qui s'écroula si brutalement que nous ne connaissons presque rien de sa gloire ni de sa durée; les Khourrites descendus du Caucase, allant vers le sud submerger l'Égypte sous un flot humain; les Mitanniens, se détachant en Syrie de la masse de leurs congénères indo-européens en marche vers les Indes; les Assyriens, dont

Institut Kurde de Paris

la puissance militaire sans précédent et la politique systématique d'intimidation par la terreur leur permirent de soumettre tous les empires voisins; les Perses achéménides à leur tour chassés par les Macédoniens d'Alexandre le Grand qui devait ouvrir pour l'Orient une nouvelle période historique en modifiant dans un sens inattendu le cours de son évolution; les colonies grecques de Séleucos Nicator fondant cinquante villes à lui seul, noyaux d'une poussière d'États à peu près maîtres de leurs destinées. Et le déferlement de ces populations de conquérants continue dans Alep toujours vivante alors que déjà tant de capitales se sont écroulées autour d'elle, des capitales comme Ninive, des capitales comme Babylone... Alep se hérisse de murailles et devient le plus important centre syrien de l'hellénisme imprégnant peu à peu tous les peuples de l'Orient séduits par son prestige. Son histoire continue, liée à celle des civilisations méditerranéennes. Elle entend le bruit sourd des légions de Pompée, de Dioclétien apportant une longue période de paix et de prospérité sous le gouvernement des légats impériaux résidant à Antioche, qui développèrent l'œuvre des Séleucides, ce qui eut pour effet d'helléniser le pays d'une manière plus étendue et plus profonde. La débâcle de Rome eut ses répercussions à Alep. Les désordres qui ruinaient les provinces européennes de l'empire romain offraient aux négociants alépins une source supplémentaire de profits et ils s'enrichirent d'une manière éhontée. Puis ils connurent les jours d'épreuves avec les Arabes à la solde des Perses sassanides, les tremblements de terre, les Huns déportant les populations, incendiant Alep de fond en comble; enfin les Arabes, profitant de l'effondrement du monde antique s'emparaient de la Syrie, Alep était occupée sans combat, et le milieu social, qui commandait l'évolution de la cité, ne se modifia que progressivement, par une transition insensible. Avec les Arabes, Alep passe de mains en mains : elle a, une fois, trois maîtres en trois jours. L'anarchie succède aux guerres civiles. Alep connaît alors une période de conspirations de palais. Des bandes turques viennent s'installer, offrant leurs services encombrants et brutaux aux princes de l'Islam. Elles

Institut kurde de Paris

commirent tant d'exactions, elles laissèrent une telle misère derrière elles qu'un grand nombre d'habitants d'Alep émigrèrent de l'autre côté de l'Euphrate, abandonnant leur ville attaquée ou assiégée vingt-deux fois en un peu moins d'un siècle.

Ainsi placée au point où s'articulent de vastes unités géographiques et de grands groupements ethniques, la fortune d'Alep, bonne ou mauvaise, a constamment dépendu des voies de communication dont sa région marque le carrefour. Le miracle est qu'elle ait pu durer à travers tant d'empires, prospérer malgré des invasions de peuples qui partout ailleurs ont anéanti des civilisations entières, croître pendant quatre mille ans au bord de ces empires asiatiques, constructions politiques temporaires, qu'elle a vus naître et disparaître dans un fracas d'armées. Elle a vu passer dans ses plaines des multitudes humaines de toutes origines, depuis les archers d'Assyrie jusqu'aux Croisés de l'Occident. Quels dieux ont donc protégé Alep pendant une si longue suite de siècles, elle qui vit tant de dieux? Elle s'est maintenue, vivante, sans cesse rajeunie, alors que Ninive s'écroulait dans les flammes, alors que Babylone s'effaçait dans le désert et que tant d'autres cités renommées survivaient à peine dans la mémoire des hommes.

Lorsque Saladin parut avec ses Kurdes devant Alep, la ville était dans l'une de ses périodes de prospérité. En cinquante ans, les ruines matérielles accumulées par les Turcs avaient été relevées. Nûr ed-Dîn avait reconstruit la Grande Mosquée incendiée en 1169, restauré la citadelle et les souks. Des monuments nouveaux s'élevaient en grand nombre et les revenus annuels de la ville témoignaient de son intense activité. Ils nous permettent de juger que son commerce était florissant avec ses marchés de chameaux, ses bourses, ses tanneries, ses trafics d'esclaves, ses khans bourrés de sel du Dhabboul apporté par les nomades, de vins, de soies, d'épices, de parures égyptiennes, de rhubarbe de Chine, de cuirs, d'essences de bois précieux, d'opium, de parfums, de toiles *adjami*,

Institut Kurde de Paris

de bagatelles, d'étoffes des Indes et de Mossoul, de drogues et d'armures. Son rayonnement religieux lui assurait une place de choix en Syrie. Sa communauté musulmane sunnite avait conscience de sa supériorité. Sa longue lutte contre l'hérésie et son triomphe final, l'appui officiel des princes, la diffusion de l'enseignement doctrinal, la vague de mysticisme, l'unité de doctrine retrouvée, autant de preuves, pour chaque musulman, de la précellence de la foi, autant de motifs à l'exaltation du sentiment religieux. A Alep, l'Islam dominateur se fait plus méprisant et plus dur que partout ailleurs en Syrie; il emprunte plus volontiers une attitude de combat. Seul, il a droit de cité dans la ville, et celle-ci devient, selon toute la force du terme, une ville musulmane, l'ardent foyer de l'islamisme militant, rigoureux et méthodique. En face de la Grande Mosquée somptueusement restaurée par le pieux Nûr ed-Dîn, des écoles coraniques, des couvents de derviches, des lieux saints se multiplient tous les jours. Et la loi est intransigeante : quiconque n'appartient pas à la communauté islamique officielle n'a plus qu'à végéter dans le silence, la crainte et le sentiment de son abjection.

Les habitants, en voyant s'installer les troupes de Saladin devant les portes de leur cité, ne surent quelle attitude adopter. Les notables, des commerçants pour la plupart, se représentaient les horreurs de la guerre, du siège, du pillage des souks abondamment fournis. Ils évaluèrent la puissance de Saladin et celle du fils de Nûr ed-Dîn et, préférant se soumettre à un maître habile capable d'administrer honnêtement leurs intérêts plutôt que d'obéir à un enfant conseillé par un tuteur nourri dans le sérail, ils proposèrent de se rendre. Les émirs hésitaient. Le jeune sultan, indigné par les bavardages des uns et les indécisions des autres, décida de parler directement aux Alépins. Il leur tint un langage qui ne manquait pas d'énergie et mettait singulièrement en relief le jugement qu'il portait sur Saladin : « Alépins que mon père a toujours chéris, n'abandonnez point son fils qui vous demande votre appui. Un traître que Nûr ed-Dîn tira de la poussière pour l'élever aux plus grands honneurs, non content de m'avoir

Institut Kondé de Paris

pris mes États, veut me chasser aujourd'hui du seul asile qui me reste. Il me poursuit pour me mettre à mort afin que nul obstacle ne s'oppose à son ambition. Alépins! Vous êtes ma seule espérance. Défendez-moi contre mes sujets devenus mes ennemis, à moins que vous ne préfériez me jeter aux pieds de ce Kurde barbare. » En entendant ces mots, la foule s'apitoya sur les malheurs du jeune prince. Et le peuple des souks entraîna les militaires indécis. La résistance opiniâtre d'Alep et les difficultés que suscitèrent sur ses arrières les chrétiens, contraignirent Saladin à lever le siège.

Saladin méditait sa revanche et regroupait ses forces lorsqu'il apprit que, derrière son dos, le gouverneur musulman de Homs traitait secrètement avec les chrétiens. En effet, le comte de Tripoli Raymond III avait compris que la présence du maître de l'Égypte en Syrie menaçait la chrétienté d'Orient. La situation était claire : il importait, pour faire obstacle à la puissance grandissante de Saladin, qu'il se déclarât le protecteur du faible fils de Nûr ed-Dîn et qu'il soutînt les prétentions légitimes de ce dernier contre celles du neveu de Shirkûh. Il réunit donc un corps de volontaires et, se présentant devant Homs, il négocia la reddition de la ville avec les amis qu'il avait dans la place. Il voulait ainsi couper la retraite des troupes de Saladin. Cette reddition fut opportunément empêchée par ce dernier qui arriva devant Homs deux jours après le comte de Tripoli, et chassa les chevaliers comme « une volée de moineaux ». En guise de représailles contre les intentions hostiles des Francs, il alla ensuite ravager les environs d'Antioche. Quant au comte de Tripoli, il avait regagné son repaire du Crac des Chevaliers, l'inaccessible forteresse du mont Liban. Certes, il avait atteint son but en obligeant Saladin à lever le siège d'Alep, à renoncer à s'approprier l'État zengîde du fils de Nûr ed-Dîn et d'appuyer son empire égypto-damascène sur l'axe politique Alep-Mossoul. C'était là réaliser avec fort peu de moyens la saine politique que le roi Foulque avait inaugurée naguère en protégeant les émirs de Damas contre les visées du zengîde Nûr ed-Dîn afin

Institut Kurde de Paris

d'éviter à tout prix la formation d'une coalition des princes musulmans contre les royaumes latins de la côte libanaise.

La tentative de Homs s'accompagna d'autres incursions chrétiennes en territoires musulmans. Les Francs passèrent le Jourdain, incendièrent les moissons des Infidèles, violèrent leurs femmes, détruisirent un certain nombre de villages et, ces forfaits accomplis, ils rentrèrent se reposer quelque temps dans les délices de Jérusalem avant de recommencer cette guerre au butin sur une plus vaste échelle. Baudoin IV, alors âgé de quinze ans, descendit vers Sidon, s'avança vers la Beqâ, « cette vallée si belle où l'on croit voir couler le lait et le miel », écrivait Guillaume de Tyr; le régent, parti de Byblos, traversa le Liban et retrouva le roi de Jérusalem dans les plaines de Damas. Baudoin IV, après avoir battu le frère de Saladin, était parvenu à cinq kilomètres de la cité fameuse, exactement à Dâreiya. Mais il ne put entrer à Damas et il regagna son royaume. Ainsi, tandis que Saladin connaissait des ennuis dans le nord de la Syrie, son empire était menacé dans le sud.

Redescendant la vallée de l'Oronte, Saladin s'empara de Baalbek, où il avait passé une partie de sa jeunesse avec son père et, à l'ombre des monumentales colonnes du temple de Jupiter Héliopolitain, il pouvait revoir avec une certaine fierté le long chemin qu'il avait parcouru depuis le jour où, de si mauvaise grâce, il avait accompagné son oncle en Égypte. Il se rendit en grand apparat dans les ruines de l'immense Acropole. Quelles furent ses pensées devant cette œuvre colossale des hommes, symbole de leurs grandeurs et de leurs illusions? Qu'étaient devenus, après tant de tumultes, les peuples légendaires qui avaient cru bâtir pour l'éternité et réaliser dans le marbre et dans le granit le rêve sans fin de leur impossible durée? Devant ces autels aujourd'hui désertés, où les sacrificateurs d'autrefois vouaient leurs victimes vierges pour apaiser le courroux des dieux ou pour implorer leurs bienfaits, parmi ces ruines fameuses de l'antique cité, Saladin vit-il passer l'hallucinant cortège des rois, des guerriers, des empe-

Institut kurde de Paris

reurs, venus du nord, du sud, de l'est, de l'ouest, venus d'au-delà des mers et du fond des déserts, invincibles, glorieux, hurlant leurs victoires dans cet hallucinant décor de temples bâtis pour un peuple de dieux? Oh! Jupiter Héliopolitain, porteur de la foudre, symbole solaire, et des épis de blé, symbole de la terre maternelle, si tes flammes sont toujours présentes, as-tu, dans cette ville élevée pour ta gloire, bouleversé l'âme de Saladin? Quelle dure leçon d'histoire que celle de ces villes asiatiques disparues : Amrith et sa mystérieuse civilisation de navigateurs, Tripoli et ses sanctuaires, Tyr et ses colonnes d'émeraude, Sidon et son port sous-marin, et plus loin Babylone, et plus loin Ninive, et plus loin Persépolis, et tant d'autres encore, sans ruines pouvant attester leur puissance, dispersées comme la poussière des morts tandis que d'autres villes les remplacent, surgissant de la nuit, des forêts et des sables. A-t-il songé que, dans leur course infernale et toujours recommencée, les peuples refont l'histoire de l'humanité et que cela ne sert à rien?

D'autres complications surgissaient. Après son échec devant Alep et l'apparition des chrétiens aux portes de Damas, Saladin devait admettre que sa situation en Syrie était instable. En effet, Malik Salih, le fils de Nûr ed-Dîn, pour affermir son royaume d'Alep, voulait s'associer avec Saîf ed-Dîn Ghâzî, gouverneur de Mossoul. Le but d'une telle alliance était nettement formulé en trois points : se débarrasser de Saladin, rendre le sultanat de Damas à son légitime possesseur Malik Salih, se partager l'Égypte et le revenu de ses douanes. Le moment leur paraissait particulièrement favorable pour traduire en actes leurs intentions politiques, car Saladin, ayant laissé d'importantes garnisons dans la vallée du Nil, disposait en Syrie d'assez peu de troupes aveuglément fidèles. Il était évident qu'il ne pouvait pas lutter à la fois contre les émirs syriens dévoués au fils de Nûr ed-Dîn, contre le gouverneur de Mossoul pour qui la Mésopotamie était un abondant réservoir d'hommes, contre les chrétiens capables de tirer parti de ses embarras. Il aurait certainement succombé devant tant

Institut kurde de Paris

d'ennemis si le jeune sultan dépossédé d'Alep avait eu pour le conseiller un serviteur habile. Malheureusement, son protecteur redoutait autant Saladin que Mossoul. Craignant la perte de sa situation privilégiée, il ne voulait point trop s'engager avec un allié capable de l'évincer du gouvernement. Les négociations, grâce à lui, furent tant de fois interrompues et reprises, la mauvaise volonté du vizir du fils de Nûr ed-Dîn était si évidente que le sultan de Mossoul décida de se rendre à Alep et de solliciter un entretien avec Malik Salih. Mais il ne partit pas seul. Il se fit accompagner par une suite impressionnante d'émirs de Haute-Djézireh, de Diarbékir, par des troupes levées en Mésopotamie, par les Ortoqides de Kaîfa et de Mardin. Tout ce monde bien armé descendit bruyamment sur Alep et était arrivé à une cinquantaine de kilomètres de la ville, lorsqu'il fut assailli par Saladin. Le courage étant égal de part et d'autre la bataille fut longtemps indécise. Au lieu d'accourir au secours du sultan de Mossoul, le fils de Nûr ed-Dîn et son vizir se terrèrent. Par leur faute, les émirs de Mossoul furent battus et leurs bagages, leurs somptueuses tentes de parade, de nombreux féodaux mésopotamiens tombèrent entre les mains du vainqueur qui se montra généreux. Il renvoya les émirs à leurs tribus lointaines; fit soigner à ses frais les malades et les blessés abandonnés par leur maître. Par mille bouches, il s'assura de la sorte une popularité qui fut longtemps entretenue par les poètes nomades.

Institut Kurde de Paris

Pour ne pas perdre le fruit de sa victoire, Saladin soumit une partie de la Haute-Syrie, investissant Membidj, célèbre pour son culte des dieux syriens Hadad et Atargatis; Biza'a commandant avec sa forteresse byzantine la route de Laodicée; Azaz qui vit passer les chars d'Assurbanipal. Devant cette dernière ville, il faillit être victime d'un crime politique perpétré par cette redoutable secte des Assassins ou Ismaéliens dont le chef était ce cheik Sinan dont nous avons déjà entrevu l'inquiétante personnalité. Celui-ci avait expédié au camp de Saladin quelques fanatiques chargés d'assassiner le Kurde. Ils étaient parvenus à s'approcher de la tente de Saladin lorsque

l'un d'eux fut reconnu et interpellé par un émir du nom de Khûmârtekîn. Se voyant découverts les agresseurs blessèrent grièvement Khûmârtekîn tandis que l'un d'eux pénétrait sous la tente de Saladin pour le poignarder. Par un hasard providentiel un garde se trouvait là et n'eut que le temps de lui passer son épée à travers le corps. Saladin l'avait échappé belle. Remettant à plus tard le soin d'aller châtier le chef de cette secte maudite, il se rendit à nouveau à Alep, espérant que le récit détaillé et embelli de la défaite de ses alliés mésopotamiens rendraient le fils de Nûr ed-Dîn et son vizir plus conciliants qu'autrefois. Après maintes discussions et marchandages on finit par s'entendre. Trop heureux de sauver sa tête qu'il ne tenait pas du tout voir porter en guise d'avertissement au sultan de Mossoul, Malik Salih remit Alep à Saladin qui, pour le dédommager de l'infidélité de ses amis dans la mauvaise fortune, lui attribua le gouvernement de quelques places secondaires, telles Homs, Hama, El M'aar et Kefr Tâb. Il lui prouvait de la sorte qu'il ne voulait pas le dépouiller, mais l'honorer de sa confiance. Naturellement, le fils de Nûr ed-Dîn, devenu le protégé de Saladin après avoir été celui de Jérusalem et celui de Mossoul, ne songeait plus à faire valoir ses droits sur le sultanat de Damas. Ainsi, après des fortunes diverses, la situation du fondateur de la dynastie des Ayûbides s'affermissait, et son pouvoir était reconnu d'Alep au Caire. « Cette nouvelle, écrit Guillaume de Tyr, courut par la terre des chrétiens qui en furent très effrayés, car c'était une chose qu'ils avaient toujours redoutée. Ils se rendaient parfaitement compte que si Saladin prenait possession d'Alep, ils seraient environnés de toutes parts. »

Saladin profita de son séjour à Alep pour rendre visite au célèbre cheik soufi Yahya el Maghribi et alla en pèlerinage au tombeau d'Omar Ibn Abd el Aziz. Maître des trois quarts de la Syrie musulmane, il fixa désormais sa résidence à Damas. Son règne commençait vraiment. Il rendit compte de ses succès à la cour de Bagdad. Un ambassadeur du calife abbasside lui remit, outre les habituels vêtements d'honneur, un diplôme d'investiture reconnaissant son titre de sultan sur

Institut Turc de Paris

l'Égypte, la Syrie centrale, la Nubie, le Yémen. Et le sultan Saladin « prince des croyants, couronne des émirs, chef des armées, le victorieux, l'honneur de l'empire, le soutien de l'imam, le glaive de l'Islam, le glorificateur de la dynastie, son bon augure et son appui, Celui qui possède les prééminences » fit battre monnaie et prononcer la prière solennelle du vendredi à son nom. Celui du fils de Nûr ed-Dîn fut supprimé des actes publics tant en Égypte qu'en Syrie.

Après les fêtes qui célébrèrent ces événements, Saladin se promit de demander des explications au vieux Sinan qui avait tenté de le faire massacrer à Azaz par ses adeptes fanatiques. Qu'était-ce donc que cette mystérieuse confrérie des Assassins qui fit tant parler d'elle dans l'Orient médiéval? L'Islam était toujours en ébullition. Il s'était répandu avec une telle rapidité sur des peuples de culture, de religion, de race si dissemblables qu'il était travaillé par de sourdes réactions. Sa tolérance fondée sur la sourate du Coran : « Il n'y a pas de contrainte en matière religieuse » était certes une excellente mesure politique, car les prescriptions légales du Coran ne pouvaient suffire aux besoins inattendus créés par les conquêtes et ses prévisions occasionnelles, limitées aux conditions primitives de l'Arabie, n'étaient nullement adéquates aux situations nouvelles. Mais cette tolérance adroite avait un inconvénient, dont l'histoire dogmatique de l'Islam révèle toute l'ampleur; elle favorisait les interprétations des commentateurs des volontés du Prophète qui, dans leur sincérité, laissaient prospérer des doctrines qui, tout en respectant l'esprit d'une tradition correcte, se détachaient en d'innombrables rameaux de l'arbre nourricier. Et l'autorité de ces commentateurs était reconnue car les prophètes ne sont pas des théologiens. Le message qu'ils apportent, sous l'impulsion directe de leur conscience, les notions religieuses qu'ils éveillent ne se présentent pas comme un ensemble doctrinal construit suivant un plan déterminé; le plus souvent elles défient toute tentative de systématisation. Ce n'est que dans les générations suivantes, lorsque l'étude en commun des idées qui inspiraient les premiers

Institut Kurde de Paris

adeptes a déjà provoqué la formation d'une communauté définie, que prennent corps et s'organisent, tant par des processus internes au sein de la communauté que sous les influences du milieu ambiant, les aspirations de ceux qui, se sentant appelés à être les interprètes des prédications prophétiques, comblent les lacunes de la doctrine originale, l'expliquent, y supposent ce dont son créateur n'a jamais eu l'idée, donnent des réponses à des questions auxquelles le fondateur n'a jamais songé, concilient des contradictions qui ne l'avaient pas troublé, imaginent des formules nouvelles, édifient un rempart de raisonnements à l'aide desquels ils veulent mettre leurs doctrines à l'abri des attaques intérieures et extérieures. Ils font plus pour prouver que pour expliquer. Ils sont les sources intarissables d'où coulent les spéculations des constructeurs de systèmes. C'est ce qu'il faut admettre impérieusement pour comprendre pourquoi tant de sectes se sont formées tantôt autour d'un illuminé propageant passionnément sa doctrine, tantôt issues d'obscurs courants collectifs remettant en question les dogmes fondamentaux de l'Islam. Parfois la violence de la foi s'accommodait mal des disciplines primitives. C'est ainsi que prit naissance l'ismaélisme engendrant à son tour la secte secrète des Interprètes des Lettres, celles-ci ayant pour les initiés une valeur numérique, une portée et des effets cosmiques, et celle des Assassins dont le culte de l'obéissance fanatique apparaissait sous la forme d'un véritable terrorisme. Les membres de cette communauté ne discutaient pas avec leurs adversaires : ils les supprimaient et regagnaient impunément leurs villages fortifiés du mont Liban. Ils accomplissaient leur besogne de tueurs en état d'extase. Henri, comte de Champagne, a raconté que, passant par les terres des Ismaéliens, et ayant été reçu par leur cheik, « le Vieux de la Montagne », celui-ci lui demanda si ses sujets étaient aussi obéissants que les siens et sans attendre sa réponse il avait fait un signe à trois jeunes gens vêtus de blanc qui s'étaient aussitôt précipités du haut d'une tour. Il avait vu leurs corps s'écraser sur les rochers. Une autre fois, le sultan Malek Shah ayant sommé le Vieux de la Montagne de se soumettre à lui et

Institut Kimbo de Paris

ayant menacé de le réduire par les armes s'il refusait, ce dernier désigna un des hommes qui l'entourait et lui ordonna de se poignarder. S'adressant alors à l'ambassadeur du sultan qui avait assisté à la scène, il lui dit : « Va dire à celui qui t'envoie que j'ai soixante-dix mille fidèles animés du même esprit. » Comment le Vieux de la Montagne parvenait-il à susciter de tels dévouements? Par quelle magie enchaînait-il ses disciples qui savaient attendre pendant des mois, des années, dans l'ombre des victimes désignées, l'ordre de tuer et de mourir? Les uns racontaient que Sinan, par des pratiques infernales, retirait leur âme à ses Dévoués afin d'en faire des automates. Ils propageaient des histoires terrifiantes. Les enthousiastes surenchérissaient sur les délices dispensées dans les repaires des Assassins et bientôt des récits merveilleux enjolivés par les conteurs circulaient dans toute l'Asie Mineure et l'Égypte, traversaient la Méditerranée et, mêlés aux histoires de guerre, parvenaient jusqu'au fond de l'Occident. Et l'imagination complaisante des poètes faisait briller aux yeux des naïfs ce paradis libanais que le Vieux de la Montagne entretenait pour ses élus; où l'on trouvait errants en des jardins fleuris, comme il est dit dans le Coran expliquant ce qu'est le paradis de Mahomet, « des jouvenceaux choisis pour leur beauté, nourris de fruits rares et de viandes d'oiseaux, et des adolescentes passionnées ». Certes, personne ne se demandait comment des lieux aussi enchantés, avec leurs jardins féeriques, leurs oiseaux d'Éthiopie, leurs kiosques de porcelaine, leurs colonnades enduites d'ambre et de musc, leurs bocages de gazelles, avaient pu surgir du sol rocailleux de Masyâf. Ces visions n'étaient-elles pas plutôt le produit du haschisch qui possède le pouvoir de confondre avec la réalité les rêves des disciples, transformant peut-être, sous l'effet de leurs drogues, le bout de jardin crasseux qui se trouvait derrière la maison de Sinan, en un paradis éclatant de fleurs, de parfums et d'adolescents. Quoi qu'il en soit, les Élus étaient soigneusement dressés à leur métier de meurtriers. Leurs initiateurs les perfectionnaient dans le maniement des armes, leur enseignaient plusieurs langues. Leur vie journalière était dure

Institut Kurde de Paris

et ascétique; le dévouement au Grand Maître, qui avait su les détourner d'un monde décevant pour leur découvrir un autre monde, celui de l'exaltation qui devait les mener à la vie éternelle, était absolu. Et les disciples, toujours plus nombreux, accouraient à Masyâf; ils allaient vers ce noir soleil, tantôt comme vers un couvent, tantôt comme vers un suicide, toujours pour y rechercher avec volupté leur propre évanouissement. Ils allaient vers le Vieux de la Montagne, mystérieux, infaillible, tout-puissant et universellement redouté, pour mettre à ses pieds leur vie en échange de ce grand frisson mystique qu'ils recherchaient. La gloire de cet ordre despotique connut son apogée au XII[e] siècle. A la même époque où les Templiers édifiaient leurs forteresses, les Assassins fortifiaient de nouveaux villages, et Masyâf, située en pleine montagne, devint le centre définitif de leur puissance en Syrie. Ainsi cimentée par la chaîne que formait une dizaine de citadelles, la puissance des Assassins s'étendait des frontières du Khorassan aux monts libanais et de la Caspienne à la Méditerranée. Lorsque le Vieux de la Montagne franchissait le seuil de son palais, un héraut le précédait en hurlant : « Tournez-vous devant Celui qui porte la mort des rois entre ses mains. » La règle fondamentale de l'ordre établissait une énorme différence entre la doctrine secrète et celle qui était publiquement enseignée au peuple. Il y avait une hiérarchie des initiés. Plus les chefs, cachant la doctrine sous un voile impénétrable, se considéraient affranchis de toute contrainte morale et de toute loi religieuse, plus ils veillaient à ce que tous les devoirs prescrits par l'islamisme fussent observés par leurs sujets, lesquels considéraient les nombreuses victimes du poignard rituel comme des ennemis de la secte et de l'Islam, tombées sous les coups de la vengeance céleste dont les Ismaéliens étaient les exécutants. Et ils propageaient la parole du Grand Maître et de ses missionnaires promettant la domination, non pour eux ou pour l'ordre, mais pour l'Imam invisible dont ils étaient les envoyés et qui paraîtrait lui-même, lorsque l'heure serait venue, pour proclamer ses droits à l'empire universel. Une légende s'était créée autour d'eux et les chrétiens ajoutaient

Institut Kurde de Paris

encore à la renommée du Vieux de la Montagne, mystérieux et despotique, dispensateur des délices de la vie, donnant la mort sur un simple signe, révéré comme un saint. Son alliance était recherchée comme un talisman et sa politique inquiétait les chrétiens de toute race. Frédéric Barberousse faillit être tué par un fanatique de cette secte en 1158, au siège de Milan. Richard Cœur de Lion est accusé d'avoir voulu se servir des Assassins pour se débarrasser de saint Louis et de Philippe-Auguste. Joinville racontera avec sympathie que « saint Louis envoya au Vieux, parmi l'ambassade et les présents, Yves le Breton, frère prêcheur qui savait l'arabe ». Guillaume de Tyr s'étend complaisamment sur ce « Grand Maître d'un esprit supérieur, d'une vaste érudition, versé dans la loi chrétienne et connaissant à fond la doctrine de l'Évangile ». Telle était la puissance de cet ordre redoutable ayant porté l'assassinat à la hauteur d'une œuvre pie.

Saladin, en prenant possession de la Syrie, ne pouvait pas manquer de s'intéresser au Vieux de la Montagne. Quelle fut exactement son attitude? Il avait à son endroit des griefs justifiés en raison de la tentative d'assassinat dont il avait failli être victime à Azaz. Mais il ne pouvait heurter de face un ordre qui représentait une force inquiétante non point tant par le nombre des fidèles que par leur fanatisme, leur héroïque servilité. Son intérêt lui commandait d'agir prudemment, de ne point lésiner sur ses intentions bienveillantes, de flatter le vieux cheik en reconnaissant son pouvoir spirituel, sans toutefois engager l'avenir. Certains chroniqueurs prétendent qu'il assiégea Masyâf avec un ostensible déploiement de troupes et qu'il imposa un traité d'amitié au cheik Sinan. D'autres affirment qu'après maints conciliabules secrets, Saladin, en échange d'on ne sait quelles concessions, devint le protégé des Assassins. En tout cas, Saladin ne fut jamais plus inquiété par le Vieux de la Montagne et ses Dévoués.

A l'automne de 1176, Saladin retourna en Égypte, laissant à son frère Turan Shah le soin de gouverner la Syrie pendant

Institut Kurde de Paris

son absence. Grand bâtisseur — le médecin Abd el Latif qui l'approcha nous dit qu'il était compétent sur la manière de construire les murs et les fossés —, il poursuivit au Caire sa politique de travail inaugurée quelques années plus tôt. La puissance ayûbide dont Saladin était le premier et le plus actif artisan allait ouvrir une phase nouvelle dans l'histoire de l'Islam, et son originalité se traduire par d'heureuses réalisations dans les domaines militaire, par la mise en œuvre de toutes les ressources afin de chasser les chrétiens de la Terre Sainte; artistique, par la création de formes architecturales et l'apport d'une décoration nouvelle, sans compter la suppression de l'écriture coufique dans l'épigraphie monumentale; enfin religieux, par la suppression de l'hérésie chiite et la fondation de la *madrasa*, école de théologie devenue une institution politique, une « forteresse de théologiens », selon le mot d'Ibn Iyas. Saladin, qui consolida son régime par la création, en Égypte, de *madrasas* dans lesquelles professaient des maîtres à sa dévotion, créa aussi le *khanakah*, couvent de religieux contemplatifs. La vogue de ces couvents fut telle que les émirs du Caire cherchaient à se surpasser les uns les autres en construisant ces édifices. Saladin fit frapper des monnaies à son effigie. On y voit le souverain, coiffé d'un turban, de face, assis sur un trône, à l'orientale, les jambes repliées sous le corps. Ces monnaies saladiniennes n'ont pas été frappées en Égypte, mais en Mésopotamie.

Ainsi, à l'âge de trente-neuf ans, Saladin commença dans la gloire une prestigieuse carrière dans cette ville du Caire d'où il était parti inconnu. Sultan de la Syrie, sultan de la Nubie, sultan de ce fabuleux Yémen plein de royaumes prospères que l'Islam rattacha à la légende de Salomon et de la reine de Saba et où s'épanouirent des civilisations dont les monuments sont à peine explorés, fondateur de *madrasas* et de couvents, entretenant à la cour du calife abbasside de Bagdad une ambassade permanente, il allait devenir le personnage le plus célèbre de l'Islam. Entrevit-il son avenir dans cette salle du Divan de la citadelle du Caire où Saladin réunissait son conseil et ren-

Institut Turc de Paris

dait la justice, en contemplant l'un des plus beaux paysages de l'Égypte, avec la capitale et ses vieilles mosquées, la vallée du Nil et les campagnes fertiles qu'il arrose, et la richesse de cette terre et de ce ciel où se jouent dans leur infinie variété les accords tumultueux de la lumière?

Institut kurde de Paris

CHAPITRE IX

LE DÉSASTRE DES AYUBIDES DANS LA PLAINE D'ASCALON

Baudouin IV le lépreux ne perdait point de vue l'Égypte. Il voulait créer un État franc, prolongement naturel du royaume de Jérusalem, dans cette féconde vallée du Nil, source de moissons et de revenus. Un grand féodal, Philippe, comte des Flandres, récemment arrivé en Terre Sainte avec un important contingent de chevaliers, avait su ranimer le zèle guerrier de l'entourage du roi en faisant briller à ses yeux la magnificence des bazars du Caire mais, malheureusement ce prince distributeur de principautés à conquérir, s'il voulait bien se battre avec les siens contre les musulmans, y mettait des conditions draconiennes. Il avait de l'ambition, certes, mais il désirait surtout guerroyer pour son profit. Baudoin IV ne s'illusionna guère sur le zèle du personnage. L'empereur de Byzance lui avait promis son appui. Il lui manda donc de lui envoyer une ambassade afin de se mettre définitivement d'accord sur le partage et la jouissance de la vallée du Nil, avant d'en entreprendre la conquête. Manuel Comnène délégua des représentants à Jérusalem, suivis par une forte escadre chargée de troupes et de matériel de guerre qui vint jeter l'ancre devant Saint-Jean-d'Acre. De ce côté, les espoirs du roi de Jérusalem furent aussi déçus car les négociations n'aboutirent à aucun résultat. Certes, de part et d'autre, on montrait de la bonne volonté, mais personne ne voulait prendre l'initiative des marchandages rituels de toute politique d'annexion et de partage. D'épineuses questions de pouvoirs et de zones

Institut Kurde de Paris

d'influence ne contribuèrent pas à assouplir les conversations et, comme toujours, les responsables de la politique chrétienne dans le Proche-Orient ne purent se mettre d'accord sur les possibilités d'une action commune souhaitée du bout des lèvres par des négociateurs dont les véritables intentions demeuraient secrètes. En fin de compte, les Grecs de Manuel Comnène quittèrent Jérusalem et leur magnifique armada reprit le chemin de Byzance. Quant au bouillant comte des Flandres, pourfendeur éventuel de musulmans et sabreur de haute classe, il déclara tout net au roi de Jérusalem qu'il craignait pour ses compagnons d'armes les débordements du Nil, les ardeurs du soleil, le manque de viandes. « Il pensa, écrit savoureusement Guillaume de Tyr, faire péché et mal en conduisant ses hommes en des terres où ils pussent mourir de faim. » Les conséquences de cette mésentente entre les chrétiens, mésentente qui met clairement en relief l'extrême faiblesse du pouvoir royal, devaient avoir des suites tragiques.

Le comte des Flandres se dédommagea en allant, avec une centaine de Templiers et deux mille sergents d'armes, razzier les plaines fertiles du Nord de la Syrie. En apprenant cette fâcheuse et nouvelle incursion des Francs en territoire musulman, Saladin quitta Le Caire et, en novembre 1177, il arriva en Palestine. Baudoin IV, rassemblant en hâte les cinq cents cavaliers qui lui restaient pour défendre son royaume, accourut à Ascalon, « la fiancée de la Syrie », pour barrer la route à l'envahisseur et il s'y enferma, attendant les secours d'Odon de Saint-Amant et de ses Templiers, et ceux de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, fameux dans les annales des Croisades pour son ardeur batailleuse et son manque de scrupules, magnifique aventurier haut en couleurs que seize ans de captivité dans les prisons d'Alep avaient rendu plus impétueux encore. Fils du seigneur de Gien, les yeux brûlant de convoitise, il était arrivé en Syrie trente ans auparavant, à la suite du roi Louis VII lors de la Deuxième Croisade. Nommé prince d'Antioche pour son énergie, son courage et ses rapines, il avait fait de son fief une redoutable avancée chrétienne en

Institut Kurde de Paris

terre d'Islam et porté très haut la réputation des Francs. Non content de pourfendre les Infidèles à longueur de journée et d'entasser des trésors dans ses forteresses, il avait envahi Chypre dont le légitime souverain était l'empereur de Byzance; ce dernier, outré par les méfaits du condottiere, avait menacé de déclarer la guerre au roi de Jérusalem si Chypre ne lui était point rendue. Tel était ce chevalier sans peur et sans conscience qui devait conduire le royaume latin aux pires aventures et qui porte devant l'Histoire de terribles responsabilités, malgré ses exploits restés fameux dans la littérature médiévale.

Saladin commit la faute de dédaigner la petite garnison du roi de Jérusalem enfermée dans Ascalon. Il aurait pu s'en emparer sans coup férir après un siège de quelques jours car elle ne possédait aucune réserve de vivres. Il préféra lâcher ses troupes à travers les plaines voisines, incendier Ramla, assiéger Lydda, se promener le long de la côte jusqu'à Arsûf. Il ne rencontra pas un seul chrétien sur sa route. Le pays semblait désert, abandonné. Les mameluks de Saladin répandaient impunément la terreur dans d'humbles bourgades habitées par de paisibles familles de cultivateurs. Ils pillaient, incendiaient, tuaient sur leur chemin. La panique régnait dans la cité de David dont les habitants, s'attendant d'une heure à l'autre à voir paraître les premiers éléments de l'avant-garde ennemie, commençaient à évacuer la ville basse et à se réfugier dans les tours. Et l'infortuné roi Baudoin pouvait voir, du haut des murailles d'Ascalon, par les nuits claires, flamber les villages de ses sujets les uns après les autres. Il tint conseil avec ses chevaliers et il leur démontra qu'ils ne pouvaient pas assister ainsi à la destruction du royaume, mais qu'ils devaient tenter l'impossible contre Saladin. « Notre ennemi, leur dit-il, ne se garde pas. Il a dispersé ses forces. Il n'a, auprès de lui, que ses mameluks et quelques troupes légères. Si nous réussissions à le surprendre, nous pourrions le vaincre. Il nous serait ensuite facile d'exterminer l'un après l'autre les groupes qui ravagent nos campagnes. D'ailleurs, si nous n'avions pas l'avantage du nombre et des circonstances, il serait préférable de mourir que de régner sur un pays réduit

Institut Français de Paris

en cendres sous nos yeux. » Ainsi cet adolescent lépreux était le seul à ne pas perdre la tête en des heures tragiques, alors que son royaume s'en allait en fumée. Cet enfant, presque incapable de se traîner, rappela aux siens leurs devoirs, s'assura une gloire éternelle dans la plus grande des batailles que gagnèrent les Francs avec une poignée d'hommes.

Saladin et sa garde de mameluks arrivèrent le 25 novembre à Tell Gézer, à cinq milles au sud-est de Ramla, traînant à sa suite des caravanes de prisonniers lorsque, stupéfaits, ils virent surgir devant eux cette troupe de chrétiens qu'ils avaient méprisés à Ascalon. Baudouin, les yeux fiévreux, porté en litière, en avait pris le commandement. Odon de Saint-Amant l'accompagnait avec quatre-vingts frères en armes. Renaud de Châtillon, à lui seul, valait une compagnie de sergents. Saladin dépêcha aussitôt des cavaliers chargés de rassembler ses escadrons épars et battit prudemment en retraite, harcelé et finalement contraint d'accepter le combat aux environs de Wâdi al Dahr, où il essayait de s'engager dans le lit encaissé de l'oued. Assaillis furieusement, ses mameluks lâchèrent pied et furent en partie massacrés par le roi de Jérusalem se taillant un chemin parmi eux avec ses trois cents valeureux chevaliers. « Jamais Roland ni Olivier ne firent tant d'armes à Roncevaux que n'en fit Baudouin à Ramla en ce jour avec l'aide de Dieu et de monseigneur saint Georges qui fut en la bataille », écrivit Guillaume de Tyr. Renaud de Châtillon se battit comme un démon et son héroïsme surpassa tous les autres. Il se vengeait des privations subies dans les noirs cachots d'Alep en faisant voler joyeusement les têtes autour de lui et le chroniqueur Ernoul ne tarit point d'éloges sur ses prouesses, dignes d'une épopée. Le sang coula « à grandes rigoles parmi les champs ». Pour comble d'infortune le vent se leva, soulevant des nuages de sable. L'urticante et soudaine poussière aveugla les combattants, précipitant la débâcle des mameluks tandis que les chrétiens, dans l'ivresse légitime de leur triomphe, voyaient grandir au-dessus du champ de bataille la vraie croix, que portait l'évêque de Bethléem, et saint Georges guider leurs pas vers la victoire. Cette hallucination

Institut Kurde de Paris

collective acheva la défaite de Saladin abandonné par ses soldats. Sa vie fut même un instant en grand danger car quelques chevaliers du roi lépreux, dans un galop irrésistible, parvinrent presque jusqu'à lui. « J'ai vu ce jour-là, devait-il raconter par la suite, un cavalier ennemi venir vers moi. La pointe de sa lance était dirigée contre ma poitrine. Il était suivi par deux autres cavaliers qui me visaient comme lui. J'allais être immanquablement percé par leurs fers lorsque trois de mes officiers se précipitèrent sur ces cavaliers et réussirent à les désarmer. Sans leur présence d'esprit je serais mort ce jour-là. » Les Chrétiens firent chèrement payer aux Infidèles leurs pillages et leurs incendies de la veille. « Ils tuèrent toute la journée, écrit Michel le Syrien, et les eaux de l'oued roulèrent des flots de sang. » Ceux qui eurent la chance de fuir ce lieu d'épouvante abandonnèrent leurs armes, leurs provisions, afin d'alléger leur monture. Saladin gagna les solitudes brûlantes de la péninsule du Sinaï avec une centaine de compagnons. C'est tout ce qui lui restait de son armée qui venait de faire trembler Jérusalem. La plus grande partie de ses magnifiques mameluks étaient morts près de Wâdi al Dahr; les autres s'égarèrent dans les montagnes du massif judéen. Et Saladin, sans guides, sans vivres, sans fourrages, s'enfonça dans les sables transformés en marécages par des pluies diluviennes qui durèrent dix jours et dix nuits. Ses chevaux succombèrent l'un après l'autre et c'est à pied que lui et les siens poursuivirent leur marche, exténués, affamés et misérables. Ils s'égarèrent, suivirent une mauvaise piste et faillirent tomber entre les mains des Francs battant le pays à la recherche des fuyards. « Tous ceux, raconte Abû Shâma, qui ne furent pas massacrés au cours de cette retraite, qui fut une véritable déroute à travers les solitudes qu'il fallait traverser, sans guide et sans eau, périrent dans les déserts. » Pour comble d'infortune, les Bédouins pillards, attendant comme des vautours, selon leur habitude, l'issue des combats pour curer jusqu'aux os les vaincus, envahirent la région de telle sorte que ceux qui avaient réussi à échapper aux Francs, aux tortures de la soif, aux maléfices du désert, finirent par

Institut Kurde de Paris

être égorgés par ces nomades malfaisants. Ainsi traqué, supportant des privations dont tant des siens étaient morts, pleurant la perte d'Aïssa le Juriste, de son brillant état-major d'émirs tués ou faits prisonniers, de ses troupes d'élite, Saladin, épuisé, arriva enfin au Caire le 8 décembre 1177. Il était temps. Les tenaces partisans des Fatimites, croyant bien qu'il était mort, se partageaient déjà ses dépouilles.

Cette bataille d'Ascalon, nommée bataille de Ramla par les auteurs arabes, est l'une des plus grandes victoires gagnée par les Francs en Terre Sainte. Si, à ce moment, le roi de Jérusalem — un prince français de dix-sept ans — avait eu seulement mille hommes de plus, — précisément ceux du comte Philippe de Flandres qui s'amusaient à la petite guerre du côté de Hama — si les Byzantins et leur flotte n'avaient point levé l'ancre quelques jours trop tôt, cette Égypte convoitée pendant tant d'années était conquise presque sans coup férir et Saladin était brisé. Mais... mais les Francs de Syrie, à cause de leurs divisions, ne purent pas exploiter le succès de leurs armes, œuvre personnelle de l'héroïque roi lépreux qui sut mener ses chevaliers au combat à l'heure où tout semblait perdu et malgré ses atroces souffrances physiques. Baudouin IV, en cette journée de pure gloire, montra qu'il pouvait être l'un des plus grands rois de Jérusalem. Hélas! son mal incurable n'allait lui laisser que bien peu d'années à vivre. Hélas! le seul vainqueur de Saladin sur un champ de bataille, cet adolescent qui pouvait à peine se tenir debout et qui suppléa aux défaillances de la chair par une volonté peu commune, allait bientôt mourir... mourir en combattant encore Saladin. Quelle leçon pour ses successeurs! Saladin seul comprit jusqu'à quel point sa chute avait failli être irrémédiable. Dans une lettre qu'il adressa à son frère Tûran Shah, à Damas, pour lui relater les détails de ce désastre, il lui écrivait que « le ciel le réservait sans doute pour de très grandes entreprises, puisqu'il avait pu le sauver ce jour-là ».

Baudouin IV, après avoir rendu grâces à Dieu en sa sainte cité, décida de fortifier sa frontière galiléenne afin de ne plus

Institut Kurde de Paris

connaître les sombres jours qui précédèrent sa victoire d'Ascalon. Sur le conseil des Templiers il fit construire à grands frais, entre le lac de Houlé et le lac de Tibériade la forteresse du « Gué de Jacob » qui devait permettre aux forces chrétiennes de surveiller le passage du Jourdain supérieur et le transit de la grande artère commerciale de Safed à Damas par Kuneîtra. La construction de cette citadelle située à une journée de marche seulement de Damas, comme le fait remarquer l'historien Makrîsi, causa une réelle inquiétude à Saladin qui voyait ainsi se préciser une menace contre la capitale syrienne et contre son commerce. Cette forteresse fut bâtie en six mois. Elle était d'une puissance extraordinaire si l'on en croit Abou Chama : « L'épaisseur de ses murailles dépassaient cinq mètres; elles étaient construites en pierres de taille énormes dont chacune avait près de trois mètres cinquante; le nombre de ces pierres dépassait vingt mille et chaque pierre mise en place et scellée revenait à plus de quatre dinars. » La garnison de cette forteresse comprenait quatre-vingts chevaliers et leurs écuyers; quinze chefs commandant chacun une section de cinquante hommes; des maçons, des forgerons, des charpentiers, des fourbisseurs et fabricants d'armes. Dans son arsenal, mille cottes de maille étaient entreposées. La hâte avec laquelle ce monument fut édifié prouve bien que le roi de Jérusalem voulait non seulement se protéger contre le retour d'une nouvelle agression musulmane, mais aussi poursuivre une politique hostile à l'égard de Saladin.

Pendant que le roi lépreux se couvrait de gloire à Ascalon, le régent de son royaume, le comte de Tripoli et le délicat comte des Flandres qui craignait tant pour ses compagnons les rigueurs du climat de l'Égypte, assiégeaient Harîm dans le nord de la Syrie. Cette place fortifiée, située entre Alep et Antioche, éloignée d'une journée de cheval de l'une et de l'autre ville, appartenait à l'infortuné fils de Nûr ed-Dîn, et était administrée par son vizir arménien, dont les aventures compliquées mettent en relief les innombrables intrigues ourdies autour des roitelets orientaux par leur valetaille entur-

Institut Kurde de Paris

bannée. Lorsque les chrétiens se présentèrent poliment devant les portes de Harîm, en sortant de leur poche un vieux traité d'amitié reconnaissant, entre autres choses, leur souveraineté sur Harîm, les habitants se verrouillèrent chez eux et les chrétiens durent entreprendre le siège de la place. Mais, à vrai dire, il apparaît à la lecture des chroniques de nos historiens familiers que les assiégeants menèrent leur affaire comme une partie de plaisir, se contentant, rapporte Guillaume de Tyr, de jouer aux osselets, de se promener à peu près nus sous leurs tentes, de se rendre fréquemment à Antioche pour festoyer dans les tavernes et couler des nuits heureuses dans la divine et impudique cité en compagnie de joyeux lurons qui, au lieu de se battre, passaient leur temps à se faire parfumer. Et, pendant que la plupart des gens des comtes de Flandres et de Tripoli étaient aux bains d'Antioche, le fils de Nûr ed-Dîn arrivait à son tour devant Harîm. Les portes de la ville ne s'ouvrirent pas davantage pour lui, d'ailleurs. Et la situation des uns et des autres devint plutôt piquante. On caracolait sur de magnifiques étalons, on déployait des étendards et des gonfanons, on se saluait à distance sous les regards affamés des gens de Harîm qui, du haut de leurs remparts, trouvaient que ces fariboles n'étaient point de leur goût, car les khans étaient vides et les ventres creux. Après tant de palabres, les deux groupes d'assiégeants souhaitèrent traiter. Pour engager la conversation, le fils de Nûr ed-Dîn envoya secrètement une caravane de présents au comte de Tripoli qui, comblé au-delà de ses vœux, fit plier ses tentes et se retira dans sa principauté, laissant là ses compagnons. Les autres barons, suspectant le véritable motif de sa retraite, n'eurent aucune envie d'être les naïfs de l'histoire. Ils firent comprendre au fils de Nûr ed-Dîn qu'ils se laisseraient volontiers séduire et ils décampèrent à leur tour. Le comte de Flandres regagna ses galères et reprit le chemin de l'Europe. Quant à Salih il entra dans Harîm, fit couper quelques têtes et tout rentra dans l'ordre.

Après un an de tranquillité due à une épidémie de peste qui sévit durement autant chez les uns que chez les autres, les

Institut du Monde Arabe

hostilités recommencèrent entre les musulmans et les chrétiens. En avril 1179, dans l'affaire dite de la « vallée des Sources », le roi de Jérusalem mit à mal quelques bergers infidèles et s'empara de leurs moutons. Un mois plus tard, Saladin venait assiéger la forteresse du « Gué de Jacob », détruire les récoltes des colonies chrétiennes, écraser les Templiers à Merdj' Ayoun. Malgré les efforts surhumains de Baudouin IV pour secourir la place, celle-ci fut emportée d'assaut et sa garnison périt dans les flammes. Saladin fit des prisonniers de marque dont le Grand Maître du Temple. D'inutiles cruautés furent commises par les vainqueurs qui voulaient se venger de leur désastre d'Ascalon. « La puanteur des cadavres que nous laissâmes là, nous dit Ibn al Athir, fut telle qu'elle provoqua une épidémie qui causa la mort de dix émirs de l'entourage de Saladin. » Makrizi ajoute : « Les musulmans prirent cent mille pièces de fer en fait d'armes et une quantité considérable de vivres. Saladin fit raser la forteresse et obstruer les puits qui s'y trouvaient. » Baudouin IV put, du haut des murailles de Tibériade, voir brûler cette forteresse qui lui avait coûté tant de peine et qui pouvait être considérée comme l'une des meilleures défenses de la Galilée. Plus malade que jamais, rongé vivant par l'incurable mal dont il était atteint, il négocia avec Saladin une trêve de deux ans. Bien entendu, celle-ci n'était valable que pour le royaume de Jérusalem. Le comte de Tripoli et les ordres militaires ayant refusé de souscrire aux conditions de cet arrangement, Saladin envahit tranquillement leurs fiefs palestiniens. « Il chevaucha à petites journées, relate Guillaume de Tyr, pour gâter le pays. »

Institut Kurde de Paris

CHAPITRE X

DES BORDS DE L'EUPHRATE AUX BORDS DU JOURDAIN

En sortant de la principauté d'Antioche, au nord-ouest, on trouvait la Petite Arménie dont le prince Roupèn III — qui avait rétabli l'alliance traditionnelle entre les Francs et les Arméniens par son mariage avec Isabelle, fille d'Onfroi III de Toron et d'Étiennette de Milly — cherchait noise à son puissant voisin Qilidj Arslan, cinquième sultan seldjoucide installé en Asie Mineure. Il haïssait ces Seldjoucides turcs dont les ancêtres avaient porté un coup mortel à la vie politique et intellectuelle des Arméniens dans leur propre patrie. Il se souvenait qu'un siècle à peine avant son arrivée au pouvoir les fanatiques et impitoyables Turcs seldjoucides avaient contraint son peuple à fuir vers l'ouest pour échapper à l'oppression des envahisseurs. La Cilicie, difficilement accessible, leur parut un lieu propre à l'établissement et à la création d'un royaume national. Les Arméniens, ennemis héréditaires des Turcs, se trouvèrent être nécessairement les alliés des princes francs qui fondèrent des États chrétiens dans la Syrie du Nord et ils s'unirent d'autant plus étroitement avec eux qu'ils comprirent que leur existence, face à un Islam militant, était solidaire de celle des États francs de Syrie. Ils constituaient le prolongement de ce barrage que les chrétiens opposaient à ces vagues de fond musulmanes qui, plus d'une fois, faillirent submerger le vieux monde, encore mal équilibré après les rudes chocs des invasions barbares.

Roupèn III avait envahi le sultanat d'Iconium et s'était

Institut kurde de Paris

emparé de quelques hameaux turcs. Qilidj Arslan demanda assistance à Saladin afin de chasser les envahisseurs de ses terres. Celui-ci, en politique avisé, se garda bien de travailler pour le compte d'autrui et il préféra entreprendre à son profit une campagne contre le roi de Petite Arménie, coupable d'entretenir des relations cordiales avec les ennemis de l'Islam. Il envahit son royaume, écrasa ses troupes, assiégea sa capitale, la prit d'assaut, la pilla et imposa ses conditions de paix. Roupèn III dut consentir à rendre ce qu'il avait pris, libérer les prisonniers turcs qu'il détenait et payer en sus les frais de la guerre. Le sultan d'Iconium remercia avec effusion Saladin et il le pria, au nom de tous les petits États de ces régions, d'être dorénavant le médiateur de leurs intérêts en facilitant la conclusion d'une paix générale dont il serait en quelque sorte l'éminent protecteur. Saladin devenait ainsi l'arbitre des conflits éventuels qui pouvaient opposer, au détriment de l'unité des peuples de confession musulmane, les nombreux princes de cette partie de l'Asie Mineure. Son autorité sur le monde musulman s'en trouvait considérablement accrue et il allait pouvoir, en s'appuyant sur le Caire, Damas, Alep et sur ses nouveaux alliés mésopotamiens heureux de graviter autour de lui, servir une politique à la fois habile et grandiose. Le 20 octobre 1180, sur les bords de l'Euphrate, près de Djérablous, un pacte d'amitié — de non-agression, dirait-on aujourd'hui, — fut solennellement signé entre lui et Qilidj, les sultans d'Iconium, du Sindjar, d'Arbela, de Mârdîn, de Diarbékir et Roupèn III, roi de Petite Arménie, le dernier vaincu du grand soldat kurde. Dans toutes les tribus de Mésopotamie on égorgea des moutons pour fêter cette paix générale. Et Saladin, après avoir donné congé à ses troupes, retourna en Égypte, chanté par les poètes qui racontaient déjà l'étonnante légende de ce nouveau et redoutable cavalier d'Allah.

1180. Cette année-là fut funeste à de nombreux souverains : la France perdit Louis VII; Rome, le pape Alexandre III; Byzance, Manuel Comnène; Bagdad le calife abbasside Al Mustadî; Mossoul, Saïf ed-Dîn Ghâzî. Philippe Auguste suc-

Institut kurde de Paris

céda à Louis VII, Lucius III au pape Alexandre III, Alexis II à Manuel Comnène, Al Nasîr au calife Al Mustadî. Dès que le nouveau commandeur des croyants eût reçu le manteau et le bâton du Prophète, il se hâta d'envoyer à Saladin des lettres patentes confirmant les titres que son prédécesseur lui avait donnés.

L'année suivante, le 18 novembre 1181, le fils de Nûr ed-Dîn tomba malade et, quatre jours plus tard, son état devenait si sérieux que les portes de la citadelle d'Alep où il agonisait furent fermées. Ayant convoqué ses émirs, il leur fit jurer de se débarrasser de la tutelle de Saladin et de demeurer fidèles au sultan de Mossoul qu'il leur désignait en qualité de successeur. C'était rompre le traité qu'il avait autrefois signé avec Saladin et réserver à Alep de cruels mécomptes. Dès qu'il fut enterré le sultan de Mossoul se rendit à Alep mais, peut-être par crainte des difficultés qu'il allait connaître avec les Ayûbides et sur le conseil de son vizir qui se rendit insupportable par ses excès d'honnêteté, il préféra troquer avec son frère Imad ed-Dîn le gouvernement d'Alep contre le sultanat de Sindjar certainement moins brillant mais beaucoup plus tranquille. Imad ed-Dîn accepta cet échange et, en s'installant à Alep, le 19 mai 1182, il prit le titre de sultan de Syrie. Ainsi Alep allait redevenir un foyer d'agitation.

Tandis que tout était remis en question dans le Nord de la Syrie, Saladin recommençait la conquête du Yémen. Nos lecteurs se souviendront que Saladin avait fait reconnaître dans ces régions lointaines le pouvoir de son frère Turân Shah et qu'il l'avait chargé de les administrer. Mais Turân Shah ne se plaisait jamais là où il se trouvait. Il était revenu en Syrie, avait obtenu le poste recherché de Damas, puis celui de Baalbek, enfin celui d'Alexandrie où il devait peu glorieusement mourir des suites de ses excès de table et de harem. Les quelques émirs auxquels il avait abandonné le Yémen refusèrent, après sa mort, de continuer à envoyer à Saladin les tributs prescrits. Ils s'enfermèrent chacun chez soi et firent la sourde oreille

Institut kurde de Paris

lorsque les trésoriers du Caire leur rappelèrent énergiquement que les impôts ne rentraient pas. Saladin destitua les émirs récalcitrants et nomma à leur place Séif el Islam. Celui-ci se rendit au Yémen avec des troupes, guerroya quelque temps contre les rebelles, les chassa et paya régulièrement les redevances à l'administration centrale de l'Égypte.

Soudain, comme un coup de tonnerre, une nouvelle stupéfiante parcourut l'Orient. Renaud de Châtillon s'apprêtait à frapper l'Islam dans ce qu'il avait de plus sacré, La Mecque; profaner le tombeau du Prophète à Médine; terrifier les Infidèles par cette entreprise inouïe, sans précédent dans l'Histoire. Il voulait faire disparaître la Caaba dans les flammes, saccager Médine « l'Illuminée » et La Mecque, la ville sainte entre toutes, vers laquelle, cinq fois par jour, s'élevaient deux cents millions de prières, grouillante de multitude venues de tous les continents se prosterner devant la fameuse « pierre noire » sertie dans sa gaine d'argent, paradis des croyants et des banquiers millionnaires. La Mecque... Pour voir s'élever de l'horizon sa mosquée sacrée, pour fouler son sol brûlé par l'implacable soleil d'Arabie, pour l'atteindre à l'époque de la lune de ramadhan, pour écouter ses poètes inspirés par des djinns mercantiles, pour revêtir l'*ihram*, manteau pénitenciel, combien de pèlerins accomplirent d'interminables voyages à travers les solitudes hostiles de l'Arabie Heureuse? Pendant des mois, ils avaient tout supporté, fatigues, privations, fièvres, ils avaient bu l'eau des puits encombrée de déchets, ils avaient vu mourir à leurs côtés des pèlerins par centaines, ils avaient été dépouillés par les tribus du Hedjaz, ils avaient traversé des fournaises et des marécages pour pouvoir se couvrir devant la sainte Caaba du pur manteau de laine blanche. Sous cet habit rituel le pèlerin devait éloigner les tentations du monde, s'abîmer dans la méditation et les prières afin de connaître cet état de grâce qui resterait le plus merveilleux souvenir de sa vie. Il devait se livrer à son dieu comme une âme nue e fragile. Chaque soir, depuis qu'il était parti, il n'avait pas manqué de réciter, dans cette profonde paix du désert où

Institut Kurde de Paris

l'âme et le ciel et la terre ont une résonance si prolongée, la dernière prière du jour, la plus belle, celle qui rappelle au croyant que Moïse, poursuivi par la haine d'un roi, inquiet du sort de sa femme et de ses enfants, avait été délivré de ses cauchemars par les anges du Seigneur : « Mon Dieu! c'est ici ta région sainte. J'ai prononcé les paroles de ton culte et ta parole est la vérité même. Celui qui entre dans ton temple y trouve son salut. O mon Dieu, préserve du feu ma chair et mon sang, et sauve-moi au jour de la résurrection de tes serviteurs. » Et sa prière s'ajoutait à dix mille autres prières qui montaient doucement dans le silence de la nuit. Et chaque pèlerin répétait le cri d'adoration échappé autrefois des lèvres du Prophète : « Me voici, mon Dieu, toujours présent à ton appel. Tu n'as pas d'autre associé en ton pouvoir. Me voici. » Le lendemain, sitôt après la prière matinale, conduit par l'imam, le pèlerin quitte La Mecque pour se rendre en cortège dans la vallée de Mina. Il y passe la journée et la nuit, implorant le pardon de ses fautes, accomplissant les rites prescrits. Puis, il gagne le mont Arafat. Il attend que le soleil ait disparu derrière les monts de Mouzdélifieh pour ramasser sept petites pierres qu'il jettera ensuite autour de lui afin de commémorer, comme le feront ses fils et les fils de ses fils jusqu'à l'extinction des siècles, le geste d'Abraham qui, traversant les mêmes lieux pour aller immoler son fils, repoussa le diable avec des cailloux. Mais le diable est toujours là et ses malédictions pèsent sur le dur paysage du mont Arafat. Est-ce lui qui a emprunté la forme de ces ombres déchiquetées qui s'animent sous la lune comme des bêtes primitives? Est-ce sa voix que le vent porte ou bien l'appel des morts qui dorment dans les sables? Et ce sloughi qui hurle à la lune, est-ce lui? Et le pèlerin murmure une prière pour se protéger contre les maléfices, les mauvais sorts qui sont jetés par des nuits semblables par les djinns que le Malin a séduits : « Me voici, mon Dieu, toujours présent à ton appel. Tu n'as point d'autre associé en ton pouvoir. Me voici. » Enfin, l'aube le délivre de ses hantises. Et le soleil montant rapidement derrière les montagnes maudites va rendre aux êtres humains et aux choses

Institut Monde Arabe Paris

leurs apparences ordinaires. La dixième journée du pèlerinage commence. C'est le jour de Beïram pendant lequel sont ordonnés les sacrifices. Des brebis, des chameaux sont égorgés sur place et la terre boit leur sang avec avidité. De toutes parts, les fidèles allument des feux de bois et les nomades accourent des environs pour recevoir leur part des entrailles des bêtes immolées. Puis le pèlerin reprend le chemin de La Mecque. Il peut alors quitter son manteau rituel.

Renaud de Châtillon se mit en campagne. Son premier objectif était Médine, où le tombeau de Mahomet rappelle aux foules venues s'y presser de toutes les parties du monde les temps légendaires de l'Islam. Après une course fantastique à travers le désert de près de huit cents kilomètres, il pénétra dans le Hedjaz, incendia les cités de Tabouk et de Taïma laquelle est, ainsi que l'écrivait Saladin au calife de Bagdad, « le vestibule de Médine ». Il se dirigea ensuite vers la ville sainte de Médine. Mais le gouverneur de Damas, alarmé, pénétra dans les territoires de Kérak et de Montréal et, par sa prompte manœuvre, contraignit Renaud de Châtillon à remettre à plus tard l'exécution de ses projets. En revenant à marches forcées vers la Galilée, Renaud de Châtillon s'empara d'une richissime caravane sacrée qui, descendant de Damas, se rendait à La Mecque avec ses apothicaires, ses oculistes, ses orthopédistes, ses laveurs de cadavres, son *Mahmal* syrien, baldaquin pyramidal recouvert de drap vert brodé d'or. Cette bagatelle lui rapporta deux cent mille besants d'or et des ennuis dont il se moquait. Mais si Renaud de Châtillon se souciait peu des suites politiques de cette affaire, il n'en fut point de même à la cour de Jérusalem. En effet, cette caravane de pèlerins, confiants dans la trêve en vigueur entre Baudouin IV et Saladin, n'avait point hésité à traverser les terres chrétiennes. En emmenant les pèlerins en captivité dans sa forteresse de Kérak et en s'appropriant leurs richesses et les offrandes destinées à la Caaba, Renaud de Châtillon avait trahi la parole de son roi et cette violation pouvait entraîner la rupture de la trêve. Saladin protesta

Institut kurde de Paris

énergiquement auprès du roi de Jérusalem, exigeant la libération immédiate des Damascènes et le remboursement des dromadaires perdus, des tapis, de l'or et des vingt-cinq quintaux de chandelles volés. Baudouin IV, indigné par l'attitude de son vassal, lui dépêcha des chevaliers du Temple et de l'Hôpital pour lui reprocher son attitude déloyale et l'inviter à restituer ce qu'il avait pris. Le soudard ne voulut rien entendre. Il répondit avec insolence aux religieux chargés de le chapitrer que « bien ne faisait mie quand il faisait le roi parjurer »; méconnaissant l'autorité de son souverain affaibli par sa cruelle maladie, Renaud de Châtillon, grand seigneur placé sur l'un des points les plus sensibles de la frontière conventionnelle qui séparait l'Islam de la chrétienté, n'hésitait pas à entrer en conflit avec le pouvoir royal dont la carence momentanée lui permettait toutes les audaces. Le roi lépreux s'excusa auprès de Saladin. A ce moment, une tempête rejeta sur la côte égyptienne un vaisseau chrétien de haut bord, venu d'Apulie avec deux mille cinq cents passagers. Saladin fit enchaîner les chrétiens que le ciel lui livrait et il prit les dispositions nécessaires pour attaquer le royaume de Jérusalem. Le 11 mai 1182, il quitta une fois de plus Le Caire, fit halte en son nouveau château de Sadr et arriva six jours après à Aïlat. Le roi de Jérusalem convoqua un conseil de guerre qui décida que toutes les troupes disponibles en Palestine se concentreraient à Kérak pour barrer la route à Saladin. Mais les Francs ne réussirent pas à joindre l'armée musulmane qui, partant du fond du golfe d'Aqabah, suivirent le Derb el Hadj, grande voie des caravanes se rendant d'Égypte en Syrie, parallèle à l'ancienne route romaine, campèrent à El Hesa, puis à Djerba. Parvenue près le Montréal la cavalerie de Saladin brûla toutes les récoltes et arracha les vignes. « Votre serviteur, mandait alors Saladin au calife de Bagdad, est arrivé dans ces parages. Le feu a consumé le sang des palmiers et la justice du glaive s'est exercée de proche en proche. » Saladin obliqua ensuite vers l'est et par El Azrak et Bosra, dans le Djebel Hauran, célèbre par le souvenir de Judas Macchabée qui, après s'être emparé de cette ville, fit passer les mâles au fil de l'épée. Il

Institut Kurde de Paris

arriva à Damas au mois de juin. Tandis qu'il remontait vers la capitale syrienne, son neveu envahissait la Galilée et s'emparait de la forteresse, qui passait pour être inexpugnable, de Habis Djaldak. Dominant au sud-est du lac de Tibériade la rive méridionale du Yarmouk, surveillant la « terre de Suète », dépendance de la Princée de Galilée, cette forteresse commandée par Foulque de Tibériade était taillée dans le roc et comprenait trois étages d'habitations superposées qui communiquaient entre elles par d'étroits couloirs creusés dans le rocher. Son seul accès était un sentier étroit longeant des précipices qu'un seul homme pouvait suivre, non sans danger. Il ne fallut que cinq jours aux musulmans pour s'en emparer. La chute de cette place forte fut commentée sans bienveillance à Jérusalem. On chuchota même que Foulque de Tibériade avait vendu la forteresse aux Infidèles. A la vérité, la garnison ne comptait qu'un petit nombre de chevaliers et de sergents chrétiens qui encadraient des mercenaires indigènes à la solde du royaume. Après cette incursion rapide en terre ennemie, le neveu de Saladin reprit le chemin de Damas, traînant à sa suite mille captifs qui furent vendus sur les marchés d'esclaves et vingt mille têtes de bétail. De son côté, Saladin, après un repos de quelques semaines à Damas, était reparti en campagne. Il voulait envahir la Samarie et la Galilée, mais n'ayant pu forcer les défenses des chrétiens qui se couvrirent de gloire à Afrabalâ, au sud-est de Nazareth, et se firent tuer sur place plutôt que d'abandonner le terrain, il remonta vers le nord, rejoignit le gros de ses troupes qui l'attendaient entre Rayak et Jubb-Jenîn, traversa le Liban et parut devant Beyrouth. Trois jours durant la ville fut attaquée. Les assauts se succédèrent à une telle cadence que les assiégés ne trouvèrent même pas le temps de dormir et de manger. En dépit de son opiniâtreté, Saladin ne parvint pas à pénétrer dans le grand port libanais. Cet échec suffirait à prouver qu'en dépit d'une situation alarmante le royaume de Jérusalem était encore capable de tenir tête à l'ennemi et de lui prouver qu'il ne devait pas croire qu'il lui suffirait de quelques promenades militaires pour en venir à bout. La

Institut Kurde de Paris

volonté de résistance de Baudouin IV et de ses vassaux fidèles était évidente. Même représentée par un malheureux adolescent lépreux, la dynastie angevine de Jérusalem remplissait avec vigilance son rôle de protecteur des États francs de Syrie.

Pendant que l'évêque Eudes chassait les musulmans du littoral libanais, Renaud de Châtillon, qui n'avait point abandonné ses projets ambitieux de réduire en poussière la Caaba et La Mecque et de faire trembler l'Islam en s'emparant de la dépouille sacrée de son Prophète, réunissait dans son orgueilleuse citadelle les compagnons promis à cette épopée, séduits non seulement par le côté idéologique de cette aventure sans pareille, mais aussi, et surtout, par l'appât des trésors entassés depuis des siècles dans l'opulente cité sainte. Il fallait à Renaud de Châtillon des hommes de sa trempe, durs, valeureux, malhonnêtes. Il en trouva. Barons en quête de princées, francs soudards titrés sans peur et non sans reproches, sachant braver Dieu et diable, le roi et ses confesseurs, malchanceux que les Croisades n'avaient point enrichi ni doté de terres, simples sergents portant la croix comme une épée, tous ils accoururent se mettre au service de ce providentiel Renaud de Châtillon qui leur promettait d'être les héros et les associés de son triomphe. Ayant réuni ses gens, le maître de Kérak quitta son fief. Comme il avait échoué dans sa tentative d'atteindre Médine par le désert, il résolut d'attaquer les sanctuaires de l'Islam par la côte arabique en lançant une flotte sur la mer Rouge. Ainsi le coureur de grands chemins qui avait mené d'interminables chevauchées en Cilicie et en Mésopotamie, en Palestine et dans les steppes de l'Ouadi-Araba, n'allait point hésiter à transformer ses cavaliers en corsaires et les jeter à l'abordage des vaisseaux musulmans sillonnant la mer Rouge, interrompre leur trafic, couper la grande route des pèlerinages entre l'Asie et l'Afrique, courir d'une rive à l'autre, incendier les ports, enfin débarquer en un point choisi et se précipiter sur La Mecque paralysée par le bruit de ses exploits. Et cette expédition, qui devait laisser rêveurs les plus timorés, fut sur le point de réussir. Ibn Djobair prétend que Renaud

Institut Kurde de Paris

de Châtillon voulait s'emparer du corps de Mahomet et le transporter sur ses terres pour que le monde arabe vînt en pèlerinage chez lui et lui payât un droit de passage et de protection!

Quelques années auparavant, le gouvernement du Caire avait organisé une flottille de corsaires. Commandée par des officiers connaissant l'idiome des Latins et déguisés sous des habits francs, elle pénétra dans le port de Tyr, pilla et brûla quelques vaisseaux. Au retour, elle saisit des voiliers chargés de pèlerins qui furent vendus comme esclaves. Renaud de Châtillon imagina mieux. Il fit construire, sans doute à Kérak même, cinq grandes galères et des bâtiments légers et rapides dont les éléments furent transportés à dos de chameaux jusqu'aux rivages de la mer Rouge où les pièces furent assemblées, les navires chargés de vivres et armés. Et la fête commença. Pendant des mois, les pirates sillonnèrent la mer Rouge à bord de leur flotte fantôme, incendiant les ports du Hedjaz et du Yémen, les felouques musulmanes, entassant les butins, les offrandes destinées à La Mecque, massacrant les pèlerins surpris dans leur linceul qu'ils emportaient pour le faire bénir. On les vit le long de la côte nubienne. Ils débarquèrent à Aïdhab, port de transit des caravanes venues d'Assouan, d'Edfou et de Kous. Ils brûlèrent les *sambouks* qui s'y trouvaient, pillèrent les stocks de vivres destinés au ravitaillement de Médine et de La Mecque. On les vit partout, écumant la mer, interrompant toute navigation, épouvantant les caravanes sacrées qui fuyaient les ports et les rivages hantés par la flotte chrétienne. Enfin, Renaud de Châtillon et ses gens débarquèrent entre Médine et La Mecque, à Rabeg et à El Haura. Il est à remarquer que le sire de Kérak connaissait admirablement la topographie de ces régions interdites aux non-musulmans. Il voulait emprunter la route de la Caravane sacrée qui, partant de Rabeg, traversait une vallée d'une stérilité désespérante, encaissée entre des montagnes de roches noires basaltiques, propices aux embuscades; « route inspirée » tracée par des hécatombes d'ossements, qui conduisait aux lieux saints de l'Islam. Ils étaient parvenus à une journée de

Institut Kurde de Paris

cheval de Médine et de son oasis. Des Bédouins, impatients de piller, s'offrirent pour les guider vers les villes sacrées. « Nous ne semons ni le blé ni le mil, disaient-ils. Notre récolte est le pèlerin. » L'Islam était terrorisé. Les habitants de La Mecque et de Médine s'attendaient à voir apparaître à tout moment les cavaliers maudits. Les historiens arabes ont raconté l'épouvante de l'Égypte et de l'Arabie entière. « Soudaine fut la terreur des habitants de ces contrées, écrit Abû Shâma, qui voyaient luire, comme de sinistres éclairs, les conséquences de cette invasion surprenante. Jamais, en terre d'Islam, on n'avait ouï pareille nouvelle; jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu de chrétiens dans ces parages. On crut partout que l'heure du jugement dernier était arrivée. »

Cependant les contre-mesures ne se firent pas attendre. Au Caire, le frère de Saladin, Malek el Adel, prit des décisions énergiques, ordonnant de démanteler d'urgence les deux cents vaisseaux qui protégeaient l'entrée du port de Damiette, de les transporter par terre jusqu'à Qulzum où ils furent remontés, armés et remis à flots. En même temps, il rassembla d'intrépides équipages de Moghrébins commandés par le chambellan Hûsan ed-Dîn Lû-Lû. Dès qu'elle fut prête la flotte égyptienne appareilla et atteignit les vaisseaux chrétiens à El Haura. Les Francs opposèrent une résistance particulièrement opiniâtre mais ils furent obligés d'abandonner leurs navires et ils se réfugièrent dans les montagnes de la côte. Enfin, ils furent acculés dans l'un de ces défilés qui conduisaient à La Mecque. Épuisés, privés d'eau, fiévreux, subissant les rigueurs d'un climat torride, pris à revers par les tribus bédouines — celles-là mêmes qui leur avaient offert de les conduire jusqu'à la Caaba —, bousculés, sans vivres et sans ressources, ils furent pour la plupart massacrés ou faits prisonniers. Renaud de Châtillon parvint seul à s'enfuir, on n'a jamais su comment. Une partie des prisonniers furent conduits à El Mina pour être lapidés le jour du grand Baïram. Les autres furent emmenés au Caire et à Alexandrie. Il est assez émouvant de lire le récit d'Ibn Djobair, relatant l'arrivée de ces prisonniers en Égypte : « Lorsqu'au mois d'avril 1183,

Institut Kurde de Paris

nous nous trouvions à Alexandrie, nous fûmes témoins de la réunion d'une foule extraordinaire, venue pour voir des prisonniers chrétiens, qui devaient défiler en ville, installés à rebours sur des chameaux, au bruit des trompettes et des timbales. Sur des questions que nous posâmes, on nous fit un récit à la fois pitoyable et terrifiant. Un parti des chrétiens de Syrie avait construit, en un point de leurs domaines le plus proche de Kolzoum, un certain nombre de vaisseaux lesquels, démontés, avaient été transportés à travers le désert par les Arabes de la région. Ces navires furent reconstruits sur le littoral, cloués et lancés. Cette escadre sillonna la mer Rouge et les chrétiens commirent des méfaits horribles, tels qu'on n'en avait jamais entendu conter depuis l'Islam. L'exploit le plus tragique qu'ils accomplirent, dont nos oreilles se refusaient presque à entendre le hideux récit, fut d'oser s'avancer sur La Mecque et Médine, dans le but, proclamé très haut, d'exhumer Mahomet de son tombeau. » Après avoir été montrés au peuple, les compagnons de Renaud de Châtillon furent publiquement décapités le jour de la fête des Sacrifices afin, proclamait le jugement les condamnant, « qu'il n'en restât pas un seul qui pût montrer aux chrétiens, s'il leur prenait envie d'y revenir, les routes de la mer Rouge et des villes saintes ».

Ainsi se termina cette aventure qui avait porté une troupe hardie de chrétiens jusqu'aux portes de La Mecque. Mais Renaud de Châtillon n'était pas mort. Désormais, Saladin n'allait pas avoir de plus tenace ennemi.

De retour à Damas, Saladin apprit, non sans stupeur, que Mossoul négociait avec Jérusalem dans le but de coordonner leurs efforts et leur politique afin de débarrasser la Syrie des Ayûbides. « J'ai acquis la certitude, écrivit Saladin au calife de Bagdad, que les gens de Mossoul se sont liés avec les pires ennemis des vrais croyants. Ils ont vainement essayé de garder leurs tractations secrètes, mais les écrits des rebelles déposent contre eux, outre les témoignages de ceux qui ont assisté à la rédaction du traité. Le sultan de Mossoul a promis de livrer aux chrétiens les places fortes musulmanes de Tibnin et de

Institut Kurde de Paris

Baniyas et de leur rendre les prisonniers francs qui se trouvent non seulement dans les villes en leur pouvoir, mais encore dans celles qu'ils espèrent reprendre avec l'aide du roi de Jérusalem. » Cette convention était valable pour onze ans. Ainsi le sultan de Mossoul proposait un pacte d'assistance mutuelle à Baudouin IV, car il s'inquiétait à son tour de l'emprise politique exercée par Saladin, protecteur, nous l'avons vu, des émirats secondaires de Mésopotamie. De son côté, le gouverneur d'Alep, dernier défenseur des intérêts zengîdes en Syrie, fidèle aux promesses faites devant le lit de mort du fils de Nûr ed-Dîn, rompait officiellement avec Damas et se mettait à la disposition de cette surprenante coalition de musulmans et de chrétiens. L'intention des associés était claire : fondre en même temps sur Damas par les vallées de l'Oronte et du Jourdain.

Sans attendre l'effet des négociations engagées par Mossoul, Alep et Jérusalem, Saladin frappa le premier ses adversaires. Il traversa la Mésopotamie, passa l'Euphrate à Biredjik, fut rejoint par quelques vassaux mésopotamiens demeurés fidèles à son sort, occupa Edesse, ancien pôle du système stratégique romain occupant, dans le bassin du Khabour, une position unique. Sans laisser de repos à ses troupes il prit Rakka, remonta l'Euphrate jusqu'au Khabour aux belles eaux claires, soumit Nissibin et Hassetché. Toute la fertile vallée du Khabour — cette région était le plus gros producteur de coton du moyen âge — qui garde dans son sol les vestiges de tant de civilisations disparues, était soumise. Saladin la divisa en fiefs militaires. Et, le 10 novembre 1182, il arriva devant Mossoul d'où l'on peut voir, du haut de sa citadelle, les ruines émouvantes de Ninive.

Le sultan de Mossoul l'attendait. Il avait accumulé dans la cité célèbre pour ses « mosolins ou draps à or et à soie » des nourritures et des armes en quantités impressionnantes. Il pouvait, certes, tenir plus longtemps que Saladin éloigné de ses bases de ravitaillement et obligé de se contenter des maigres ressources agricoles de l'aride Djebel Sindjar. Il comptait bien, au surplus, épuiser son adversaire sans combat, le narguer à

Institut Kurde de Paris

loisir derrière ses épaisses murailles, le voir dépérir et crier grâce. En effet, l'armée syrienne, fatiguée par une suite ininterrompue de marches à travers tant de déserts, fut effrayée de trouver à Mossoul un véritable camp retranché et des machines inquiétantes qui crachaient du pétrole par leurs gueules. Saladin ranima son courage entamé, rappela les victoires passées et surtout il ne manqua pas de promettre à ses compagnons le pillage des souks opulents de la ville. Et les semaines s'ajoutèrent aux semaines. Une malencontreuse pantoufle, venue là par hasard, décida de l'issue de la lutte. Un jour que Saladin inspectait les ouvrages fortifiés en compagnie de ses émirs et qu'il s'était aventuré assez près des murailles de la ville, un assiégé grincheux l'accabla d'injures et jeta dans son groupe sa sandale garnie de clous. Cette insolente savate frappa à l'estomac le cheik de la tribu des Assadides, tribu arabe réputée pour sa bravoure. Celui-ci ramassa l'objet et, le présentant à Saladin, il lui dit : « Voyez avec quelles armes ces gens prétendent nous repousser. Ils nous prennent apparemment pour une foule d'esclaves. Je ne suis point accoutumé à de semblables insultes. Menez-moi vers des ennemis dignes de mon courage ou je préfère me retirer. » Laissant là Saladin, il gagna sa tente et fit part de l'insupportable événement aux autres cheiks qui avaient suivi Saladin avec leurs tribus sous les murs de Mossoul. La sandale, passant de mains en mains, fut reçue un peu comme une insulte personnelle par chacun de ces chefs, braves assurément, mais encore plus sensibles à de telles offenses menaçant non seulement leur prestige mais encore celui de leurs ancêtres. Ils ne voulaient surtout pas que l'histoire, reprise et enjolivée par les poètes malicieux et nomades, fît le tour des tribus de Mésopotamie et de l'Arabie Heureuse et que son involontaire héros passât aux yeux de la postérité pour avoir été reçu, au siège de Mossoul, à coups de savates en compagnie de Saladin. A la suite de cette affaire, celui-ci leva le siège de Mossoul devant la menace de ses alliés auxiliaires d'abandonner la place. Bénie soit cette pantoufle historique : elle a épargné des massacres, des incendies et peut-être la ruine de Mossoul.

Institut Kurde de Paris

Après son échec devant Mossoul, Saladin reparut pour la cinquième fois sous les murs d'Alep afin de châtier son gouverneur pour sa déloyauté. La tâche lui fut aisée. Les négociants alépins étaient las de ces luttes intestines, de ces rivalités de sultans qui interrompaient le cours des affaires et faisaient tomber les cotes des soies et des épices du jour au lendemain. Et puis, la véritable personnalité de Saladin s'affirmait. Le fils de Nûr ed-Dîn était mort. Saladin n'était plus à leurs yeux le sujet ingrat et rebelle qui s'était approprié le sultanat de Damas aux dépens de son légitime possesseur zengîde. Sa gloire grandissait en Orient. De la vallée du Nil à la vallée de l'Euphrate, des confins de la Nubie aux massifs arméniens, à Jérusalem surtout, personne ne pouvait nier sa puissance dont l'Islam devait être, en fin de compte, l'unique bénéficiaire. Jusqu'à présent la stérilité des querelles des vassaux pour la possession du pouvoir avaient nui à l'unité de l'Islam syrien. Aussi les notables alépins firent-ils pression sur le gouverneur de leur ville qui comprit qu'il valait mieux céder la place, résolution d'autant plus sage que des émissaires secrets de Saladin avaient sondé la garnison et le peuple et en partie acheté leur soumission. Saladin fit dans Alep une entrée triomphale. La foule l'acclama, les poètes se mirent à l'ouvrage. L'un d'eux, Mohi ed-Dîn ben Ézéki, cadi de Damas, lui dédia des vers lyriques, lui déclarant entre autres choses agréables à l'oreille : « Sultan, votre sabre redoutable vous a soumis Alep pendant la lune de Sépher. Mon esprit, qui lit dans l'avenir, vous prédit une conquête plus brillante dans la lune de Redjeb : la conquête de Jérusalem. »

Institut Kurde de Paris

CHAPITRE XI

LE SEIGNEUR DE KÉRAK

PENDANT que Saladin était à Mossoul, les chrétiens n'étaient pas restés inactifs. Fidèles à leur politique de harcèlement, de razzias en terres musulmanes, de désorganisation des routes caravanières, ils reprirent l'offensive, multipliant les raids jusqu'aux portes de Damas, terrorisant les populations, ne faisant, somme toute, que rendre avec usure ce qu'ils avaient reçu. En septembre 1182, ils pillèrent la région de Bosra, corrompirent l'eau des puits de la grande route de la Caravane sacrée en y entassant toutes sortes de charognes, s'abattirent comme sauterelles sur la riche « terre des Suètes » dont ils avaient été dépossédés, pays sain et fécond dont Guillaume de Tyr décrit avec éloquence les vignes, les oliveraies et les « bonnes pâtures à bêtes ». Ils reprirent le château de Habis Djaldak perdu un mois plus tôt. Les renseignements que donne Guillaume de Tyr sur la prise de cette place tant de fois disputée méritent qu'on les rapporte : « Les Francs arrivèrent avec des tailleurs de pierre qui creusèrent le sommet de la montagne. D'autres travailleurs jetaient à mesure dans le fond de la vallée les quartiers de roche qu'on détachait à grand-peine. Le travail était entravé par des lits de silex qui coupaient le terrain crayeux, car sur ces silex les pics des manœuvres venaient s'émousser, mais d'autres ouvriers, à côté d'eux, réparaient aussitôt les outils ébréchés. Les travailleurs se relayaient nuit et jour. Une partie des combattants avaient dressé son ost sur le sommet de la montagne pour protéger les tailleurs de pierre, tandis que le

Institut Kurde de Paris

reste de la troupe se tenait dans la vallée pour interdire toute tentative de sortie de l'ennemi. Quelques jeunes bacheliers hardis se hasardèrent sur l'étroit sentier et approchèrent de l'entrée des grottes. Cependant, les assiégés, au nombre de soixante-dix mameluks choisis par Saladin parmi ses soldats d'élite, éprouvaient une extrême fatigue de ne pouvoir prendre aucun repos sous les coups continuels des pics qui martelaient les roches au-dessus de leurs têtes. Ils étaient terrorisés à la pensée d'être à tout instant écrasés par l'effondrement des voûtes plus encore qu'à celle de voir soudainement surgir les chrétiens. Sachant qu'ils ne pouvaient espérer recevoir aucun secours de Saladin, parti au loin avec ses armées, ils se décidèrent, après un siège de trois semaines, à céder la forteresse. »

En apprenant la chute de Habis Djaldak, Saladin, de retour d'Alep — il était à Damas le 24 août 1183 — repartait en campagne. Il traversa une fois de plus le Jourdain, fit piller et incendier le village de Bessan abandonné par sa population de colons. Près d'Aïn-Jalut, il surprit une troupe franque conduite par le beau et médiocre Onfroi IV de Toron, fils d'Étiennette de Milly, princesse de la terre d'Oultre le Jourdain, la fameuse *Dame dou Crac* célèbre dans le royaume de Jérusalem. Les musulmans tuèrent un grand nombre de chrétiens, firent une centaine de prisonniers destinés aux marchés d'esclaves de Damas, ne perdant dans cet engagement qu'un seul homme dont le nom a été confié à la postérité par Beha ed-Dîn, secrétaire particulier et historiographe officiel de Saladin. Le 1er octobre 1183, celui-ci, apprenant que les chrétiens marchaient sur le fort de « la Fève » dominant la plaine d'Esdrelon, attaqua leurs avant-postes aux sources dites « Fontaine de Tubanie ». Renaud de Sagette, qui jouait un rôle important dans les affaires du royaume, prit part à ce sanglant combat. Les hommes luttèrent corps à corps, « œil contre œil », rapporte Beha ed-Dîn. Partout où Saladin passait, les villages étaient rasés. Il tenta même de détruire sur le mont Thabor le monastère grec de Saint-Élie. Puis, l'hiver approchant, il donna congé à ceux de ses hommes qui désiraient rentrer chez

Institut Kurde de Paris

eux pour y jouir du produit de tant de rapines. Le 14 octobre 1183, il regagnait Damas.

Après la fin lamentable de son épopée devant La Mecque, après avoir erré pendant des mois comme un misérable, après avoir échappé grâce à un concours de circonstances inouïes à ses ennemis lâchés à ses trousses, le valeureux mécréant Renaud de Châtillon avait regagné ses terres, s'était refait la santé, avait retrouvé ses vigueurs et, dans son redoutable domaine de Kérak, il festoyait en grande compagnie dans l'attente des richissimes caravanes musulmanes qu'il avait bien l'intention de mettre à mal si d'aventure il leur prenait envie de passer à proximité de son horizon. Déjà légendaire, magnifique seigneur, il savait recevoir avec ce faste médiéval qui enchante nos imaginations. On accourait de loin pour voir celui qui rêva de mettre en caisse le corps de Mahomet et de le faire porter en sa principauté afin que tout l'Islam lui payât un tribut pour avoir le droit de venir révérer son saint Prophète. Les succès de sa carrière l'emportaient sur ses félonies, et l'on oubliait vite auprès de lui ses attitudes arrogantes devant « Bédouin le Mésel », infortuné prince que la lèpre venait de rendre aveugle. Pour l'heure, Renaud de Châtillon célébrait les noces de son beau-fils Onfroi IV de Toron avec Isabelle, sœur du roi de Jérusalem. Ayant appris cet événement, Saladin décida qu'il convenait qu'il fût aussi de la fête. Il n'avait pas oublié les beaux tapis volés ni l'injure faite à l'Islam par le sire des terres d'Oultre le Jourdain. En outre, cette forteresse de Kérak, l'une des plus importantes du domaine royal, commandait la grande artère égypto-syrienne empruntée par les caravanes. Cette route était une cause constante de souci pour Saladin, car depuis que Renaud de Châtillon régnait à Kérak, les trafics commerciaux entre Damas et Le Caire se ressentaient de l'état d'insécurité qu'y entretenait l'ancien prisonnier d'Alep. Les convois de marchands, s'ils n'étaient pas accompagnés d'escortes militaires, ne passaient pas. Il en résultait un désarroi préjudiciable aux intérêts des marchands de Syrie et d'Égypte. Aussi, avec son

Institut Kurde de Paris

frère El Malek el Adel et ses contingents égyptiens, son neveu Taqi ed-Dîn, une troupe de Kurdes décidés et un matériel imposant, Saladin vint mettre le siège devant la forteresse de Kérak, dans laquelle une foule joyeuse de barons et de nobles dames, de pitres, de musiciens, de poètes et d'avaleurs delames venus de Jérusalem célébraient par leurs tours et leurs dits les noces de la princesse.

L'art et la nature avaient concouru à rendre cette citadelle imprenable. Construite en 1142 en dures roches volcaniques rouges et noires à peine dégrossies par Payen le Bouteiller, c'était l'une des meilleures défenses du royaume. Se dressant sur un vaste plateau, le Djebel el Téladje (la Montagne de la Neige), éloignée de tout centre, dominant le désert de Transjordanie et les paysages desséchés de la mer Morte, cette impressionnante citadelle communiquait par un seul couloir avec la ville de Kérak remontant à une haute antiquité. C'est de là que partit Ruth la Moabite pour se rendre à Bethléem où elle devait épouser Booz, ancêtre de David. C'est à Kérak (Kir Moab ou Kir Hareseth de la Bible) que David amena ses parents pour les mettre à l'abri des persécutions de Saül. Mesa, roi de Moab, s'enferma dans sa forteresse et tint en échec Joram, roi d'Israël et Josaphat, roi de Juda. Isaïe et Jérémie parlent de Kérak dans leurs immortelles prophéties.

Lorsque ses guetteurs virent paraître au loin l'armée musulmane, Renaud de Châtillon se barricada avec ses gens dans son repaire dont il fit interdire l'entrée aux fuyards des environs ainsi qu'aux femmes et aux enfants de la population chrétienne de la ville basse. Saladin et quelques mameluks surent forcer l'entrée du faubourg, massacrant une partie des défenseurs et des habitants, et ils seraient parvenus au cœur de la forteresse sans le courage d'un chevalier de France qui s'opposa seul, tandis que ses compagnons relevaient précipitamment le pont-levis, à l'assaut des mameluks parvenus jusque-là. Le comte Yvein « faisant de beaux coups à dextre et à senestre », trébuchant sur les morts et sur les mourants, payant de sa vie son acte héroïque, sauva la forteresse. « Ici,

Institut kurde de Paris

écrit M. Paul Deschamps dans son remarquable ouvrage *la Défense du Royaume de Jérusalem*, se place un charmant trait de galanterie et de chevalerie qui marque bien les rapports courtois que pouvaient entretenir, même en temps de guerre, les princes francs et musulmans. Étiennette de Milly, la jeune épousée, envoya à Saladin qui investissait le château, une partie du festin nuptial et, en le faisant saluer par ses émissaires, elle lui rappela le temps où, alors qu'elle était enfant, il était prisonnier dans ce même château et où il la portait dans ses bras. Saladin fut très touché de ce souvenir et il demanda dans quelle tour de la forteresse se trouvaient les nouveaux mariés, et quand on la lui eut montrée, il recommanda qu'on s'abstînt de tirer contre cette tour ou de l'attaquer en aucune manière. » Trait charmant qui n'empêcha pas les mameluks d'éventrer et d'égorger jusqu'à main lasse les malheureux habitants de Kérak pressés devant la porte fermée de la forteresse, ni Saladin de faire incendier la ville basse. Puis il fit monter huit puissants mangonneaux et, nuit et jour, les machines lancèrent leurs lourds projectiles sur la forteresse. Les défenseurs tentèrent de dresser une grande pierrière pour faire échec à celles de Saladin, mais les ouvriers chargés de cet ouvrage étaient à ce point assaillis par les archers musulmans qu'ils durent y renoncer. Les assiégeants étaient si abondamment pourvus de munitions qu'il était impossible de risquer sa tête à un créneau, sans recevoir aussitôt une volée de projectiles. Renaud de Châtillon avait une grande presse d'invités et d'amuseurs dans son château, et ces bouches inutiles en temps de guerre avaient rapidement épuisé les réserves de vivres. Les affamés en bel habit, amollis et décourageants, hantés par les souvenirs de leurs ripailles passées, par leurs pleurs et leurs plaintes suppliaient le sire de Kérak de composer avec Saladin. Mais Renaud de Châtillon, confiant en la solidité des murailles de sa citadelle, redoutant au surplus une entrevue avec l'Ayûbide en raison de l'affaire de la Caravane sacrée de Damas et de ses aventures devant La Mecque, entendait résister, dût-il demeurer seul. Mais il réclama du secours à l'extérieur. Un de ses sergents réussit à s'échapper

Institut Kurde de Paris

pour aller demander au roi son assistance. En même temps, il fit, plusieurs nuits de suite, allumer sur la plus haute tour de Kérak un grand feu, signe de détresse qui pouvait être vu de très loin. Quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau séparent Kérak de Jérusalem, et par temps clair, on peut apercevoir au-delà de la nappe bleue de la mer Morte le mont des Oliviers. Le roi aperçut le signal. Il convoqua aussitôt ses chevaliers, fit allumer à son tour un feu au haut de la tour de David pour rassurer les assiégés, prit la tête de son armée le lendemain, gagna Ségor à la pointe sud de la mer Morte. En apprenant l'approche d'une troupe franque, Saladin détruisit ses machines et leva le siège de la forteresse. Et le roi Baudouin, aveugle et paralysé, fut accueilli avec allégresse par les survivants de Kérak. Il fit réapprovisionner le château, réparer les dommages qu'il avait subis, puis il retourna à Jérusalem. Quant à Saladin, il rentra « triomphalement à Damas », écrit Beha ed-Dîn, juste à temps pour recevoir une robe d'honneur que le calife lui envoyait.

Mais l'été suivant, il revint mettre le siège devant Kérak, avec la ferme intention de s'en emparer coûte que coûte car l'on commençait à murmurer sérieusement dans les souks de Damas contre l'insécurité de la route du Caire qui paralysait les affaires. Nous sommes renseignés de façon précise sur ce second siège par une lettre du roi Baudouin IV adressée au patriarche Héraclius et aux grands maîtres du Temple et de l'Hôpital, alors en Occident où ils étaient partis demander la levée d'une nouvelle croisade. Les chroniqueurs arabes, Ibn al Athir, Beha ed-Dîn, Abû Faradj, Abû Shâma, nous donnent également de nombreux détails. Le 10 juillet 1184, Saladin occupa la ville basse de Kérak. De partout, de Damas, d'Égypte, d'Alep, d'Amida, de Mardin, du Sindjar, ses troupes affluèrent et jamais on ne vit une telle multitude d'hommes dans la région. Les chrétiens se défendirent avec plus d'opiniâtreté que la première fois. Ils ne se contentèrent pas de rester derrière leurs murailles, se montrant agressifs, accablant l'ennemi. Le siège, qui dura un mois, fut meurtrier. Pour venir à bout de Renaud de Châtillon, Saladin fit faire de grands ouvrages

Institut Kurde de Paris

militaires, mangonneaux, tours roulantes, galeries couvertes allant jusqu'au fossé du château. Une lettre imagée du cadi El Fadhel souligne l'importance que les musulmans attachaient à la chute de cette place : « La chute de Kérak, écrivait-il, est l'angoisse qui étreint la gorge, la poussière qui obscurcit la vue, l'obstacle qui étrangle les espérances. Le loup [Renaud de Châtillon] que la fortune a porté dans cette vallée doit être écrasé. Kérak — que Dieu assure le succès final — rappelle ce vers où le poète dit en parlant d'un lion : « Il ne se passe pas de jour qu'il ne dévore de la chair humaine ou ne s'abreuve de sang. » « Les pierres, raconte Abû Shâma, tombent avec ensemble sur le sommet des tours et sur la tête des mécréants; elles atteignent les créneaux et ceux qui les défendent. Nul d'entre eux ne sort la tête sans qu'une pointe de fer ne pénètre dans son œil; l'épée de l'Islam ne quitte le fourreau que pour entrer dans le cou des Infidèles comme dans une gaine qu'elle déchire. Les pierres se prodiguent avec une générosité que rien n'entrave, et parmi les flots de poussière soulevée par les galops de nos cavaliers, l'éclat des lances fait une aurore à la nuit. Nous réduisons l'ennemi à l'extrémité. Les murs de Kérak s'écroulent et le malheur s'abat sur les Infidèles; leurs cottes de mailles lacérées par nos sabres ne recouvrent que des blessures. » Mais, en dépit des enthousiasmes poétiques et des prophéties viriles d'Abû Shâma, les murailles ne s'écroulaient guère et les assiégés tenaient bon. Et, comme la première fois, l'armée royale apparut, se dirigeant à marches forcées vers Kérak l'imprenable. Et, de nouveau, Saladin leva le siège pour se porter à la rencontre de Baudouin le Mésel qui s'était retranché dans les gorges d'El Al, au nord-est de la mer Morte. Il voulut l'amener sur un champ de bataille favorable, à Hesban, puis à Ma Aïn. Les Francs ne se laissèrent pas séduire. Alors les deux armées s'observèrent de loin et disparurent chacune derrière les horizons galiléens.

Pendant que Saladin terrorisait la Galilée pour se venger de ses déboires devant la citadelle de Renaud de Châtillon, l'ombrageux sultan zengîde de Mossoul continuait de frapper

Institut Kurde de Paris

aux portes des palais des princes voisins dans le but de réveiller de vieilles jalousies familiales et de susciter une nouvelle coalition contre le maître du nouvel Islam. Cependant, le calife abbasside Al Nâsir voulut bien proposer sa médiation à Mossoul et à Damas afin de tenter de régler à l'amiable le différend qui les opposait, les Zengîdes s'obstinant à ne pas reconnaître *de jure* l'autorité des Ayûbides en Syrie du Nord et en Mésopotamie. Il confia le soin de chercher un terrain d'entente politique au réputé docteur Bedr ed-Dîn, seul capable de conduire avec tact cette difficile mission par suite de la très grande considération dont il jouissait dans tous les milieux musulmans. Beha ed-Dîn l'accompagnait [1]. Les envoyés du calife reçurent à Damas, où ils arrivèrent le 25 février 1184, un accueil flatteur. Saladin ne ménagea point les honneurs dus à leur rang. Il souhaita que, de retour à Bagdad, ils assurassent le calife de sa piété et de son respect envers la personne du commandeur des croyants. Il était allé à leur rencontre aux portes de Damas, leur avait préparé une réception chaleureuse dans la capitale, les avait logés dans son propre palais, comblés de prévenances. Lorsque, les embrassades et les réjouissances terminées, la délégation aborda la discussion des articles de la paix qui devait régler l'épineuse question des zones d'influence réciproques, Saladin demeura intransigeant. Mossoul faisait valoir de légitimes droits zengîdes sur la Syrie du Nord et la vallée de l'Euphrate; Saladin voulait conserver Alep, le bassin du Khabour et ses protectorats mésopotamiens. Et il mettait comme condition à l'ouverture des pourparlers que le sultan de Mossoul libérât de leur serment d'allégeance les princes vassaux de la région. Il se présentait en demandeur, et non pas en négociateur. Désirait-il, en privant le sultan de Mossoul de ses sujets, le priver de soldats et, sachant que cette condition ne pouvait être acceptée, cherchait-il tout simplement à faire échouer la médiation du cali-

1. Beha ed-Dîn, qui devait par la suite accompagner Saladin dans toutes ses campagnes, était né à Mossoul en 1145. Il fit ses études dans cette ville, puis à Bagdad et il enseigna dans sa ville natale en 1173.

Institut Kurde de Paris

fat? Il savait que la plupart des petites villes de Mésopotamie étaient des fiefs de Mossoul et que, devenues indépendantes, elles seraient fatalement attirées par le pôle politique de Damas. C'est ce que comprit le délégué du sultan de Mossoul, le vizir Kaîmaz, qui rompit poliment les entretiens. Et les plénipotentiaires envoyés par le calife regagnèrent Badgad sans avoir pu fléchir la volonté de Saladin.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE XII

LA QUESTION DE MOSSOUL

Le malheureux Kaîmaz, qui avait défendu les intérêts de Mossoul comme s'ils avaient été les siens, paya de sa personne l'insuccès des négociations de Damas. Dès son retour à Mossoul, il fut dépouillé de sa charge de vizir, de ses biens et de ses femmes, mis aux fers sans plus de procès. Mais il avait de fervents partisans et l'injustice du sultan apparut si évidente que Mossoul fut bientôt à feu et à sang. Les troubles gagnèrent les villes de la province. Çà et là les émirs se rebellèrent. Et le calife de Bagdad lui-même s'empara de l'un des fiefs de Mossoul, faisant ainsi la guerre au sultan de Mossoul en même temps qu'il priait Saladin de lui accorder la paix. Devant l'ampleur de cette révolte et de ses conséquences politiques, le prince de Mossoul, Izz ed-Dîn Masûd, gracia son vizir, lui restitua ses pouvoirs et fit supplicier les émirs qui s'étaient acharnés à perdre Kaîmaz. Ce dernier eut tôt fait de se venger des émirs récalcitrants, de ces roitelets à l'affût des querelles dynastiques et des intrigues ténébreuses des favoris, et pour leur montrer son ire il incendia les domaines de l'un d'entre eux. Celui-ci, Mozaffer ed-Dîn, prince d'Arbela, dépêcha sur-le-champ un courrier à Saladin pour lui demander l'appui de son amitié et de ses armes. Il lui proposait en outre le paiement d'une somme de cinq mille dinars pour contribuer au financement d'une nouvelle expédition contre Mossoul.

Sans tarder, Saladin reprit le chemin de l'Euphrate. Il

Institut Kurde de Paris

estima les profits qu'il pouvait tirer des mésententes chroniques entre Mossoul et les sultanats gravitant autour d'elle. Le 25 mai 1185, il était à Harran. Quatre jours plus tard, il fit arrêter l'émir d'Arbela sous le prétexte qu'il avait tenu des propos urticants sur sa personne et celles des Ayûbides, mais en réalité parce que les cinq mille dinars, tout séduisants qu'ils fussent, n'étaient pas plus réels que l'un de ces mirages dont la région abonde. Il lui retira le gouvernement et les revenus des villes de Harran et d'Édesse, puis, l'or étant peut-être arrivé sur ces entrefaites, il remit l'émir d'Arbela en liberté, le combla d'honneurs et l'attacha à sa fortune. Il rencontra ensuite à Ras el Aïn un ambassadeur de l'un de ses protégés mésopotamiens qui le prévenait que les différents princes du Roum, de Perse, du Kurdistan, d'Arménie, de Médie, s'inquiétaient de la présence dans la vallée de l'Euphrate des troupes syriennes et qu'ils s'étaient jurés de marcher contre elles à la tête de leurs forces associées si Saladin n'abandonnait pas ses projets contre Mossoul. Ils craignaient que la chute de cette ville ne fût le prélude de l'invasion de leurs territoires. Ces menaces furent sans effet. Brûlant les étapes, Saladin reparut sous les murs de Mossoul. Izz ed-Dîn Masûd tenta de l'apitoyer. Il envoya vers lui sa mère, accompagnée d'un choix heureux d'adolescentes, afin d'implorer sa clémence et la paix. Saladin se montra galant, combla la délégation féminine de délicates prévenances, lui témoigna son respect, offrit des cadeaux, mais n'accorda rien de ce qu'elle demandait. En vain, la mère du sultan de Mossoul chercha-t-elle à l'émouvoir : « Nous ne réclamons point, lui dit-elle, la reconnaissance de nos droits sur la Syrie et l'Égypte. Dieu vous a donné ces royaumes. Étendez-en les limites du côté des Francs, qui sont les ennemis de notre religion, mais que l'Euphrate vous serve au moins de frontière à l'orient. Rendez-nous les villes de Mésopotamie et permettez que les gouverneurs zengîdes, autrefois vos maîtres et vos bienfaiteurs, règnent paisiblement dans ces régions. » Saladin fut intraitable. Il renvoya ces dames et fit élever les machines de siège autour de Mossoul. Pour priver d'eau ses habitants, il voulut détourner

Institut Kurde de Paris

le cours du Tigre. Ses troupes étaient occupées à ces travaux grandioses lorsqu'un événement imprévu lui fit espérer la possession de l'Arménie. En juillet 1185, le roi de l'État chrétien d'Arménie mourut. Il fut remplacé sur le trône par l'un de ses officiers nommé Begtimur. Mais le roi de l'Azerbidjan, l'une des plus belles provinces de la Perse, convoitait l'héritage et, traitant Begtimur d'imposteur, il marcha contre Khelat, petit ville arménienne située à la source de l'Euphrate, dans le dessein de destituer Begtimur et de s'approprier ses terres. Begtimur, quoique chrétien, s'adressa à Saladin, lui déclarant avec emphase qu'il préférait « lui livrer l'Arménie plutôt que de la voir tomber sous le joug des Perses et être admis au nombre de ses serviteurs ». Le sultan de Damas fut sensible à cette offre. Devenu l'arbitre des conflits, protecteur des intérêts d'une nuée de petits princes, il entendait utiliser au profit de son œuvre politique toutes ces rivalités providentielles. Aussi expédia-t-il d'urgence dans la capitale arménienne le juriste Aïsa accompagné de scribes afin de coucher sur le papier d'aussi belles propositions et il leva le siège de Mossoul, impatient de recevoir ce nouveau royaume. Cependant, le roi de l'Azerbidjan l'avait devancé. Il était arrivé avant les ambassadeurs de Saladin aux portes de Khelat et Begtimur, auquel il avait donné l'une de ses filles en mariage, fut contraint de choisir entre son beau-père et Saladin. Celui-ci était encore loin. D'ailleurs, il n'y avait pas à hésiter, le beau-père menaçant de couper la tête du gendre et de réduire le pays en cendres s'il refusait de se soumettre. Aussi Begtimur accorda au roi de l'Azerbidjan tout ce qu'il voulait et lorsque les délégués syriens arrivèrent, il était trop tard : l'Arménie venait de trouver son maître. Saladin apprit ceci à Miafarekîn, dont il s'était emparé après de violents combats. Il rebroussa chemin et, pour la troisième fois, il installa ses troupes devant Mossoul. On était alors au milieu de l'été pendant lequel les chaleurs, dans ces régions, sont torrides. Saladin tomba gravement malade. Son état empira de jour en jour et les médecins accourus à son chevet désespérèrent de le sauver. Ils lui ordonnèrent de se rendre immédiatement

Institut Kurde de Paris

à Harran dont le climat tempéré et l'air salubre « pouvaient adoucir sa fin ». Porté en litière, délirant déjà, il perdit plusieurs fois connaissance en cours de route et son entourage ne croyait pas qu'il arriverait vivant aux portes de la ville. Le bruit de son agonie se répandit aussitôt en Syrie et à Mossoul. Les gens de Mossoul se réjouirent naturellement et festoyèrent pour célébrer l'événement. Seul, le vizir Kaîmaz songeait opportunément aux intérêts de l'État. Il fit valoir à Izz ed-Dîn Masûd que, loin de partager l'exubérance du menu peuple, il convenait de profiter des dernières clartés du moribond pour lui arracher la signature de la paix. « Si Saladin meurt, expliqua-t-il à son souverain, les engagements que vous allez prendre n'auront aucune valeur, parce qu'il ne sera pas plutôt enterré que les Ayûbides s'arracheront son empire. Les frères dévoreront les fils, les cousins accoureront eux aussi. Vous pourrez alors profiter de ces querelles familiales pour reprendre ce que vous fûtes contraint de céder sous la pression des nécessités. Si Saladin, ce qui paraît impossible, ne rend pas son âme à Allah, vous trouverez non pas en lui un ennemi acharné à votre perte, mais un allié puissant, dont on aurait tort de méconnaître les mérites. Ainsi, vous êtes certain de conserver ce qui demeure de vos États et vous procurerez à vos sujets, las de cette guerre interminable, le repos auquel ils aspirent. » Ce raisonnement prévalut dans l'esprit du sultan. Il envoya une ambassade à Saladin, chargée de négocier la paix de toute urgence. Saladin, surmontant ses défaillances physiques, la reçut avec fermeté. Il accorda la paix au seuil de la mort, mais à des conditions telles qu'il aurait pu les imposer si, maître de Mossoul, il eût tenu Izz ed-Dîn Masûd dans les fers. Il exigea la capitale du Kurdistan, la Mésopotamie; il imposa que la souveraineté des Ayûbides fût reconnue dans les provinces qu'il consentait à laisser sous le contrôle administratif de Mossoul et que la *khotba* fût prononcée en son nom dans les mosquées de Mossoul. Et Izz ed-Dîn Masûd, qui croyait bien que la mort de Saladin réduirait à néant ces clauses draconiennes, signa cette paix qui faisait de lui un vassal de Damas. Mais Saladin, autour duquel

Institut Kurde de Paris

on ne parlait plus qu'à voix basse, se rétablit peu à peu, au grand ébahissement de ses familiers.

Cependant l'annonce de sa mort avait couru prématurément les pistes caravanières, consternant le peuple syrien. Les fils et les frères pleurèrent le disparu et songèrent à son héritage politique. L'émir de Homs, Nâsir ed-Dîn Muhammad, fils du fameux Shirkûh qui avait emporté son jeune neveu réticent sur le chemin de l'Égypte et de la gloire, décida de prendre possession de la Syrie et de se faire proclamer sultan. Il tenta de gagner à sa cause les gouverneurs des principales villes. Il paya cher son imprudence car il fut empoisonné sur l'ordre de Saladin qui confia le gouvernement de Hama à Asad ed-Dîn Shirkûh, petit-fils de son oncle, âgé de douze ans. Les historiens arabes rapportent que Saladin l'aima beaucoup. Un jour, l'ayant interrogé sur ses études et principalement sur ses connaissances coraniques, cet enfant lui répondit : « Seigneur, j'en suis à ce passage où il est écrit que ceux qui pillent les richesses des orphelins sont dévorés par un feu cruel qui les consumera dans ce monde en attendant qu'ils soient brûlés en enfer. » Ils ajoutent que Saladin sourit et feignit de ne pas comprendre que le jeune Shirkûh exprimait ainsi l'opinion de tous ceux qui pensaient que la fortune politique de Saladin avait été volée au fils de Nûr ed-Dîn.

***

Le 23 mai 1186 Saladin rentrait à Damas. Maître d'Alep dont il confia l'administration à son fils El Melek ez Zaher, de Mossoul, de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Égypte, il était plus puissant que jamais. Le vainqueur fut reçu dans l'allégresse générale. Il avait rendu sa force à l'Islam. Un groupe d'États arabes entourait aux trois quarts le royaume latin de Jérusalem et désormais Saladin, artisan de cette œuvre, pouvait envisager avec sérénité l'avenir, achever l'édification de cet empire qui s'étendait des rives du Nil jusqu'à celles du Tigre en portant le coup de grâce aux États francs, déjà ébranlés par les rivalités de ses princes qui, obstinément aveugles, ne

Institut kurde de Paris

voulaient pas voir la terre se dérober sous leurs pas. Les énergies de l'empire musulman vont être mobilisées, les volontés vont s'unir dans la plus sanglante des guerres saintes, auprès de laquelle les précédentes campagnes de Saladin feront figure de promenades militaires. Une lutte, qui peut être considérée comme la préface des luttes futures entre l'Islam et l'Occident, va commencer entre deux mondes, impitoyable de part et d'autre.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE XIII

LE POINT CRITIQUE DES CROISADES

QUELLE était, à ce moment, la situation de la chrétienté en Orient? On était loin des temps héroïques de la croisade populaire, conduite par les Pierre l'Ermite, les Gautier Sans-Avoir, les Gérard de Martigues, les Godefroy, les premiers Baudouin, l'Angevin Foulque qui, malgré des difficultés sans nombre, avaient su entraîner des foules exaltées vers l'Orient biblique, évangélique, celui des patriarches et des apôtres, vers cette terre de Judée « qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah et les épouvantements de la mort [1] », vers cette Jérusalem ruisselante de lumière à laquelle ils avaient tant rêvé au fond de l'Occident. Jérusalem! C'est pour voir tes saintes murailles se dresser derrière les grises montagnes judéennes, c'est pour gravir les collines éboulées du Calvaire et de Sion, pareilles à l'amoncellement des ossements de cent siècles, que se mit en marche la colossale émigration médiévale. La Palestine était alors la terre des combats où un monde nouveau se formait, se purifiait dans le sang de ses manants et de ses preux, heureux, avant de mourir de fièvre ou de faim, de voir surgir au loin, toutes dorées par des soleils millénaires, les tours de la cité de David. Jérusalem, pour les imaginations troublées par les récits de nombreuses générations de pèlerins, n'était-ce point aussi l'Orient avec ses cités légendaires, ses paradis enluminés, ses bazars et leurs trésors et l'immense croix lumineuse que certains avaient vue grandir démesurément dans le ciel, par des nuits aussi douces que les nuits du commen-

1. Chateaubriand, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Institut Lindo de Perlo

cement du monde? Terre Sainte où le Verbe s'était incarné! Terre aussi où tant de civilisations ont laissé leurs temples, le souvenir émouvant de leurs dieux et de leurs épopées, celui de leurs triomphes et de leurs labeurs, l'éternel témoignage des tombeaux et des acropoles. Une foi brûlante soutenait, exaltait alors le zèle de ceux qui se croisaient, abandonnant leurs familles, leurs biens, leur tranquillité, pour connaître des épreuves et des fatigues surhumaines dans cette lente traversée des royaumes qui les séparaient de Jérusalem. Dans cet élan des peuples vers un haut idéal religieux, certes unique dans l'histoire du monde, dans cette communauté spirituelle des pèlerinages armés, dans cette transfiguration des humbles et des rois passionnément épris de Dieu, l'Europe catholique s'est couverte d'une gloire impérissable. Mais les temps du sacrifice pur étaient passés. On était loin, un siècle plus tard, des exaltations du concile de Clermont, et des disciplines des premiers départs quand la brillante et batailleuse noblesse entrant dans les ordres de chevalerie apprenait non seulement à commander, mais aussi à obéir, et était jalouse de ses titres conquis pendant la Première Croisade et recherchés par les plus illustres représentants de l'aristocratie française. Les temps étaient changés. Une noblesse franque, des ordres militaires religieux s'étaient fixés sur la terre syrienne. L'organisation féodale se développa sans le salutaire contrepoids de la situation historique qu'avait acquise la royauté occidentale. Par bonheur, les Baudouin, les Amaury furent des princes intelligents et valeureux. Mais l'assurance des groupes féodaux solidement installés dans leurs principautés expliquent les innombrables restrictions à l'autorité, aux prérogatives des rois latins. Le souverain de Jérusalem, occupant le sommet d'un savant édifice féodal, reste confiné dans son domaine héréditaire de la Palestine et de la Phénicie méridionale. Il n'en sort que pour remplir sa mission de providence féodale, réparer si possible les imprudences et les échecs de ses vassaux. Il intervient chez eux aux époques de crise pour les assister, les défendre contre les ennemis extérieurs, assumer la baillie au moment des vacances dynastiques, remplir son rôle d'artiste à l'occasion

Institut Kurde de Paris

des contestations portées devant la Cour suprême. L'origine, le but des Croisades, le concours éclairé que leur accorda la Papauté, toutes ces raisons devaient assurer au clergé d'Orient une situation privilégiée. Aussi le patriarche de Jérusalem intervient-il directement dans les affaires du royaume et parfois même il dépasse ses droits. En outre, subissant l'influence du milieu oriental, dans lequel il avait été si brusquement transplanté, si différent de celui des couvents et des monastères européens, le clergé avait peu à peu perdu la rigidité de ses vertus et il offrait des exemples fâcheux d'une certaine indépendance nuisant à son action spirituelle. En revanche, il était devenu un grand possesseur de biens. Héritier d'innombrables donations dues à la piété des fidèles et des princes, il possédait au Levant de richissimes domaines. Cette situation d'ailleurs n'offrait rien d'anormal, en Orient moins qu'ailleurs, car à la même époque la presque totalité de la ville de Damas était constituée en biens *waqf* au bénéfice des mosquées et des sanctuaires musulmans. Mais il s'était acquis de la sorte une situation particulière dans ce monde sensible de l'Orient chrétien du XIIe siècle. Certains ordres n'hésitaient pas, sans prendre l'avis de Jérusalem, à conclure des accords locaux avec les ennemis de leur religion et de leur race. Ils vendaient leur protection aux marchands arabes et les pratiques substantielles d'un système compliqué de taxes, de péages, de douane, de monopoles, de droits régaliens, entretenaient des revenus qui dépassaient, et de fort loin, ceux du roi et de sa cour. Au sommet du majestueux édifice que les ordres religieux avaient élevé dans la Syrie franque se trouvait le patriarche de Jérusalem dont le roi tenait sa couronne. La situation et le rôle d'un tel personnage n'auraient jamais dû être confiés qu'à l'un de ces prélats austères dont l'histoire de l'Église nous a donné maint exemple. Or, en ces heures troublées pendant lesquelles la chrétienté d'Orient tout entière était menacée par Saladin, un mauvais patriarche se trouvait à la barre : Héraclius ayant reçu pour prix de sa fidélité à sa maîtresse, Agnès, mère du roi, l'archevêché de Césarée et le patriarcat de Jérusalem. Ce malheureux prélat oublia vite les faveurs de celle qui l'avait

Institut Kurde de Paris

conduit au sommet des honneurs et il ne se gêna point pour afficher sa nouvelle conquête d'une grande beauté, Pâque de Riveri, femme d'un marchand de Naplouse qu'il fit empoisonner à Jérusalem. Un exemple venu de si haut devait porter ses fruits amers et les anciens historiens des Croisades ont décrit complaisamment les mœurs qui s'installèrent alors dans la ville sainte. Ainsi le pouvoir royal est limité par ceux du patriarcat, des grands vassaux, des ordres chevaleresques et religieux et même par celui des bourgeois dont l'approbation était requise pour tous les actes intéressant la sécurité du royaume. C'était là le vice majeur d'un système politique devant se concilier une foule d'intérêts contradictoires. Nulle part le régime féodal ne s'est montré aussi indépendant qu'en Terre Sainte, où la véritable puissance appartenait à la cour des liges dont faisaient partie les vassaux et même les arrière-vassaux, intervenant à chaque instant dans le gouvernement du royaume, dans la conduite de sa politique, exerçant le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire, comme le prouvent les fameuses Assises de Jérusalem, rédigées à l'époque de Saladin. Aussi l'autorité royale était-elle réduite à sa plus simple expression. Entouré d'une nuée d'intermédiaires soutenant la politique de leurs intérêts, le roi ne pouvait, au centre d'un réseau serré d'intrigues qui se nouaient continuellement autour de lui, étendre son action qu'en des limites trop étroites pour qu'elle fût efficace. Il ne pouvait rien décider sans l'approbation des prélats, des marchands, des feudataires turbulents, et un Baudouin V, prince d'une rare énergie sur le champ de bataille et d'une grande clairvoyance politique, était impuissant dès qu'il s'agissait de résoudre les problèmes inquiétants de l'avenir du royaume assailli par l'islamisme qui, par l'épée de Saladin, triomphait et menaçait Jérusalem. Au lieu de se consacrer aux tâches urgentes des dangers immédiats, il passait son temps à apaiser les querelles, à satisfaire les égoïsmes des membres influents d'une communauté divisée et meurtrie par ses récents échecs, plus aveugles dans leur inconscience que ce malheureux Baudouin le Mésel qui, lui, voyait tomber le feu du ciel sur Jérusalem pour la purifier de ses impuretés.

Institut Kurde de Paris

Le jeune roi, dont la pure figure se détache si lumineusement dans ce siècle chargé de drames pour les États latins d'Orient, le seul certainement qui aurait pu agir avec assez d'énergie afin de sauver Jérusalem du désastre, s'éteignait peu à peu, rongé par son mal incurable. Malgré la flamme ardente qui lui brûlait le cœur, malgré les ravages d'un autre mal que le sien dont il voyait les effets grandir autour de lui, malgré son désir de demeurer à la tête de la chrétienté en des heures tragiques dont il pressentait l'imminence, il fut contraint d'abandonner le pouvoir. Pour assurer la succession au trône de Jérusalem, il maria sa sœur aînée à Guy de Lusignan auquel il confia la baillie du royaume. Ce choix n'eut pas l'heur de plaire aux barons et il suscita de nouvelles discordes. Le comte de Tripoli, Raymond III, prenant la tête du parti des mécontents, prétendit avoir plus de droits à la régence que Guy de Lusignan. Il quitta bruyamment la cour, s'arma contre elle, entraînant avec lui un grand nombre de féodaux rebelles à leur roi. Ses manœuvres furent favorisées par l'incompétence militaire de Guy de Lusignan, publiquement tenu pour responsable des progrès de Saladin. Les choses menaçaient de se gâter sérieusement et Baudouin IV, ne voulant à aucun prix être l'artisan de la ruine de la communauté franque de Syrie, céda devant la coalition de ses vassaux. Il dépouilla son beau-frère des fonctions qu'il venait de lui confier, lui retirant la régence, cassant même son mariage avec sa sœur. Ce fut alors au tour de Guy de Lusignan de se révolter. Il partit s'enfermer dans Ascalon et arma la garnison de la ville contre le roi. Baudouin le somma de comparaître devant un tribunal de chevaliers et de prélats pour juger sa félonie. Guy de Lusignan lui répondit en ravageant la région de Darum, massacrant d'inoffensifs nomades qui faisaient paître leurs troupeaux sous la sauvegarde royale. Le roi de Jérusalem marcha contre Ascalon. Il y trouva les portes closes et bien fermées. « Il appela et ordonna qu'on lui ouvrît, rapporte Guillaume de Tyr. Trois fois il toucha de sa main la porte principale, mais nul ne vint. Les bourgeois de la ville étaient montés sur les murs et ils attendaient. » Baudouin IV fut plus heureux à Jaffa qu'il

Institut Kurde de Paris

reprit à son ancien beau-frère. A Saint-Jean-d'Acre il réunit le Parlement pour condamner le comte séditieux dont la mauvaise cause trouva tout de même des défenseurs en les personnes illustres du patriarche de Jérusalem et des grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital. Mais la fin de ce grand roi approchait et ne voulant pas que sa mort servît de prétexte à de violentes querelles pour la possession du trône, il confia la baillie du royaume au comte de Tripoli et désigna pour lui succéder Baudouin V, « Bauduinet » comme l'appellent les *Gestes des Chiprois*, un enfant de cinq ans, né du premier lit de sa sœur Sibylle avec le marquis de Montferrat. « Il fut décidé devant le mourant, écrit René Grousset, que si l'enfant disparaissait avant dix ans, Raymond III conserverait quand même la régence jusqu'à la fin de ces dix ans pour permettre au Pape, à l'empereur germanique, au roi de France et au roi d'Angleterre de décider entre les droits des deux filles d'Amaury : Sibylle et Isabelle. » Peu de temps après avoir pris des ultimes dispositions qui assuraient la légitimité de la dynastie angevine sur le trône de Jérusalem, en mars 1185, le roi lépreux mourut. Une noble figure disparaissait de l'horizon politique syrien, un très grand roi chrétien succombait en pleine jeunesse et son royaume allait s'effondrer parmi les tumultes d'une guerre sans pitié. Et il ne se trouva personne, parmi tant de fiers personnages désireux de se signaler à l'attention de la postérité, pour coordonner les efforts, organiser la défense du royaume de Jérusalem, sauver le Saint-Sépulcre dont ils avaient la garde. Saladin n'aura qu'à paraître à la tête de ses mameluks pour écraser en quelques heures, en la mauvaise journée de Hattîn, la chevalerie franque conduite au carnage par des princes imprévoyants. Il n'aura qu'à paraître en Palestine pour la conquérir en quelques jours, marchant de victoire en victoire jusqu'à l'anéantissement presque total du royaume de Jérusalem.

L'un des premiers actes du régent fut de signer une nouvelle trêve de quatre ans avec Saladin. Il espérait ainsi gagner du temps. Aussitôt après, il envoya une ambassade en Europe,

Institut Kurde de Paris

composée des grands maîtres des Templiers et des Hospitaliers et du patriarche de Jérusalem, afin de solliciter des secours et de souligner l'extrême gravité de la situation des États latins du Levant. Les prélats s'embarquèrent à Jaffa et arrivèrent heureusement à Brindes. Le pape Lucius III et Frédéric Barberousse se trouvaient alors à Vérone. Le Germain promit d'accorder ce qu'on lui demandait et n'envoya pas un lansquenet. Quant au vicaire du Christ, il distribua un certain nombre d'indulgences et des lettres de recommandation. Après avoir célébré les obsèques du Grand Maître du Temple qui mourut à Vérone des suites d'une épidémie, les deux autres ambassadeurs ne se découragèrent pas et ils se rendirent en France où régnait alors Philippe Auguste. Ils arrivèrent à Paris et présentèrent au roi, avec les lettres du Souverain Pontife, les clés de la ville de Jérusalem, de la Tour de David et du Saint-Sépulcre. Philippe Auguste, sincèrement ému par le récit des malheurs des chrétiens d'Orient, voulut immédiatement prononcer le vœu des Croisés et s'embarquer pour la Terre Sainte. Son entourage le déconseilla de prendre une résolution si précipitée. Les envoyés de Jérusalem se rendirent alors en Angleterre auprès d'Henri II. Celui-ci accueillit le patriarche et son compagnon avec beaucoup d'honneur, mais Héraclius eut la mauvaise idée de lui reprocher durement sa conduite envers l'Église catholique. Il osa même l'accuser publiquement de l'assassinat de l'archevêque de Cantorbery, et il lui reprocha les *Constitutions de Clarendon* qui limitaient la juridiction des tribunaux ecclésiastiques. Et comme le monarque, d'un naturel assez ombrageux, lui faisait remarquer en termes peu diplomatiques combien il était surpris de l'entendre propager de tels propos, l'impudent prélat élevé au patriarcat de Jérusalem par sa maîtresse lui répondit : « Vous pouvez vous livrer sur moi à vos emportements ordinaires. Vous pouvez me traiter comme vous avez traité mon frère Thomas Becket. Après tout, il m'est indifférent de succomber en Syrie sous les coups des Sarrasins ou d'être ici massacré par vous qui êtes plus méchant qu'aucun de ces barbares. » On conçoit sans peine que le roi d'Angleterre, qui

Institut Kurde de Paris

n'était certes pas un saint, se sentît peu disposé à accorder à un tel ambassadeur les secours qu'il était venu solliciter avec l'appui de la lettre papale. Ainsi Héraclius, qui s'était vanté, en quittant la Terre Sainte, de ramener derrière lui les rois de France et d'Angleterre, s'en revint comme il était parti. Et le royaume de Jérusalem ne put espérer nul secours de l'Occident, hormis les indulgences pontificales. L'insuccès de la mission du patriarche consterna les communautés franques de Syrie qui se voyaient abandonnées, livrées à la merci du conquérant kurde. Comme si une pareille déception n'était point suffisante pour accabler les malheureux chrétiens d'Orient, un événement inattendu replongea la Palestine dans de nouveaux troubles. En 1186, « Bauduinet » mourut subitement à Saint-Jean-d'Acre. Sa dépouille reposa auprès de celle de Godefroi, et sa tombe fut la dernière tombe royale placée au pied du Calvaire. De perfides langues prétendirent que Sibylle avait fait empoisonner son fils pour installer sur le trône son second mari, Guy de Lusignan. D'autres accusèrent le comte de Tripoli d'avoir fait assassiner l'enfant royal. Quoi qu'il en fût de ces rumeurs, une seule question se posait à l'esprit des principaux candidats à la couronne : qui allait régner? Sibylle intrigua. Elle se rendit immédiatement à Jérusalem pour s'asseoir sur le trône de ses pères, devançant ainsi le comte de Tripoli qui accourait, lui aussi, vers la cité sainte, à brides abattues. Cependant, sur le conseil de Joscelin III de Courtenay, oncle de Baudouin IV et tuteur du défunt roi, le comte de Tripoli réunit à Naplouse ses créatures et brigua leurs suffrages pour se faire offrir la couronne. Tandis que les barons délibéraient, un messager de Sibylle se présenta à eux, les instruisant que, étant fille aînée du roi Amaury, sœur et mère des deux derniers rois, elle était la légitime héritière du trône, et leur faisant part du désir de la future reine de Jérusalem qui les priait d'assister aux fêtes de son couronnement. Le comte de Tripoli fit répondre que lui et les principaux seigneurs de son parti consentiraient volontiers à reconnaître son titre de reine si elle répudiait Guy de Lusignan et épousait ensuite un homme capable de commander l'armée franque et de

Institut Kirde de Paris

défendre sérieusement le royaume de Jérusalem. L'astucieuse Sibylle accepta cette condition et elle fit jurer à tous les grands féodaux de reconnaître pour souverain l'homme qu'elle choisirait pour époux. Héraclius, qui connaissait ses véritables intentions, prononça la sentence de divorce. Guy de Lusignant était répudié. Ayant alors été reconnue sur le trône de Jérusalem, Sibylle fit préparer les fêtes de son avènement, et reçut solennellement dans l'église du Saint-Sépulcre la couronne des mains du patriarche, qui lui prêta serment de fidélité et d'obéissance au nom du clergé et du peuple, et lui demanda de partager l'honneur de régner avec celui qu'elle jugerait le plus digne. « Mon choix est fait, répondit-elle en prenant sa couronne et en la plaçant sur la tête de Guy de Lusignan. » Et elle ajouta, en s'adressant à ce dernier : « Je vous choisis pour mon roi et mon maître, et pour celui de Jérusalem, parce que l'homme ne doit pas se séparer de ce que Dieu a uni. » Cette « Journée des Dupes » provoqua un scandale dont on peut retrouver l'écho dans ce que répondit le frère de Guy de Lusignan que l'on informait de cet événement : « Ces gens qui ont fait mon frère roi m'auraient donc fait Dieu s'ils m'avaient connu! » Le comte Raymond de Tripoli ne tarda pas à manifester sa colère. Il se retira dans sa principauté. Désormais, la guerre était sournoisement déclarée entre lui et Guy de Lusignan, « ce cadet sans liard, sans lien avec la noblesse syrienne ». Ainsi, devant des frontières menacées, face à un ennemi redoutable et ambitieux qui avait refait l'unité politique du monde musulman d'Orient, la chrétienté était divisée en deux camps haineux prêts à se précipiter l'un sur l'autre sous les regards réjouis des Infidèles. Saladin dut manifester sa joie en apprenant cette bonne nouvelle. En politique avisé, il veilla à ce que cette rivalité soit soigneusement entretenue. Il proposa même au comte de Tripoli de s'associer avec lui, lui promettant pour prix de cette trahison le trône de Jérusalem. Pour l'appâter, il plaça son fils Afdal sur les bords du Jourdain, avec sept mille hommes. Guy de Lusignan comprit qu'il était préférable, dans l'intérêt commun, de composer avec son dangereux vassal et il

Institut Kurde de Paris

lui fit demander sous quelle forme une réconciliation était possible entre eux. L'accord tardait à se réaliser. Cependant, qu'ils appartinssent au clan de Guy de Lusignan ou à celui de Raymond de Tripoli, les chrétiens de Jérusalem allaient bientôt avoir d'autres soucis en tête. En effet, l'inoubliable condottiere Renaud de Châtillon venait encore de faire des siennes. Revenu au premier plan de l'actualité politique, il allait précipiter les événements qui se préparaient en faisant enlever sur ses terres une nouvelle et importante caravane damascène revenant d'Égypte, poussant même l'inconvenance de répondre aux riches négociants qu'il emmenait en captivité dans son repaire de Kérak et qui protestaient en invoquant la paix qui régnait entre Francs et Musulmans : « Que Mahomet vous délivre maintenant! » Au nombre des captifs se trouvait, selon le Continuateur de Guillaume de Tyr, la propre sœur de Saladin. Celui-ci, s'inspirant de l'éthique de l'Islam condamnant la perfidie, même à l'égard des non-musulmans, dépêcha aussitôt un message impératif à Renaud de Châtillon pour lui ordonner de libérer sans délai les marchands de Damas et de leur restituer leurs biens. Le sire de Kérak, décidément de bonne humeur, répondit qu'il garderait ses captifs jusqu'à « ce qu'ils aient sué leur or ». Saladin demanda alors au roi de Jérusalem la réparation d'un tel attentat contre la paix. Guy de Lusignan s'empressa de chapitrer son vassal qui se moquait bien de Dieu et du diable et qui prétendait être maître de sa terre comme le roi l'était de la sienne, et que pour son compte il n'avait pas signé de trêve avec les Sarrasins. Hélas, ainsi que l'écrit plus loin le Continuateur de Guillaume de Tyr, « la prise de ceste carevane fut l'achoison de la perdicion dou roiaume de Jérusalem ». En effet, Saladin, sur l'ordre du calife de Bagdad, fit prêcher la guerre sainte dans tout l'Islam, et les terres chrétiennes furent considérées comme pays de guerre : *dâr al harb* [1].

1. La géographie musulmane présente, outre la division du monde en sept climats, une autre division plus tranchée : celle du territoire musulman et du territoire de guerre. Sont rangés dans la seconde catégorie tous les pays où l'infidélité règne encore parmi les habi-

Institut kurde de Paris

Dès la proclamation du *djihâd*, le prince d'Antioche, Bohémond III, se désolidarisa des autres États latins du Levant. Afin de ne pas être confondu dans la ruine de Jérusalem, il signa un pacte de neutralité avec Saladin, et devait se montrer, pour sa plus grande honte, fidèle à sa trahison. Tranquillisé de ce côté, le sultan de Damas se prépara à envahir la Palestine.

Telle était la situation lamentable de la chrétienté d'Orient en ces sombres années de la fin du XIIe siècle. Une cour décadente était incapable de secouer la tutelle anonyme de ses vassaux de robe et d'épée. Sur le trône de Jérusalem se trou-

tants, bien que la sommation de faire profession de l'Islam leur soit parvenue (cf. Goldziher, *Le Dogme et la Foi de l'Islam*). C'est le *djihâd*, la guerre sainte ordonnée par le Coran. Mahomet a emprunté cette notion de guerre sainte dans la Bible. La Bible, on le sait, distingue entre une « guerre volontaire » et une « guerre imposée » que l'on a le devoir de faire à la demande de Dieu. On peut, dans une guerre volontaire, s'arranger à l'amiable avec son ennemi en lui proposant des conditions de paix. Une guerre religieuse doit être poursuivie jusqu'à la destruction totale de l'ennemi (à remarquer que ce que l'on a appelé de nos jours « guerre totale » n'est certes pas une nouveauté). Selon la théologie coranique des conditions précises doivent être remplies pour une guerre sainte, certaines d'entre elles pour la guerre sainte contre les païens — Indous, Bouddhistes — d'autres pour la guerre sainte contre les « peuples du livre », les monothéistes, c'est-à-dire les Chrétiens et les Juifs. C'est le calife, défenseur de la loi, qui déclare la guerre sainte. C'est lui seul, dans sa sagesse transcendante, qui peut donner le signal du *djihâd*. Une fois cette guerre déclarée, chaque musulman, sans exception, quel que soit le pays qu'il habite, est tenu d'y participer, non pas nécessairement en s'engageant dans l'armée califale, car il peut se contenter, aussitôt la proclamation du *djihâd*, d'assaillir et d'assommer les Juifs et les Chrétiens où qu'il les trouve. A côté de l'idéologie de la guerre sainte il y a aussi, il faut le dire, à la base du magnifique élan religieux, les appétits plus vulgaires, la notion que la guerre sainte, si elle plaît à Dieu, apporte aussi des biens matériels appréciables avec le butin qu'elle permet de faire. Prendre part à la guerre sainte est l'un des sept devoirs religieux du musulman. Selon la lettre du Coran, c'est le plus grand et le plus sacré, le « chemin du martyre ». Et de même que chaque pécheur chrétien savait que les plus grands crimes lui seraient pardonnés s'il faisait coudre la croix rouge sur son épaule et s'il partait vers Jérusalem, de même le Coran enseigne que tous les péchés seront pardonnés au musulman qui se fait tuer au cours d'une guerre sainte contre les Infidèles.

Institut de Paris

vait une femme, Sibylle, ayant imposé pour roi un prince sans valeur, choisi pour ses dons d'alcôve. L'autre sœur du roi, Isabelle, allait épouser un seigneur insignifiant et de mauvais conseil. La reine-mère, légère, cupide, amoureuse du patriarche, n'intervenait qu'en faveur de sa camarilla de courtisans parfumés et insipides. Renaud de Châtillon, dont le fief constituait l'une des meilleures défenses du royaume, ne rêvait qu'aux ripailles et au rapt des caravanes opulentes. Le comte de Tripoli, du fond de ses domaines d'Ascalon et de Jaffa, ne songeait qu'au coup de poignard qui le délivrerait de son rival. Bohémond III d'Antioche, livré à une prostituée, Sibylle de Burzey, qui trahissait les chrétiens au profit de Saladin qu'elle renseignait sur les mouvements et les effectifs des troupes franques, abandonnait les siens et oubliait sa foi. Et l'ennemi était aux portes du royaume. Tout annonçait la ruine prochaine de ce royaume de Jérusalem fondé par le zèle, le courage et la piété des premiers Croisés. Les signes de la décadence de l'autorité royale et de la corruption des mœurs ne s'étaient point multipliés impunément. « L'ancien ennemi du genre humain, écrit un chroniqueur de cette époque, portait partout son esprit de séduction et régnait surtout à Jérusalem. Les autres nations, qui avaient reçu de ce pays les lumières de la religion, en recevaient alors l'exemple de toutes les iniquités. Aussi Jésus-Christ méprisa-t-il son héritage et permit-il que Saladin devînt la verge de sa colère. »

Institut Louis de Broglie

CHAPITRE XIV

LA PLUS GRANDE VICTOIRE DE L'ISLAM SUR LA CHRÉTIENTÉ : HATTIN

La proclamation de la guerre sainte par le calife, délégué du Prophète de Dieu — *khalifatu rasûli llah* — déchaîna l'enthousiasme en Syrie. Les tribus se rassemblèrent, songeant au mirifique pillage de Jérusalem, aux butins ramassés le soir sur les champs de bataille; elles accoururent du fond des déserts se ranger sous les saintes bannières du *djihâd* portées par les fanatiques *mujâhidin*. Des Bédouins, ces rapaces des steppes transjordaniennes, installés à proximité des sédentaires dont ils tiraient des ressources plus ou moins légitimes, descendirent en masse vers la Palestine; de tribu en tribu, de désert en désert, colportée par des poètes racontant sous les tentes, à l'heure des crépuscules, des récits d'épopée propres à échauffer l'imagination des cavaliers, la grande nouvelle courut jusqu'au fond de l'Arabie Heureuse, et les frontières galiléennes se couvrirent bientôt d'une nuée de caravanes, comme à l'époque des rassemblements nomades à la veille de la conquête de l'Orient byzantin et sassanide.

En mars 1187, les troupes de Saladin se concentrèrent dans le nord du Hauran, sous les ordres d'El Melek el Afdal, chargé par son frère d'assurer les approvisionnements nécessaires à une longue campagne militaire. Les échos de ces préparatifs parvinrent à Jérusalem. Guy de Lusignan, prêchant l'union sacrée, réussit à se réconcilier avec son rival le comte de Tripoli et, après les embrassades rituelles, on tint conseil dans la capitale pour prendre les mesures propres à assurer la défense

Institut Kurde de Paris

du royaume. L'opinion qui prévalut fut de réunir d'urgence les forces disponibles en Galilée et tous les hommes en état de porter les armes, les milices de turcopoles [1] furent convoqués; les barons furent sommés d'être présents au rendez-vous, les bourgeois furent mobilisés, les places fortes envoyèrent leurs garnisons et le roi de Jérusalem put ainsi rassembler 2.000 chevaliers et 18.000 piétons dans la plaine de Séphorie, ville natale de Joachim, père de la sainte Vierge, à 3 milles 1/2 au nord de Nazareth. Le patriarche de Jérusalem fut également prié de s'y rendre avec la vraie croix, dont la présence parmi les combattants devait inspirer le plus pur enthousiasme pour la défense du royaume dont l'existence était menacée par les Infidèles. Héraclius ne se sentait point autant de courage que ces moines hardis accourus du fond de leurs paisibles monastères pour revêtir la cuirasse et mourir pour leur foi. Il céda l'honneur de porter sur le champ de bataille l'étendard de la religion à deux de ses fils qu'il avait eus au cours de ses liaisons coupables. L'un était évêque de Lydda, l'autre de Saint-Jean-d'Acre. S'étant honteusement soustrait aux devoirs de sa charge, Héraclius songea aux moyens de se ménager un asile en Europe, pour y jouir de ses richesses en compagnie de nobles dames, si les affaires du royaume venaient à mal tourner.

Ce qu'il faut retenir de cette mobilisation précipitée des forces franques, c'est qu'il ne resta plus dans les villes et dans les forteresses de la Palestine que des non-combattants : femmes, enfants, vieillards. Certes, le roi de Jérusalem pouvait prétendre avoir réuni à Séphorie l'une des plus importantes armées de toutes les croisades. Mais, à l'arrière, il ne restait plus personne de valide pour barrer éventuellement la route au conquérant kurde s'il réussissait à vaincre le roi de Jérusalem. C'était, de la part de ce dernier, commettre une lourde faute que de ne point prévoir toutes les éventualités qui pouvaient se produire; il était impardonnable de jouer sur un

1. Les turcopoles étaient nés de père musulman et de mère chrétienne.

Institut kurde de Paris

seul champ de bataille le sort de ce florissant royaume de la chrétienté orientale.

***

Avant de venir prendre le commandement de ses troupes, Saladin avait su se ménager des sympathies dans le camp adverse. Nous avons dit qu'il avait conclu un arrangement politique avec Bohémond III, garantissant ainsi la sécurité de ses frontières du nord de la Syrie. Il put donc porter toute son attention sur les affaires palestiniennes. Le 27 mai 1187, il installa son ost près des sources d'Ashtara, à l'est du lac de Tibériade, et y attendit l'arrivée de ses auxiliaires mésopotamiens et égyptiens, commandés par une nuée de princes, toute l'élite de l'Orient. Lorsque ses troupes furent réunies, il les passa en revue. Parade éblouissante! « Les vallons et les coteaux étaient couverts par les multitudes des cavaliers d'Allah, écrit l'historien Al Imâd; notre camp s'étendait sur plusieurs lieues. Soixante mille hommes, pendant une nuit d'orage, furent passés en revue par le sultan. » C'est alors que le comte de Tripoli Raymond III, qui, on ne l'a pas oublié, avait été sollicité par Saladin de se joindre à lui en échange du trône de Jérusalem, put mesurer avec effroi la profondeur du piège qui s'ouvrait sous ses pas, et, s'il lui restait encore quelque sentiment de l'honneur, maudire cette trêve de quatre ans qu'il avait signée afin de mettre à l'abri ses terres de Galilée. Saladin joua finement avec lui. Il sollicita la permission de traverser son territoire afin d'aller faire une simple démonstration, prétendait-il, en Terre Sainte. Raymond III, effrayé sur le tard par le déploiement des forces de son nouvel ami, fut bien obligé d'accorder ce passage, se contentant, pour la tranquillité de sa conscience, de faire promettre aux musulmans en armes de traverser sa frontière à l'aube et de la repasser le soir même. Marchandage dérisoire et inutile.

Saladin franchit le Jourdain et marcha vers Thabor et Nazareth. Un parti de cent cinquante Templiers, alertés par l'approche des musulmans, et ignorant les dispositions prises

Institut Kurde de Paris

par le comte de Tripoli, commirent l'héroïque folie d'attaquer sept mille cavaliers infidèles. Conduits par le jeune chevalier flamand Gérard de Ridefort, ils allèrent au-devant de la mort avec une fougue qui força le respect de leurs ennemis. Les chroniqueurs ont célébré ces héros qui se firent tuer sur place dans d'implacables corps à corps. Un nom mérita de passer à la postérité : celui de Jacquellin de Maillé, maréchal de l'ordre des Templiers, né au château de Maillé, en Touraine. Après avoir vu massacrer ses compagnons autour de lui, il resta parmi les morts sur le champ de bataille et il réussit à se défendre avec une telle fureur que ses ennemis hésitaient à s'approcher de lui pour l'achever. Ils lui crient de se rendre, lui promettant vie sauve et liberté. Mais, fidèle aux traditions de son ordre, il refuse. Blessé, il tombe au milieu de ses camarades déjà morts. Hurlants de joie les Infidèles l'achèvent, chacun voulant tremper son épée dans le sang du héros. Le courage de Jacquellin de Maillé leur avait paru surnaturel et comme ils avaient entendu les chrétiens prétendre que saint Georges combattait dans leurs rangs, monté sur un cheval blanc, et que le cheval de Maillé était de cette couleur, ils se persuadèrent qu'ils avaient tué le saint guerrier protecteur des chrétiens. Ils se disputèrent les lambeaux de ses vêtements, ils recueillirent ses armes et la poussière du sol où son sang s'était coagulé, convaincus que ces précieuses reliques leur communiqueraient ce courage dont ils avaient été les témoins. Lorsque les musulmans repassèrent le Jourdain au crépuscule ils portaient au bout de leurs lances, attachées par leur chevelure sanglante, les têtes des chevaliers dont ils venaient de faire un si grand carnage.

***

Saladin passa la nuit du 26 au 27 juin à Khisfin. Il campa cinq jours dans la plaine située près du lieu où le Jourdain sort du lac de Tibériade. Le mercredi 30 juin, il s'installa sur une colline d'où il pouvait apercevoir cette opulente Tibériade, capitale de l'ancienne Jordanitide, bâtie par Hérode Antipas

Institut Kurde de Paris

en l'honneur de Tibère, célèbre pour son école rabbinique d'où sortit le *Talmud de Jérusalem* et la *Masora* destinée à conserver le texte hébreu de la Bible d'après les manuscrits authentiques. Devenue la capitale de la princée de Galilée, enrichie par le trafic des caravanes se rendant de Damas à Acre, recevant en partage la moitié des revenus des districts environnants, son importance économique ne cessa de croître sous l'administration chrétienne. On y trouvait, à quelque distance, le fameux village d'Emmaüs, réputé pour ses bains chauds connus sous le nom de Thermes de Tibère, temple magnifique dans le vestibule duquel jaillissaient douze fontaines, propre chacune à guérir quelque maladie. Saladin s'empara de Tibériade en une heure. Ses mameluks pillèrent et incendièrent la ville. A la lueur de l'incendie qui dévorait les quartiers périphériques, Saladin s'acharna en vain contre la forteresse qui tenait toujours, défendue par la femme de Raymond de Tripoli qui refusait de se rendre et réussit à faire passer un courrier pour demander un prompt secours au roi de Jérusalem. Les chrétiens s'étaient concentrés près des Fontaines de Séphorie, au nombre d'environ vingt mille combattants. En apprenant le drame de Tibériade, le roi tint conseil. La réunion fut orageuse. Renaud de Châtillon voulait partir immédiatement pour délivrer Tibériade. Raymond de Tripoli, plus prudent dans ses réactions parce que Tibériade était son fief, improvisa un appel pathétique à la sagesse qui commandait de ne point abandonner la région des sources au moment des chaleurs torrides de l'été, de ne point faire traverser un désert sans eau à une armée qui serait rapidement accablée par la soif. « Je vous en prie, conclut-il, gardez-vous d'abandonner en ce moment les Sources de Séphorie. Faites confiance en la témérité des musulmans qui, aveuglés par leurs succès faciles, viendront jusqu'ici. Et c'est ce que nous devons souhaiter, car tandis que nous serons frais et dispos pour les recevoir, ils auront traversé le désert qui nous sépare d'eux et ils arriveront diminués par la soif, exténués par la marche. Nous les attaquerons sans leur laisser le temps de se désaltérer et, fussent-ils innombrables, nous écraserons sans peine ces mau-

Institut Kurde de Paris

dits qui ruinent nos terres et brûlent nos cités. » Renaud de Châtillon, dont les parjures et les brigandages avaient plus d'une fois mis en péril la chrétienté, ne partageait pas ce sentiment. Il osa accuser Raymond de Tripoli de lâcheté : « Tu as parlé longtemps pour nous faire peur, lui dit-il. Sans doute, tu dois posséder au fond de ton cœur un peu d'amitié pour eux, et c'est pourquoi tu veux nous empêcher d'aller les combattre. » Bientôt le ton monta. Les barons s'invectivèrent, sans égard pour le roi qui n'osait prendre une décision. Un Templier reprocha durement à Raymond de Tripoli son manque d'enthousiasme; il l'accusa d'intelligence avec l'ennemi. Mais le comte de Tripoli s'entêta, prédit de terribles malheurs, adjura le roi de ne point quitter les Sources de Séphorie, de ne pas précipiter l'armée chrétienne vers un désastre certain. « Tibériade m'appartient, s'écria-t-il. Ma femme est encore enfermée dans la citadelle. Que m'importe que Saladin prenne cette ville, pourvu qu'il disparaisse de la Terre Sainte. En vérité, je vous le crie, j'ai déjà vu de nombreuses armées musulmanes, mais jamais encore je n'en ai vu de pareille à celle qui accompagne aujourd'hui le sultan. Si vous allez à Tibériade, le royaume de Jérusalem est perdu. » Et il quitta le conseil de guerre et se retira sous sa tente. La sincérité de ses propos avait bouleversé la plupart des barons présents. Le roi, toujours indécis, s'en remettait au soin de la Providence pour arranger ses affaires. Il voulait attendre quelques jours avant de choisir le parti qu'il convenait de prendre. Il était minuit. Chacun regagna sa tente. Mais le Grand Maître de l'ordre des Templiers, Gérard de Ridefort, celui-là même qui s'était si vaillamment battu quelques jours plus tôt en compagnie de Jacquellin de Maillé, voyant une humiliation personnelle dans le fait que le roi s'était rangé en fin de compte à l'avis de son ennemi Raymond III, alla, seul, surprendre Guy de Lusignan, et s'employa à le faire revenir sur sa décision. « Ne me tenez pas rancune, dit-il au roi, de vous entretenir avec franchise. Le comte de Tripoli est un traître. Vous régnez depuis peu de temps et vous possédez une belle armée. Quelle honte pour vous si vous laissez prendre, sans tenter de la secou-

Institut Kurde de Paris

rir, une cité chrétienne! Comment pourriez-vous justifier un pareil abandon? Pour nous, Templiers, notre choix est fait. Nous mettrons bas nos blancs manteaux et nous vendrons nos biens plutôt que de souffrir l'opprobre que l'on veut faire subir au peuple de Jésus-Christ. Sire, faites crier par l'ost que chacun se tienne prêt à partir à l'aube et suive le gonfanon de la sainte croix! » Le roi céda. Quelques heures plus tard, à la pointe du jour, l'armée chrétienne quittait les Sources de Séphorie. La marche à la mort commençait.

***

En assiégeant la citadelle de Tibériade, Saladin voulait contraindre les chrétiens à abandonner la région riche en sources et en pâturages de Seffûriah, leur interdire l'accès du lac de Tibériade, les fixer dans une région de sols brûlés où ils ne pourraient reconnaître aucun point d'eau. Le 1er juillet, les deux armées furent en présence. « Allah me les livre! » s'exclama Saladin en voyant le roi de Jérusalem arriver sur le terrain qu'il avait choisi pour combattre. Le lendemain eut lieu la première escarmouche près de Lûbiya, à neuf milles à l'est des fontaines de Séphorie. On se montra impitoyable de part et d'autre. « Jamais, écrit Beha ed-Dîn, dans l'histoire des générations qui nous ont précédés, n'ont été relatés des faits d'armes tels que ceux dont on fut le témoin ce jour-là. » La nuit venue, chacun demeura sous les armes dans son camp. Pour les chrétiens, la situation devenait dramatique. Hommes et bêtes commençaient à souffrir de la soif. La journée avait été torride et les provisions d'eau étaient à peu près épuisées. Lorsque l'aube suivante parut les chrétiens n'avaient plus qu'un espoir : s'ouvrir un passage à travers l'armée musulmane, forcer coûte que coûte son impitoyable étreinte. Mais les mameluks, à leur aise dans cet enfer de soleil et de sable, ne leur laissèrent aucun répit. Toute la journée, dans les nuages de poussière, leurs charges se succédèrent. « Dieu emplit le cœur des Infidèles de terreur », ajoute Beha ed-Dîn. De toutes parts l'armée franque était prise dans un cercle qui se

Institut Kurde de Paris

rétrécissait inexorablement sur elle. Saladin ne faisait pas encore donner toutes ses forces. Il réservait l'action générale pour le moment où ses ennemis seraient épuisés par la soif. Ses archers harcelaient tantôt les ailes de l'adversaire, tantôt le centre. Ses tireurs habiles faisaient de terribles ravages. Et les Francs perdirent courage. Un de leurs corps, cherchant à fuir, fut littéralement haché. Ce qui restait alors de la brillante armée chrétienne escalada en désordre la colline de Hattîn, près de laquelle se trouve la tombe du saint patriarche Neby Shu'aîb. Le roi de Jérusalem tenta de regrouper ses troupes. En vain. Ses meilleurs soldats perdaient confiance et ils s'accrochaient à cette colline sans penser qu'ils y seraient assiégés jusqu'à ce qu'ils meurent tous de faim, de soif et de chaleur. Seul, Guy de Lusignan commanda une charge désespérée avec une poignée de chevaliers déterminés. Cet acte d'héroïsme faillit un instant changer le sort des armes. « Je regardais mon père, raconta par la suite le fils de Saladin, Afdal, et je vis qu'il était tourmenté. Il avait subitement changé de couleur et s'avançait en criant : « Que le démon soit convaincu « de mensonge. » Les nôtres retournèrent alors à la charge contre les Francs qui, après avoir déjà percé nos rangs, furent refoulés, battirent en retraite et regrimpèrent sur la colline. Quand je vis qu'ils se retiraient et que nous les poursuivions, je m'écriai : « Nous les avons mis en déroute ! » Mais les Francs revinrent et chargèrent plus fougueusement que la première fois. Ils nous rejetèrent jusqu'à l'endroit où se tenait mon père. Comme ils reculaient de nouveau, je pensais qu'ils étaient définitivement battus, mais Saladin me cria : « Tais-toi. Nous ne les « aurons pas vaincus tant que le pavillon de Guy de Lusignan ne sera pas tombé. » Voici un récit qui confirme la tentative désespérée du roi de Jérusalem qui, par deux fois, essaya de forcer les lignes musulmanes. N'ayant pas réussi, il forma à la hâte le camp. Il fit planter la croix en haut de la colline et il pria ses soldats de se ranger autour du saint étendard pour entendre la messe et prier avec ferveur. Quel moment pathétique que cet office parmi les morts, sur cette colline désolée qui semblait surgir, en ce crépuscule torride du 3 juillet 1187,

Institut Kurde de Paris

comme un rocher rouge au-dessus d'une immense mer de troupes musulmanes. Les malheureux chrétiens commençaient à subir les hallucinants tourments de la soif. Bien peu d'entre eux dormirent cette nuit-là, car Saladin les tint en alarme jusqu'à l'aube. Enfin parut le jour du 4 juillet 1187 si funeste à la chrétienté. Le sultan attendit, pour attaquer les Francs, qu'un vent torride, soufflant de Tibériade, permît à ses soldats d'incendier le sol couvert de bruyères et d'herbes desséchées. Autour de la colline le feu se propagea avec rapidité et, écrit Imad ed-Dîn, « les chrétiens trinitaires subirent le feu du ciel, le feu de la terre, le feu des blessures ». Les flammes, chassées par le vent, pénétrèrent dans le camp chrétien jusque sous les pieds des hommes et des chevaux. A la faveur de l'inégal combat qui s'engagea dans de telles conditions, le comte Raymond III de Tripoli réussit à fuir avec la chevalerie tripolitaine. Que se passa-t-il exactement? On ne sait. Était-il d'accord avec Saladin qui lui fit secrètement ouvrir un passage dans les rangs de son armée? Réussit-il à s'ouvrir le passage et à fuir? C'est peu probable car on conçoit alors difficilement qu'une meilleure cavalerie que la sienne ne soit pas parvenue à le rejoindre. Quoi qu'il en soit une ombre lourde pèse sur la mémoire du comte de Tripoli. Il se réfugia à Tyr où il devait être assassiné quelques jours plus tard par les fanatiques Ismaéliens. Et tandis que les infortunés chrétiens, épuisés par les combats de la veille, par une nuit d'insomnie, étouffés par la fumée, brûlés par le soleil, gémissaient et priaient, les charges de cavalerie se succédèrent à une cadence accélérée. Les mameluks apparurent de toutes parts « parmi les vapeurs flottantes du mirage, les tortures de la soif, l'incendie de l'atmosphère », lit-on dans le *Livre des Deux Jardins*. Et l'auteur arabe ajoute méchamment : « Ces chiens de chrétiens tiraient leurs langues desséchées et hurlaient de douleur. Ils espéraient atteindre l'eau, mais ils avaient tout autour d'eux l'enfer et ses flammes. » Bientôt les Francs n'eurent même plus le courage de se défendre. Jamais déroute ne fut plus complète ni plus désastreuse. Le soir de la bataille trente mille chrétiens gisaient sur les cendres encore chaudes de cette terre hostile. Ils mou-

Institut Monde de Paris

rurent héroïquement, lavant par leur sang la faute impardonnable de Guy de Lusignan qui, par faiblesse, les avait conduits à ce massacre.

Le récit d'un pèlerin, présent lors de cette mémorable bataille, confirme la narration que nous venons de faire sur cette journée de Hattîn qui fut le plus grand triomphe de Saladin. Nous croyons utile de le reproduire : « L'armée quitta le camp de Seffûriah dans la matinée du 3 juillet. Le comte de Tripoli marchait en tête avec ses troupes; à la droite et à gauche de l'armée se trouvaient plusieurs corps commandés par les barons et seigneurs de la Terre Sainte; une troupe d'élite portait la vraie croix au centre. Le roi de Jérusalem, entouré de ses chevaliers, les frères du Temple et de l'Hôpital, commandait l'arrière-garde de l'armée. Les chrétiens, marchant droit à Tibériade, arrivèrent à un village situé à trois milles de la cité. Là, ils rencontrèrent les Sarrasins, et commencèrent à souffrir de la soif et de la chaleur. Comme il allait franchir des défilés étroits et des lieux couverts de rochers pour arriver à la mer de Galilée, le comte de Tripoli fit dire au roi de se hâter et de traverser ce village sans s'arrêter afin de pouvoir atteindre les bords du lac. Lusignan répondit qu'il allait suivre le comte. Cependant, les Turcs se précipitèrent tout à coup sur les derrières de l'armée, de telle manière que les Templiers et les Hospitaliers en furent ébranlés. Alors, le roi, n'osant plus avancer et ne sachant que faire, donna l'ordre de dresser les tentes. On l'entendit en même temps s'écrier : « Hélas, tout est fini pour nous; nous serons « morts demain et le royaume sera perdu! » On lui obéit avec désespoir. Quelle nuit l'armée allait passer en ce lieu! Les Turcs se pressèrent en foule autour du peuple de Dieu et incendièrent la plaine. Les chrétiens furent toute la nuit tourmentés par la flamme et la fumée, par une nuée de flèches, par la faim et par la soif. Le lendemain, au lever du jour, le sultan sortit de Tibériade, et vint harceler les Francs. Les bataillons de la croix s'apprêtaient à traverser les défilés et les hauteurs escarpées qui les séparaient de la mer de Galilée, car, disaient-ils, « là nous trouverons de l'eau et nous pour-

Institut Kurde de Paris

« rons nous servir de nos épées ». Déjà l'avant-garde du comte Raymond se dirigeait vers une colline que les Turcs avaient commencé à occuper. Des gens de pied devaient défendre les chevaliers contre les archers ennemis, et les chevaliers devaient protéger les gens de pied. Cette règle de salut ne fut point suivie. A l'approche des Sarrasins, l'infanterie chrétienne se forma en coin, et courut pour gagner le sommet de la colline, abandonnant ainsi la cavalerie. Le roi, les évêques et les principaux chefs, voyant les fantassins s'éloigner, leur envoyèrent dire de revenir pour défendre la vraie croix. « Nous ne pou-« vons aller, répondirent-ils, parce que nous sommes accablés « par la soif, et que nous n'avons plus la force de combattre. » On leur expédia un nouveau message et ils refusèrent encore de venir, parce qu'ils n'en pouvaient plus. Les frères du Temple et de l'Hôpital se battaient vigoureusement sans pouvoir prendre le moindre avantage sur les ennemis dont le nombre s'accroissait d'heure en heure, et qui semaient partout la mort. Accablés par la multitude de Sarrasins, ils appelèrent le roi à leur secours, disant qu'ils ne pouvaient plus soutenir le poids du combat. Mais le roi, voyant que ses gens de pied ne voulaient pas revenir, et que lui-même par là restait sans défense contre les archers turcs, s'abandonna à la grâce de Dieu, et fit de nouveau dresser les tentes pour arrêter, s'il le pouvait, les charges impétueuses de l'ennemi. Ainsi, les bataillons se réunirent autour de la croix, confondus et mêlés ensemble. Lorsque le comte de Tripoli s'aperçut que le roi, les Templiers, les Hospitaliers et toute l'armée chrétienne ne présentaient plus qu'une multitude confuse; lorsqu'il vit qu'une nuée de barbares se portait de tous les côtés et qu'il se trouvait séparé des autres corps, il s'ouvrit un chemin à travers les rangs ennemis et se retira avec son avant-garde. De partout il arrivait des milliers de Sarrasins qui massacraient les chrétiens. L'évêque de Saint-Jean-d'Acre, qui portait la croix du Sauveur, reçut une blessure mortelle et laissa le bois sacré à l'évêque de Lydda. Alors, les gens de pied qui avaient fui sur la colline virent se précipiter sur eux les Sarrasins, et furent tués ou faits prisonniers. Balian de Naplouse et

Institut kurde de Paris

ceux qui purent échapper à la mort passèrent, pour s'enfuir, sur un pont de cadavres. Toute l'armée turque accourut au lieu où se trouvaient la vraie croix et le roi de Jérusalem. Il est plus facile de s'exprimer par des sanglots que de raconter en détail ce qui se passa à la fin de cette journée [1]. »

***

Saladin, qui haïssait particulièrement les chevaliers du Temple et de l'Hôpital — il se souvenait que le Grand Maître des Templiers, Arnold de Torroge, avait été l'un des artisans de la dernière Croisade — le soir même de cette bataille de Hattîn, en fit décapiter deux cent trente, après leur avoir proposé d'abjurer le christianisme. Tous ceux qui avaient tenté de fuir après les derniers combats furent rattrapés. Un seul soldat musulman put en ramener trente attachés par une corde. La vraie croix fut remise à son neveu Taki ed-Dîn. « Ainsi, écrit un historien latin de l'époque, la croix de notre salut fut perdue dans un lieu qu'aimait à fréquenter le Christ et sur la colline même où il choisit ses apôtres. » Et lorsque Taki ed-Dîn Omar montra la précieuse relique à Saladin, celui-ci lui dit : « Il paraît, par la désolation des Francs, que ce bois n'est pas le moindre fruit de notre victoire. » Aux approches de la nuit, tandis que les mameluks sabraient les derniers fuyards, le carnage des chrétiens continuait. Il y avait, dans l'entourage du sultan, un groupe de volontaires, gens de mœurs pieuses et austères, dévots sûfis, hommes de loi, savants initiés à tous les degrés de la connaissance. Chacun d'eux demanda la faveur d'exécuter un prisonnier, dégaina son sabre et retroussa ses manches. Le cimeterre des uns décapita proprement, mais d'autres firent une véritable boucherie en s'y reprenant à plusieurs fois. La maladresse et la férocité de certains de ses soldats furent telles que Saladin dut, dit-on, faire cesser ce carnage. Le sultan fit dresser sa tente de campagne au milieu du champ de bataille et il se fit amener les prisonniers

1. Raoul Coggeshale, *Relatio de expugnatione terræ sanctæ per Saladinum*, t. V, p. 548.

Institut Kurde de Paris

de marque. Parmi eux se trouvaient Guy de Lusignan, les seigneurs de Giblet, du Boutron, de Maraclée, Gérard de Ridefort, Onfroi IV de Toron, le vieux marquis Guillaume III de Montferrat, le connétable Amaury de Lusignan, le fils de Raymond de Tripoli. Saladin les reçut sous sa tente, sur laquelle flottait un drapeau noir avec inscription brodée de fils d'or : « Saladin, le Roi des Rois, le vainqueur des vainqueurs est, comme les autres hommes, l'esclave de la mort. » Il reçut le malheureux roi de Jérusalem avec égards; il le consola de la perte de son royaume, le fit asseoir à sa droite et s'entretint avec lui. Il lui fit offrir un sorbet de neige de l'Hermon et d'eau de rose. Après avoir bu quelques gorgées, Guy de Lusignan tendit la coupe à Renaud de Châtillon. Saladin, s'adressant alors à son interprète, lui dit : « Dites au roi que c'est lui et non pas moi qui donne à boire à cet homme [1] », et se tournant vers Renaud de Châtillon, il lui reprocha en termes véhéments d'avoir maintes fois manqué à la parole jurée et violé les trêves par esprit de cupidité. « Le ciel vengeur des attentats, lui jeta-t-il à la face, t'a mis en ma puissance. Souviens-toi de tes trahisons, des cruautés que tu as exercées sur la personne des musulmans en temps de paix; souviens-toi, malheureux sire, des brigandages et des viols que tu as commis, des blasphèmes que tu as proférés contre notre Prophète — qu'Allah te maudisse! —; souviens-toi en ta dernière heure de tes entreprises sacrilèges contre les villes très saintes de La Mecque et de Médine. Il est juste de punir trop de crimes et d'accomplir mon serment. Je l'ai juré, tu recevras la mort de ma main. » Tirant son épée, il frappa Renaud de Châtillon, lui détachant le bras de l'épaule. Les quelques officiers présents à cette scène achevèrent le blessé aux pieds du roi de Jérusalem qui tremblait de terreur. Le corps du supplicié fut ensuite jeté dehors. S'adressant alors à Guy de Lusignan qui se demandait s'il n'allait pas subir le même sort, Saladin lui dit : « Un roi ne tue pas un roi. Mais

1. C'est une noble coutume des Arabes qu'un captif ait la vie sauve s'il a reçu pour boire la coupe des mains de son vainqueur.

Institut Kurde de Paris

cet homme avait dépassé les limites de l'insolence et de la perfidie. C'est pourquoi je l'ai traité comme je l'ai fait. »

***

Nous l'avons dit, deux cent trente chevaliers du Temple et de l'Hôpital furent égorgés par les cruels mameluks. Leurs têtes sanglantes furent piquées dans le fer des lances et promenées toute la nuit par une soldatesque effrénée qui hurlait des imprécations et des injures de faubourg à l'adresse des chrétiens. Ainsi périrent ces moines-soldats réputés pour leur prudhomie et vaillance, héritiers spirituels des André de Montbard, des Gondemare, des Rossal, des Godefroy de Saint-Omer, des Hugues de Payen, des Montdésir, des Archambauld de Saint-Agnan, des Bernard de Clervaux dévoré de divine ardeur et de phtisie qui, selon les titres quelquefois adoptés pai les Églises des Gaules, avaient prononcé les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance uniquement pour bien servir Jésus. Ils avaient vécu d'aumônes, revêtu la bure du serf; ils avaient été calomniés par les princes jaloux de leur gloire d'imagerie populaire; ils avaient accepté le combat contre les Infidèles, toute volonté tendue vers le sacrifice et jurant de ne jamais abaisser leur bannière. Dans cette sorte de Légion étrangère du moyen âge dans laquelle tout criminel ou tout excommunié pouvait se refaire une vie pour l'offrir, toute pure, à Dieu, ils avaient concouru à racheter l'homme, ils s'étaient associés pour l'élever et l'offrir au Sauveur, très humblement, avec ferveur. Ils avaient dominé la chrétienté avide de pouvoirs, de richesses, sur cette terre d'Orient qui faisait alors tourner toutes les têtes et suscitait de violents désirs de domination et de lucre dans l'immense bouillonnement féodal du moyen âge. Dans les rangs de leur sainte milice, ces serviteurs d'élite de Dieu, au crâne tondu, hirsutes, négligés, cuirassés, avaient combattu l'Islam avec fureur, non pour l'amour de la gloire et de ses artifices, mais par passion pour Celui qui était mort sur la croix en suppliant tous les hommes de devenir des frères. Ils avaient été l'âme

Institut Kurde de Paris

pure de la guerre sainte, son flamboiement au-dessus des carnages, ils avaient réalisé l'idéal d'une croisade permanente, ne se réclamant d'aucune nation, mais désirant appartenir à toutes ensemble. Saladin, en les laissant massacrer, en a fait des martyrs. Il ne put, dit-on, supporter la vue des têtes des Templiers balancées au bout des lances, et il injuria les responsables qui avaient failli à l'honneur des armes. Mais sa victoire sera toujours ternie par ce drame inutile.

***

Seul, Gérard de Ridefort fut épargné. Pourquoi? On ne sait et toutes les hypothèses sont permises. Dans la confusion qui régnait en Orient, imputable à la complexité et à l'antagonisme des intérêts matériels et spirituels, tant musulmans que chrétiens, le rôle politique des grands ordres religieux apparaît quelquefois obscur et l'historien ne doit pas se laisser uniquement séduire par l'apparat de leur présence matérielle, mais rechercher quelles furent les composantes occultes de leur force, les thèmes secrets de leurs triomphes. Il est vraisemblable que les chefs des ordres religieux, tels ceux des Templiers et de l'Hôpital, en contact quotidien avec les musulmans, furent plus sensibles à l'influence d'une civilisation, dont les valeurs ne leur échappaient point, que ne l'étaient les barons ou seigneurs de moindre lignée hauts en couleur et en verve accourus d'Occident pour pourfendre les Sarrasins. Les problèmes de stratégie politique doivent être discutés en conseils secrets, à l'abri des murailles des forteresses, entre les initiés, comme le faisaient les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital. Nul scribe n'a jamais enregistré pour l'Histoire le compte rendu de leurs délibérations et c'est peut-être là l'une des accusations les plus graves qui fut portée contre leurs ordres, en particulier contre celui des Templiers. On leur reprocha leur collusion avec les Infidèles et le scandale fit sensation. Il ne dut pas y avoir — les règles de l'ordre étant formelles — de collaboration avec les musulmans. Mais, tandis que les armées se combattaient, il est certain que les chefs religieux, dans les

Institut Kurde de Paris

deux camps, durent bien souvent souhaiter que se réalisât une politique de compréhension entre l'islamisme et le christianisme, que s'établît une paix durable entre eux. Cette puissance occulte des ordres des Templiers et des Hospitaliers se manifesta plus d'une fois et s'opposa, quelquefois même violemment, aux directives ou aux volontés du pouvoir séculaire. Sur cette terre d'Orient où les princes étaient sensibles aux subtilités de mille jeux politiques, les grands dignitaires des ordres religieux n'ont pas mésestimé leurs adversaires, comme le faisaient les fanatiques ou la piétaille. Ils connaissaient aussi bien leur manière de combattre que leur façon de penser. Bien souvent, ils surent être les arbitres habiles entre le califat fatimite du Caire et les royaumes seldjoucides du Nord de la Syrie. C'est le Grand Maître des Templiers qui, en 1118, incite Beaudouin II, roi de Jérusalem, à composer avec Aboul-Fewa. Pendant presque un siècle, ils ont entretenu des relations étroites avec les chefs de la secte des Ismaéliens. D'ailleurs, cette tolérance réciproque, cette estime partagée gagnèrent les armées. Que de fois, après le combat, vit-on sans en être surpris les chrétiens et les musulmans fraterniser à l'ombre des gonfanons et des bannières musulmanes! D'un ost à l'autre on échangeait des mots aimables, on chantait et on dansait de compagnie. Les poésies galantes des troubadours cuirassés succédait aux gazzels des lauréats des écoles du Caire et l'on se complimentait pour une rime heureuse aussi bien que pour une tête bien coupée. Le climat n'était plus celui de la Première Croisade. Les dogmes fondamentaux demeuraient intangibles mais cela n'empêchait point un original, tel ce bienheureux franciscain Raymond Lulle, scolastique excentrique et vénéré, de fréquenter assidûment les musulmans, d'être accessible à l'influence des sûfis [1]. Cette interpénétration devait forcément porter ses fruits et ils ne furent pas tous amers. Ces grands ordres religieux et militaires, après plus d'un siècle de relations avec le monde musulman et ses sectes innombrables, ne pouvaient ignorer certaines originalités, telle celle du Grand Maître

1. Voir sur ce sujet l'ouvrage documenté de John Charpentier, *L'Ordre des Templiers*.

Institut Kurde de Paris

des Assassins qui voulait, pour l'éternité, assurer le triomphe d'une confrérie armée qui fût au-dessus des États. Ils ne demeurèrent pas indifférents au rêve du Vieux de la Montagne dont les missionnaires extrémistes professaient que Dieu, inaccessible à la pensée, ne peut se manifester que par la raison universelle. La théorie gnostique de l'émanation n'a pas dû être perdue pour les Templiers, associée pour les tâches quotidiennes avec les disciplines d'un compagnonnage militant, possédant, lui aussi, ses sept degrés d'initiation. Ils furent à ce point séduits par la hiérarchie spirituelle de l'ordre occulte et terrifiant du Vieux de la Montagne qu'ils n'hésitèrent pas à copier le cérémonial initiatique du Maître des Enchantés, perdu dans les neiges de sa montagne libanaise. Ont-ils rêvé, eux aussi, dans le calme de leurs chapelles fortifiées, à un empire religieux universel, à une société des nations chrétiennes, dont Jérusalem serait la capitale, régénérée par une haute discipline morale, acceptée par les peuples et leurs princes, par tous les peuples et par tous les princes! Exaltés par leur militante spiritualité, ont-ils poursuivi ce décevant rêve de paix dans les conciles secrets; ont-ils emprunté les thèmes de cet universalisme aux Fatimites du Caire, comme ceux-ci les avaient empruntés aux archives du pharaon Aménophis IV? Ces rêveurs en armes ont-ils poursuivi l'éternelle chimère de l'humanité; ont-ils vraiment voulu jeter, dans cette Europe en pleine croissance du moyen âge, les fondations d'un empire dont les frontières eussent été indéfiniment reculées jusqu'aux extrêmes limites d'une fraternelle spiritualité humaine, dont l'éclatant foyer eût été cette Jérusalem nouvelle prophétisée par l'Apocalypse, jaillie de la Terre Sainte avec cette splendeur des cathédrales édifiées par centaines dans tous les royaumes de l'Occident...

***

Après leur victoire de Hattîn les vainqueurs passèrent la nuit en réjouissances. Chaque soldat chanta les louanges de Dieu et, de tous les côtés, sur l'immense champ de bataille où ago-

Institut Kurde de Paris

nisaient tant de chrétiens, s'élevèrent jusqu'à l'aube les cris de : *Allah akbar! La ilaha il' Allah!*

Le roi de Jérusalem et les prisonniers graciés furent envoyés à Damas. Il y eut une telle abondance d'esclaves francs en Syrie, conséquence inattendue de cette journée, que leur cours baissa verticalement. « L'homme, la femme et les enfants, lisons-nous dans le *Livre des Deux Jardins*, se vendirent à la criée en un seul lot. Le taux d'un prisonnier tomba à trois dinars à Damas. La dépréciation était telle qu'un fakir pût échanger un captif contre une paire de sandales. » Dans tous les harems d'Orient, sans nouvelles de leur mari, séparées de leurs enfants, les femmes franques, emmenées par troupeaux par les mameluks au cours de la conquête de la Palestine, allaient connaître un sort plus terrible que la mort. Car désormais, toutes les routes étaient libres devant Saladin. A Jérusalem, il restait deux chevaliers!

***

Il nous paraît opportun de revenir sur le cas de Raymond de Tripoli, de réunir les pièces contradictoires de son dossier, d'ouvrir un débat sur l'une des affaires les plus troubles des Croisades : la trahison du comte de Tripoli précipita-t-elle la chute du royaume de Jérusalem? Certains actes de sa vie, s'ils ont été fidèlement rapportés, sont accablants pour ce haut prince franc qui, trop tard, au cours de ce conseil historique qui précéda Hattîn, sut tout de même mettre en garde le roi de Jérusalem contre la folie que voulaient lui faire commettre ses propres ennemis. S'est-il ligué secrètement avec Saladin et consacra-t-il cette alliance en buvant du sang humain? A-t-il tué de sa main, alors qu'il combattait avec les musulmans, le grand maître de Moulins [1]? S'est-il réconcilié avec Guy de Lusignan pour pouvoir le tromper, en conseillant à Saladin d'attaquer Tibériade afin d'attirer l'armée franque dans un guet-apens puisqu'il savait qu'il lui suffirait ensuite de

1. Albéric de Troisfon-

Institut kurde de Paris

déconseiller aux chrétiens de se rendre à Tibériade dans un pays hostile et au plus fort moment des chaleurs pour que ses ennemis, les Renaud de Châtillon, les Gérard de Ridefort, s'empressassent aussitôt de convaincre le roi par un avis contraire? A-t-il, puisqu'il avait pris la tête de l'avant-garde de l'armée dans sa marche vers Hattîn, délibérément conduit cette dernière dans des défilés qu'il savait être impraticables et dépourvus d'eau? Est-il vrai que peu de temps avant les derniers combats, les mameluks avaient reçu l'ordre de le laisser passer et de refermer leurs rangs derrière lui? Enfin, est-il vrai qu'il se serait fait musulman comme on l'a affirmé? Beha ed-Dîn, dont les renseignements sont généralement exacts, écrit que le comte de Tripoli mourut d'une pleurésie. Le Continuateur de Guillaume de Tyr, auquel il ne faut pas toujours se fier, prétend qu'il fut assassiné par des Ismaéliens sur l'ordre de Saladin. Ce dernier préféra-t-il ainsi se débarrasser de son encombrant allié auquel il aurait promis le royaume de Jérusalem? Cela nous paraît peu probable car Saladin a toujours été fidèle à sa parole. Certes, ses relations avec le comte de Tripoli ne sont pas douteuses. « Raymond III envoya un messager à Saladin, écrit Ibn al Athir et entra en relations avec lui. Encouragé par le sultan, il lui demanda de l'assister pour atteindre son but. Saladin et les musulmans en furent joyeux. Le sultan promit au comte de le secourir, de l'appuyer dans tout ce qu'il entreprendrait *et de l'établir souverain absolu des Francs*. Il avait près de lui, parmi ses prisonniers, un certain nombre de chevaliers tripolitains. Il les libéra. Aussi Raymond III manifesta-t-il sa déférence à Saladin, de concert avec un certain nombre de Francs. La discorde s'introduisit alors parmi les chrétiens. Ce fut l'une des principales causes de la conquête de leur pays. » Al Imad est aussi formel : « Au nombre des événements décrétés par Allah en faveur de l'Islam se placent les faits suivants : le comte de Tripoli désira entretenir des relations d'amitié avec le sultan et recourir à lui et à son alliance contre ses coreligionnaires... *Le comte de Tripoli devint un partisan de Saladin.* Le sultan, lui ayant rendu quelques-uns des siens qu'il avait fait prisonniers, le zèle du comte en faveur

Institut Kurde de Paris

des musulmans ne fit que s'accroître. Il ne jurait que par la fortune et la puissance de Saladin. » Quels purent bien être les services rendus à Saladin par Raymond III pour payer cette alliance? On conçoit pourtant difficilement quel était l'intérêt du comte de Tripoli de laisser réduire ses fiefs de Galilée en cendres par les troupes musulmanes. Pourquoi le vainqueur porta-t-il avec tant de rigueur le fer et la flamme dans les campagnes et dans les villes de son allié, le lendemain de Hattîn? Entrait-il dans les vues de Raymond III et de Saladin de rendre à ce point inhabitable une principauté qui appartenait au premier? Le Grand Maître des Templiers, l'ennemi le plus acharné du comte de Tripoli, ne parle point de trahison, en relatant au Pape les détails de cette fatale journée : « ... A peine, écrit-il, Raymond, le prince de Sidon et quelques autres se sauvèrent du malheur commun. » Les auteurs arabes, qui pourraient être suspects si vraiment Raymond III s'était converti à l'islamisme, prétendent que ses États furent ravagés pour le punir de ses infidélités à la cause de l'Islam. Ils dénoncent ses félonies et ses manquements à l'alliance qu'il avait contractée avec eux. Ils se félicitent sans équivoque de sa mort : « Alors, s'écrient-ils, l'islamisme n'eut plus à redouter les artifices, la fraude et la malice de cet homme. »

Dans tout ceci, où est la vérité?

***

Saladin ne perdit pas les fruits de sa victoire. Après avoir accordé un repos de vingt-quatre heures à ses troupes sur le champ de bataille et fait élever sur le sommet de la colline de Hattîn une petite chapelle, nommée Kubbat al Nasr, pour rappeler son triomphe, il descendit vers Tibériade. Le 6 juillet, il entra dans la citadelle qui lui fut remise par la femme de Raymond III, la comtesse Échive de Tripoli. Elle obtint la permission de sortir librement avec ses bagages et ses gens et de se retirer dans les États de son mari. Le sultan la fit chevaleresquement escorter par un corps de cavalerie, par crainte

Institut Kurde de Paris

qu'elle ne fût insultée au cours de son voyage par des partis bédouins qui couraient la campagne. Il détruisit presque toute la ville et installa une garnison dans la citadelle. Ensuite, il retourna camper à Seffûriah et, le lendemain 8 juillet, il arriva devant Saint-Jean-d'Acre. Le jour suivant, il entra dans la ville. Les clés lui avaient immédiatement été remises par Joscelin III de Courtenay. Il laissa aux habitants le choix de rester à Acre ou d'en sortir, leur promettant toute sûreté dans l'un ou l'autre cas. Après avoir libéré quatre mille musulmans détenus à Acre, il plaça des postes de garde aux portes et sur les places publiques pour empêcher tout désordre et tout pillage; mais après le départ des Francs préférant quitter la cité plutôt que vivre sous la domination du vainqueur, Saladin ne put empêcher ses soldats de se partager ce que les chrétiens, dans leur précipitation, n'avaient pu emporter. Ils trouvèrent dans les bazars de cette ville commerçante de grandes quantités d'or, des produits de toute l'Asie, de magnifiques soies damassées, des étoffes de Venise, des dépôts de sucre et des armes. Saladin confia à son fils Afdal le gouvernement d'Acre, convertit les églises en mosquées, établit des cadis et des imams et fit présent au savant docteur Isa des biens qui avaient appartenu aux chevaliers.

Le sultan ne resta pas à Acre. Il fit dresser sa tente dans le voisinage et envoya ses émirs, à la tête de différents détachements, pour soumettre toute la côte et la Palestine. Ceux-ci se répandirent sur la Terre Sainte. Ils trouvèrent la plupart des places désertes, les autres ouvraient leurs portes et capitulaient sans condition. Moins humains que leur maître, ils détruisaient les villages, incendiaient les campagnes, massacraient les hommes. En quelques jours, ils prirent Nazareth, Caïffa, Césarée, Arsûf, Naim, Genim, Samarie, Naplouse, Jéricho et Fûleh, Maalscha, sur les bords du Jourdain, Sandelio, dont la forteresse avait été édifiée par Alexandre le Grand, Tibnîn, en Haute-Galilée, dont le château avait été bâti en 1107 par Hugues de Saint-Omer, seigneur de Tibériade. Seules, trois forteresses résistèrent longtemps en Galilée : Châteauneuf, Saphet et Belvoir. A Saphet, les chevaliers du Temple,

Institut Kurde de Paris

à Belvoir ceux de l'Hôpital, s'accrochèrent à leur position pendant plus d'un an encore, malgré les efforts des troupes musulmanes. Quand les garnisons de ces trois citadelles, ravagées par la famine, se rendirent à Saladin, celui-ci, admirant leur ténacité et leur courage, leur laissa la liberté. En apprenant les succès de ses lieutenants qui saccageaient sans pitié le malheureux royaume de Jérusalem, Saladin alla assiéger Sidon. Cette ville célèbre dans l'histoire sacrée et profane était déchue de son antique splendeur. Elle possédait cependant des fortifications encore solides et un port qui l'enrichissait en favorisant son négoce. Les habitants n'osèrent pas soutenir un siège et se rendirent à discrétion. Le lendemain de son arrivée devant les remparts, Saladin entrait dans la ville. Après y avoir nommé un gouverneur et laissé une garnison, il remonta vers Beyrouth où il arriva le 30 juillet 1187. La grande cité libanaise résista pendant six jours aux assauts de Saladin. Mais ses murailles ayant été en partie minées, elle demanda une capitulation honorable et l'obtint. Le 6 août, le sultan y entrait, tandis qu'une partie de ses troupes prenait Jebeil, l'antique Byblos, quelques places voisines et poussait une pointe jusqu'aux environs de Tripoli.

Tandis que cet incendie embrasait le nord de la côte libanaise, le midi n'était pas moins désolé. El Malek el Adel, frère de Saladin, arriva d'Égypte, acheva l'occupation de presque toute la Palestine, réduisant en cendres de nombreux villages jusqu'aux portes de Jérusalem. Après avoir pris Jaffa, il vint rejoindre le gros des forces musulmanes, traînant derrière lui un immense convoi de butin et de prisonniers.

Ensuite, Saladin se rendit à Tyr. Cette ville dont Ézéchiel a décrit l'hégémonie et l'opulence, fut fondée par une colonie égyptienne mille six cents ans avant l'ère chrétienne. Elle créa un empire africain autour de Carthage. Pendant cinq ans, Salmanazar l'assiégea en vain. Nabuchodonosor mit treize ans pour la réduire à merci. Chaque fois détruite et toujours obstinée, elle rebâtit ses temples et ses remparts, rétablit après chaque défaite sa puissance politique, envoya de nouveau ses flottes sur les routes maritimes, sans se soucier de la rivale

Institut kurde de Paris

qu'Alexandre le Grand lui donna : Alexandrie. Ses fortifications réputées inexpugnables étonnèrent les voyageurs qui la visitèrent au XIIe siècle. Ibn Djobair, qui y séjourna à la fin de 1184, nous en a laissé la description suivante : « Cette ville est si bien fortifiée que l'on dit proverbialement qu'elle refuse obéissance ou soumission à qui veut s'en emparer. Son inexpugnabilité consiste en ceci : il n'y a que deux portes, l'une du côté de la terre ferme, l'autre ouvrant sur la mer, dont la ville est entourée, sauf d'un côté. On arrive à la première de ces portes après avoir passé quatre poternes flanquées de remparts; la porte qui donne accès dans le port est défendue par deux tours fortifiées. La situation du port est telle qu'on ne pourrait rien trouver de comparable dans les autres villes maritimes; les murs de la ville l'enceignent de trois côtés et des voûtes de maçonnerie complètent l'enceinte en formant le quatrième côté, de sorte que c'est jusque sous les remparts que les bâtiments pénètrent et vont mouiller. On tend une chaîne entre les deux tours et alors toute sortie et toute entrée deviennent impossibles par mer. » Benjamin de Tudèle qui visita Tyr en 1173 confirme ce récit en citant « les énormes murailles » de la Tyr nouvelle, d'où il a vu « les palais, les tours et les places publiques de la Tyr égyptienne ensevelis sous les eaux [1]. » On conçoit que ce n'est pas sans appréhension que Saladin dressa le camp devant les vieux et solides remparts de Tyr, tant de fois rasés et tant de fois reconstruits. Le comte Renaud de Sidon s'y était enfermé. Le sultan lui dépêcha un officier pour le sommer de se rendre. Les habitants, effrayés par l'arrivée des troupes musulmanes, souhaitaient que la place capitulât. Au moment où le gouverneur de Tyr nommait une délégation chargée d'offrir les clés de la

1. Tyr n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade sans importance. Au milieu du siècle dernier on y voyait encore les restes des tours et des murailles des Croisés. Ces constructions étaient en grand appareil à bossages semblable à celui que l'on voit encore aux murailles de Chastel Pèlerin et de Tortose. Le R. P. A. Poidebard a récemment révélé par un procédé de photographie aérienne l'ancien port de Tyr, disparu sous les eaux, et son procédé eut un énorme retentissement dans le monde savant.

Institut Kurde de Paris

cité à Saladin, un vaisseau battant pavillon franc apparut, cinglant à pleines voiles vers le port. A bord se trouvait un homme qui devait, au cours de cette histoire, être l'adversaire le plus coriace de Saladin : Conrad de Montferrat. De nombreux chevaliers l'accompagnaient. Cette arrivée providentielle allait avoir des conséquences inattendues.

***

Conrad de Montferrat, marquis piémontais et beau-frère de l'empereur Isaac II, était un homme redoutable, « un démon, rapporte Ibn al Athir, prudent, vigilant et brave ». Après s'être battu en Italie contre un membre de sa famille pour le Pape, après avoir fait emprisonner l'archevêque de Mayence, il se croisa, s'embarqua avec des gaillards de son espèce et partit tenter sa chance en Orient. Il voulait aborder en Syrie. Une tempête jeta sa galère du côté de Constantinople où il débarqua en pleine révolution de palais. Son épée était à vendre. Il la prêta à Isaac l'Ange qui venait de s'approprier la couronne de l'empire en renversant la dynastie des Comnènes. Il fut dignement récompensé : Isaac lui donna sa sœur en mariage, le titre de César, le droit de porter des brodequins couleur de pourpre. Mais Conrad se languit au milieu des fastes et des moines de la cour de Byzance et, prétextant une promenade en mer, il appareilla, au cours de l'été de 1187, vers la Palestine en compagnie de quelques chevaliers et de quelques Grecs, abandonnant son beau-père et sa femme. Il ignorait les changements survenus dans la situation des chrétiens de Syrie, le désastre de Hattîn anéantissant le royaume de Jérusalem huit jours avant son arrivée à Saint-Jean-d'Acre qu'il croyait toujours au pouvoir des Francs. Aussi fut-il surpris, alors qu'il pénétrait dans le port, de ne pas entendre le chant des cloches, comme c'était la coutume dès que paraissait un navire battant pavillon chrétien. Ses appréhensions furent vives lorsqu'il vit venir à lui une barque pleine de musulmans. Il cala promptement les voiles, mouilla dans la rade, cacha ses chevaliers, ordonna à l'équipage de rester sourd

Institut Kurde de Paris

tandis qu'il répondrait à l'officier envoyé à son bord. Il ne s'étonna de rien, jura qu'il apportait des marchandises, et qu'il savait que Saladin n'avait pas l'habitude de gêner le commerce des nations de l'Europe avec ses peuples. Il demanda, avant d'entrer dans le port, une dispense particulière du gouverneur, qui était alors Malek el Afdel, pour ses marchandises, son vaisseau et ses gens. Tandis que les musulmans s'en retournaient en ville pour présenter cette requête, un vent heureux vint à souffler. Aussitôt, Conrad de Montferrat, voulant profiter de ce secours inattendu du ciel, leva l'ancre, prit le large, cingla vers Tyr où il débarqua dans les conditions que nous avons relatées, juste au moment où Renaud de Sidon négociait la reddition de la place.

Naturellement, il fut reçu comme un sauveur. On lui proposa le commandement de la petite garnison de Tyr. L'os était maigre. Il exigea, moyennant le prêt de son épée, la souveraineté de la ville. Comme les habitants n'avaient, et pour cause, aucun secours à attendre du roi de Jérusalem, ils lui prêtèrent serment d'obéissance et de fidélité. Renaud de Sidon s'enfuit à Tripoli. Et Conrad de Montferrat, devenu marquis de Tyr, ne perdit pas son temps en lamentations. Il donna de la besogne à chacun, fit creuser des fossés, vérifier l'état des fortifications et se tint prêt à accueillir Saladin.

Lorsque ce dernier parut, quelle ne fut pas sa surprise de trouver, à la place des portes ouvertes, des gens sur les murailles poussant des cris hostiles, brandissant leurs armes et paraissant faire preuve d'une confiance sans bornes. Ayant appris quelle était la cause de ce changement dans les dispositions des Francs, et désespérant de prendre la ville par les armes, il employa une autre méthode. Il tenait, dans ses cachots de Damas, le père de Conrad de Montferrat, Guillaume III de Montferrat. Ce vaillant chrétien s'était croisé à un âge où les hommes ont droit au repos et, ayant suivi les autres barons à la bataille de Tibériade, il fut fait prisonnier. Il avait quatre fils, tous célèbres : Boniface, qui fut roi de Thessalonique, Guillaume, dit Longue-Épée, qui épousa Sibylle et aurait certainement été roi de Jérusalem s'il avait vécu, Renier qui

Institut kurde de Paris

mourut au service de la religion, et Conrad. Saladin proposa à Conrad de Montferrat de libérer son père et de lui concéder un fief en Syrie s'il lui remettait Tyr. Conrad répondit fièrement qu'il méprisait les cadeaux des Infidèles et qu'il ne donnerait pas une seule pierre de Tyr pour sauver la vie de son père, ajoutant que la vie d'un vieillard ne pouvait être d'aucun secours pour la cause commune. Le sultan attaqua sans succès les défenses de Tyr, et dans la nuit du 1er au 2 janvier 1188, il leva le siège, remettant à plus tard le soin de prendre la place. Ce fut une lourde faute de sa part, car il aurait dû penser que Tyr était une porte ouverte à l'Occident et que, par là, des flottes venues de l'ouest pouvaient y amener des armées de renfort. Dernier port syrien au pouvoir des Francs, il aurait dû ne point ménager ses efforts pour s'en emparer tandis qu'il était stratégiquement sans importance de conquérir en Palestine les quelques places secondaires qu'il n'avait pas encore eu le temps de prendre. Ce fut une faute que l'Islam allait payer cher, car on peut affirmer que Tyr fut la solide base de départ de la reconquête franque. Conrad de Montferrat, lui, sut profiter du répit que lui laissaient les musulmans. Il fit de Tyr un rocher hérissé de forteresses.

Avec son frère Malek el Afdel, Saladin retourna en Palestine. Les unes après les autres, les villes tombèrent sans coup férir en son pouvoir. Il prit Lydda; Ramla, à huit lieues de Jérusalem et à quatre lieues de Jaffa; Japhna où se réfugia le grand prêtre de Jérusalem après la destruction de la ville; Bethléem, Hébron, où est vénérée la mémoire d'Abraham; Khaleb; Beit Jibrîn, fortifiée par le roi Foulque en 1134; Natrûn, et il parut devant Ascalon. Cette ville, l'une des cinq villes royales des Philistins, fut prise et embellie tour à tour par Alexandre, les Ptolémées, les Séleucides. Témoin des luttes sanglantes entre les Juifs et les Romains, cette antique cité était sous la domination des califes fatimites lorsque les Croisés envahirent la Palestine. Godefroy de Bouillon y écrasa, le 12 août 1099, une armée égyptienne supérieure en nombre dont les émirs ne pensaient faire qu'une bouchée de ces Francs qu'ils s'imaginaient « pouvoir submerger sous les flots seuls de

Institut kurde de Paris

leur salive ». Baudouin III s'empara d'Ascalon après cinq mois de siège, dont il faut lire les détails dans les chroniques du temps, pour se faire une idée des maux de toutes sortes qu'endurèrent les chrétiens. Nous avons vu comment Saladin y fut défait en novembre 1177. Située au pied d'une colline, sur le rivage de la mer, la ville, « l'une des plus belles et des plus agréables de la côte », écrit Moudjir ed-Dîn dans sa *Chronique*, possédait de bonnes murailles garnies de tours, une garnison assez considérable, des fossés à fond de cuve, des ouvrages avancés. Le gouverneur de la place refusant de se rendre, Saladin en commença le siège. Après s'être emparé des ouvrages avancés, il dressa dix balistes, combla les fossés, sapa les murailles. Les chrétiens opposèrent une résistance farouche. Saladin leur offrit d'honorables conditions de capitulation. Ils renvoyèrent ses députés, refusant de les entendre. Les attaques et contre-attaques se succédaient sans résultat. Les troupes musulmanes s'impatientaient car l'hiver approchait et les soldats avaient hâte de rentrer chacun chez soi pendant la saison des pluies, comme c'était l'habitude. Saladin fit une nouvelle tentative auprès des Ascalonais. Il chargea le roi de Jérusalem, qu'il traînait à sa suite, d'engager les assiégés à cesser le combat. Guy de Lusignan accepta cette peu glorieuse mission. Il prétexta qu'il était criminel de tout perdre par une opiniâtreté inutile; que le bien de la chrétienté exigeait qu'ils profitassent de la bonne volonté du vainqueur; qu'en échange des clés de la ville, ils pouvaient exiger la liberté du roi de Jérusalem et celle des principaux barons qui gémissaient dans la servitude. Méprisant les propos tenus par le roi, mais comprenant qu'ils n'avaient rien à espérer, les notables d'Ascalon sollicitèrent une entrevue avec Saladin et lui dirent : « Dieu, seul maître des événements, vous a donné la victoire sur les infortunés chrétiens. Votre valeur, votre puissance, le nombre de vos soldats nous sont connus. Mais ils n'effrayent point des hommes déterminés à mourir. N'espérez pas prendre Ascalon à force ouverte. Vous n'y entrerez qu'après l'avoir réduite en cendres et tué tous ses défenseurs. Nous avions décidé de ne point laisser fléchir notre volonté de résistance et

Institut Kurde de Paris

de nous défendre jusque dans nos foyers. Mais nous avons parmi nous un grand nombre de femmes et d'enfants dont le sort nous épouvante. Nous craignons que le soldat, moins humain que vous l'êtes, n'abuse de leur faiblesse pour les corrompre, et les faire renoncer à la religion de Jésus-Christ. Pour éviter ce malheur, nous consentons à nous soumettre aux conditions suivantes : vous nous accorderez quarante jours pour mettre de l'ordre dans nos affaires. Après ce délai, vous nous ferez conduire avec nos biens dans un lieu sûr. Vous aurez soin de cent familles qui veulent rester dans la ville, et les protégerez contre tout outrage et toute violence. Vous rendrez la liberté à notre roi et à vingt des principaux prisonniers à notre choix. » Saladin qui ne tenait pas à immobiliser au seuil de l'hiver son armée devant les murs d'Ascalon, accepta ce marché. Il tint cependant à préciser que le roi et les vingt prisonniers de marque ne seraient libérés que dans le courant du printemps suivant. Et, le 5 septembre 1187, il entrait dans la ville. On peut déplorer que cette place forte fut ainsi abandonnée à Saladin. Sans être aussi inexpugnable que Tyr, elle pouvait retenir pendant longtemps le gros des troupes musulmanes. On peut également s'indigner de la faiblesse, de la trahison de Guy de Lusignan, recommandant aux défenseurs de se rendre pour plaire à Saladin et sauver quelques têtes titrées. Nous écrivons bien : « trahison », sans laquelle jamais peut-être Saladin ne serait entré dans Jérusalem. Nous soutenons que Jérusalem n'aurait pas été prise pour les raisons suivantes : 1° l'échec devant Tyr avait éprouvé le moral de l'armée musulmane; 2° décembre approchait. Si Saladin avait dû poursuivre seulement quinze jours à trois semaines de plus le siège d'Ascalon, il n'avait plus le temps d'aller à Jérusalem car la saison des pluies était proche. Certes, il pouvait remettre son expédition au printemps suivant. Mais au printemps suivant les choses ne se seraient point passées de la même manière. Guy de Lusignan a failli à ses devoirs. Il s'est honteusement compromis dans cette affaire d'Ascalon. Son attitude a été indigne de son rang. Il n'hésita pas à trahir, associant à de misérables marchandages le grand maître

Institut Kurde de Paris

du Temple Gérard de Ridefort. « Par quelle étrange faveur de Saladin, s'écrie justement René Grousset, l'orgueilleux Grand Maître avait-il été épargné, alors que les autres Templiers faits prisonniers comme lui, le soir de Hattîn, étaient impitoyablement exécutés? On est en droit de se demander s'il n'avait pas acheté sa vie au prix de quelque trahison, quand on le voit maintenant s'associer à Guy de Lusignan pour conseiller aux Ascalonais une capitulation pure et simple. »

***

Saladin s'empara de Gaza, qui appartenait aux Templiers et y laissa une garnison. Et tandis qu'il conduisait son armée devant Jérusalem, au Caire, le gouverneur de l'Égypte équipait une flotte afin de bloquer Tyr, de couper la route aux vaisseaux venus de l'Occident.

***

Ainsi, de même que la bataille de Hama avait assuré la souveraineté de Saladin sur la Syrie, la bataille de Hattîn lui livrait la Palestine. A part le formidable Crac des Chevaliers et Marqab, il ne restait plus aux chrétiens, de tant de conquêtes, que les villes de Jérusalem, de Tyr, de Tripoli et d'Antioche. Tout s'était écroulé en deux mois (Hattîn, 4 juillet-Ascalon, 5 septembre). La royauté franque était brisée. Rien ne fera mieux connaître l'état déplorable de la chrétienté en Syrie en cette fin de 1187 que la lettre-circulaire que le Grand Précepteur du Temple adressa à ses frères d'Occident, après le désastre de Hattîn : « Nous ne pouvons trouver les mots nécessaires pour vous exprimer tous les malheurs que nos péchés ont attirés sur nos têtes. Les musulmans, cette nation barbare, ayant couvert la surface de la terre, nous nous approchâmes pour dégager le château de Tibériade que ces Infidèles assiégeaient. Mais nos troupes furent taillées en pièces. Trente mille hommes ont péri dans cette fatale journée; le roi est prisonnier; la vraie croix est entre les mains des Infidèles. Saladin est aujourd'hui maître des principales villes du royaume. »

Institut Kurde de Paris

CHAPITRE XV

LA CHUTE DE JÉRUSALEM

Le 16 de la lune de Redjeb, l'an 583 de l'hégire, c'est-à-dire le 20 septembre 1187, deux mois et demi après Hattîn, Saladin parut devant Jérusalem et la sainte cité fut bientôt investie. Ce fut une date inoubliable pour l'Islam.

***

Balian II d'Ibelin commandait la citadelle. Avant de s'emparer de la ville par les armes, Saladin proposa aux assiégés d'en négocier la reddition et le sort des communautés chrétiennes. Avec beaucoup de tact, il promit d'avantager Jérusalem, de ne point l'accabler d'impôts comme tant de villes infidèles qu'il venait de conquérir pour ajouter à la gloire d'Allah; il offrit de se contenter d'une somme dérisoire de trente mille pièces d'or et de ne point méconnaître les droits des chrétiens qui choisiraient, après l'entrée des troupes musulmanes, de rester à Jérusalem. Les barons et les chefs des ordres religieux n'acceptèrent point de transiger. Ils voulaient gagner un peu de temps, ruser avec le Kurde, dans l'espoir que quelque flotte génoise ne tarderait pas à apparaître sur les côtes du Liban, porteuse de bombardes et de vaillants Croisés. « Nous ne pouvons vous céder une ville en laquelle notre Dieu est mort, firent-ils dire. Nous pouvons encore moins vous la vendre. » Ils jouèrent les offensés et Saladin s'offusqua : « Vous maudirez votre obstination. Vous implorerez bientôt ma clémence, mais les jours seront comptés. J'entrerai d'ici peu dans Jéru-

Institut kurde de Paris

salem et je ne saurais alors comment empêcher mes compagnons victorieux de traiter par l'épée les chrétiens survivants comme vous avez traité vous-mêmes les musulmans lorsque vous êtes entrés dans Jérusalem l'an 492 de l'hégire. Souvenez-vous que vous avez égorgé soixante-dix mille musulmans dans le Mesjid el Aqsâ. Et souvenez-vous qu'en l'année 398 de l'hégire le calife fatimite d'Égypte El Hakem ordonna de détruire le Saint-Sépulcre et autorisa le pillage par la populace de tout ce qu'elle renfermait de richesses, de meubles et autres objets. Souvenez-vous du *samedi de la lumière* et des choses odieuses qui se passent sous les yeux des musulmans, des choses qu'il n'est pas licite d'entendre ni de voir. » Les chroniqueurs de l'époque ont raconté qu'il y avait alors dans Jérusalem soixante mille hommes capables de combattre. Le secrétaire de Saladin, Beha ed-Dîn, avance le chiffre de six mille défenseurs. Quoi qu'il en soit, Balian II d'Ibelin sut inspirer à chacun, malgré le souvenir récent de tant de revers et l'incapacité notoire des grands de la chrétienté d'Orient, le courage dont tous avaient besoin en ces jours difficiles. Il promut chevaliers de nombreux bourgeois, des marchands devant défendre leurs souks et leur foi, vaincre ou périr dans cette gigantesque mêlée dont la ville sainte était l'enjeu, et peut-être aussi l'avenir de l'Islam et celui de la chrétienté. On fondit les plaques d'argent recouvrant la chapelle du Saint-Sépulcre pour payer la solde des recrues et le gouverneur de Jérusalem sut faire de l'antique cité de David une forteresse fort bien défendue. Aussi les musulmans furent-ils surpris d'apercevoir tant de soldats et de cavaliers s'affairant sur les remparts que détruisait peu à peu la pierraille de leurs machines de bois. Une première attaque au nord-ouest, entre l'ancienne Porte de Damas et la Tour de David, échoua. Les assiégés faisaient preuve d'un mordant inattendu. Ils repoussaient les musulmans, brûlaient leurs machines de siège et d'assaut, se battaient avec fureur avec des pelles quand ils n'avaient point d'autres armes, aveuglant leurs ennemis avec du sable, ou encore les engluant avec leur poix bitumineuse, les faisant brûler vifs au pied de leurs échelles avec les feux grégeois.

Institut Monde de Paris

N'ayant pu faire passer le gros de ses forces par la Porte de Damas, Saladin chercha un point plus faible, du côté du nord de la ville, près de la Porte de Josaphat, où il espérait ouvrir plus facilement une brèche dans l'un des angles des fortifications donnant sur la vallée du Cédron. Il réunit de ce côté toutes les pièces disponibles et le bombardement commença tandis qu'un patient travail de sape minait les assises de cette partie de l'enceinte fortifiée de Jérusalem. En deux jours, quinze toises de fortifications furent minées, étançonnées, incendiées. Les assiégés tentèrent en vain une sortie par la Porte de Josaphat. Ils s'acharnèrent, perdirent beaucoup des leurs et durent faire retraite. Leur cause semblait perdue; le peuple courut s'agenouiller devant les autels; les religieuses processionnèrent autour des murailles, pieds nus, chantant les psaumes. Des femmes, mêlant des pratiques superstitieuses à ces actes de dévotion, trempèrent devant le Saint-Sépulcre, dans des cuves pleines d'eau froide, « leurs filles jusqu'au col », et elles leur coupèrent les cheveux, croyant ainsi apaiser la colère de Dieu, dont la sainte cité avait été si longtemps profanée par des fidèles impurs. Des orateurs rappelaient à leurs ouailles ce qui les attendait si Jérusalem tombait entre les mains des musulmans. Qu'ils se souviennent des termes de la capitulation que le commandeur des croyants Omar avait accordée aux chrétiens habitant la Syrie, termes repris dans la correspondance qui fut à l'époque échangée entre les différentes communautés chrétiennes d'Orient et les autorités musulmanes : « Nous, chrétiens, nous nous sommes engagés de n'entreprendre dans nos villes aucune nouvelle construction telle que couvent, église, chapelle ou cellule de moine; de ne restaurer aucun de ces édifices se trouvant dans les quartiers habités par les musulmans; de n'interdire à aucun musulman de faire halte dans nos églises, soit de nuit, soit de jour; d'héberger et nourrir pendant trois nuits les musulmans de passage; de manifester ostensiblement le respect que nous devons aux musulmans, soit en nous levant pour eux de nos sièges dans nos réunions lorsqu'ils désirent s'asseoir, soit en ne portant point, dans le but de leur ressembler, le bonnet des

Institut Kurde de Paris

nomades, le turban, la double chaussure et en ne séparant point vos cheveux comme ils le font. Nous ne monterons pas sur des selles, nous ne parlerons point leur langue, nous ne ceindrons pas le sabre; nous ne graverons pas sur nos cachets des caractères arabes; nous ne vendrons pas de vin. Nous ne décorerons pas nos églises de la croix à l'extérieur; nous n'exhiberons ni nos croix, ni nos livres sur les chemins ou dans les souks; nous éviterons de faire du bruit avec nos crécelles dans nos églises. Nous n'élèverons pas la voix en accompagnant nos morts; nous ne les escorterons pas avec des lumières sur aucune des routes fréquentées par les musulmans, ni dans leurs marchés, et nous ne les enterrerons pas à côté de leurs cimetières. Nous ne regarderons pas les musulmans dans leurs habitations. » Telle était la condition des chrétiens sous les califes orthodoxes; c'est-à-dire les quatre premiers califes qui succédèrent à Mahomet, et les docteurs de l'islamisme s'appuyèrent constamment sur ces conventions jusqu'à l'époque des Croisades. Les chrétiens d'Orient allaient-ils redevenir des parias dans la sainte cité de Jérusalem? Tandis que vers le ciel s'élevait l'ardente prière et que les défenseurs se préparaient pour le suprême assaut, Saladin ouvrait partout des brèches dans les murs d'enceinte. Jérusalem était en grand péril et pour éviter sa destruction Balian II d'Ibelin voulut renouer les négociations. D'autant plus que la communauté grecque orthodoxe complotait contre la sûreté des chrétiens latins. Tandis que l'ennemi était aux portes, les Grecs, ou melkites, qui avaient toujours entretenu des relations cordiales avec Saladin, et qui « portaient une haine mortelle aux latins », lit-on dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, se désolidarisaient ouvertement de la cause commune. Ils avaient même formé le dessein d'égorger les Francs pour faciliter la tâche de Saladin. Balian II d'Ibelin se rendit à l'ost du sultan, avec Rénier de Naplouse et des délégués des ordres des Templiers et des Hospitaliers. Le Kurde les accueillit avec humeur, leur reprocha de n'avoir point voulu s'entendre avec lui afin d'épargner le sang des combattants et il les menaça : « Regardez les murs de Jérusalem qui s'écroulent! Voyez mes soldats qui vont

Institut Europe de Paris

entrer par toutes les portes de la ville! Je pénétrerai dans Jérusalem l'épée à la main et je purifierai par le sang des chrétiens ces lieux sacrés que vous avez souillés en y massacrant inutilement tant de musulmans, lorsque vous y êtes entrés pour la première fois, l'an 491 de l'hégire. » Balian proposa cent mille dinars au nom des habitants. Beha ed-Dîn raconte que Saladin fit alors remarquer à son interlocuteur que ses étendards flottaient déjà près de la Tour de David et que ce n'était nulle part la coutume d'offrir des conditions de capitulation honorables à une ville presque prise. Le gouverneur de Jérusalem, avant de prendre congé, eut cette fière réponse : « Ne croyez pas que Jérusalem manque de défenseurs! Nous nous retrancherons dans chaque quartier de la ville. Nous avons cinq mille otages. Ils périront de notre main en même temps que nos femmes et nos enfants. Ne soyez pas inexorable; en nous acculant au désespoir vous fortifierez notre détermination et les graves excès engendrent les pires cruautés. Nous ne désirons pas que Jérusalem disparaisse dans les flammes, ni que les mosquées les plus belles de l'Islam soient à jamais détruites en des combats malheureux. Que feriez-vous devant des ruines? Où retrouveriez-vous la Qubbat al Sakhra, le Mesjid el Aqsâ et tant d'autres lieux saints de Jérusalem que vous vénérez et que nous respectons? Croyez-vous qu'il ne soit point malséant de marchander de la sorte le sort d'une ville qui nous est chère à tous? Si Dieu nous refuse présentement la victoire, nous savons cependant que Dieu nous accordera une mort glorieuse et le pardon de tant de fureurs sacrilèges en ces lieux. » Les chroniques rapportent que Saladin, bouleversé par ce tableau d'horreurs, pria les plénipotentiaires chrétiens de revenir le lendemain afin qu'il pût consulter les docteurs de la Loi. Ceux-ci décrétèrent que la foi du serment fait par Saladin « de pénétrer dans Jérusalem l'épée à la main » ne pourrait point être considérée comme étant violée si les chrétiens se rendaient à discrétion. Et comme il n'était point dans son naturel d'être violent, et afin d'épargner à Jérusalem les horreurs de la guerre — ce qui satisfaisait son désir secret — Saladin convint avec le gouverneur de Jérusalem que les

Institut Kurde de Paris

communautés religieuses pourraient acheter leur liberté aux conditions suivantes : les hommes paieraient dix dinars tyriens, les femmes cinq, les enfants deux. Pour les vingt mille pauvres qui ne pouvaient payer leur rançon, un prix forfaitaire de trente mille écus fut convenu. Ces articles furent signés le vendredi 27 de la lune de Redjeb, 583 de l'hégire. Les musulmans ne manquèrent pas de se souvenir de la prédiction faite autrefois par un poète à Saladin : « Vous avez soumis Alep. Mais vous ferez une conquête plus brillante dans la lune de Redjeb, celle de Jérusalem. » Cet événement glorieux dans les annales de l'islamisme fut d'autant plus considéré comme une preuve de la protection d'Allah qu'il coïncidait exactement avec l'anniversaire d'une fête célébrée le même jour, celle du voyage miraculeux que Mahomet fit dans une nuit de La Mecque à Jérusalem, et pendant lequel il vit les sept cieux de l'enfer et du paradis, et Allah derrière soixante-dix mille rideaux de lumière séparés chacun par cinq cents ans de distance.

Et le 2 octobre 1187, sous le règne de Nasîr ed-Dîn, calife abbasside de Bagdad, d'Isaac l'Ange, empereur d'Orient, de Frédéric Barberousse, empereur d'Occident, de Philippe Auguste, roi de France, de Henri II, roi d'Angleterre, Saladin occupait la citadelle de Jérusalem, un peu avant la prière de midi. La joie des musulmans fut immense. Une multitude de cadis, de poètes, de juristes, de derviches, de fakirs accourut d'Égypte et de Syrie pour féliciter le plus illustre des sultans.

***

Quant aux chrétiens, ils ressentirent douloureusement la perte des lieux saints.

La lettre que Thierry, Grand Précepteur de l'ordre des Templiers, adressa au roi d'Angleterre, le lendemain de la chute de Jérusalem, est éloquente : « Sachez, grand roi, que Saladin s'est rendu maître de la ville de Jérusalem et de la Tour de David; les chrétiens n'ont la garde du Saint-Sépulcre que jusqu'au quatrième jour après la fête de saint Michel pro-

Institut Kurde de Paris

chain; il est permis aux frères Hospitaliers de rester encore un an dans leur maison pour prendre soin des malades; les chevaliers de cet ordre qui sont dans le château de Beauvoir se distinguent tous les jours par différentes entreprises qu'ils font contre les Sarrasins; ils viennent d'enlever deux caravanes aux Infidèles, et ils ont trouvé dans la première les armes et les munitions de guerre que les Turcomans transportaient de la forteresse de la Fère, après avoir détruit cette place. Carac, voisin de Montréal, le Montréal, Saphet, un autre Carac, et Margat, qui appartiennent aux Hospitaliers, Castel-Blanc, Tripoli et Antioche se maintiennent encore contre tous les efforts des Turcs. Saladin a fait abattre la grande croix qui était posée sur le dôme de l'église bâtie à la place du Temple de Salomon. Et pendant deux jours, la sainte croix a été traînée dans les rues, foulée aux pieds et couverte de boue. Par une sorte de purification, le sultan a fait laver d'eau de roses par dedans et par dehors cette église, qui était l'ancienne mosquée édifiée par Omar, et il y a établi le culte musulman, en y proclamant à haute voix la loi de Mahomet. » « Jamais, les Francs, peut-on lire dans la *Chronique* de Moudjîr ed-Dîn qui vivait au xve siècle, depuis le jour où ils étaient venus en Syrie, en l'an 1097 jusqu'à cette époque, n'avaient éprouvé un tel désastre. Quelques-uns d'entre eux s'enfuirent jusqu'au fond de l'Occident où ils représentèrent la figure du Messie et celle du Prophète; ce dernier, tenant un bâton à la main, poursuivait, pour le frapper, le Messie qui fuyait devant lui. Par ce spectacle, ils excitaient les peuples infidèles à s'unir pour envahir de nouveau les contrées de l'islamisme et faire la guerre à Saladin. » (Traduction de Henry Sauvaire.) « C'était un spectacle attendrissant, raconte encore un chroniqueur de l'époque, de voir les chrétiens s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leurs haines, de leurs divisions, lever les mains vers le ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient plus revoir, se tenir prosternés dans le Saint-Sépulcre le visage collé contre terre, et pleurer là où leur Sauveur était mort. »

Institut Kurde de Paris

***

Saladin ne voulut rien garder pour lui des richesses qui lui furent remises, et il les fit partager entre les émirs, les soldats et les juristes qui l'avaient accompagné à Jérusalem. En maintes occasions, il fit preuve de mansuétude à l'égard des chrétiens les plus humbles, cherchant à leur épargner les rigueurs de leur nouvel état. Il ordonna que les malades fussent laissés dans les hôpitaux où ils étaient soignés par les frères Hospitaliers. Il laissa l'église du Saint-Sépulcre aux Grecs et aux Syriens. Sur son ordre et sur celui de son frère Adel, quinze cents chrétiens pauvres furent dispensés de payer leur rançon. Lorsque les chrétiens quittèrent Jérusalem, il fit placer des corps de garde dans la ville afin qu'aucune violence ne se produisît. Il voulait ainsi interdire toute vengeance, et imposer aux siens la clémence après la victoire, la loyauté dans la guerre. Après avoir pris ces précautions pour protéger la sortie de ceux qui préférèrent partir, il fit fermer les portes de Jérusalem, moins celle de David, et le long cortège des vaincus passa devant lui. Héraclius, patriarche de Jérusalem, parut le premier, suivi du clergé séculier et régulier. Il emmenait avec lui les vases sacrés, les orfèvreries, les tissus, le trésor du Saint-Sépulcre. L'historien Al Imâd fit remarquer au sultan que ces richesses devaient être considérées comme biens immobiliers et, en vertu du traité, rester sur place car, à ce titre, elles appartenaient au vainqueur. Saladin en convint, mais il préféra ne point contester l'appartenance des biens du Saint-Sépulcre et il laissa passer le bagage « car il y a plus de pureté dans la vraie foi des croyants que dans l'or des vases sacrés ». Le gouverneur de Jérusalem venait ensuite, en tête de la noblesse syrienne et franque, et des notables de la ville. Des femmes se jetèrent aux pieds du sultan. « Nous avons tout perdu, lui dirent-elles, nos maisons, nos biens, notre patrie. Nous allons errer comme des malheureuses dans un pays qui nous est devenu étranger et hostile. Mais, Seigneur, vous pouvez adoucir nos maux en

Institut Kurde de Paris

nous rendant nos maris, nos frères, nos enfants que vous retenez prisonniers. » Saladin fit rechercher parmi les captifs ceux que ces épouses réclamaient et il leur rendit la liberté. Il fit plus encore : il combla ces femmes de présents et de provisions.

***

Les chrétiens furent accompagnés par les musulmans jusque sur les terres de Bohémond d'Antioche. On raconta que les chrétiens d'Antioche et les chevaliers du comte de Tripoli accueillirent sans enthousiasme leurs frères de Jérusalem; certains chroniqueurs prétendent qu'ils les firent occire à l'occasion, qu'ils les dépouillèrent autant qu'ils le purent, et leur interdirent de pénétrer dans leurs villes. Existèrent-ils vraiment, ces misérables qui accablèrent de maux ceux que le plus grand ennemi de leur race et de leur religion traita avec tant d'humanité? Repoussés du comté de Tripoli et de la principauté d'Antioche, les malheureux refluèrent vers le sud. Saladin leur fit distribuer des tentes et nourrir gratuitement jusqu'à ce qu'ils pussent s'embarquer pour l'Occident. Il en fit conduire un grand nombre à Alexandrie dans l'espoir que leur retour serait hâté. Mais, là aussi, ils connurent toutes sortes de difficultés. En effet, les commandants des flottes génoise, pisane ou vénitienne ne voulaient prendre à leur bord pour les ramener en Europe que ceux qui pouvaient leur payer le prix du voyage et se pourvoir avant d'embarquer des nourritures nécessaires pour toute la durée du séjour à bord. Lorsque les commandants des vaisseaux venaient, selon l'usage, demander au gouverneur du port de leur rendre leur gouvernail et que ce dernier s'étonnait d'apprendre qu'ils embarquaient si peu de chrétiens de Jérusalem parmi ceux qui devaient être rapatriés, et qui attendaient depuis des mois de pouvoir quitter l'Orient, les marins osaient répondre que ceux qu'ils laissaient à terre étaient de pauvres gens et qu'ils ne pouvaient pas les transporter gratuitement. Évidemment, le moindre ballot d'épices faisait mieux leur affaire. Les fonctionnaires musulmans durent

Institut Kurde de Paris

assurer le ravitaillement des chrétiens qui eurent la chance de trouver une place; ils durent en outre faire promettre aux commandants des vaisseaux de ne point débarquer les chrétiens qu'ils prenaient en charge, et qui devenaient des « protégés musulmans », ailleurs que dans des ports de France ou d'Italie sous peine d'encourir la juste colère de Saladin.

***

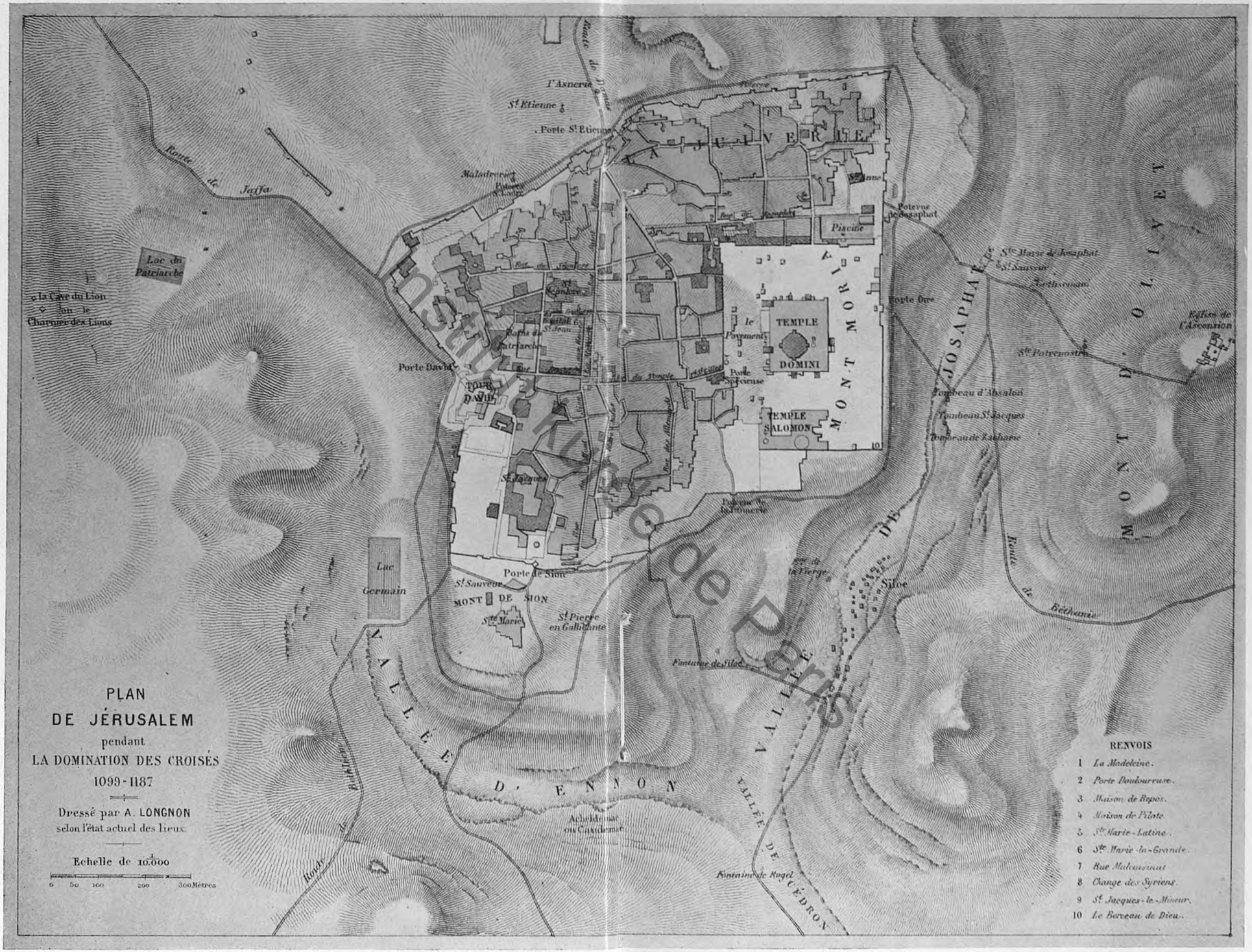
Lorsque les chrétiens eurent quitté Jérusalem, Saladin y fit son entrée officielle. De toutes les parties de l'Orient, des ambassadeurs accoururent pour le féliciter de sa victoire sur la chrétienté et saluer en lui « l'épée de l'Islam ». Après les cérémonies et les festivités, il restaura l'autorité des musulmans à Jérusalem. Les chrétiens ayant opté pour demeurer dans la ville sainte payèrent une taxe de capitation qui assurait leur sécurité. Le célèbre jurisconsulte Isa régla la situation des diverses minorités catholiques. Quatre prêtres de l'église de la Résurrection furent autorisés à résider à Jérusalem et exemptés de tout impôt.

***

D'après Abou Horayrah, le Prophète a dit : « Parmi toutes les villes, Allah en a choisi quatre de préférence; ce sont La Mecque qui est *el baldeh*, « la ville par excellence »; Médine qui est *en nakhlet*, « la ville du dattier »; Damas qui est *et tyn*, « la ville du figuier »; enfin Jérusalem qui est *ez zeytouneh*, « la ville de l'olivier ». D'après Khaled ibn Ma'dan, le Prophète a dit : « L'eau du puits de Zem-Zem qui se trouve à La Mecque, et la Fontaine de Siloé, qui se trouve à Jérusalem, sont des sources du paradis. » Le cadi Moudjîr ed-Dîn, qui mourut en 1521, rédigea un important travail consacré à la topographie de Jérusalem et à son histoire depuis Abraham jusqu'au XVe siècle de l'ère chrétienne, et sa *Chronique* est souvent citée par Reinaud dans sa *Bibliothèque des Croisades*. Nous lui devons la description de ce qu'était Jérusalem à l'époque de Saladin : « Jérusalem est une cité immense et solidement bâtie. On y

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris



Institut National d'Histoire de l'Art Bibliothèque de Paris

Extrait de *Histoire Générale des Croisades*, GUILLAUME DE TYR ET SES CONTINUATEURS, t. II.

Texte français du XIIIe siècle, revu et annoté par Paulin Paris. — PARIS, LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT, 1879.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

trouve dans le sous-sol d'un grand nombre de monuments des constructions très anciennes; les maisons sont entassées dans les vallées et sur les collines; si on pouvait les espacer, les embellir avec des patios et des jardins, comme cela se fait dans la plupart des villes de l'Islam, Jérusalem serait deux ou trois fois plus étendue qu'elle ne l'est actuellement. Il s'y trouve de nombreuses citernes préparées pour recevoir l'eau, car l'eau qui sert à l'alimentation des habitants se recueille des pluies. Dans la citadelle de David, on y bat chaque soir le tambour, une heure après le coucher du soleil. Les constructions de Jérusalem sont extrêmement solides, toutes en quartiers de pierre de taille et voûtées; il n'entre pas une brique dans la bâtisse ni une pièce de bois dans les toitures. Les voyageurs prétendent qu'il n'y a pas, dans tout l'empire de l'Islam, une autre ville dont les constructions soient plus solides, et dont l'aspect soit aussi agréable que celui de Jérusalem, car le spectacle qu'offre de loin cette sainte cité, au milieu de son éclat éblouissant, est absolument unique. La vision la plus inoubliable est celle dont on jouit du côté de l'Orient, quand on se trouve sur le mont des Oliviers. Il faut six journées de marche, au pas des bêtes de charge, pour faire le tour des collines escarpées et pierreuses sur lesquelles Jérusalem est bâtie. Lorsque Allah accorde au pèlerin la grâce de parvenir, par la rue de la Vallée-des-Moulins, jusqu'au seuil de l'auguste Mesjed el Aqsâ, ou au Maqâm vénéré d'Abraham, celui-ci éprouve alors un pur sentiment de joie et de ferveur, et il oublie les peines et les fatigues qu'il a endurées lorsqu'il aperçoit ces glorieux sanctuaires et la merveilleuse coupole de la mosquée d'Omar, resplendissante dans la lumière. Il ressentira dans son cœur l'allégresse des vrais croyants en ces lieux qui virent en des temps déjà si lointains Salomon se tenir debout, lorsque après avoir achevé la construction du Temple, il adressa au Dieu d'Israël une ardente prière... Il ira se prosterner et méditer, en homme juste et pieux, devant « l'Empreinte du Pied de Mahomet », empreinte que le Prophète laissa sur une roche de la Grotte des Esprits lorsqu'il s'éleva vers le ciel, en cette fameuse nuit de Jérusa-

Institut Kurde de Paris

lem, sur sa jument El Boraq, pour visiter le paradis, et pendant laquelle il vit les houris de Mahomet avec les yeux de la chair...

***

Saladin se fit raconter l'histoire des musulmans célèbres qui séjournèrent dans la ville sainte, tels que celle de Mohammed ibn Karrâm, le théologien scolastique, qui créa la secte des Karrâmites et qui était enterré auprès des tombeaux des prophètes, près de l'ancienne Porte de Jéricho; celle de Sâleh ibn Yousef Abou Cho'Ayb, qui fit quatre-vingt-dix fois le pèlerinage de La Mecque à pied. Il fit découvrir le Mihrâb que les Templiers avaient muré. Son prédécesseur, Nûr ed-Dîn le Martyr, avait conçu le projet de reprendre Jérusalem aux chrétiens et, dans cette pieuse pensée, il avait fait faire à Alep une chaire incrustée d'ivoire et d'ébène qu'il destinait à la plus belle mosquée de la ville sainte. Mais la mort le surprit et la prise de Jérusalem s'accomplit par « celui qu'Allah avait choisi, le sultan Saladin », qui fit apporter la précieuse chaire de Nûr ed-Dîn et la déposa dans la mosquée El Aqsâ, où elle se trouve toujours. Saladin installa un imam habile dans la lecture du Coran dans l'église construite sur la Roche par les chrétiens et il le dota, à titre de *waqf*, d'une maison et d'une terre. Il y fit aussi déposer des exemplaires du Coran avec leurs étuis. Après avoir consulté les ulémas de sa maison sur l'établissement d'un collège pour les jurisconsultes chaféites et d'un hospice pour héberger les pauvres et vertueux personnages de l'ordre des sûfis, Saladin choisit pour les recevoir l'Église Sainte-Anne, située près de la Porte des Tribus, et le palais de l'ancien patriarche de Jérusalem qui se trouvait près du Saint-Sépulcre. Il ne voulut tenir aucun compte de la stupéfiante supplique que devait lui adresser le roi d'Angleterre qui le priait « d'interdire aux chrétiens, de passage à Jérusalem, la visite des lieux saints à ceux qui se présenteraient sans être munis d'une lettre portant son sceau »! L'historien arabe Imad ed-Dîn relate que, quelques zélés musulmans ayant conseillé à Saladin de détruire le

Institut Kurde de Paris

Saint-Sépulcre en prétendant qu'une fois que le tombeau du Messie serait comblé et que la charrue aurait bouleversé cette terre sacrée, il n'y aurait plus aucun motif pour les « Infidèles » d'y venir en pèlerinage, Saladin répondit qu'il était convenable d'épargner ce monument religieux. Il ajouta que ce n'était pas l'église, mais le calvaire et le tombeau de Jésus-Christ qui étaient l'objet de la dévotion des chrétiens et que, « lors même que la terre eût été jointe aux cieux », les nations chrétiennes n'auraient point cessé d'affluer à Jérusalem. Il fit également observer que, lorsque le calife Omar, dans le premier siècle de l'islamisme, se rendit maître de la ville sainte, il permit aux chrétiens d'y demeurer et il respecta leurs églises quoiqu'il eût trouvé la Sakhra couverte d'une épaisse quantité d'immondices que les Grecs y avaient déposées parce qu'ils haïssaient les musulmans. Saladin fit purifier toutes les mosquées de Jérusalem et, en particulier, il fit laver avec des eaux que l'on alla chercher à Damas la mosquée de Jacob. Le Templum Domini redevint la Qubbat el Sakhra et le palais de Salomon la mosquée El Aqsâ, illuminée par vingt mille lampes dans la nuit de cha'bân! Allah est grand! Après avoir été longtemps stable sous les califes aristocratiques de Bagdad, la puissance politique de l'Islam allait croître dangereusement et la chute de Jérusalem porter ses fruits amers. Pour tenter sans succès de reprendre la ville sainte, il faudra que l'Europe chrétienne unisse toutes ses forces et s'acharne à combattre. Jusqu'au fond des campagnes, dans les plus humbles bourgades, le nom de Saladin sera craint et maudit. Quel dommage peut-être, pour l'histoire des peuples musulmans, qu'un grand empire arabe ne se soit pas fondé sur les ruines du royaume franc de Jérusalem... Jusqu'alors le Kurde avait été partout victorieux certes, mais il était dans l'incapacité de mettre en place une sérieuse administration d'État sans laquelle les plus belles conquêtes militaires risquent de rester improductives. Il était entouré de valeureux compagnons d'armes, mais non pas de fonctionnaires habiles à exploiter la gloire des soldats et à préparer l'avenir. Après Jérusalem, Saladin se trouvait à la tête d'un empire immense

Institut Kurde de Paris

qu'il ne pouvait ni administrer ni contrôler en ses contrées lointaines. Certes, son influence personnelle, le prestige de sa gloire adoucissaient l'humeur des ennemis qu'il pouvait avoir à Bagdad, à Damas ou au Caire, mais que deviendrait après lui cet empire diffus qu'il avait créé en compagnie des cavaliers du désert?

***

Est-il exact, ainsi que l'ont prétendu certains historiens, que les Juifs purent se réjouir du triomphe de l'Islam et de l'éviction des chrétiens dans le Proche-Orient? Bénéficièrent-ils vraiment du désastre de la chrétienté comme ils avaient autrefois, en Espagne, trouvé quelque profit lors de la chute du royaume wisigoth de Tolède? Le poète juif espagnol Jehuda al Harizî, qui visita Jérusalem en 1216, nous dit expressément que la reconquête de la ville sainte par les musulmans fut suivie d'une immigration juive, immigration sollicitée par Saladin en personne : « Le sage et vaillant chef d'Ismaël (Saladin), après avoir pris Jérusalem, fit proclamer par toute la contrée qu'il recevrait et accueillerait la race d'Éphraïm, de quelque part qu'elle vînt. Aussi, de tous les coins du monde, nous sommes venus y fixer notre séjour, et nous y demeurons heureux, à l'ombre de la paix. »

Institut Kurde de Paris

***

Après la période des festivités et des purifications, après avoir écouté les discours des poètes évoquant avec lyrisme la fastueuse épopée et le nom du héros, Saladin se remit en campagne car il désirait harceler les chrétiens qui avaient encore en leur possession les principales villes de la côte. Il prépara l'investissement de la citadelle de Tyr dont la conquête, au point de vue de la conduite future de la guerre, était plus importante pour lui que celle de Jérusalem. Et comme l'hiver approchait, il se hâta de faire faire mouvement à ses troupes et il fit mettre en place les approvisionnements nécessaires.

CHAPITRE XVI

UN ADVERSAIRE DE LA TAILLE DE SALADIN : CONRAD DE MONTFERRAT

Tyr, qui fut jadis une cité opulente dont Ézéchiel a décrit l'hégémonie, et dont les marchands fondèrent des comptoirs jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et même si l'on en croit Pline, « un empire africain autour de Carthage », n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade dont seul le nom évoque le prestigieux passé. A l'époque de Saladin, elle était encore une grande cité dont l'opulence, aux dires d'Ibn Djobair, était proverbiale. Son gouverneur, Conrad de Montferrat, avait fait doubler le triple rempart de ses fortifications et surélever les tours de ses deux forts, le fort sidonien et le fort antique dont les fondations colossales étonnent encore aujourd'hui les spécialistes de ce genre de travaux. Il avait accumulé dans Tyr d'importants stocks de vivres, bourré ses quartiers de munitions, habitué les habitants et les soldats de la place aux fatigues de la garde, imposé une discipline impitoyable à tous ceux qui étaient sous ses ordres, qu'ils fussent civils ou militaires. Lorsque Saladin parut devant la ville, le 8 décembre 1187, il jugea qu'elle était imprenable par la terre et que le seul moyen de la réduire à merci était de l'affamer en fermant la seule porte qui lui permettait de recevoir des renforts et des vivres, c'est-à-dire la porte de la mer. Il décréta le blocus de Tyr, fit équiper quatorze galées à voiles et à rames, armées de grappins pour accrocher et aborder, et de brûlots pour incendier les vaisseaux ennemis, et cette flotte musulmane venue d'Égypte croisa sans arrêt devant le port de la grande cité maritime. Il

Institut Kurde de Paris

chercha le point faible des fortifications terrestres, mais ne put réussir à forcer un passage pour ses soldats et il dut se rendre à l'évidence : les assiégés se défendaient comme des forcenés. Les femmes aidaient les hommes, portant boulets, pots de feux et nourritures jusque sur les remparts. Conrad de Montferrat avait juré sur les Saintes Écritures qu'il ne laisserait pas pénétrer un seul musulman vivant dans Tyr et il tenait sa promesse. Les assauts de l'ennemi étaient brisés l'un après l'autre sans trop de perte pour les chrétiens dont le moral ne faiblissait pas. Saladin demanda à son fils El Melek ez Zaher, qui se trouvait à Alep, de venir le rejoindre sous les murs de Tyr avec de nouvelles troupes levées parmi les tribus du Nord de la Syrie et du Djebel Sindjar. Le siège durait depuis déjà deux mois lorsqu'une nouvelle armée musulmane parut devant Tyr et les chrétiens commencèrent à s'inquiéter de la mauvaise tournure que prenaient les événements. Conrad de Montferrat ne tarda pas à découvrir les premiers symptômes du découragement des siens et, pour leur rendre confiance, il imagina une ruse qui réussit fort bien. Il y avait à Tyr un jeune musulman qui, pour se soustraire à la réprobation des siens — il avait offensé son père — avait déserté et renié sa religion. Conrad le pria d'envoyer un courrier à son père, officier dans l'armée musulmane, chargé d'implorer sa clémence. Pour prix de son pardon, il lui promettait de le renseigner sur la condition matérielle et morale des chrétiens enfermés dans Tyr. Le messager du fils repentant fit bien les choses. Selon lui, les assiégés, réduits à la dernière extrémité, avaient projeté de s'enfuir à la faveur de la nuit sur des bateaux, et d'abandonner Tyr et ses richesses. Ces « révélations » firent sensation dans le camp musulman et les émirs de Saladin embarquèrent leurs soldats d'élite sur les quatorze galées qui croisaient devant le port. Et lorsque la nuit fut venue les musulmans virent en effet les chrétiens qui s'assemblaient sur le port, gémissant bruyamment, se bousculant pour prendre place à bord des vaisseaux qui devaient les emmener. Mais tandis que la population se prêtait de bonne grâce à ce simulacre, les troupes chrétiennes se dissimulaient dans les

Institut Kurde de Paris

maisons de la ville. Lorsque les premières lueurs de l'aurore parurent, la chaîne qui fermait l'entrée du port fut abaissée, le tumulte cessa et ceux qui devaient embarquer se cachèrent un peu partout. Et, en vérité, Tyr devint une ville subitement désertée, ce qui ne manqua point de réjouir la vue des vigies des galées de Saladin qui ne tardèrent pas à pénétrer dans le port. Elles y entrèrent d'autant plus hardiment que nulle part devant eux les musulmans ne pouvaient apercevoir la moindre âme qui vive. Mais dès que la flotte fut tout entière bloquée dans le port et avant que les soldats qu'elle transportait aient eu le temps de mettre un seul pied sur terre, Conrad de Montferrat fit tendre la lourde chaîne qui fermait l'entrée du port et de toutes parts ses hommes surgissaient, sautaient à bord des vaisseaux, massacrant les musulmans qui tentaient de débarquer dans la plus grande confusion. « Les chrétiens, écrit un historien de l'époque, montent sur les navires ennemis et sur les barques qu'ils ont équipées. Dans un instant la mer est teinte du sang de ces malheureux qui furent égorgés. Conrad donne la chasse au reste de la flotte et lui livre un terrible combat. Les Infidèles, après s'être battus en gens désespérés, se font échouer pour se sauver à la nage. Saladin, témoin de ce désastre, se jette dans l'eau, l'épée à la main, à la tête de ses mameluks, afin de tenter de dégager ses gens, mais il était trop éloigné pour leur être d'un secours utile. On ne vit venir sur le rivage que les cadavres de ceux qui s'étaient noyés. Les vaisseaux de Saladin furent coulés, brûlés ou pris, et il n'en échappa que deux. » C'est ainsi que la flotte égyptienne, commandée par El Fâris Bedrân, sous les ordres du grand amiral Râ-îs el Bahrein (le Chef des Deux Mers), fut anéantie dans le port de Tyr à l'aube du 30 décembre 1187. Désirant témoigner publiquement sa douleur, Saladin se promena le lendemain sur un cheval blanc dont on avait raccourci la queue (le blanc est le signe de deuil chez les musulmans). Puis, l'hiver se faisant chaque jour plus cruellement sentir, et les torrentielles pluies saisonnières étant apparues, le sultan leva le siège de Tyr et, selon l'usage, à la mauvaise saison, il renvoya ses soldats dans leurs foyers. Son frère El Adel retourna

Institut Kurde de Paris

en Égypte, son fils Ez Zaher à Alep. Quant à lui, il prit ses quartiers d'hiver à Acre où il resta jusqu'en mars 1188.

***

L'échec de Saladin devant Tyr fut accueilli avec les transports de joie que l'on imagine dans toutes les communautés chrétiennes d'Orient que la chute de Jérusalem avait si profondément troublées. Grâce à Conrad de Montferrat, soudard rusé et franc batailleur, la chrétienté maintenait sur la côte libanaise l'une de ses meilleures positions stratégiques, une base inexpugnable de reconquête. Elle allait pouvoir y débarquer des rois, des armées de Croisés venus de toutes les parties de l'Occident, des approvisionnements; elle allait pouvoir reprendre, grâce à Tyr, Saint-Jean-d'Acre, reconquérir le littoral palestinien, concentrer ses forces sous le règne d'Amaury de Lusignan. Tyr est un tournant fâcheux dans l'histoire des Ayûbides car l'échec de Saladin y fut particulièrement sensible. Il devrait, au printemps suivant, recommencer la guerre. Et tandis qu'il préparait avec ses émirs de nouveaux plans de campagne, de l'autre côté des mers, l'Europe s'organisait contre la menace de l'Islam, levait des troupes nouvelles et dressait contre Saladin la plus formidable coalition de forces qui déferla jamais sur les terre du Proche-Orient...

Institut Kurde de Paris

CHAPITRE XVII

SALADIN VEUT REJETER LES CHRÉTIENS D'ORIENT A LA MER

Dès le début de mars, Saladin se remit en campagne. Avec la cavalerie composant sa garde personnelle et quelques fantassins il investit, du 2 au 12 mars 1188, le château de Belvoir appartenant à l'ordre des Hospitaliers, qui se dressait à pic, à trois cents mètres de haut, au-dessus de la vallée du Jourdain, à la sortie de Tibériade, et que les Arabes nommaient poétiquement le « château de l'Étoile des Vents ». Les derniers froids, les pluies diluviennes, la neige ne le découragèrent point. Mais il ne put venir à bout de la résistance des assiégés fort bien approvisionnés en munitions et en nourritures de toutes sortes. Après plusieurs tentatives infructueuses pour emporter la place d'assaut, il renonça et il remonta vers Damas où il arriva le 5 mai 1188. Il y prit ses dispositions pour rejeter à la mer les chrétiens d'Orient. Il dépêcha des courriers jusqu'aux confins des déserts de Mésopotamie pour appeler à une nouvelle *djihâd*, à une nouvelle guerre sainte, les hommes en état de combattre. Imad ed-Dîn et Mozaffer descendirent bientôt sur Alep avec une armée recrutée à Mossoul. Et, le 30 mai 1188, une nouvelle campagne militaire commençait. Saladin parut devant la fameuse forteresse des Hospitaliers Hosn el Akrâd, le Crac des Chevaliers, dominant une vaste plaine s'étendant jusqu'à la mer, admirablement bien située sur les pentes du Liban à mi-chemin entre Homs et Tripoli, et que les historiens orientaux de l'époque comparaient à « un os placé en travers du gosier des musulmans ». N'ayant pu

Institut Kurde de Paris

se rendre maître de cette forteresse qui demeure l'un des plus beaux exemples de l'architecture militaire des Croisés, Saladin fit piller les terres du comte de Bohémond, célèbres pour leur richesse en blé, en huiles, en vins, et sur lesquelles les razzias étaient toujours d'un excellent rapport. Au début de juillet 1188, il parut devant Tortose. Les habitants de cette ville si pittoresque avec ses majestueux monuments édifiés par les chrétiens et sa belle église du XIIe siècle, furent bouleversés par l'arrivée des troupes musulmanes. Saladin fit aussitôt investir la cité. Il monta lui-même à l'assaut, s'ouvrit un passage par une brèche, poursuivit la garnison qui se réfugia dans les deux tours qui faisaient partie des ouvrages fortifiés de la petite ville. « Le temps de dresser au dehors les tentes et Tortose fut prise », écrit son compagnon d'armes Beha ed-Dîn. Toutes les maisons furent pillées et un immense butin rapporté dans le camp musulman. Le sultan avait dit : « Cette nuit, s'il plaît à Dieu, nous dînerons dans Tortose. » Et ses officiers de cuisine lui apportèrent le repas des ennemis. Les murailles furent rasées. La célèbre cathédrale de Tortose, visitée par des pèlerins qui venaient de très loin pour s'agenouiller sur ses dalles, fut détruite de fond en comble. Après avoir été saccagée, la petite ville fut incendiée. Presque toutes les maisons, en un instant, devinrent la proie des flammes. Seules les tours demeuraient debout. Saladin s'empara sans peine de l'une d'elles. La seconde, mieux bâtie, entourée d'un large fossé rempli d'eau, munie de nombreuses machines de guerre qui lançaient sur les assiégeants des pierres d'une grosseur énorme, défendue par le gouverneur, les principaux officiers, les meilleurs soldats et les chevaliers des deux ordres qui s'y étaient réfugiés, résista plusieurs jours aux assauts des musulmans. Saladin abandonna tout espoir de s'en emparer et il continua sa course le long de la côte, occupant successivement Baniyas, Jebela le 16 juillet. Seule, Lattaquié, devant les murs de laquelle il campa, une semaine plus tard, lui ferma ses portes. Saladin lui livra un furieux assaut. Il réussit à s'introduire dans la ville où la lutte, pendant des heures, fit rage. Sa supériorité en hommes lui assura la victoire. Comme à Tortose, tout fut

Institut Kurde de Paris

saccagé. Seul le château fort résista encore quelque temps, mais lorsque sa garnison vit la férocité avec laquelle les musulmans attaquaient, lorsqu'elle se rendit compte qu'ils allaient enlever la citadelle, elle préféra se rendre. Saladin permit aux défenseurs de sortir avec leurs familles et leurs biens. Ils ne devaient laisser sur place que leurs provisions de blé et leurs armements. A la fin du jour la bannière victorieuse de l'Islam flottait sur les murs de la forteresse. Lattaquié ne se releva jamais des ruines que le Kurde y laissa. « J'ai vu Lattaquié jadis, relate Abû Shâma dans le *Livre des Deux Jardins*. C'était une ville riche en beaux édifices. On y voyait partout de belles demeures en pierres de taille, des portiques de marbre aux arcades solides. Toutes les maisons y possédaient leur jardin, on y trouvait des marchés étendus. Mais les émirs ont détruit la ville et fait transporter ses beaux marbres dans leurs palais de Syrie intérieure. » « J'avais vu cette cité jadis, écrit Imad ed-Dîn, après la conquête de Saladin. C'était une ville vaste, riche en édifices bien bâtis et de belles proportions; il ne s'y trouvait pas de maison sans jardin, ni d'emplacement sans construction; on y voyait partout des demeures en pierres bien taillées, des portiques de marbre aux arcades solides, des marchés étendus. Notre armée a ruiné cette cité prospère et fait disparaître sa splendeur; nos émirs se sont emparés des beaux marbres et ils les ont fait transporter dans leurs maisons en Syrie. » Après avoir ainsi laissé des traces de son passage à Lattaquié, Saladin remonta vers le nord dans le dessein d'investir Antioche. Il s'empara de la forteresse de Sayoum, protégée par des ravins sauvages et profonds. Cette merveille de l'architecture militaire appartenait aux chevaliers Hospitaliers et était considérée comme imprenable. Un fossé profond de soixante coudées, creusé en plein roc, la rendait inaccessible. Une triple enceinte de remparts protégeait le château. En une heure elle était conquise. Beha ed-Dîn nous dit que l'ardeur des soldats musulmans était telle qu'ils s'emparaient dans les maisons de la nourriture qui venait d'être cuite et qu'ils la mangeaient « sans cesser de combattre ». La population se réfugia dans le donjon et lorsque celui-ci tomba au pouvoir de

Institut Kurde de Paris

Saladin, elle ne fut libérée qu'en payant : les hommes 10 pièces d'or par tête, les femmes 5, les enfants 2, comme à Jérusalem. Après avoir laissé à Sayoum une garnison les émirs de Saladin s'emparèrent des petites places de Bekâs, bâtie sur une rive de l'Oronte; d'Es Shoghr; d'El' Aîd; de Fîha; de Blâtanîs, située sur le mont Cassius, près de Jebel el Akra (on disait que cette forteresse était reliée à un port du littoral par un tunnel qu'aurait pu emprunter un homme à cheval); de Sermâniya, ou Sernûn, à environ une journée de marche au sud d'Alep, sur la route de Hama. Ainsi s'effondrait en peu de temps le réseau de fortifications élevées par les Croisés, pour protéger le royaume d'Antioche et les frontières entre les possessions franques et les États musulmans. « Il ne restait plus au prince d'Antioche que trois places fortes : Qoseir (Cursat); Baghrâs (Gaston); Derbesâk (Trapessac) », écrit Beha ed-Dîn. Partout où les cavaliers de l'Islam apparaissent, les villes chrétiennes tombent comme des fruits mûrs. A Burzia, au nord-ouest d'Apamée, l'affaire fut un peu plus chaude. L'art et la nature, note Beha ed-Dîn, semblaient avoir travaillé de concert pour la rendre imprenable. Des collines hautes et étroites formaient un fossé naturel, ou plutôt des précipices profonds de cinq cent soixante-dix coudées. Au centre de ce cirque de collines s'élevait un énorme rocher au sommet duquel était bâtie cette fameuse forteresse qui protège la région d'Apamée. Saladin l'inspecta de très près et décida de l'attaquer malgré l'opposition de ses émirs, qui regardaient ce dessein comme trop téméraire. Plus l'entreprise était difficile, plus elle lui parut glorieuse. Le sultan rejoignit son armée et après avoir fait dresser les machines, fabriquer des ponts de bois, construire des échelles et battre inutilement la citadelle pendant plusieurs jours, il ordonna que tout fût prêt pour l'assaut. Obéissant à une tactique habituelle Saladin partagea ses troupes en trois corps, qui devaient attaquer l'un après l'autre. Imad ed-Dîn, prince du Sindjar, commandait la première division, le sultan la seconde et son fils la troisième. Lorsque le signal de l'assaut fut donné le prince de Sindjar passa le fossé sur un pont de bois, s'approcha du mur d'enceinte, essaya de

Institut Kurde de Paris

l'escalader, mais après avoir vainement tenté de fixer ses échelles pendant plusieurs heures, il fut contraint de battre en retraite. Saladin, venu le relever, se lança, le sabre en main et à la tête de ses soldats, en criant : « Allah Akbar! » Le cri de guerre de l'Islam fut repris par toute l'armée. Et dans une charge irrésistible, se couvrant seulement de son léger bouclier pour se protéger contre une pluie de flèches qui tombaient de toutes parts, Saladin arriva le premier sur les murailles, sauta dans la place, fut un instant entouré de si près par les chrétiens qu'il fut en danger de mort et ne fut dégagé que de justesse par ses mameluks. « Les assiégés, frappés d'admiration et de terreur, poursuit le biographe de Saladin, se jetèrent à genoux et demandèrent l'aman. » Par sa décision, par son opiniâtreté, ayant su passer outre aux conseils des émirs dont les réticences faisaient apparaître les premiers symptômes d'une lassitude qui devait violemment se manifester plus tard, Saladin fut encore victorieux. Peut-être troublé par le souvenir des massacres inutiles de Tortose et par les lueurs des incendies qu'il avait fait allumer aux quatre coins de la ville, il désira épargner aux vaincus de nouvelles horreurs et il ordonna de les traiter avec ménagement, libérant le gouverneur de la citadelle, le renvoyant avec dix-sept chevaliers au prince d'Antioche. Puis il partit assiéger Derbesâk, dont le château fort commandait la route des caravanes venant d'Alep, la plus grande ville commerciale de la Syrie du Nord. Beha ed-Dîn, qui participa à cette action, rend hommage à la bravoure des chrétiens, pour la plupart d'humbles pêcheurs, qui défendaient la place : « Ils réparaient les brèches ouvertes dans les murailles par les musulmans sans se soucier des traits qui perçaient leurs compagnons. Ils ressemblaient à un mur. Sans armes, sans cuirasse, presque nus, ils apportaient d'énormes pierres pour combler les trous des fortifications. Dès que l'un d'eux était tué, un autre prenait sa place et continuait l'ouvrage commencé. » Ils se firent ainsi sabrer en un quart d'heure. Le 16 septembre 1188, Derbesâk tombait au pouvoir des musulmans. Dix jours plus tard, c'était le tour du château des Templiers de Baghrâs, à mi-chemin entre Antioche et Alexan-

Institut Kurde de Paris

drette, dont la position commandait la passe de Beilân, par où passait la grande route stratégique d'Antioche à la principauté arménienne de Cilicie. C'est de là que Saladin envoya quelques mameluks qui semèrent la mort jusqu'aux portes d'Antioche. Le comte Bohémond, effrayé par tant de revers, sollicita une trêve. Le patriarche, qui partageait avec lui le gouvernement de la principauté, était du même avis. Afin de préserver ce qui pouvait l'être encore en attendant les secours des royaumes chrétiens d'Occident, il chercha, lui aussi, à négocier avec Saladin. Ce dernier traita avec égards les envoyés d'Antioche et il leur accorda une trêve de sept mois après d'âpres marchandages pour une question de dinars. Ayant ainsi anéanti en quelques semaines les principaux bastions de la résistance franque dans le Liban, Saladin licencia ses troupes et il regagna Damas. Il y apprit une bonne nouvelle : la forteresse de Kérak, édifiée en 1142 par Payen le Bouteiller sur la « Montagne de la Neige », et d'où l'on pouvait apercevoir à dix-huit kilomètres de là l'eau si merveilleusement bleue de la mer Morte, venait de tomber enfin, après un siège d'un an, entre les mains de son frère Malek el Adel. Cela se passait en novembre 1188. La famine avait eu raison des défenseurs de cette petite ville, très florissante à l'époque de la domination grecque, d'où partit Ruth la Moabite pour se rendre à Bethléem où elle devait épouser Booz, ancêtre de David. Après la chute de Kérak les communications entre l'Égypte et la Syrie musulmane se trouvaient rétablies. Désormais la route de Damas à La Mecque ne pouvait plus être interdite aux musulmans contraints jusqu'alors, pour éviter les rançons et parfois de plus cruels désagréments, de faire un long détour par les pistes des déserts de Transjordanie. C'est pourquoi dans tout l'Islam la nouvelle de la prise de Kérak par Saladin fut accueillie avec autant de joie que celle de la chute de Jérusalem. Un historien arabe qui vivait à l'époque que nous évoquons, relate que tous ceux de Damas qui n'avaient pu se rendre à La Mecque pour y faire sept fois le tour de la Caaba et jeter des cailloux au diable dans l'hallucinante vallée de Mina, se préparèrent enfin pour accomplir le merveilleux voyage. Ils for-

Institut Kurde de Paris

mèrent aux portes de Damas la plus longue caravane de vrais croyants que l'on ait vue depuis longtemps, et l'allégresse éclata dans le cœur de chacun en les voyant partir vers la sainte cité dont aucun chrétien n'approcha jamais.

***

En octobre 1188, Saladin attaqua Saphet, au nord du lac de Tibériade. C'était une petite ville fort pittoresque avec ses maisons éparpillées sur trois collines et sa forteresse contrôlant la région du lac de Tibériade. Le siège se prolongea un mois et le sultan dut personnellement exalter le courage mollissant de ses hommes qui gerroyaient sans autre profit que celui de leur solde régulière. Il s'exposa au danger, participa aux travaux nécessités par la mise en place des béliers, des catapultes, des mangonneaux, des pierrières, des tours de bois roulantes, stimulant chaque jour l'ardeur de ceux qui devenaient peut-être un peu défaitistes lorsque la conquête d'une forteresse chrétienne ne s'avérait point aussi facile que celle d'un lopin de terre à courges. Malgré des pluies persistantes transformant le sol en marais, Saladin s'obstina dans son dessein de réduire Saphet, l'antique Saphet des *Annales assyriennes* qui vit camper sous ses murs les Ninivites de Tiglath-Pileser, roi d'Assyrie, et, le 6 décembre 1188, la garnison déposait les armes. Malgré l'hiver et l'hostilité de son entourage qui rêvait aux patios et aux vergers de Damas et ne parvenait pas à s'accommoder de ces courses harassantes dans les vallées libanaises en cette saison noyées sous les brouillards et sous les pluies, Saladin conduisit son monde devant le château de Belvoir dont il n'avait pas pu s'emparer dix mois plus tôt et il réussit à pénétrer dans cette place forte après plusieurs jours de combats acharnés de part et d'autre, dans les bourrasques incessantes et les pluies de fer, de plomb, de feu grégeois. Le 5 janvier 1189, il faisait flotter ses enseignes sur ce qui restait de cette fière citadelle dont les derniers défenseurs furent autorisés à regagner librement Tyr, tant avait été grande et sincère l'admiration de Saladin et de ses émirs pour leur courage, leur mépris de la

Institut Kurde de Paris

mort et leur ténacité à ne point vouloir se rendre. Après avoir installé une garnison musulmane au château de Belvoir, le sultan se rendit à Jérusalem avec son frère, puis à Ascalon et à Acre dont il fit vérifier les fortifications par Karakush, surintendant des bâtiments officiels et restaurateur de la citadelle du Caire. Enfin, le 21 mars 1189, après avoir congédié ses alliés mésopotamiens, Saladin regagnait Damas, sa capitale administrative. Il ne devait pas y jouir longtemps du fruit de ses victoires car l'Europe, alarmée par les défaites qu'elle venait de subir dans le Proche-Orient, rassemblait des armées fanatiques sur toutes les terres chrétiennes et, dans ses ports, des flottes nombreuses pour les transporter vers la Terre Sainte, devenue la terre de tant de combats...

Institut kurde de Paris

CHAPITRE XVIII

LA COALITION DE L'EUROPE CHRÉTIENNE CONTRE L'ISLAM

La perte de Jérusalem avait été douloureusement ressentie dans toutes les cours de l'Europe. L'archevêque de Tyr, sur l'ordre de Conrad de Montferrat, qui révéla en l'occurrence des ambitions que l'avenir devait confirmer, passa la mer pour informer S. S. Urbain III du grand malheur qui venait de frapper la chrétienté. Cette nouvelle contribua à abréger les jours du souverain pontife qui, déjà gravement atteint par la maladie, ne put surmonter l'immense douleur que lui causa la relation de la chute de Jérusalem. Il mourut à Ferrare, le 20 octobre 1187, et eut pour successeur le moine bénédictin Grégoire VIII qui, dès le lendemain de son élévation sur le trône pontifical, prépara la Troisième Croisade. Il exhorta les chrétiens en âge de combattre à prendre les armes pour le salut de la religion; il ordonna que l'on jeûnât et que l'on priât publiquement; il proclama une trêve de Dieu d'une durée de sept ans. « Les cardinaux, écrit Louis Bréhier dans *l'Église et l'Orient au moyen âge*, firent vœu de vivre d'aumônes, de ne plus monter à cheval avant la reconquête de Jérusalem, et de parcourir les États de la chrétienté à pied, la croix à la main. » Mais, à peine deux mois après avoir été couronné pape, Grégoire VIII expira et Clément III lui succéda. Il renouvela les indulgences et les prérogatives accordées par ses prédécesseurs à ceux qui partaient pour la Terre Sainte. Ses prédicateurs parcouraient les royaumes chrétiens et après les avoir écoutés, les fidèles maudissaient le nom de Saladin. On

Institut Kurde de Paris

fit circuler des gravures représentant le Saint-Sépulcre souillé par le cheval d'un mameluk et le Messie fouetté avec des verges par Mahomet. Le récit des souffrances endurées par les chrétiens d'Orient suscitait d'innombrables vocations. Des évêques, des ecclésiastiques, des moines déposèrent leurs habits sacerdotaux pour endosser la cuirasse. Des cardinaux décidèrent de se rendre à pied à Jérusalem en demandant l'aumône, de ne plus vendre de bénéfices, ni les grâces du Souverain Pontife. Après avoir parcouru l'Italie et dit partout la bonne parole, l'archevêque de Tyr et le cardinal Henri, honorés l'un et l'autre par Sa Sainteté du titre de « légats donnés », titre qui leur permettait de remplir auprès des princes des missions analogues à celles des ambassadeurs, franchirent les Alpes afin de susciter en France le même zèle pour la Troisième Croisade qu'en Italie. Cependant, à Paris, la situation politique était confuse, et les revendications dynastiques du roi d'Angleterre quelque peu insolentes. La dynastie capétienne voulait chasser les Plantagenets de leurs opulents fiefs de l'Ouest de la France; artisan de l'unité nationale, le jeune Philippe Auguste venait précisément de déclarer la guerre au roi d'Angleterre Henri II pour le contraindre à lui restituer le comté de Vexin (les villes du Vexin avaient été données en dot à Marguerite, sœur de Philippe Auguste, mariée avec Henri, fils aîné du roi d'Angleterre. Or, Marguerite mourut sans laisser d'enfants et le Vexin devait normalement revenir à la couronne de France). Cette affaire était sur le point de se régler par les armes, et risquait de mettre en grand dommage les deux royaumes lorsque survinrent les deux légats donnés du Pape. Le respect que l'on professait alors pour le Saint-Siège était tel que les rois de France et d'Angleterre consentirent à se rencontrer près de Gisors, le 21 janvier 1188, pour entendre le message du Saint-Père. Les légats surent si adroitement émouvoir leurs augustes auditeurs par un pathétique récit des malheurs de Jérusalem que Philippe Auguste et Henri Plantagenet oubliant leur dispute se donnèrent l'accolade et, s'empoignant en pleurant, reçurent la croix des mains de l'archevêque de Tyr. La haute noblesse présente suivit cet exemple.

Institut Kurde de Paris

Richard, duc de Guyenne et comte du Poitou, le duc de Bourgogne, Philippe, comte des Flandres, les comtes de Champagne, de Soissons, de Blois, de Dreux, de Clermont, de Perche, de Bar, de Beaumont, de Nevers, Jacques, seigneur d'Avesnes, et les principaux seigneurs de France, d'Angleterre et des Flandres se croisèrent en cette mémorable journée de Gisors qui devait être d'ailleurs une belle journée de dupes. Chaque nation, dans cette compétition pour la reprise de Jérusalem, eut sa couleur : les Français reçurent une croix rouge, les Anglais une croix blanche, les Flamands une croix verte. Partout des foules de Croisés venus de toutes les provinces se concentraient. Pour payer les frais de cette gigantesque expédition en Terre Sainte, un impôt spécial fut créé : la dîme saladine ou la Saladine. Il fut décidé que tous ceux qui ne se croiseraient pas payeraient, au moins une fois, le dixième de leurs revenus. Seuls furent exemptés de cet impôt sacré les Chartreux, les Bernardins et les religieux de Fontevrault. Hélas, le produit de cette taxe exceptionnelle fut en partie distrait de sa véritable destination. En effet, après les embrassades de la première heure, Philippe Auguste et Henri Plantagenet, oubliant de si tendres effusions et le souvenir des maux de la Palestine, se regardaient comme des loups devant une proie. Voici ce qui s'était passé : Richard, duc de Guyenne, venait d'attaquer, sous un prétexte futile, le comte de Toulouse. Or, ce Richard était le fils d'Éléonore de Guyenne, que Louis le Jeune avait répudiée après l'avoir accusée d'adultère, et que le roi d'Angleterre, moins scrupuleux sur cette question, avait épousée, peut-être bien par amour, mais sûrement parce qu'elle apportait en dot les bonnes terres de Gascogne, de Guyenne et de Poitou. Naturellement, le comte de Toulouse, attaqué, demanda l'assistance de son roi, Philippe Auguste. Celui-ci accourut au secours de son vassal. Voyant cela, le roi d'Angleterre se précipita à l'aide de son fils. Une méchante querelle, aux origines d'ailleurs fort obscures, dressa de nouveau les Capétiens contre les Plantagenets. Et l'argent, recueilli de part et d'autre pour la sainte cause de la chrétienté, alimenta la lutte entre la France et l'Angleterre. Phi-

Institut Kurde de Paris

lippe Auguste enleva quelques places aux Anglais. Il allait marcher, toutes forces réunies, contre son ennemi lorsque les comtes de Flandres et de Champagne s'interposèrent pour rappeler aux deux adversaires que, là-bas, les royaumes chrétiens d'Orient, désespérément accrochés à leur rocher de Tyr, attendaient avec inquiétude les secours de l'Occident. Ils engagèrent les deux rois à négocier la paix et à se souvenir des embrassades spectaculaires de Gisors. Philippe Auguste fut exigeant. Il demandait que Richard, fils d'Éléonore de Guyenne, fût déclaré roi d'Angleterre, conjointement avec Henri II. Le calcul était habile car, ainsi, les Capétiens se réservaient pour plus tard le droit de prétendre au trône d'Angleterre. Mais Henri II refusa de signer la paix dans de telles conditions. Et ce que le rusé Philippe Auguste avait souhaité se précisa : le fils du roi d'Angleterre, Richard, furieux d'être évincé du trône, s'allia avec le roi de France pour faire la guerre à son père. Et les hostilités recommencèrent. Le roi d'Angleterre avait un autre fils qu'il aimait beaucoup et auquel il avait donné l'Irlande. Mais un mauvais destin s'attachait obstinément à ses pas. Ce fils cadet, qu'il avait chéri pardessus tout, se déclara aussi contre lui. Et ce malheureux Henri II, poursuivi par ses enfants, vaincu par le roi de France qui, après lui avoir repris Tours, lui avait imposé le traité d'Azai, chassé de partout, n'ayant plus aucune ressource, mourut à l'âge de soixante et onze ans en accablant de malédictions ses enfants, que l'Histoire accusa même de parricide. Il avait régné trente-cinq ans.

Son fils aîné Richard, qui devait être surnommé plus tard Richard Cœur de Lion, lui succéda sur le trône d'Angleterre.

***

Tandis que ces événements se passaient en France et en Angleterre, l'empereur du Saint Empire germanique, Frédéric Ier de Souabe, dit Frédéric Barberousse, rêvait d'assurer en Orient la prépondérance de sa nation. La fortune lui avait prodigué des faveurs diverses. Pacificateur de l'Allemagne,

Institut Kurde de Paris

couronné roi d'Italie à Pavie, puis empereur par le pape Adrien IV, il avait détruit Milan pour se venger des villes lombardes qui s'étaient révoltées contre lui, il avait épuisé une partie de son règne à se brouiller avec le Saint-Siège et, à l'âge de soixante-quatre ans, il répondit à l'appel du légat du Pape venu le trouver après l'entrevue de Gisors. Le 27 mars 1188, il réunit une Diète générale à Mayence. Il reçut la croix des mains de l'évêque de Würzburg en présence des représentants de toute la Germanie, dont les chefs se croisèrent après lui. C'étaient son second fils, Frédéric, duc de Souabe, Léopold, duc d'Autriche, Berthold, duc de Moravie, Herman, marquis de Baden, les comtes de Thuringe, de Hollande, les évêques de Besançon, de Cambrai, de Munster. Le même jour, à Mayence, treize mille fidèles prononcèrent le vœu des Croisés.

Frédéric avait déjà fait la route de Jérusalem en compagnie de son oncle, l'empereur Conrad qui, nous l'avons vu précédemment, avait participé à la Seconde Croisade. Il connaissait donc particulièrement bien les difficultés du voyage et, pour prévenir le retour des désordres et des malheurs dont il avait été le témoin, il veilla à ce que rien ne pût être négligé dans les préparatifs de cette nouvelle Croisade. « Rien n'est plus instructif, a pu écrire M. L. Bréhier dans son remarquable ouvrage sur *l'Église et l'Orient au moyen âge*, que l'organisation de cette croisade qui révèle en Europe des conditions politiques toutes différentes de celles de la fin du XIe siècle. L'enthousiasme est encore très vif et continue à produire de véritables miracles *mais il est étroitement contenu et limité par l'intérêt des souverains*. La diplomatie, qui avait déjà joué son rôle en 1095, prend une place de plus en plus grande dans la préparation de la croisade. La chrétienté, dans son ensemble, a une politique extérieure dont les papes ont la pleine conscience et dont ils défendent les intérêts contre les litiges particuliers qui affaiblissent leur action. Avant de se lancer aveuglément sur la route de Palestine, les chefs de la croisade cherchent par des négociations à s'assurer l'alliance des princes dont ils vont traverser les terres. » Et c'est bien ce que fit Frédéric

Institut Kurde de Paris

Barberousse. Il ne voulut choisir pour compagnons que de rudes gaillards capables d'endurer les fatigues d'une si longue entreprise et de posséder dans leur bourse au moins trois marcs d'argent. Il interdit aux femmes d'encombrer et d'amollir son armée en la suivant jusqu'en Terre Sainte comme elles le faisaient au cours des précédentes Croisades. Il édicta des règles très strictes de discipline et d'hygiène. Tandis que son armée se concentrait peu à peu sous les murs de Ratisbonne, il expédia des ambassadeurs à tous les souverains dont il devait traverser les États pour leur demander aide et protection. Le roi de Hongrie promit de ne point interrompre sa marche et d'assurer le ravitaillement de ses troupes. Isaac, empereur de Byzance et Qilidj Arslan, roi d'Iconium, préférèrent sans doute, avant de s'engager, voir en quel état parviendrait chez eux l'armée de Frédéric Barberousse. Ils hésitaient à se compromettre car Saladin était non seulement tout-puissant, mais surtout leur voisin. L'empereur du Saint Empire germanique poussa fort loin les choses : il somma le sultan de restituer les terres chrétiennes qu'il avait conquises. Devant le refus que lui opposa Saladin, sans même se concerter avec ses pairs de France et d'Angleterre, il lui déclara la guerre. Dans cet ultimatum qu'il fit remettre à Saladin, Frédéric Barberousse avait pris soin de déclarer qu'il prenait cette décision au nom des empereurs romains. Voici d'ailleurs, selon Matthieu Paris, le texte de la missive qu'il fit remettre à Saladin :

« FRÉDÉRIC, EMPEREUR DES ROMAINS TOUJOURS AUGUSTE, MAGNIFIQUE TRIOMPHATEUR DES ENNEMIS, A SALAH-ADIN, CHEF DES SARRASINS.

« Puisque vous avez profané la Terre Sainte qui nous appartient, il est de notre sollicitude impériale et de notre devoir de punir une si criminelle audace, et de vous avertir que si vous ne nous rendez pas les terres qui sont chrétiennes, nous irons éprouver avec vous le sort des armes par la vertu de la croix. L'Histoire ancienne et moderne doit vous avoir appris que les deux Éthiopies, la Mauritanie, la Perse, la Syrie, le

Institut kurde de Paris

pays des Parthes, la Judée, la Samarie, l'Arabie, la Chaldée, l'Égypte, etc., sont soumises à notre domination; ils ne l'ignoraient pas, ces rois ayant teint de sang les épées des Romains, et vous saurez bientôt vous-même par expérience ce que peuvent nos aigles victorieuses, nos cohortes composées de différentes nations. Vous éprouverez la fureur de ces Teutons qui prennent les armes même pendant la paix; vous connaîtrez à vos dépens les habitants des rives du Rhin; la jeunesse d'Istrie qui ne sut jamais fuir; les Bavarois; les habitants de la Souabe, fiers et rusés; ceux de la Franconie; les Saxons, qui jouent avec le glaive; les peuples de la Thuringe et de la Westphalie; les Brabançons; les Lorrains qui ne connaissent point la paix; les Bourguignons inquiets; les montagnards des Alpes; les Frisons, habiles à lancer le javelot; les Bohémiens, qui savent mourir en riant; les Polonais, plus féroces que les bêtes de leurs forêts; les Autrichiens, les Illyriens, les Lombards. Enfin, le jour marqué par le triomphe du Christ vous apprendra que nous pouvons encore tirer et manier l'épée quoique, selon vous, la vieillesse nous ait déjà abattus. »

Saladin, après avoir lu ce billet, se montra aussi courtois envers l'ambassadeur de Frédéric Barberousse qui le lui avait remis que si celui-ci était venu l'entretenir, autour d'un plateau chargé de loukoums et de gâteaux couleur de miel, des derniers succès des poètes d'Ispahan... Mais il était compréhensif et il lui fit porter le lendemain sa réponse, accompagnée pour la forme de menus cadeaux. La voici :

« AU TRÈS ILLUSTRE FRÉDÉRIC, NOTRE SINCÈRE AMI, ROI DES ALLEMANDS.

« Au nom de Dieu miséricordieux, par la grâce de Dieu qui est seul et unique Dieu suprême, victorieux, immuable, dont le règne n'a pas de fin. Louanges éternelles soient rendues à celui qui a répandu sa grâce sur la terre. Nous le prions, en faveur de ses prophètes, et principalement de notre législateur, son prophète Mahomet, qu'il a envoyé pour réformer la seule véritable loi, laquelle il fera respecter de toutes les nations.

Institut Kurde de Paris

« Nous faisons savoir au puissant roi, notre sincère ami, le roi des Allemands, qu'il est arrivé un homme nommé Henri, se disant votre ambassadeur, lequel nous a remis une lettre qu'il dit être de vous. Nous avons répondu de vive voix aux discours qu'il nous a tenus; et voici la réponse que nous faisons à la lettre.

« Vous nommez des rois, des princes, des comtes, des archevêques, des marquis, des chevaliers, et plusieurs nations qui doivent nous attaquer avec vous. Apprenez que cette lettre ne pourrait pas seulement contenir les noms de tous les peuples qui composent notre empire. Aucune mer, aucun obstacle ne peuvent retarder leur marche. Ils sont prêts à accourir sous nos bannières. Nous avons même actuellement avec nous ces soldats avec lesquels nous avons conquis tant de pays. Si vous prétendez venir avec cette multitude que nous annonce votre lettre et votre ambassadeur, loin de vous craindre, nous irons au-devant de vous, et Dieu, par sa suprême puissance, nous accordera la victoire. Alors, nous passerons nous-mêmes la mer, et nous irons détruire votre royaume. Car nous savons que pour former cette grande armée dont vous nous entretenez vous dépeuplez vos États, et vous n'y laissez aucun défenseur. Rien n'empêchera que nous ne nous en rendions maîtres, après vous avoir écrasés dans la Palestine, comme tous ceux qui se sont mesurés avec nous, par la vertu du seul et unique Dieu. Deux fois la chrétienté s'est soulevée contre nous. Elle est venue nous attaquer en Égypte, une fois devant Damiette, une autre fois devant Alexandrie. Vous n'ignorez pas quels ont été les résultats de ces campagnes. Depuis ce temps, Dieu a bien diminué votre puissance et augmenté la nôtre : Il nous a donné l'Égypte, les royaumes de Damas, de Jérusalem, d'Alep, les côtes de la Syrie, la Mésopotamie et beaucoup d'autres régions. Les princes musulmans sont nos vassaux ou nos tributaires. Les sultans obéissent à nos ordres. Si nous mandions même au calife de Bagdad — que Dieu comble de bénédictions — de nous amener des troupes, il descendrait de son trône sublime pour accourir seconder nos efforts dans la guerre sainte. Il ne reste plus aux chrétiens

Institut Kurde de Paris

que trois villes : Tyr, Tripoli et Antioche, que nous allons leur enlever. Si vous voulez la guerre, et si Dieu a résolu votre ruine dans ses décrets éternels, venez, nous marcherons à votre rencontre. Si vous voulez la paix, ordonnez aux gouverneurs de ces trois villes de nous en ouvrir les portes. A cette condition, nous vous rendrons votre croix, nous délivrerons vos captifs, nous permettrons que l'un de vos prêtres demeure dans le Temple de la Résurrection, nous vous restituerons vos monastères, nous traiterons avec bonté vos religieux, nous permettrons à vos pèlerins de visiter la ville sainte, et nous garderons avec vous une paix inviolable.

« Si la lettre que le nommé Henri nous a présentée est signée du roi des Allemands, nous voulons que celle-ci en soit la réponse.

« Donné l'an de l'hégire 584, par la grâce de Dieu, seul et unique Dieu. Qu'il sauve son prophète Mahomet, et tous ses descendants; qu'il procure le salut du très illustre sultan, victorieux, défenseur de la parole de vérité, ornement de l'étendard de la foi, réformateur du monde et de la loi, roi des musulmans, serviteur des deux villes saintes et de la sainte maison de Jérusalem, père des vainqueurs, Yûsuf, fils d'Ayûb. »

***

De nouveau, au nom de Saladin, la guerre sainte fut proclamée dans les mosquées, le jour de la prière du vendredi, tandis que dans tout l'Orient retentissaient des clameurs hostiles. Deux mondes se préparaient à s'affronter et à subir une terrible épreuve. Cependant, le génie politique de Saladin allait lui permettre de connaître le plus beau succès diplomatique de sa carrière : un traité d'alliance qu'il parapha après le départ des ambassadeurs de Frédéric Barberousse avec Isaac l'Ange, empereur de Byzance et chrétien de vieille souche. Oui, grâce à lui, Byzance s'associait avec l'Islam à la veille de la Troisième Croisade prêchée dans toute l'Europe!

Institut Kurde de Paris

***

Essayons de comprendre quelque chose dans l'imbroglio byzantin vers la fin du XIIe siècle. Que de bassesses, de roueries de cabaretiers, de mauvaise politique dans l'entourage et jusque dans le lit de l'empereur d'Orient dont le prestige est superficiel et le souffle de vie si souvent contesté! On sait que le nommé Alexis II monta sur le trône des empereurs de Byzance dès l'âge de douze ans. Les trois années de son règne furent agitées par les intrigues de sa mère, par des révolutions de valets, par les vues ambitieuses d'Andronic Comnène qui ne tarda pas à le supplanter et à se soutenir sur le trône par les moyens de l'empoisonnement pour ses meilleurs amis et de l'assassinat pour ceux dont il suspectait le comportement. La vie privée de ce fou laissa de peu glorieuses traces dans les fastes de Byzance et ses biographes racontent qu'il pilla les trésors des temples et des monastères et qu'il viola les vierges qui s'étaient consacrées à Dieu. Un personnage aussi malpropre devait finir misérablement. Sans doute épouvanté pendant ses nuits d'insomnie par le souvenir de ses victimes, il demanda aux sciences de la magie de le préserver de ses peurs. Il interrogea les boules savantes et les écritures des porcelaines pour connaître le nom de l'ami qui préparait sa mort. Son magicien lui ayant appris que ce serait un homme portant le nom d'Isaac l'Ange, Andronic Comnène donna aussitôt l'ordre de le faire emprisonner et noyer dans les eaux enchantées du Bosphore. Mais Isaac ne se laissa point tourmenter aussi facilement. Plutôt que de se laisser mettre en sac avec une pierre au col, il poignarda le sbire venu l'arrêter et mû par une idée géniale, il se mit à courir les ruelles de Byzance en hurlant comme un possédé : « Holà! Venez tous! J'ai tué le diable et je peux vous en montrer la peau! » Les bonnes gens accoururent autour de lui et lui firent un succès. Le mot fit le tour de la ville et Isaac l'Ange profita de sa popularité pour susciter le tumulte et l'émeute. Et le crépuscule n'avait pas encore transformé les eaux baignant deux continents en des eaux

Institut Kurde de Paris

incandescentes que Byzance se donna un nouveau maître en proclamant empereur celui qui préférait certainement affronter les difficultés du pouvoir plutôt que de se voir jeter au fond d'un sac en compagnie de chats galeux. La populace s'acharna sur Andronic Comnène qui fut poursuivi, rejoint, attaché à un poteau dans la cour de son palais. On lui creva l'œil, on lui coupa une main avant de le ficeler, tout nu, sur un âne, la tête du côté de la queue de l'animal. Le basileus détrôné par le peuple fut ainsi promené dans Byzance. On lui jeta des pierres, des excréments, des pots d'huiles bouillantes. Enfin, déjà agonisant, il fut pendu par les pieds et livré aux femmes possédées par le démon. Elles lui arrachèrent les parties génitales et déchirèrent son corps avec les dents. « Dans leur rage, peut-on lire dans une vieille chronique, ces gueuses mangèrent les chairs de ce malheureux prince; elles s'en disputèrent les morceaux; elles brisèrent les os du moribond et rien ne saurait exprimer notre dégoût devant de telles horreurs. » Ces événements se passaient en 1185.

***

Isaac l'Ange était empereur d'Orient depuis à peine deux ans lorsque parurent devant les frontières de l'empire byzantin les cent mille Germains armés et enthousiastes de Frédéric Barberousse qui venaient de traverser l'Europe du nord au sud et ne rêvaient que de batailles en de richissimes terres sarrasines. Au même moment, les envoyés de Saladin pénétraient dans son palais pour lui proposer, au nom de l'Islam, un pacte d'amitié éternelle. Isaac l'Ange n'hésita pas : il choisit de s'associer avec Saladin et de préserver son empire par crainte des troupes de Frédéric Barberousse de plus en plus indisciplinées aux approches de l'Asie Mineure. Par le traité qu'il négocia avec le vainqueur de Jérusalem, il s'engageait à céder aux musulmans l'une des principales églises de Byzance pour qu'elle fût convertie en mosquée et il promit de harceler les arrière-gardes de Frédéric Barberousse, de transformer, chaque fois qu'il pourrait le faire sans trop d'éclat, les chemins en coupe-

Institut kurde de Paris

gorge, et de mener d'interminables conciliabules avant de lui marchander les fèves et le lard. Certes, il serait de bonne politique qu'il ne prît point parti trop ostensiblement : son aide devait être clandestine, tout au moins tant que l'armée des Germains n'aurait point disparu derrière les montagnes d'Arménie. Il était même souhaitable que lui, Isaac l'Ange, reçût avec un peu de joie et beaucoup de paroles qui se perdent en fumée ce Frédéric Barberousse porteur de foudre qui allait camper en ami sous les murs de Byzance. Saladin ne vit aucun inconvénient à ce que les apparences fussent sauvées et pour manifester que son amitié n'était pas feinte, il stipula dans le traité que le Saint-Sépulcre serait confié aux prêtres grecs et il permit aux Byzantins de se rendre librement en Terre Sainte « Une telle clause, a écrit M. René Grousset, satisfaisait les éternelles revendications théoriques de la diplomatie byzantine, en même temps qu'elle justifiait aux yeux des orthodoxes l'alliance avec un prince infidèle. » Lorsque ces articles eurent été signés de part et d'autre, Saladin envoya une ambassade solennelle à Constantinople, composée d'un émir, d'un muezzin, d'un cadi, et de plusieurs docteurs de la Loi. Ils emportèrent avec eux, outre les cadeaux légitimes, une chaire et un exemplaire du Coran magnifiquement enluminé. Le jour de l'arrivée de cette ambassade à Byzance fut célébré dans tout l'Islam comme un jour aussi faste que celui de la conquête de Jérusalem. Les boutiquiers musulmans établis dans la ville se groupèrent sur la rive du Bosphore derrière les officiers du basileus pour recevoir et accompagner au son des musiques et dans l'allégresse générale l'ambassade extraordinaire de Saladin et, à sa suite, la longue caravane chargée de richesses fabuleuses. Et, tandis que les émirs parés comme des califes voyaient s'ouvrir devant eux les portes d'or du palais de l'empereur d'Orient, et tandis qu'éclataient les fanfares et que sonnaient les cloches de Byzance, le baron de Wissembach, envoyé par Frédéric Barberousse pour solliciter le libre passage de ses troupes dans l'empire byzantin, accourait à bride abattue, se faisait annoncer au débotté et paraissait au milieu des festins et des distributions. Il dut être édifié.

Institut Kurde de Paris

***

Les historiens arabes, tel Beha ed-Dîn dont les écrits ne sont point suspects, ont insisté sur l'amitié croissante qui devait unir Saladin et Isaac l'Ange. Cependant, le 11 mai 1189, l'imagination fascinée par l'Orient, cent mille Germains avaient quitté Ratisbonne, pour vivre la plus décevante aventure de l'histoire de leur patrie. Les Anglais, les Français, les Italiens embarquaient sur de nombreux vaisseaux et de tous les ports méditerranéens des flottes s'apprêtaient à cingler vers la Terre Sainte. Une lutte sans merci, dont nous allons suivre les multiples péripéties, s'engageait entre les puissances européennes et l'Islam triomphant.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE XIX

RENAUD DE SAGETTE ET SALADIN

ENTRE l'extrémité méridionale du Liban et le plateau de Galilée, sur les montagnes dominant la vallée du Litani, les Croisés avaient édifié une chaîne de forteresses qui se couvraient les unes les autres, menaçaient le territoire de l'*atabeg* de Damas et commandaient l'accès des routes du littoral menant vers Tyr et vers Sidon. La principale de ces forteresses et la plus inaccessible était celle de Beaufort (que les historiens arabes nomment Shokaîf-Arnûm). Renaud de Sagette s'y était enfermé dans l'attente des jours meilleurs après la chute de Jérusalem. Bâti à six cent soixante-dix mètres d'altitude sur un roc taillé à pic, le château de Beaufort pouvait défier les meilleurs grimpeurs musulmans autant de temps qu'il resterait un peu d'eau au fond de ses puits. Cependant, après avoir vu tomber autour de lui tant de places fortes réputées imprenables, Renaud de Sagette crut qu'il serait de meilleure politique de ruser avec l'ennemi et de lui refuser l'occasion de combattre. Cependant, en cet été de l'an 1189, Saladin amenait de nombreuses troupes au pied du château de Beaufort, faisant successivement occuper chaque sentier menant à sa poterne. Avant que fussent achevés les préparatifs d'investissement, Renaud de Sagette sollicita un entretien avec « le plus généreux, le plus loyal, le plus érudit adversaire des chrétiens ». Saladin voulut bien accueillir le comte avec les égards que l'on doit à un parfait gentilhomme, probe de cœur et de pensée; il le pria à sa table et, pendant le repas, on échangea des mots aimables, et ces fastueuses politesses orientales qui ont

Institut Kurde de Paris

parfois des douceurs de piment. Renaud connaissait les finesses de la langue arabe, ses ressources en images chatoyantes, et il sut sans effort conquérir l'esprit de Saladin toujours sensible aux dits des gens de qualité. Son secrétaire Beha ed-Dîn, qui assista à cet entretien, précise qu'il ne fut question, entre l'olive grasse des coteaux libanais et la pâtisserie aux pistaches de Damas, que des mérites des poètes de toutes les nations et des grâces que confèrent les religions musulmane et chrétienne. Choix heureux de propos sous les gueules des perrières du château de Beaufort et à l'ombre des mameluks corsetés de poignards... Il était assez rare de rencontrer en Orient un chrétien qui pût s'exprimer aisément en arabe syrien et le sultan fut flatté des connaissances de son hôte qui, disait-il, avait su attacher un docte musulman à sa cour afin que, aussitôt qu'il le désirait, il pût être instruit dans la religion de Mahomet... Très pieux, le sultan adorait les disputes théologiques, surtout lorsqu'elles étaient empreintes de courtoisie. Pour la première fois, il avait la joie d'avoir un chrétien érudit pour contradicteur, « dont les manières étaient vraiment séduisantes », écrit Beha ed-Dîn. Soudain l'astucieux comte de Sagette, encouragé par l'impression favorable qu'il avait produite, se jeta aux pieds de Saladin, l'appela son maître, prétendit qu'après tous les services qu'il avait pu rendre aux Francs, il n'avait ressenti que des déboires, et qu'il avait juré d'abandonner la cause de tant d'ingrats et de barbares. Après quoi, il demanda que Saladin lui réservât quelque asile retiré dans un château des environs de Damas, où il pût tranquillement finir ses jours avec sa famille et continuer ses chères études sur le Coran. A cette condition, il s'engageait à lui livrer la citadelle de Beaufort. Il demandait aussi qu'on lui laissât le temps de faire venir sa famille qui était à Tyr, sur laquelle les chrétiens auraient pu se venger en apprenant qu'il avait demandé un refuge à Saladin. Le Kurde ne faisait point un marché de dupes et il accepta de troquer l'imposante forteresse de Beaufort contre un castel damascène à patios. Pour entretenir l'amitié entre ceux de la vallée et les gens d'en haut, notre compère Renaud venait très souvent voir Saladin. Tou-

Institut Kurde de Paris

jours au sujet du Coran... Il ne savait comment lui exprimer la joie qu'il ressentait à la pensée de vivre bientôt avec les siens sous le ciel enchanteur de Damas et tandis que Saladin, qui se croyait le plus malin, lui promettait tout ce qu'il voulait, Renaud faisait secrètement travailler ses hommes pour renforcer les défenses de Beaufort. Les musulmans finirent cependant par comprendre que l'on se jouait d'eux et que l'on perdait beaucoup trop de temps en politesses insolites. Saladin fit surveiller la forteresse de plus près et, malgré son ressentiment, il ne voulut point violer les lois de l'hospitalité. Il aurait pu faire arrêter et pendre Renaud de Sagette qui, croyant que ses projets n'avaient pas été devinés, revenait toujours, souriant, au camp des Infidèles. Contre l'avis de ses émirs, Saladin refusa d'arrêter son hôte. Il dissimula sa colère et se montra chaque fois plus aimable que jamais. Cependant, le jour convenu pour la reddition de Beaufort approchait. Quelque temps avant ce terme Renaud, descendu comme à l'ordinaire bavarder sur de pieux sujets avec son ami, trouva que ce dernier manifestait une certaine agitation. Les émirs murmuraient autour de lui. Il se hâta d'abréger un entretien qui ne lui disait rien que vaille et fut très étonné d'être renvoyé chez lui librement. A la réflexion, il pensa que ses soupçons n'étaient peut-être guère fondés et il revint, au jour fixé pour l'échéance, s'excuser de ne pouvoir livrer tout de suite la forteresse car sa famille n'avait pas encore quitté Tyr et, les routes étant peu sûres, il se voyait obligé d'envoyer quelques serviteurs armés au-devant d'elle pour la protéger en cours de route. Il demanda un nouveau délai de neuf mois. Saladin s'impatienta. Il somma Renaud d'exécuter ses engagements. Comprenant que la situation se gâtait, le sire de Beaufort pria qu'on le laissât partir afin qu'il pût faire ouvrir les portes de la place. Le sultan qui, cette fois, ne voulait pas le laisser s'enfermer dans la citadelle ni lui donner l'occasion de le narguer et de le combattre, le fit escorter jusqu'au pont-levis. Mais, parvenu là, après un bref entretien qu'il eut avec un officier de la garnison venu à sa rencontre, et sachant quel sort lui serait réservé, ce grand chrétien fit abaisser le pont-levis et il cria à ses gens

Institut Kurde de Paris

de résister jusqu'à la mort. Il leur défendit de se rendre, leur promettant qu'ils seraient bientôt secourus par ceux du littoral. Il les exhorta à poursuivre une lutte sans merci. Reconduit devant Saladin, Renaud de Sagette fut chargé de chaînes et il partit, à pied, pour Damas, sous les huées des musulmans. Saladin était furieux. Il était stupidement resté inactif pendant trois mois devant un rocher, dans l'espoir de conquérir un château franc sans perdre un seul homme, et tandis qu'il discutait avec Renaud sur le point de savoir si le paradis de Mahomet était meilleur que celui des chrétiens, Guy de Lusignan, à la tête de sept mille hommes, reparaissait sur la scène politique.

***

Saladin avait promis, lors de la reddition d'Ascalon, de remettre en liberté Guy de Lusignan ainsi que quelques-uns de ses compagnons de captivité dans un délai de huit mois. Ce terme étant arrivé, Saladin, avant de libérer l'ancien roi de Jérusalem, lui fit jurer sur l'Évangile de renoncer à son royaume, de retourner en Europe et de ne jamais plus tirer l'épée contre l'Islam. Lusignan jura. S'il faut en croire le poète normand Ambroise, Saladin ne croyait pas un mot de tous les serments que Lusignan pouvait faire. Mais, par l'effet d'une sage clairvoyance politique, il préférait lâcher Lusignan chez les chrétiens pour le cas où ceux-ci désireraient se donner un nouveau roi de Jérusalem dont les droits ne pussent être contestés. Il n'avait jamais eu beaucoup d'estime pour les capacités militaires de Lusignan. Il savait qu'il était « malchanceux », écrit notre poète, et qu'il n'était à la guerre, « ni âpre ni terrible ». Ce postulant au trône de Jérusalem était préférable à tout autre. Car il y avait toujours, dans Tyr, ce redoutable Conrad de Montferrat, prétendant à la couronne, habile et courageux, qui avait repris en mains les affaires de la chrétienté. Dès qu'il fut libre de quitter sa prison de Tortose, Lusignan se fit délier de son serment par un concile d'évêques, il rassembla quelques chrétiens qui s'étaient dispersés et il se

Institut Kurde de Paris

rendit à Tyr pour prendre possession de la ville. Mais Conrad de Montferrat lui ferma la porte au nez, en lui faisant remettre un petit mot dans lequel il lui disait qu'il était « seulement le lieutenant des rois d'au-delà les mers et que ceux-ci ne l'avaient pas autorisé à lui donner Tyr ». Ainsi, le désastre de Hattîn avait fait table rase du passé. La dynastie de Jérusalem n'était plus qu'un souvenir et le trône de Jérusalem était un trône à prendre. Désormais, un droit nouveau serait créé par la reconquête de la Terre Sainte. Voilà qui nous explique pourquoi le marquis de Montferrat déclarait ne tenir Tyr que de lui-même, en attendant que le droit fût défini par les souverains de l'Occident, c'est-à-dire l'empereur germanique, le roi de France, le roi d'Angleterre, dont on attendait la venue. Chassé devant Tyr, Guy de Lusignan osa engager une campagne téméraire : reprendre Saint-Jean-d'Acre, admirablement bien fortifiée par les musulmans qui y possédaient une forte garnison. Avec les deux cents chevaliers du roi normand Guillaume II de Sicile, arrivés peu de temps auparavant à Tripoli, il entreprit l'une des plus folles et des plus héroïques expéditions de toutes les croisades, prenant un chemin dans une région qui était entièrement sous la domination des Ayûbides. Cette marche, de Tyr d'où il est chassé à Acre imprenable, est une sorte de défi. « Les Francs, écrit Ibn al Athir dans son livre *Kâmil al tewârikh*, longèrent de très près le bord de la mer, sans la quitter, ni dans les plaines, ni sur les rochers, ni dans les défilés, ni dans les campagnes les plus spacieuses. Leurs vaisseaux voguaient sur la même ligne, et prêts à leur porter secours au moindre incident, où, en cas d'obstacle insurmontable, à leur permettre de se rembarquer. » Cette marche à pas de loup en plein pays ennemi témoigne d'une audace peu commune. Et le spectacle de cette poignée de rudes Normands longeant la mer pour aller attaquer la seconde place forte de la Palestine, conduits par un roi fantôme renié par la plupart de ses anciens sujets, ne manque pas de grandeur. Quels qu'aient pu être les reniements, les fautes passées de Guy de Lusignan, il n'en demeure pas moins vrai que, par cette action, il se montra un grand chrétien. Les musulmans

Institut Kurde de Paris

se plaisent à citer en proverbe le grain de sable qui peut arrêter la roue de la fortune. Guy de Lusignan fut ce grain de sable qui bouleversa le cours des événements, ainsi que nous allons le voir.

***

Lorsque Saladin apprit que les Normands venaient de traverser, à environ seize kilomètres d'Acre, le pont jeté sur le Ksimîyeh (ou Leontes), étaient entrés en contact avec quelques cavaliers musulmans chargés de garder le pont et les avaient massacrés, il comprit que la guerre n'était pas encore finie. Mais il ne pensait certainement pas que, pendant encore près de cinq ans, jusqu'à sa mort, il lui faudrait lutter, lever sans cesse de nouvelles recrues et que cette guerre allait provoquer un mécontentement croissant chez ses émirs qui se battaient depuis vingt ans déjà à ses côtés et se lassaient de cette guérilla contre les chrétiens, de cette guerre sainte qu'il fallait toujours recommencer. Ces héros se surprenaient à rêver à leurs pipes; ils se souvenaient de parfums et de sucreries. A part les mercenaires payés pour mourir, les seigneurs de l'Islam s'inquiétaient d'avoir encore à combattre car, partout, les Francs se réorganisaient, reconstituaient leurs dépôts de munitions et de vivres, avec la patience et l'audace des vaincus. Ils prenaient même, ici ou là, l'offensive. En effet, le 22 juillet 1189, le sultan dut se rendre au château de Toron, qu'il avait pris aux chrétiens, et dont ces derniers cherchaient à surprendre la garnison. Cette forteresse, que les Arabes nommaient le « Château de l'Éminence isolée », avait été construit en 1105 par Hugues de Saint-Omer, prince de Galilée. Situé à 22 kilomètres à l'est de Tyr et à 900 mètres d'altitude, il constituait l'une des plus importantes défenses de la Palestine et les seigneurs du Toron jouèrent un rôle considérable dans l'histoire du royaume de Jérusalem. Tandis que l'on se défiait de part et d'autre, que l'on s'égorgeait au cours des embuscades et que les cavaliers, une vingtaine à la fois, se poursuivaient autour de l'inexpugnable citadelle, des événe-

Institut Turc de Paris

ments bien plus importants allaient bientôt transformer en guerre impitoyable la guérilla des chevaliers. En effet, les premiers renforts envoyés par l'Occident arrivaient en Orient. Une escadre de 52 vaisseaux armés par le doge Aurio Mastroprieto débarquait à 8 milles au sud de Tyr des contingents de Vénitiens et de Pisans qui se joignirent bientôt aux forces de Guy de Lusignan dont le camp était installé sur une colline devant Acre, tandis que les vaisseaux du doge entreprenaient le blocus du port.

***

Saladin avait été tenu au courant, jour par jour, de la marche de Guy de Lusignan, dont Beha ed-Dîn, bien informé, nous relate les étapes : le 26 août 1189, l'ancien roi de Jérusalem s'arrête à Aïn-Bassa, Basse-Poulaine des Francs, située à 12 milles au nord d'Acre et à 2 milles de la mer, pendant que son avant-garde prend position à Ez Zîz, l'antique Achzib de la tribu d'Aser, où le grand prêtre Hurcan eut les oreilles coupées, à 10 milles au nord d'Acre, sur la mer. Aussitôt, Saladin partit pour Acre avec une armée. Nous pouvons suivre, toujours grâce à Beha ed-Dîn, son compagnon de voyage, la route qu'il a prise : le 27 août, descendant la vallée du Jourdain, il prend la route qui passe par Tibériade. Puis les musulmans « marchèrent jusqu'à El Hûla (lac de Hulêh). Le matin suivant, ils atteignirent Minya [ou Khân-Minyeh, sur la côte nord-ouest de la mer de Galilée] où ils apprirent que les Francs étaient arrivés devant Acre ». Le 29 août, Saladin arrivait à El Kharrûba, à 5 milles 1/2 au sud-est d'Acre où il prit position « dans le dos des Francs, sa droite appuyée sur la colline d'Al Ayâdiya et le Tell Berwé, son centre à Tell Keîsan, et sa gauche occupant Tell Da'wuq et touchant au fleuve d'Acre ou Nahr al Na'mein, de sorte que, vers l'est, le sud-est et le sud, les assiégeants se trouvaient à leur tour comme assiégés ». (R. Grousset, *Histoire des Croisades.*)

Institut Kurde de Paris

***

Acre, Hacco de l'Ancien Testament, l'antique Ptolemaïs des Phéniciens, était autrefois une ville maritime fort prospère. Étienne de Byzance, géographe grec de la fin du ve siècle après Jésus-Christ, qui composa un lexique géographique dont il subsiste quelques fragments, relate que les anciens Grecs prétendaient que le nom d'Acre lui venait de ce que Hercule, ayant été mordu par un serpent, n'avait trouvé sa guérison qu'en cet endroit, « appelé pour cela Acca, du verbe grec qui veut dire : guérir ». Elle eut des maîtres bien différents : le calife Omar la prit aux Grecs, et Baudouin Ier, roi de Jérusalem, la reprit en 1104 aux musulmans. Saladin s'en était emparé, après la fameuse bataille de Hattîn. Bâtie sur les bords de la Méditerranée, à l'ouest d'une vaste plaine, c'était, à l'époque qui nous intéresse, une belle et grande ville commerçante et très peuplée. Son port, commode pour la navigation, des fossés larges et profonds, une double enceinte de murailles flanquées de grosses tours de distance en distance en faisaient l'une des places les plus importantes de la Palestine. De forme presque triangulaire, elle s'élargissait du côté de l'est et se rétrécissait vers l'ouest. Du sud au nord, les deux tiers de la ville étaient baignés par la mer. Le port, construit en l'an 250 de l'hégire par un sultan d'Égypte, était gardé par une tour appelée Tour des Mouches parce que c'était là que l'on y nettoyait les viscères des victimes dont l'odeur attirait les mouches; il était fermé, comme la plupart des ports à cette époque, par une chaîne que l'on abaissait où que l'on tendait à volonté. Les ruines d'un ancien temple, que les chrétiens prétendaient avoir été édifié en l'honneur de saint Jean, et que les musulmans revendiquaient pour un des leurs, le patriarche Salîh, conférait une sorte de sainteté à cette ville. A l'est se trouvait un château nommé la Tour Maudite parce que c'était là, selon une légende qui trouva quelque temps son crédit, que furent estampillés les trente deniers grâce auxquels Judas put vendre son maître. Sa plaine

Institut Kurde de Paris

s'étendait sur quatre lieues. Elle était bornée au sud par le mont Carmel que le séjour de Pythagore et la retraite du prophète Élie ont rendu fameux, au nord par le mont Saron, ou Échelle des Tyriens, à l'est par les derniers contreforts des monts de Galilée. Le fleuve Bélus, appelé Nahr Na'mein par les Arabes, vient se jeter dans la mer non loin de la ville, à l'est.

***

Devant cette ville, pendant près de trois ans, l'Islam et la chrétienté allaient se porter des coups terribles, s'affronter en une lutte parfois sauvage, parfois chevaleresque. On allait s'égorger en se hurlant des injures et s'offrir à l'occasion les neiges du Liban qui calment les fièvres. Les épisodes de combats cruels vont alterner avec des scènes gracieuses, tant que cette guerre durera entre toutes les nations de l'Orient et celles de l'Occident...

***

Au lieu de compter à Acre, comme il le croyait, quelques centaines de chrétiens fanatiques mais trop peu nombreux pour qu'il s'en inquiétât, Saladin se trouva devant 2.000 cavaliers et 30.000 hommes de pied environ. Et de nouvelles troupes franques débarquaient sur la côte libanaise. 500 navires venus du nord de l'Europe passaient le détroit de Gibraltar le 1er septembre avec 12.000 Danois et Frisons. Ces alliés inattendus étaient des gens, écrit l'auteur anonyme de l'*Itinerarium Ricardi*, « auxquels la rigueur du climat natal donnait une force particulière, et que rendait propres à la guerre la triple qualité d'une taille gigantesque, d'un courage indomptable et d'une foi ardente ». Une flotte anglo-normande conduite par l'archevêque de Cantorbery, le duc de Guise et Jacques d'Avesnes débarquait à son tour avec des Anglais, des Français impatients de se battre. Le landgrave de Thuringe et ses Allemands étaient bientôt suivis du duc de Gueldre;

Institut Kurde de Paris

de Robert II, comte de Dreux, de Thibaud, comte de Chartres; d'Étienne, comte de Sancerne; de Raoul, comte de Clermont; de Philippe, évêque de Beauvais; d'Érard et André de Brienne; de Guillaume, comte de Châlons-sur-Saône; de Geoffroi de Joinville, sénéchal de Champagne; de Guy de Dampierre; d'Anséric de Montréal; de Guy de Châtillon-sur-Marne; de Gaucher III, son frère, célèbre par la suite sous le nom de Saint-Paul. Toute la chevalerie champenoise était présente à Acre. Et ces forces, ne l'oublions pas, ne représentaient que l'avant-garde envoyée par l'Occident latin, avant-garde qui allait être bientôt suivie par les armées des rois de France et d'Angleterre. Et Frédéric Barberousse était en marche avec ses cent mille Germains.

Le landgrave de Thuringe et le duc de Gueldre, aussitôt après leur arrivée à Tyr, persuadèrent Conrad de Montferrat d'oublier ses querelles avec Guy de Lusignan, ainsi que ses soucis dynastiques, et de se joindre à tous sans aucune arrière-pensée, afin de contribuer loyalement à la reconquête de Jérusalem. Conrad accepta de ne point faire valoir pour l'instant sa candidature à la couronne et, le 24 septembre, il arrivait à son tour, avec ses Templiers, ses Hospitaliers, ses Lombards, ses Vénitiens, ayant à leur tête les archevêques de Pise et de Ravenne, devant Saint-Jean-d'Acre. Saladin, de son côté, fit appel à ses alliés, Mozaffer ed-Dîn et Melek el Mozaffer, prince de Hama.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE XX

UNE ÉPOPÉE : SAINT-JEAN-D'ACRE

Une première attaque musulmane libéra une partie des murs de Saint-Jean-d'Acre depuis la tour Kal'at el Melek jusqu'à la porte Karakush et, à la faveur de cette percée des lignes chrétiennes, la garnison put être renforcée et ravitaillée. Le 16 septembre 1189, à l'aube, un combat plus sérieux se livra. Saladin, à la tête de ses cavaliers mésopotamiens, se rua à l'assaut. Les chrétiens supportèrent sans défaillance le terrible choc et, aux approches de la nuit, on se battait encore avec acharnement. De part et d'autre, les pertes furent extrêmement élevées. « Ce fut un marché, écrit Beha ed-Dîn, dans lequel chacun vendit sa vie pour gagner le paradis. C'était un ciel déversant de l'eau à torrent dont chaque goutte était une tête d'homme. Le sultan était présent partout, il se portait dans tous les rangs, parcourait à cheval les lignes des chrétiens dans l'espoir d'y trouver un point faible, animant ses soldats par ses exhortations, par son mépris du danger, mais quoiqu'il fût bien secondé par eux, tant de bravoure fut inutile; il ne put forcer les lignes de l'ennemi et il fut obligé le cinquième jour de se retirer à quelque distance pour laisser reposer ses troupes exténuées. » Saladin se retira sur les collines qui entouraient la ville. Mais les Francs, à leur tour, prenaient l'initiative des opérations. S'étendant dans la plaine, ils formèrent une colonne impénétrable, plaçant l'infanterie dans le centre et au flanc, et la cavalerie à leurs ailes. Ils s'avancèrent lentement, coude à coude, si serrés entre eux et en si bon ordre que les historiens arabes racontent qu'ils

Institut Kurde de Paris

« croyaient voir marcher une muraille ». Cette vague compacte submergea tous les petits postes musulmans qu'elle rencontra et lorsqu'elle eut atteint le gros des troupes de Saladin, une effroyable tuerie commença. Malgré leurs exploits, les adversaires regagnèrent le soir leur ost sans que la fortune des armes se soit décidée pour les uns plutôt que pour les autres. Cependant, Saladin se rendit compte, ce jour-là, qu'il n'avait plus devant lui, sur les champs de bataille, des chevaliers « syriens » ou des bourgeois peu résistants devant ses mameluks, militaires de profession, mais qu'il avait affaire à des troupes de choc remarquablement entraînées, disciplinées, rendues plus dangereuses par le haut idéal religieux qui les animait.

Comme, de part et d'autre, on était décidé à vaincre coûte que coûte, la bataille recommença. Guy de Lusignan avait reçu de nouveaux renforts. Parti pour Acre avec 200 hommes, il avait maintenant sous ses ordres 4.000 chevaux et 80.000 fantassins. Les musulmans avaient davantage de cavalerie, mais moins d'infanterie.

Le mercredi vingt et unième jour de Schaban de l'an 585 de l'hégire, le 4 octobre 1189, eut lieu l'une des plus grandes batailles qui se soient jamais livrées en Orient.

Les Francs quittèrent leurs lignes. Ils s'étendirent dans la plaine, depuis le fleuve Bélus jusqu'à la mer. Sur la disposition des armées franques, il y a plusieurs versions. « D'après Diceto (II, 70), l'armée franque était divisée en quatre « batailles », la première commandée par le roi Guy avec les Hospitaliers, la deuxième par Conrad de Montferrat, la troisième par le landgrave de Thuringe avec les Allemands, les Pisans et les Scandinaves, la quatrième par les Templiers, les Catalans et le reste des Allemands. » Selon le Continuateur de Guillaume de Tyr, Guy de Lusignan était resté au camp pour le garder avec son frère, tandis que l'avant-garde était commandée par le grand maître du Temple, Gérard de Ridefort, et l'arrière-garde par André de Brienne. Comme il faut particulièrement se méfier du premier Continuateur de Guillaume de Tyr, nous ferons appel au témoignage d'un auteur dont le

Institut kurde de Paris

nom est resté inconnu, qui rédigea une *Historia Hierosolymitana*, fragment de l'histoire de Jérusalem comprise entre 1177 et 1190, témoignage qui est à peu près d'accord avec celui de Diceto : « Le roi, devant lequel on portait le livre des Évangiles couvert d'une étoffe de soie et soutenu dans les angles par quatre officiers, occupait la droite vers le fleuve avec les Français et les Hospitaliers. Le marquis de Montferrat commandait la gauche du côté de la mer, ayant sous ses ordres les Vénitiens et les Lombards. Le landgrave de Thuringe, les Anglais, les Pisans étaient au centre. Gérard de Ridefort, grand maître des Templiers, le duc de Gueldre, les Catalans, formaient le corps de réserve et l'on avait laissé pour la garde du camp Geoffroi de Lusignan, frère du roi, et Jacques d'Avesnes. Les archers et la gendarmerie étaient en avant, et la cavalerie fut placée entre les lignes. Les prélats qui devaient se signaler au cours de cette mémorable journée étaient les archevêques de Ravenne, de Pise, de Canterbury, de Besançon, de Nazareth, de Montréal; les évêques de Beauvais, de Cambrai, d'Acre, de Bethléem, armés d'un casque et d'une cuirasse. Un des chefs, admirant la force et la résolution de cette grande armée, s'écria dans son enthousiasme : « Quelle puissance pourrait nous résister? Dieu, soyez neutre, et la victoire est à nous! » Quant à Saladin, qui avait l'habitude de toujours camper et marcher en ordre de bataille afin d'être prêt à combattre, il prit position au centre de son armée avec ses fils El Melek el Afdal et Ez Zâfer, les troupes de Mossoul commandées par Zaher ed-Dîn ibn el Bolenkeri. A sa droite se trouvaient les contingents de Mésopotamie sous les ordres des émirs Kotb ed-Dîn, fils de Nûr ed-Dîn, Hossâm ed-Dîn ibn Lajîn, Kâimaz en-Nejmi; à son extrême droite, au bord de la mer, il avait placé El Melek el Mozaffer Takki ed-Dîn. Son aile gauche était formée par Seif ed-Dîn Ali el Meshtûb et ses Kurdes, par l'émir Mojelli, l'émir Mojâhed ed-Dîn Berenkash, qui commandait les troupes du Sindjar et un corps de mameluks, puis Mozaffer ed-Dîn, fils de Zein ed-Dîn. Enfin, à l'extrême gauche, étaient rangés les officiers principaux du corps de mameluks d'Asad ed-Dîn Shirkûh. Des

Institut Kurde de Paris

deux côtés, l'enthousiasme était indescriptible. Les imams et les évêques promettaient aux soldats la rémission de leurs péchés et la palme du martyre. Pendant quatre heures, les armées s'observèrent. Puis, vers dix heures du matin, les archers francs accablèrent de traits l'aile droite de l'ennemi. Takki ed-Dîn, suivant une ruse cousue de fil blanc, ordonne aux siens de battre en retraite, autrement dit d'attirer l'assaillant pour le couper de ses réserves, afin de l'écraser plus aisément. Ce mouvement, rapidement exécuté, alarma Saladin qui crut que son cousin était en danger et il lui envoya plusieurs de ses bataillons, dégarnissant ainsi son centre. Les Francs, s'apercevant de cela, chargèrent impétueusement le flanc droit du centre et leur infanterie, soutenue par leur cavalerie, enfonça littéralement les contingents de Diarbékir qui s'éparpillèrent dans le plus grand désordre, sans tenter même de se défendre. Leur épouvante fut telle que certains de ces soldats s'enfuirent jusqu'à Jisr es Sidd, près de Tibériade. D'autres ne s'arrêtèrent qu'à Damas. Tous ceux qui purent être attrapés dans un périmètre assez étendu autour du champ de bataille furent massacrés par la cavalerie franque. La panique dans l'armée musulmane était telle que l'aile droite, qui n'avait pourtant rien à craindre, se dispersa comme poussière au vent devant ceux qu'elle aurait pu facilement anéantir puisqu'ils étaient très éloignés du gros des forces chrétiennes. Les Francs poursuivirent leur avantage. Ils escaladèrent la colline d'El Aiâdîya, poste de commandement de Saladin, massacrèrent sous la tente du sultan plusieurs de ses officiers, pillant le camp musulman qu'ils détruisirent. Ce pillage devait d'ailleurs assurer leur perte en ce sens que, tenant déjà la victoire entre leurs mains, ils la laissèrent stupidement échapper. Car tandis que les chrétiens accouraient afin d'avoir chacun sa part de butin, Saladin, au milieu de ce désastre, rassembla en hâte ses fuyards en leur criant : « En avant! Pour l'Islam! » Avec cinq mameluks qui constituaient sa seule garde, il traversa plusieurs fois à cheval les rangs ennemis dispersés dans la plaine. Son aile gauche était toujours intacte. Elle avait conservé ses positions, car la charge

Institut Kurde de Paris

des Croisés ne l'avait pas affectée. Les Francs avaient perdu leur bel ordre de bataille. Ils se croyaient certains de la victoire et la confusion régnait chez eux. Saladin comprit qu'il pouvait encore tenter sa chance et il sut transformer en une heure sa défaite en victoire. Il massa les troupes qu'il avait réussi à regrouper au pied de la colline d'El Aiâdîya, leur ordonnant de se faire tuer sur place si cela était nécessaire, et il contre-attaqua avec son aile gauche. Son offensive fut si hardiment menée que l'armée chrétienne, attaquée en outre par la garnison d'Acre sortie au même moment, décontenancée, prit la fuite, abandonnant parmi les morts le butin qu'elle avait fait. Seuls, les chevaliers Templiers luttèrent courageusement, et se laissèrent exterminer pour couvrir la retraite des leurs, évitant ainsi par leur sacrifice, qui ne fut consommé que vers le soir, un plus grand désastre. Il y eut d'autres cas d'héroïsme. Il faut particulièrement citer celui de Guy de Lusignan qui, oubliant que Conrad de Montferrat lui avait fermé les portes de Tyr, lui sauva la vie alors qu'il était en péril de mort au milieu d'un parti de cavaliers mameluks s'apprêtant à l'égorger.

Le lendemain chacun compta ses morts. Les pertes étaient lourdes. Somme toute, le résultat de cette bataille était absolument nul pour Saladin comme pour Guy de Lusignan, et remettait tout en question. Les chrétiens avaient eu cinq mille tués. La puanteur de ces cadavres était telle qu'une épidémie se déclara. Ces morts favorisèrent peut-être les chrétiens, car Saladin et ses troupes furent contraints, à cause de l'odeur pestilentielle du champ de bataille, d'aller dresser leur camp un peu plus loin, sur la colline d'El Kharrûba. Les musulmans perdaient ainsi contact avec Acre ce qui, stratégiquement, avantageait les Croisés. En effet, ceux-ci qui, jusqu'alors, n'avaient pas pu investir Acre, isolèrent cette ville entièrement par terre et par mer. « Ils encerclèrent Acre du côté de la terre en appuyant leurs ailes au rivage, tandis que leurs vaisseaux l'assiégeaient par mer. Ils entreprirent de creuser des fossés et élevèrent un mur avec la terre qu'ils retiraient des tranchées. Chaque jour l'avant-garde musulmane leur offrait

Institut Kurde de Paris

le combat, mais ils le refusaient dans la crainte que Saladin ne revînt avant qu'ils eussent achevé leur système de défense », lit-on dans le *Livre des Deux Jardins*.

Ainsi, musulmans et chrétiens allaient être à la fois assiégeants et assiégés, les uns dans Acre, les autres dans la ville qu'ils édifiaient pour se défendre contre Saladin qui, seul, conservait la liberté de ses mouvements.

L'hiver vint, rendant impossibles les opérations militaires. Le 13 octobre 1189, Saladin réunit un conseil de guerre. Il se montra partisan de la lutte à outrance, représentant à ses émirs et à ses alliés qu'il ne fallait pas attendre le retour de la belle saison pour écraser les Francs qui, au printemps, selon des renseignements qu'il tenait pour sûrs, recevraient des renforts considérables.

« Au nom d'Allah, leur dit-il, à qui louanges soient rendues; salut à son prophète Mahomet... Sachez que l'ennemi de Dieu et le nôtre est entré dans nos États, et qu'il a osé fouler aux pieds la terre de l'Islamisme. Mais, par la grâce et la volonté de Dieu, nous avons vu briller sur nous l'aile de la victoire; il nous reste bien peu de chose à faire pour que notre triomphe soit définitif. L'ordre du ciel est que nous unissions nos efforts en vue de l'assaut suprême, afin de chasser loin d'ici les nations infidèles, et pour en détruire jusqu'à la moindre trace. Vous savez que nous n'avons de renforts à attendre que de Melek el Adel, qui ne tardera pas à arriver à la tête d'une nouvelle armée. Vous savez aussi que tout délai sera favorable à nos ennemis. Ils attendent des secours réguliers de l'Europe et ils les recevront lorsque la navigation interrompue par l'hiver sera redevenue libre. Je suis donc déterminé à leur livrer bataille. Cependant, que chacun de vous exprime librement son avis sur notre résolution. » Il était manifeste que les émirs étaient mécontents. Et puis les troupes musulmanes rassemblées autour d'Acre étaient principalement formées de jeunes recrues arabes excellentes pour les razzias, les opérations punitives, mais non point pour des expéditions de longue durée qui les déconcertaient. L'immobilité devant l'ennemi, les

Institut Kurde de Paris

saisons passées sous la tente les amollissaient. Elles ne possédaient pas la cohésion, le désintéressement, l'audace, la discipline d'une armée nationale, et les émirs de l'entourage de Saladin prétendaient même que les pertes qu'elles venaient de subir devant Acre avaient éprouvé leur moral. Ils firent aussi valoir que le sultan devrait se reposer pour rétablir sa santé altérée par les dernières années de la guerre; que les épidémies qui s'étaient déclarées dans l'armée musulmane par suite de la décomposition des cadavres faisaient chaque jour davantage de victimes; qu'il y avait lieu d'attendre, sans rien entreprendre, l'arrivée des troupes de Melek el Adel, dont la présence et les conseils seraient utiles dans des circonstances aussi critiques; ils ajoutèrent encore qu'il fallait sommer les autres princes de l'Orient qui n'étaient pas présents à Acre de venir prendre part à cette guerre sainte et que, avec leur secours, on pourrait résister aux Francs, quand bien même ils auraient reçu les renforts qu'ils attendaient de l'Occident latin. Saladin dut admettre que les raisons de ses émirs étaient pertinentes et que, les deux armées en présence ne pouvant se détruire, cette guerre allait être interminable, épuisante, meurtrière. Grâce à leur maîtrise de la mer, les Francs chercheraient à réduire la garnison musulmane par la famine tandis qu'ils seraient eux-mêmes harcelés et assiégés par l'armée de Saladin qui les entourait alors qu'ils investissaient la ville. Ainsi, le siège d'Acre, qui commença en septembre 1189 se poursuivit avec des fortunes diverses jusqu'au 13 juillet 1191.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE XXI

LES MALHEURS DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC BARBEROUSSE EN ASIE MINEURE

En octobre 1189, Saladin apprit, par un courrier d'Alep, que Frédéric Barberousse était parvenu devant les portes de Byzance avec son armée. Il chargea son secrétaire Beha ed-Dîn de se rendre à Bagdad pour demander au calife abbasside, « Roi des rois sassanides », des secours immédiats. Il lui fit valoir en quel péril serait l'islamisme si la Troisième Croisade réussissait à chasser les vrais croyants du littoral méditerranéen. Il lui rappelait aussi que les possessions chrétiennes en Orient, même après ses campagnes victorieuses en Terre Sainte, étaient encore considérables : baignées à l'ouest par la mer, les terres franques avaient pour limites au nord-est le cours supérieur du Khabour en Haute-Mésopotamie. « La frontière, écrit R. Thoumin dans son *Histoire de Syrie*, suivait un tracé est-ouest qui laissait Alep au sud, contournait la ville et rejoignait le cours inférieur du Qoueik. De là, englobant Apamée, elle gagnait les hauts sommets des Ansariehs où le comté de Tripoli était limitrophe du système montagneux de Masyâf, domaine redoutable du Vieux de la Montagne. » Les contreforts du Liban, qui dominent la Béqa, le Jourdain et le désert d'Arabie, dont les approches étaient autrefois commandées par la fameuse forteresse de Kérak, prolongeaient la frontière vers le sud. Ce territoire immense se divisait en quatre États indépendants : le comté d'Édesse, sur l'Euphrate, avait pour voisins au nord les royaumes des Seldjoucides et d'Arménie; la principauté d'Antioche s'étendait

Institut Kurde de Paris

depuis l'Amamus jusqu'au sud, à quelques lieues de Lattaquié; le royaume de Jérusalem couvrait encore une partie du Liban et de la côte jusqu'à Jaffa. Saladin se permettait aussi de rappeler au calife oublieux que les musulmans citadins s'entendaient assez bien avec les chrétiens et que ce ne serait point parmi eux que l'on pourrait susciter des vocations militaires; que leur importait après tout de payer l'impôt à l'émir arabe, au prince turc plutôt qu'au comte franc? C'était là inquiéter le ministre des Finances du calife, mettre l'accent sur un point particulièrement sensible pour l'administration de Bagdad, celui des redevances. En même temps, Saladin renouvelait ses appels auprès des grands *atabegs* du Nord de la Syrie. Ces personnages étaient les dépositaires de la puissance califale et leur influence pourrait être comparée à celle des maires du palais sous les derniers Mérovingiens. Leur indépendance était totale à la condition qu'ils reconnussent la suzeraineté honorifique du calife. Dès la fin février de 1190, Imad ed-Dîn Zengî, prince du Sindjar, son cousin Sindjar Shah, seigneur de Haute-Djézirèh, Alâ ed-Dîn Khorren Shah, fils du roi de Mossoul, arrivaient devant Acre avec de nouvelles troupes en partie composées de *mutawwiâ*, de gens du *ribât*, qui touchaient la pension, vivaient surtout sur l'ennemi, et n'étaient point de ces soldats bureaucrates passant leur temps à chanter en grattant leur guitare, comme le remarque Tabari dans ses *Annales*. Quant au calife abbasside, il promettait d'étudier les problèmes politiques posés par la demande d'intervention de Saladin, leurs incidences internationales. Certes il était tout-puissant, mais ses bureaux l'étaient autant que lui. Il ne pouvait rien donner sans l'accord du vizir, son *alter ego*, qui ne devait point mécontenter sa clientèle de fonctionnaires en place; sans celui des cadis qui, seuls, peuvent décider si des témoins véridiques ont bien vu le croissant de la lune nouvelle et si le mois a commencé, ce qui est extrêmement important en mois de ramadan, et qui rendent la justice civile et criminelle selon les sourates du Coran; sans celui du berid, dont le rôle consiste à espionner tout le monde, y compris le calife, et qui est le grand maître des postes royales, « le seul

Institut Kurde de Paris

service public réel », écrit Ferdinand Lot dans la *Fin du Monde antique*. Dans l'État musulman de la fin du XIIe siècle, les routes principales entre la capitale et les centres administratifs des provinces sont jalonnées par des relais de chevaux, de mulets et de chameaux, où les courriers officiels peuvent faire halte pour se reposer et changer de monture. C'est le berid qui contrôle le réseau des routes, leur sécurité, leur entretien. Aussi est-il devenu, comme son collègue dans l'empire byzantin, l'oreille du calife, son éminence voyageuse et secrète. Protégé par le romantisme fataliste et traditionnel du califat, par les remparts de l'incroyable paperasserie administrative d'un État ne possédant aucune Constitution, par une garde de scribes lettrés dont le style diplomatique empruntait les artifices de l'art poétique pour exprimer la plus insignifiante banalité, le calife ne pouvait rien décider sans l'approbation des bureaux dont la combativité était avant tout littéraire... Il est en outre certain que Damas et Bagdad entretenaient de sourdes rivalités dynastiques, étaient jalouses de leurs zones d'influence, et que le prestige de Saladin paraissait à la longue encombrant pour les Abbassides grammairiens et racés, par intuition hostiles à ces Kurde tapageurs du désert qui font d'excellents mercenaires mais de piètres diplomates. Aussi, après avoir accordé audience aux ambassadeurs de Saladin, le calife de Bagdad, sollicité de participer à la guerre devant Acre, jugea-t-il qu'il était de son devoir de faire étudier en détail cette affaire et de rendre réponse à Damas, après la saison des pluies... Cependant, tandis que Saladin se renforçait devant Acre et passait des accords avec les fidèles *atabegs* syriens, l'empereur Frédéric Barberousse quittait Ratisbonne, avec son fils Henri, à la tête d'une armée fanatique de cent mille hommes. Il traversa la Hongrie, et il y fut choyé par son cousin sans doute désireux de le voir disparaître au plus vite, et après deux mois de marche à travers la Bulgarie dont les populations lui étaient hostiles, il arriva sur les terres d'Isaac l'Ange. Nous avons vu précédemment que les Grecs de Byzance s'étaient secrètement alliés avec Saladin. Isaac l'Ange se comportait en ennemi des Latins, non seulement parce que

Institut Kurde de Paris

Byzance était depuis longtemps en lutte ouverte, pour des raisons économiques, avec les Normands de Sicile dont l'empereur germanique était l'associé, mais aussi parce que le basileus se souvenait que, lors de la Première Croisade, à peine cent ans plus tôt, l'arrivée des féodaux latins à Byzance avait été la cause d'incidents regrettables. Le vif antagonisme entre les Latins et les Grecs à cette époque suffirait à expliquer pourquoi les premiers Croisés éprouvèrent tant d'échecs, et pourquoi fut si rapide la décadence des premières fondations franques dans le Proche-Orient. « Il semble, écrit R. Thoumin dans son *Histoire de Syrie*, que l'ennemi détesté par les Latins fût le byzantin plutôt que le musulman », adversaire avec lequel il était de bon ton de se mesurer sur le champ de bataille. Rappelons que l'*Auteur anonyme* traite le basileus de « personnage cynique », dont la haine pour les Croisés le poussa à ménager les Infidèles et à multiplier les obstacles sur le chemin des chrétiens se rendant en Terre Sainte, ce que fera exactement Isaac l'Ange lorsque l'armée de Frédéric Barberousse traversera l'Asie Mineure, et qu'il traitera sournoisement en ennemie comme son prédécesseur Alexis Comnène avait déjà traité en ennemie celle de Godefroy de Bouillon.

***

Dès que les Germains parurent devant les frontières de l'empire byzantin, Isaac l'Ange expédia des troupes dans les provinces qu'ils devaient traverser. Le 16 août 1189, Frédéric Barberousse connut ses premières difficultés : lorsqu'il arriva à Philippopoli, il trouva la ville abandonnée par ses habitants et il reçut un message du basileus qui, après avoir refusé de reconnaître son titre d'empereur romain, lui interdisait de poursuivre son chemin avant d'avoir remis des otages à Byzance et de lui avoir promis de lui céder, en rémunération des services qu'il lui rendrait au moment de la traversée de l'Asie Mineure, la moitié des conquêtes qu'il ferait en Syrie! En attendant la réponse de Frédéric Barberousse, le basileus s'excusait de faire emprisonner les ambassadeurs de Germanie

Institut Monde de Paris

qui venaient d'arriver à Byzance. Et pour ne point se confondre en d'excessives politesses, imitées de celles de la cour califale de Bagdad, le patriarche grec osait traiter en privé les Latins de « chiens » et promettait même mille indulgences à la fois à ceux qui sauraient les occire entre crépuscule et nuitée! Devant tant d'insolence Frédéric Barberousse réagit avec brutalité : il fit mettre à feu et à sang la région de Philippopoli et songea même à aller attaquer Byzance pour la châtier de son orgueil et de sa ruse. Des roitelets serbes et bulgares, éveillés par ce projet, accoururent lui proposer leur concours et leurs bandes pillardes, car ils désiraient opportunément profiter de cette occasion pour régler avec les Grecs des affaires personnelles. De vieux foyers de haines balkaniques couvaient sous les cendres... Le 16 novembre, l'empereur germain priait son fils Henri IV de rassembler d'urgence une flotte dans les principaux ports de l'Italie et d'obtenir du Pape que la Croisade fût prêchée contre les Grecs. Puis, poursuivant son avance, il saccagea Andrinople, se rendit maître de toutes les places situées entre la mer Égée et le Pont-Euxin, et il aurait probablement fait un sort à Byzance si le basileus, épouvanté, n'eût enfin cédé à ses exigences, lui promettant d'assurer par tous les temps le ravitaillement de son armée, de la transporter en Asie, de la guider par les meilleurs chemins, et pour gage de ses bonnes intentions, il lui adressait des otages choisis pour leur qualité. Il remit en liberté les ambassadeurs de Frédéric Barberousse et les combla de richesses. Et comme il avait grande hâte de voir les Germains quitter son pays, il pressa Frédéric Barberousse de passer promptement en Asie afin de surprendre Saladin par la rapidité de sa marche. Mais Frédéric Barberousse rétorqua que la date de son départ le regardait seul, et qu'il avait décidé d'attendre le retour de la belle saison pour continuer sa route. « Dites à votre maître, répondit-il à l'envoyé du basileus qui lui promettait plus de navires qu'il n'en avait besoin pour franchir le Bosphore, que c'est le vainqueur qui dicte sa loi au vaincu. J'ai conquis la Thrace et j'en disposerai selon mon bon plaisir. La saison étant trop avancée, j'y passerai l'hiver avec mon armée. Je veux punir votre maître

Institut Kurde de Paris

d'avoir retardé mon voyage par sa mauvaise foi. Toutefois, s'il désire que je lui accorde une grâce, il faut qu'il tienne à ma disposition, pour la fête de Pâques de l'année prochaine, autant de bâtiments qu'il m'en faudra pour passer en Asie. » Frédéric Barberousse s'installa donc en Thrace, exigea de fortes contributions de guerre et d'abondantes nourritures pour ses guerriers, choisit Andrinople pour y vivre avec sa cour, assigna leurs quartiers d'hiver à ses troupes et se fit livrer par Byzance huit cent vingt-quatre otages dont il parut se contenter. Isaac l'Ange flattait celui qu'il espérait tromper un peu plus tard. Dans cette attente, il souscrivit avec empressement aux conditions les plus humiliantes que lui imposait Frédéric Barberousse. Certes, le Grec saurait se venger du « barbare », mais, en l'occurrence, il ne pouvait ni faire remarquer sa hargne ni refuser de l'engraisser et de l'enrichir... Après avoir vécu confortablement pendant l'hiver, Frédéric Barberousse passa enfin en Asie Mineure avec son armée entre le 21 et le 30 mars 1190. Il traversa en diagonale l'Anatolie byzantine, la Mysie, s'arrêta à Sardes en Lydie, et atteignit la région située à l'ouest de Homa qui, depuis le désastre de Myriokephalon, marquait l'extrême limite au sud de la frontière byzantine.

***

Saladin apprit par les Grecs ce qui se passait en Asie Mineure. Car Isaac l'Ange ne voulait pas que son allié pût croire qu'il n'avait tenu aucune des promesses qu'il lui avait faites de nuire aux Allemands. Et pour justifier sa conduite, il lui fit parvenir une lettre que Beha ed-Dîn nous a conservée, missive calligraphiée sur un parchemin plié dans sa largeur et divisé en deux colonnes : dans l'une était le texte original, dans l'autre la traduction en langue arabe. Dans l'intervalle des colonnes était le sceau de l'empereur de Byzance, imprimé non sur de la cire, mais sur une sorte de médaille d'or représentant l'empereur, du poids de quinze écus d'or. En voici la traduction :

Institut Kurde de Paris

« ISAAC L'ANGE, CROYANT AU MESSIE QUI EST DIEU, COURONNÉ DE DIEU, VICTORIEUX, TOUJOURS AUGUSTE, TRÈS PUISSANT ET INVINCIBLE EMPEREUR DES GRECS, AU TRÈS NOBLE SULTAN D'ÉGYPTE, SALADIN, SALUT ET AMITIÉ.

« J'ai reçu la lettre adressée par Votre Grandeur à ma Majesté, par laquelle j'ai appris la mort de mon ambassadeur. [Cet ambassadeur, qui avait signé le traité d'amitié entre Saladin et Isaac l'Ange était mort en Syrie, sur le chemin du retour.] Je suis affligé qu'il aît fini ses jours sur une terre étrangère. Il est maintenant nécessaire que vous me renvoyiez son cadavre et ses effets, afin que je puisse les remettre à sa famille. Au reste, les mauvais bruits qui ont été répandus en ce qui concerne les Germains qui sont passés par mon empire doivent être parvenus jusqu'à vous. Je n'en suis pas surpris car mes ennemis se plaisent à publier des mensonges utiles à leurs desseins; mais si vous voulez savoir la vérité, vous apprendrez avec joie que ces peuples ont souffert eux-mêmes plus de dommages qu'ils n'en ont causés à mes sujets. Ils ont perdu de l'argent, des chevaux et des hommes; les uns sont morts de maladie et de misère, les autres ont été tués par mes soldats chaque fois que cela fut possible. Très peu d'entre eux purent échapper aux troupes que j'avais dispersées dans mes provinces avec mission de les harceler. Les Germains sont à ce point affaiblis qu'il leur est impossible de pénétrer dans vos États. S'ils y parviennent, ils seront tellement épuisés qu'ils ne pourront ni vous nuire ni secourir leurs frères chrétiens d'Orient. Mais pourquoi, paraissant oublier notre amitié, ne m'informez-vous pas de vos projets et de vos entreprises? » Les assurances du Grec ne suffirent point à calmer les appréhensions de Saladin car ses frontières du nord étaient dépourvues de troupes de couverture, toutes ses disponibilités en hommes et en matériel se trouvant devant Acre ou en voie d'être acheminées vers ce port. Il regardait avec inquiétude du côté d'Alep, clé de la Syrie du Nord. Cependant, justifiant les affirmations d'Isaac l'Ange, l'avance des Germains en Asie Mineure se heurtait chaque jour à des difficultés nouvelles.

Institut Kurde de Paris

Frédéric Barberousse, qui pensait trouver un allié sûr en la personne de Qilidj Arslan, adversaire de Saladin, rencontra une hostilité grandissante à mesure qu'il s'enfonçait dans l'Anatolie seldjoucide. Les fils du sultan d'Iconium n'approuvaient pas la politique de leur père. Ils s'entendirent avec quelques-uns des principaux chefs des tribus turcomanes pour garder les passages, disputer les bonnes routes aux Germains, faire le vide devant eux. L'aîné de ses fils, Qotb el-Dîn Malik Shah II, défia même Frédéric Barberousse devant Iconium, capitale depuis 1074 de l'empire turc seldjoucide après avoir été perse, macédonienne et romaine. Il fut écrasé par le nombre, mais ses vainqueurs retirèrent peu de profit de leur victoire dans un pays où tout, jusqu'aux cailloux de la terre, leur était hostile... Ils furent simplement fort aise de voir s'ouvrir devant eux les portes d'Iconium, et d'y prendre quelques jours de repos après leur malchanceuse épopée à travers l'Asie Mineure, et cette hallucinante conquête de villages déserts où ils ne trouvaient ni une botte de paille pour les chevaux ni une poignée de farine pour les hommes. Oui, Isaac l'Ange se vengeait de Philippopoli et des affronts qu'il avait dû mâcher avec son fiel lorsqu'il était le plus faible. Il se réjouissait des malheurs de Frédéric Barberousse. Qu'était-elle devenue cette belle armée si sûre d'elle, et qui se conduisait partout comme en pays conquis? Ses provisions étaient épuisées et la famine, la terrible famine en terre inconnue, l'accompagnait dans ses déplacements, chaque jour plus accapareuse et plus meurtrière! On racontait déjà, dans les tavernes de Byzance, que les Croisés de Germanie devaient abattre leurs chevaux et les manger... Devenaient-ils des fantômes, ces vaillants chevaliers de Frédéric Barberousse qui étaient partis de si loin pour reconquérir Jérusalem, qui avaient traversé l'Europe du nord au sud et qui, après cinq jours de repos et de regroupement à Iconium, se préparaient à descendre vers les steppes syriennes? Car ils avaient le choix entre deux routes de grande communication : en jetant un coup d'œil sur la carte, on voit que, depuis le golfe d'Adana jusqu'à l'Irak Arabi, se développe en un immense arc de cercle la chaîne constituée par le Taurus

Institut Kurde de Paris

et les hauteurs du Kurdistan, dans lesquelles s'ouvrent deux défilés : l'un au sud, qui est l'ancienne route royale de Hamadan à Babylone, l'autre au nord par la brèche du Haut-Euphrate. Frédéric Barberousse passa, le 30 mai, les monts Taurus près de Laranda, marcha vers la frontière turco-arménienne du Taurus cilicien, d'où il redescendit, à travers la province, alors arménienne, de l'Isaurie orientale, jusqu'au port de Séleucie situé presque en face d'Antioche. De Ratisbonne, sur le Danube, à Séleucie, Frédéric Barberousse avait parcouru en compagnie de cent mille hommes allant pour la plupart à pied, la distance de près de deux mille cinq cents kilomètres! *Soixante mille Germains étaient morts en cours de route!* Oui, SOIXANTE MILLE! Leurs ossements laissèrent dans toute l'Europe, malgré tout épouvantée, la trace de cette Troisième Croisade qui conduisit tant d'hommes pieux des confins de la Bavière jusqu'au sultanat d'Iconium. Les rescapés étaient au nombre de quarante mille lorsqu'ils s'apprêtèrent à passer en Syrie. Ils étaient cependant encore suffisamment nombreux pour que Saladin ne reçût point avec désinvolture la nouvelle de leur apparition du côté d'Antioche. L'approche d'une telle masse d'hommes, remarque M. René Grousset, « constituait le plus formidable péril que l'Islam syrien ait couru avant l'invasion mongole ».

***

Un accident stupide, changeant brutalement le sens des événements historiques qui se préparaient, coûta la vie à l'empereur germanique. Frédéric Barberousse, avant de descendre vers Adana et Antioche, faisait halte sur les bords du Sélef. Il venait de faire une longue marche et il était en sueur. Il se baigna, coula à pic et se noya. Telle fut la fin tragique de ce courageux soldat qui, à soixante-dix ans, partit à la tête d'une immense armée pour reconquérir la Palestine. Cette mort inespérée fut connue avec joie dans tout l'Islam. Le cœur de Saladin en fut particulièrement réjoui. Ibn al Athir nous en apporte l'écho : « Si Allah, écrit-il, n'avait point

Institut Kurde de Paris

montré sa bonté aux musulmans en faisant périr le roi des Germains au moment même où il allait franchir les frontières syriennes, on pourrait écrire aujourd'hui : la Syrie et l'Égypte qui ont jadis appartenu à l'Islam... »

Frédéric de Souabe, fils du vaillant Hohenstauffen, prit le commandement des troupes. Mais l'animateur de la croisade n'était plus là pour exalter le zèle des siens par son exemple. Peut-être bien aussi que les Germains, qui avaient vu tomber tant de leurs compagnons, étaient-ils las de ces marches épuisantes. Quoi qu'il en soit, ils se découragèrent, et libérés du poids de l'intransigeante discipline qu'avait toujours exigée d'eux Frédéric Barberousse, dur à la peine malgré son grand âge, ils n'obéirent plus avec autant de fierté qu'autrefois aux ordres de leurs chefs. Les historiens arabes eux-mêmes ont noté les bouleversements moraux qui entamèrent la cohésion et la force de cette masse d'hommes, jusqu'alors soutenus par un idéal merveilleux. « Ces Germains jadis si redoutés étaient tombés bien bas », écrit Imad ed-Dîn. Et il ajoutait qu'ils se laissaient prendre avec tant de facilité que l'on ne pouvait guère en retirer un bon prix sur les marchés d'esclaves. La brillante armée de Ratisbonne ressemblait maintenant à une cohue que ses chefs abandonnaient peu à peu à son sort. Qu'étaient devenus les enthousiasmes de jadis? Qui se souvenait encore de la parole de saint Bernard qui souhaitait que la croisade fût organisée par les prêtres « comme un triomphe de la robe lévitique, pour acquérir cette gloire que les rois les plus puissants n'avaient pu atteindre »? (Paul Alphandéry, *la Chrétienté et l'idée de Croisade.*) Jérusalem, nombril de la terre, que le Rédempteur du genre humain a sanctifié par sa présence, par son martyre et par sa mort; Jérusalem, cité mystique de l'univers chrétien; Jérusalem, symbole du salut de l'Occident, est-elle devenue indifférente aux malheurs de ceux qui veulent la préserver de la souillure des Infidèles? Et, pourtant, tous ceux qui étaient si découragés aujourd'hui, tous, ils étaient partis comme des illuminés! Ils avaient entrevu les splendeurs de l'Orient en écoutant les récits des pèlerins qui racontaient comment avaient été découvertes les reliques des

Institut kurde de Paris

rois mages. N'oublions pas que c'est entre la Deuxième et la Troisième Croisades, donc peu avant les événements qui précédèrent la chute de Jérusalem, que l'hagiographie s'enrichit d'une quantité de vies de saints venus d'Orient, bientôt traduites par les moines dans toutes les langues de l'Occident. Citons, entre autres vies édifiantes, celles de Marie l'Égyptienne, de sainte Thaïs, de saint Georges, de saint Alexis. Comme l'a écrit G. Paris dans sa *Littérature française au moyen âge*, « les saints occidentaux n'offraient pas assez de prise à l'imagination éprise de merveilleux. Il fallait le renouvellement d'un trésor mythique épuisé. L'Orient était là avec ses richesses sans mesure ». Et puis, les signes du triomphe final de la chrétienté n'étaient-ils point inscrits dans le ciel, si l'on en croit les astrologues qui, en 1186, prédisaient que « des ouragans, des tourbillons de sable, des tremblements de terre » détruiraient les villes maudites des Infidèles, et toute l'Égypte et l'Éthiopie? Après quoi, les temps de la purification s'accompliraient. Mais, avant de goûter la joie des prostrations extatiques, il fallait exterminer l'Infidèle...

***

Désabusée et fort mal en point, l'armée de feu Frédéric Barberousse arriva enfin devant les murs d'Antioche. Pour ajouter à ses malheurs, elle avait été décimée par une épidémie de peste et harcelée au passage de la frontière syrienne. Le prince d'Antioche reçut en grand seigneur l'infortuné Frédéric de Souabe et il lui manifesta aussitôt une amitié tapageuse. De mauvaises langues prétendirent qu'il voulut s'approprier le trésor de guerre que les Germains apportaient dans leur bagage, et qu'il aurait volontiers étouffé entre ses bras l'ami qu'il embrassait. Les richesses étant bien gardées et Frédéric de Souabe impatient de se battre en Terre Sainte, le prince d'Antioche mit une flotte à sa disposition. Quand, enfin, les Germains débarquèrent à Tyr où Conrad vint les recevoir pour les conduire au camp d'Acre, de cette armée de 100.000 hommes qui avait quitté Ratisbonne, il ne restait que 7 à 8.000 fantassins et 700 cavaliers!

Institut kurde de Paris

Lorsqu'ils parvinrent à Acre, quelques gentilshommes des villes de Brême et de Lübeck, touchés de compassion pour le grand nombre de leurs compatriotes malades et blessés, résolurent de soulager leurs souffrances. Ils découpèrent les voiles du vaisseau qui les avait amenés en Terre Sainte et ils les utilisèrent pour couvrir une immense tente où ils reçurent les malades. Quarante autres seigneurs allemands se joignirent à eux et fondèrent pour les leurs un hôpital au milieu du camp chrétien. Guy de Lusignan, le patriarche de Jérusalem, les prélats et les princes croisés présents applaudirent au dévouement de ces pieux Hospitaliers et engagèrent le duc Frédéric de Souabe à écrire à son frère, le roi de Germanie Henri, pour qu'il demandât au pape Célestin III de confirmer le zèle de ceux qui avaient fondé cet hôpital. Henri fit la requête et une bulle du Pape, datée du 12 février 1191, institua le nouvel ordre sous le nom de « Frères Hospitaliers Teutoniques de Notre-Dame de Sion ». Telle est l'origine de l'ordre militaire des chevaliers Teutoniques. Le Pape leur prescrivit pour règle celle de saint Augustin et pour statuts particuliers ceux des Hospitaliers de Saint-Jean. La discipline militaire était celle des Templiers. Avant d'endosser l'habit — manteau blanc sur lequel était brodée une croix noire — ils devaient prouver qu'ils étaient de race noble.

***

Saladin avait appris que Frédéric de Souabe venait de quitter Antioche. Les rapports des gouverneurs des places frontière n'étaient guère rassurants. L'un d'eux — Beha ed-Dîn nous l'a conservé — nous montre à quel point l'arrivée des Germains en Syrie était prise au sérieux par les milieux politiques musulmans ou pro-musulmans. C'est celui d'un gouverneur arménien de la région de Samosate. Le voici :

LETTRE DU GATH' OUGHIGOS DE KAL' AT ER-RUM A NOTRE SEIGNEUR ET ROI SALADIN, SULTAN AUGUSTE QUI A LEVÉ L'ÉTENDARD DE LA JUSTICE ET DE LA BIENFAISANCE, DÉFENSEUR DE

Institut Kurde de Paris

LA FOI, SALUT DU MONDE ET DE LA RELIGION, PRINCE DE L'ISLAMISME ET DES MUSULMANS, DONT DIEU PERPÉTUE LE BONHEUR, AUGMENTE LA MAJESTÉ, CONSERVE LA VIE, ET COMBLE ENFIN LES ESPÉRANCES PAR LA GLOIRE CÉLESTE, SALUT ET SOUMISSION.

« Après avoir quitté son royaume, Frédéric Barberousse a envahi l'empire de Byzance. Il n'a point voulu le libérer avant que le basileus n'ait subi la loi qu'on lui imposait et donné pour otages son fils, son frère et la plupart des principaux officiers de sa cour. Il s'est également fait livrer par ce prince cinquante talents d'or, autant d'argent et des vaisseaux pour débarquer en Asie. Il n'a libéré les otages que lorsqu'il est arrivé sur les terres de Qilidj Arslan. Dans les trois premiers jours, des tribus turcomanes ont fourni des chevaux, des bœufs, des moutons et d'autres provisions; mais l'amour du butin les a fait accourir de toutes part. La guerre s'est allumée entre eux et le roi des Germains qu'ils ont harcelé pendant trente-trois jours. Tandis qu'il approchait d'Iconium, Kotb ed-Dîn Malek Shah II, fils de Qilidj Arslan, ayant rassemblé des troupes, lui livra bataille. Mais il a été vaincu et poursuivi par Frédéric Barberousse qui est venu camper devant Iconium, menaçant d'attaquer la ville. Kotb ed-Dîn Malek Shah II tenta une seconde fois le sort des armes avec le même malheur. Le roi germanique a fait un horrible carnage, est entré dans Iconium l'épée à la main, et a frappé de son glaive tous les habitants. Il est resté cinq jours dans cette place, pendant lesquels Qilidj Arslan a demandé et obtenu pour capitulation la vie et la liberté. Vingt de ses émirs ont été emmenés comme otages. Le sultan d'Iconium a persuadé Frédéric Barberousse de prendre son chemin par Tarse. Avant que les ennemis eussent franchi les frontières de la Petite Arménie, le fils de Léon s'est déterminé, de gré ou de force, à envoyer vers lui le mameluk Hakem avec d'autres officiers, leur ordonnant dans ses instructions secrètes d'engager, s'il était possible, les Germains à poursuivre leur marche par les États de Qilidj Arslan, mais lorsque ces ambassadeurs vinrent s'acquitter de

Institut Kurde de Paris

leur mission, ils apprirent que les choses avaient été autrement décidées, car Frédéric Barberousse s'était avancé à la tête de ses troupes dans la Cilicie, et se reposait sur le bord d'un fleuve. Là, ayant pris de la nourriture, et s'étant endormi, il voulut à son réveil se baigner dans cette eau, mais à peine en fut-il sorti que le froid lui causa par la volonté de Dieu une maladie dont il mourut quelques jours plus tard.

« Après cet accident, les ambassadeurs du roi d'Arménie s'enfuirent de l'armée et vinrent apprendre la mort de Frédéric Barberousse au roi d'Arménie. Alors celui-ci se renferma dans une citadelle, résolu de s'y défendre. Cependant, le fils du roi des Germains fit revenir à son camp les ambassadeurs du roi d'Arménie et il leur affirma que son père n'avait entrepris cette expédition que pour faire son pèlerinage à la ville sainte; que, chargé du commandement, il n'avait pas lui-même d'autre dessein; que, après avoir supporté tant de maux, il ne pardonnerait pas au roi d'Arménie, et s'emparerait de ses États, si celui-ci lui créait des difficultés, mais qu'il le traiterait en ami si on lui accordait loyalement le passage et les vivres. Ces menaces ont réduit le roi d'Arménie à la triste nécessité de signer un traité d'alliance avec le roi des Germains.

« Enfin, je dois vous informer que ce dernier conduit une armée nombreuse. En passant récemment la revue de ses troupes, il a encore trouvé quarante-deux mille cavaliers et une infanterie si considérable qu'il serait impossible d'en fixer le nombre. Ce sont différentes espèces d'hommes contenus par une discipline si rigide qu'elle tient de la cruauté. Pour la moindre faute, on les tue sans que rien puisse les garantir de la punition. On avait accusé un de leurs officiers d'avoir passé les bornes de la modération, en châtiant un de ses domestiques, et de s'être rendu coupable d'une sévérité excessive : les prêtres l'ont condamné à mort, et il fut exécuté. Ces hommes s'abstiennent de toutes voluptés. Si quelqu'un d'entre eux s'y livre, les autres l'évitent comme un criminel, et lui imposent une pénitence. Ils agissent ainsi sous l'effet de leur douleur d'avoir perdu la « Maison sainte ». Il est certain que plusieurs

Institut Kurde de Paris

ont fait vœu de ne porter pendant longtemps que des armes, quoique les chefs désapprouvent cet excès de zèle. Leur patience dans les fatigues, dans les peines, dans les travaux, passe ce que l'on peut imaginer. Voilà ce que je vous écris touchant l'état actuel de ces gens. Je vous informerai ensuite, par la volonté de Dieu, de ce que j'apprendrai de nouveau. »

Quand Saladin reçut ce rapport, on conçoit qu'il n'ait guère été optimiste. Certes, s'il avait su qu'il n'arriverait, devant Acre, que quelques milliers d'hommes exténués, il aurait souri de l'émoi de son lointain allié, et il n'aurait pas, lui-même, effrayé ses émirs lors du conseil de guerre qu'il tint après avoir pris connaissance de ce message, afin de délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE XXII

... ET IL Y EUT GRANDE MULTITUDE DE PEUPLES POUR SE BATTRE ...

DEVANT Acre, chaque parti s'organisa en prévision d'une guerre de longue durée...

De toute la Syrie, les marchands accoururent pour s'installer dans le camp musulman qui n'était ni moins étendu ni moins important que celui des chrétiens. Il faut citer ce qu'écrivait un auteur arabe, à ce sujet : « Au milieu du camp, raconte Ibn al Athir, il y avait une large place où se trouvaient cent quarante loges de maréchaux ferrants. J'ai remarqué qu'une seule cuisine contenait vingt-huit énormes marmites pouvant contenir chacune une brebis entière. Je fis moi-même l'énumération des boutiques enregistrées chez l'inspecteur du marché et j'en comptai jusqu'à sept mille. Notez que ce n'étaient pas des boutiques comme nos boutiques de ville : une de celles du camp en eût fait cent des nôtres; toutes étaient fort bien approvisionnées. J'ai ouï dire que lorsque, Saladin changea de camp pour se rendre à Tell Kharrûba, bien que la distance fût assez courte, il en coûta à un seul vendeur de beurre soixante-dix pièces d'or pour déménager. Quant au marché de vieux habits et d'habits neufs, c'est une chose qui passe l'imagination. On trouvait dans le camp plus de mille bains : la plupart étaient tenus par des hommes d'Afrique; ordinairement, ils s'associaient à deux ou trois ensemble. Ces piscines étaient d'argile; on les entourait de palissades et de nattes pour que les baigneurs ne fussent pas vus du dehors. Il en coûtait une pièce d'argent pour se baigner. » Heureux camp, en vérité, que celui-là où l'on pou-

Institut Kurde de Paris

vait aller prendre son bain, se faire masser et parfumer après la bataille!

En face, les chrétiens utilisaient leurs loisirs forcés à se fortifier sous les murs de la cité qu'ils assiégeaient. Le recul de Saladin à Tell Karrûba leur avait permis de gagner un peu de terrain et de resserrer leur étreinte. Ils portèrent le principal effort de leur campagne à l'est, depuis la Tour Maudite jusqu'à la mer. Ils avaient édifié de ce côté trois tours beaucoup plus élevées que les murailles et capables de contenir chacune cinq cents hommes, répartis entre leurs trois étages. A l'un de ces trois étages se trouvaient les béliers utilisés pour défoncer les fortifications, à l'autre de puissantes machines de jets nommées « pierrières » ou « châbles » qui, mues par des ressorts et des cordes bridées, lançaient d'énormes pierres avec précision, et de grosses arbalètes que leurs servants pointaient comme des pièces d'artillerie et au moyen desquelles ils envoyaient des barres de fer rougies au feu, des dards garnis de pelotes incendiaires, des boules de feu grégeois. Au dernier étage se trouvaient les archers et les frondeurs, qui devaient être les premiers à descendre à l'assaut par le moyen d'un pont-levis abaissé sur les murailles. Quoique élémentaires, ces machines remplissaient assez bien leur rôle. Portées par des roues, elles pouvaient être changées de place et, recouvertes sur l'une de leurs faces par des épaisseurs de cuir bouilli dans du vinaigre, elles ne pouvaient être que très difficilement incendiées.

Cependant, à la faveur de l'inactivité des deux armées qui succéda à la bataille du 4 octobre 1189, des relations de bon voisinage s'établirent peu à peu entre les chrétiens et les musulmans. Malgré l'horreur que lui inspirait la religion des Infidèles, le poète Ambroise, dans son *Histoire de la Guerre sainte*, ne peut se défendre d'un certain sentiment d'admiration pour eux :

Fierre iert la gent et orgoillose
En la cité e merveillose
Se ço ne fust gent mescreue
Onques mieldre ne fut veue

Institut Monde de Paris

Des tournois furent organisés entre les lignes ennemies où l'on s'affrontait, la lance haute. Après ces combats élégants, le vainqueur était fêté par les émirs et par les officiers francs qui bavardaient ensemble, chantaient et dansaient de compagnie avec autant de loyauté qu'ils en mettaient à s'éventrer quelques jours plus tard. Suivant un si bel exemple, les enfants qui se trouvaient dans les deux camps en faisaient autant, s'il faut en croire le *Livre des Deux Jardins :* « Un jour, pour se distraire, les soldats se dirent les uns aux autres : « Pourquoi « toujours nous battre entre adultes dans ces tournois sans lais- « ser de place aux petits? Convenons qu'une lutte aura lieu « entre deux enfants qui seront choisis dans les deux camps. » Et en effet, deux enfants sortirent d'Acre et marchèrent contre deux enfants appartenant aux Francs. L'un des deux jeunes musulmans courut sur l'un des chrétiens, le saisit à bras le corps, le jeta à terre et le fit prisonnier. Ce dernier fut racheté au prix de deux dinars par un de ses coreligionnaires et le jeune vainqueur reçut cette somme et rendit la liberté à son prisonnier. » Quoique cruelle, cette anecdote nous prouve que les esprits avaient singulièrement évolué. Faut-il y voir l'indice d'une faiblesse dans la volonté de poursuivre une guerre qui s'avérait difficile et longue, ou bien, comme le pense M. Grousset, celui d'une compréhension de l'indigène qui l'emportait sur l'esprit croisé? Nous pencherions plus volontiers en faveur de la première hypothèse, car nous n'allons pas tarder à remarquer qu'une lassitude va se manifester chez les principaux lieutenants de Saladin qui trouveront qu'il y a déjà longtemps qu'ils sont en selle pour sa gloire. Ces relations chevaleresques furent un moment si continues qu'il se passa une chose extraordinaire, à laquelle nous ne pourrions croire si l'auteur du *Livre des Deux Jardins* n'était formel : les Francs prêtèrent leurs femmes aux musulmans. Certes, il ne s'agit point des épouses qui les avaient accompagnés jusqu'à Acre, mais de jeunes personnes envoyées dans leur camp par des autorités prévoyantes. Mais écoutons cette singulière histoire, telle qu'elle nous est racontée : « Un vaisseau de haut bord avait amené chez les Francs trois cents femmes remar-

Institut Kurde de Paris

quables pour leur beauté. Leurs charmes étaient réservés à ceux qui n'avaient point d'épouse en l'ost, et, à leur façon, elles se sacrifiaient sans être obsédées par la pensée de mal faire. Avec elles, point de déconvenue : en de joyeux assauts, mimiques et plaisirs, elles exaltaient les preux chevaliers, plus ardents à se battre après la joute avec leur belle. Ces femmes contribuaient à entretenir ainsi le bon moral parmi Normands et Siciliens férus d'occire le musulman pour la gloire de Jésus-Christ. » Le chroniqueur des *Gesta Francorum* avait déjà observé que les femmes qui n'étaient à personne furent d'un réel secours sous les tentes au cours de la Première Croisade. Outre l'intérêt de leur présence physique, elles encourageaient au combat les Croisés facilement mystiques dans ce débordement de passions et d'extases que provoquait chaque croisade. Grâce à elles, les armes devenaient plus éclatantes et le geste donnant la mort plus pur et plus meurtrier. Peu importait que ces courtisanes fussent d'origine obscure, pourvu que par le miracle de leur présence elles atténuassent la dureté et le nombre des épreuves supportées sans rancœur. N'oublions pas que ces croisades étaient exténuantes pour les hommes, qu'ils fussent de haut lignage ou de pauvres illuminés venus des hameaux perdus; qu'au fur et à mesure qu'ils descendaient à pied d'Asie Mineure vers le sud, les kilomètres par centaines s'ajoutant à des centaines de kilomètres, les approvisionnements étaient de plus en plus difficiles et les butins insignifiants. La disette et la soif accablaient les Croisés. C'est Albert d'Aix qui, dans son *Liber Christianae expeditionis pro erectione, emundatione et restitutione sancte Hierosolymitane ecclesie,* relate que les hommes étaient affaiblis par des sueurs continuelles. Pour se procurer un peu de nourriture, ils vendaient leurs boucliers et leurs cottes de mailles; ils chargeaient leur bagage sur des chèvres et, plus loin, ils jetaient le bagage aux orties et rôtissaient la chèvre. On trafiquait sur tout dans cette immense cohue de peuples divers en continuelle effervescence, sans cesse bouleversée par la famine, les épidémies, les exaltations religieuses. Nourris de tiges de légumes desséchées, de chardons, vivant sous des tentes que pourrissaient les pluies, ils étaient

Institut Kurde de Paris

bien mal en point ces Croisés de toutes les conditions sociales et de tous les royaumes, attirés par l'attrait d'une intense vie religieuse en commun, et l'on comprend pourquoi, à la longue, il y avait tant de relâchement des mœurs dans l'ost, et pourquoi, durant une si longue suite d'années de croisade, chacun finissait par s'organiser comme on peut le faire en des circonstances moins extraordinaires. Voilà pourquoi la présence des femmes devant Acre ne devrait pas nous étonner. D'ailleurs, ces jolies chrétiennes si blanches de peau étaient à leur manière des auxiliaires précieuses. L'auteur du *Livre des Deux Jardins* nous dit que, pour les séduire, de nombreux mameluks désertèrent le camp de Saladin et abjurèrent l'Islam. Ces effets imprévus de la guerre sainte prêchée avec tant de chaleur en Europe et en Asie devaient éveiller dans les deux camps l'inquiétude des purs fidèles qui pouvaient se demander si ces contacts, par trop intimes, n'allaient point ruiner les plus belles espérances. « Que devient l'honneur musulman? peut-on lire dans une lettre de cette époque. Où est la fierté du croyant, le courage du vrai sectateur de la religion? Nous ne cessons de nous étonner de l'inertie des fils de l'Islam devant le triomphe des Infidèles. Personne ne répond à l'appel des armes! Personne ne redresse l'injure! » Que voilà un texte qui nous édifie sur le peu de combativité dont faisaient preuve alors les troupes de Saladin. Il semble bien, d'ailleurs, que l'initiative des opérations ne lui appartienne plus. A la vérité, Saladin n'avait pas à sa disposition les moyens nécessaires pour entreprendre une action décisive. Et puis ses émirs étaient mécontents et las. Saladin était lui-même fatigué et il aura, au cours du siège d'Acre, de mauvais accès de fièvre dont l'un, au moins, le contraindra au repos absolu. Nous voyons ici le défaut de la construction ayûbide. Saladin n'est pas le souverain d'un État dont les réactions devant le danger sont les mêmes en toutes ses parties. Il n'est pas à la tête d'un gouvernement dont tous les membres sont également sensibles aux événements qui peuvent menacer l'existence, les assises ou la structure de leur pays. Avec des compagnons plus ou moins fidèles, Saladin combat depuis vingt ans afin de pré-

Institut kurde de Paris

server de la pénétration chrétienne une pseudo-fédération de sultanats qui se sont opportunément associés à l'heure du péril, mais non point unis pour édifier, à la faveur des bouleversements politiques qui secouèrent le Proche-Orient en ces années, cet État de Syrie qui aurait pu jouer par la suite un rôle si considérable dans l'histoire de l'Orient...

***

Le printemps était revenu, ce printemps libanais qui commence au mois de mars, dans une douce lumière lavée par les dernières pluies. Avec les beaux jours, la plaine d'Acre paraissait plus spacieuse et les proches contreforts galiléens se détachaient avec plus de netteté sous un ciel merveilleux. Conrad de Montferrat, le vaillant défenseur de Tyr, recommença les hostilités en attaquant avec cinquante galiots, utilisés pour le transport des troupes et des approvisionnements, une flotte égyptienne qui tentait de secourir la garnison musulmane d'Acre. Cette bataille navale tourna à l'avantage des musulmans qui s'emparèrent de plusieurs vaisseaux chrétiens et en coulèrent un grand nombre d'autres. C'est à cette époque, en juin 1190, que Saladin reçut le courrier du Gath' oughigos de Kal'at er Rûm qui lui annonçait, par la lettre que nous avons citée plus haut, l'arrivée des Croisés de Frédéric Barberousse. Et comme il avait envoyé dans le nord des troupes pour interdire au moins la route d'Alep aux Germains, une partie des Francs en profita pour attaquer, dans la plaine d'Acre, Malek el Adel qui commandait l'aile droite musulmane. Malek el Adel aurait subi un grave échec si la famine n'avait point fait sentir ses effets dans le camp chrétien. Les Francs avaient, au cours d'une sortie heureuse, réussi à bousculer des contingents égyptiens nouvellement arrivés et bien pourvus en vivres, mais au lieu de poursuivre leur avantage, ils se précipitèrent dans le camp abandonné par les musulmans et s'approprièrent les provisions qu'ils purent y trouver. Tandis qu'ils se restauraient dans le camp ennemi, le leur était pillé par la garnison d'Acre qui, elle aussi, fit une sortie, se contentant d'en-

Institut Kurde de Paris

lever les femmes chrétiennes. Malek el Adel, voyant qu'on ne le poursuivait pas, fit faire demi-tour à ses soldats et reparut à son ost, honteux d'avoir fui devant des ventres creux. Il se vengea. Les Francs qui s'étaient laissés surprendre furent massacrés sous les tentes qu'ils venaient de piller. Les musulmans ne respectèrent, au milieu du carnage, que deux femmes qui s'étaient vaillamment défendues et qu'ils amenèrent devant Saladin. Deux autres femmes avaient péri dans la mêlée. Les auteurs arabes assurent que les Croisés perdirent quatre mille hommes dans cette journée, chiffre confirmé par une lettre de l'archevêque de Cantorbery, alors châtelain de Baudouin. Et Beha ed-Dîn écrit en un langage imagé : « Les ennemis de Dieu, livrés au pouvoir des défenseurs de son unité, eurent l'insolence d'entrer dans le camp des Lions de l'islamisme. Mais ils éprouvèrent les effets terribles de sa colère. Le glaive de Dieu ayant arraché les esprits de leur corps moissonna leurs âmes et leurs têtes, abandonnant sur la poussière leurs cadavres : en un moment la campagne en fut couverte, comme des feuilles qui tombent à l'automne. Ces morts formaient une ligne ininterrompue depuis notre droite jusqu'à leur camp, et ils étaient amoncelés les uns sur les autres. Nos glaives s'abreuvèrent de leur sang jusqu'à l'ivresse. J'ai dû monter sur mon cheval pour passer ce fleuve de sang. » Et il ajoute que les musulmans perdirent seulement dix hommes dans cette affaire. « Les morts gisaient au milieu des prairies, écrit encore Imâd ed-Dîn, cadavres tuméfiés qui se décomposaient sous le soleil, exhalant une odeur qui attirait les chacals de tous les environs. »« Pendant huit jours, note le Continuateur de Guillaume de Tyr, le fleuve Bélus roula dans ses eaux du sang, des charognes et des graisses, et les gens du camp ne purent venir s'y désaltérer. Et il y avait tant de mouches qu'il était impossible de tenir sur une rive ou sur l'autre du fleuve. »

De cette funeste journée, il faut retenir que les chrétiens commirent d'inexcusables imprudences. Les hommes de pied, si l'on s'en rapporte au témoignage d'Ernoul, déléguèrent leurs sergents auprès de Guy de Lusignan pour lui faire remarquer que, dans l'extrême pauvreté de vivres dans laquelle ils

Institut Kurde de Paris

se trouvaient, il serait opportun de profiter de la faiblesse du front de Saladin pour tenter de le percer et pour aller chercher dans son camp abondamment approvisionné ce qui manquait le plus dans le leur, c'est-à-dire des vivres. La haute noblesse franque, qui n'avait sans doute point les mêmes raisons de se battre — mais sans laquelle rien ne pouvait être entrepris avec succès parce qu'elle possédait la cavalerie, arme redoutable à l'époque, et à laquelle appartenait le plus souvent la décision du combat — jugea qu'il serait téméraire d'entreprendre une action aussi importante alors que, dans quelque temps, les Francs d'Acre allaient recevoir les renforts attendus d'Europe. Elle se souvenait aussi du cuisant échec du 4 octobre. Le roi Guy de Lusignan se rangea à cet avis. Mais les sergents passèrent outre et ils entraînèrent leurs hommes à la mort. Première faute : puisque Guy de Lusignan ne voulait pas seconder son infanterie, par quelle aberration ne lui interdit-il point de sortir? Pourquoi la laissa-t-il aller sans s'opposer à son départ? On croira difficilement qu'il n'eût pas les moyens de faire garder par les chevaliers toutes les issues du camp. Mais, et c'est ici que fut commise la faute la plus lourde, voyant — première phase du combat — que ses hommes étaient victorieux et que les musulmans, surpris, abandonnaient le terrain, pourquoi Guy de Lusignan ne jeta-t-il point sa cavalerie dans la mêlée pour soutenir la piétaille, lui assurer la victoire? On ne sait, en vérité, ce qu'il faut penser de l'inertie de l'ancien roi de Jérusalem. La sainte cause n'était-elle donc point commune aux barons comme aux plus humbles des serviteurs de Dieu? Cette inimaginable rivalité entre les éléments nobles et les éléments populaires de la croisade donna ce jour-là ses fruits amers. Certes, les premiers enthousiasmes des départs dans l'allégresse générale s'étaient atténués au cours de la longue route. Les misères et les déceptions avaient, peut-être un peu plus que l'idéal religieux, exaspéré la volonté de vaincre ou de mourir de ces hommes qui, pour se croiser, pour se purifier dans la magnifique aventure, avaient, dans un moment d'exaltation, tout donné d'eux-mêmes, tout promis sur les saintes Écritures,

Institut Turc de Paris

qu'ils fussent riches ou pauvres. Ils étaient des soldats, et non pas des martyrs. Ces hommes venus de partout possédaient-ils encore devant Acre le signe de rédemption marqué au fer rouge sur l'épaule droite? apercevaient-ils toujours, dans l'or des nuées fuyantes, comme les ermites cuirassés des années qui précédèrent la conquête de Jérusalem, des armées célestes prêtes à les seconder? des aurores boréales prometteuses de miracles comme celles que virent les truands devant les remparts d'Antioche et d'Édesse? voyaient-ils encore des feux tomber comme une pluie d'étoiles sur les collines dénudées de l'Apulie, et de grandes masses d'hommes s'agenouillaient-elles toujours sur le chemin de Jérusalem, en voyant au-dessus de la Judée une cité tout entière descendre du ciel et rester suspendue pendant quarante jours? Ces signes qui précèdent les événements frappaient-ils encore leur imagination, l'accaparant à la veille des batailles, visibles pour eux seuls jusqu'au seuil de la mort?...

***

Dans les deux camps, les renforts affluaient. Imad ed-Dîn Zengî arriva en juin 1190, bientôt suivi par Sindjar Shah, Allah ed-Dîn Khorren, Shah et Zein ed-Dîn, qui revenaient du Nord de la Syrie où ils avaient réussi à interdire la route d'Alep aux troupes de Frédéric de Souabe. Les atabegs zengîdes se ralliaient enfin à la cause de la guerre sainte, oubliant pour l'heure que Saladin était l'ennemi héréditaire de leur tribu. Et, cherchant des points d'appui dans l'Islam militant qui ne pouvait pas se désintéresser de cette gigantesque bataille contre la chrétienté qui se livrait sous les murs d'Acre, Saladin envoya même un ambassadeur au Maroc, pour demander l'aide de l'almohade Abû Yûsuf Ya' Qûb Mansûr. Cette ambassade fut reçue à Marrakech le 18 janvier 1191. Elle sollicita, d'ailleurs vainement, du souverain marocain l'envoi d'une escadre pour disputer aux flottes italiennes la maîtrise de la Méditerranée. « Il faut, écrivait Saladin, que l'occident musulman aide les musulmans plus encore que l'occident infi-

Institut Kurde de Paris

dèle n'aide les Infidèles. » Henri de Troyes, comte de Champagne, débarquait chez les Francs avec dix mille hommes, le 27 juillet 1190, ainsi que « le comte Thibaud de Blois, Étienne de Sancerre, Jean de Pontigny, Raoul de Clermont, Bernard de Saint-Valéry, Érard de Chacenay, Robert de Boves, Alain de Fontenay, Gautier d'Arzillières, Guy de Chateaudun, Jean d'Arcis, etc. ». (R. Grousset, *op. cit.*) Ils arrivaient fort opportunément, car les chrétiens démoralisés par la famine, songeaient à traiter avec Saladin. Ces renforts ajoutés à ceux de Frédéric de Souabe, leur rendaient une supériorité qu'ils avaient perdue. Ils pressèrent le siège d'Acre, dont la garnison était commandée par deux officiers de valeur : le gouverneur de la ville, l'émir Beha ed-Dîn Karakush, et le Kurde Ossan ed-Dîn Abu el Heija. Sur terre, la place était investie alors que, quelques mois plus tôt, elle communiquait encore avec l'armée de Saladin qui assiégeait elle-même les chrétiens assiégeant Acre. Les vaisseaux italiens qui avaient amené le comte de Champagne et ses troupes avaient rendu la maîtrise de la mer aux Francs après la malencontreuse bataille navale que nous avons relatée et la flotte égyptienne en était réduite à errer et à éviter les vaisseaux des Pisans et des Vénitiens montant une garde vigilante devant le port d'Acre. Le sultan communiquait avec la ville investie grâce à des nageurs habiles qui passaient sous la quille des vaisseaux ennemis bloquant l'entrée du port, et grâce à des pigeons qui, devant Acre, furent pour la première fois utilisés dans l'art de la guerre pour transmettre des ordres ou des nouvelles. Ces nouvelles n'étaient guère rassurantes pour Saladin. Dans Acre, les vivres s'épuisaient. Le sultan put tout juste réussir à faire passer chez les assiégés une galère chargée de quatre cents sacs de blé et de pois chiche, de petits buffles noirs de la Beqaa, d'oignons, de fromages, et de moutons aux larges queues adipeuses qui sont le régal des connaisseurs du désert. La ruse qu'il employa en cette occasion était grossière, mais elle réussit fort bien : il avait fait arborer au mât de son galiot le pavillon des Croisés. L'équipage, vêtu à la franque et ne portant point la barbe, se composait en majeure partie de chrétiens apos-

Institut Kurde de Paris

tats. Beha ed-Dîn précise même que les Francs parjures de cet équipage infidèle s'entretinrent familièrement, de bord à bord, avec les Croisés auxquels ils eurent l'impertinence de demander quels étaient les progrès du siège, et quel était l'endroit le plus commode pour débarquer sur la côte les nourritures qu'ils apportaient. Arrivés devant l'entrée du port d'Acre, ils s'y précipitèrent à force de rames et de voiles, laissant tout pantois et tout niais les capitaines des vaisseaux chrétiens qui, d'ordinaire, ne s'en laissaient pas tant conter. Pour éviter qu'une telle méprise se reproduisît, les Croisés décidèrent de s'emparer de l'une des tours, la Tour des Mouches qui, bâtie sur un rocher, à l'extrémité du môle, commandait l'entrée du port. Afin de pouvoir l'aborder, ils construisirent sur un radeau une tour de bois de plusieurs étages pareille à l'hélépole grecque. Cette machine de siège, haute de vingt mètres, leur permettrait de combattre au niveau des remparts de la Tour des Mouches. Puis ils transformèrent une de leurs galères en brûlot flottant afin d'incendier les vaisseaux musulmans qui s'approcheraient de trop près de leurs équipages. Le vent contraria leurs projets, car au lieu de glisser vers la flotte ennemie, l'énorme brûlot fut repoussé vers la tour flottante que les Croisés avaient eu beaucoup de peine à édifier. Cet ouvrage fut réduit en cendres et les soldats qui s'y trouvaient, se voyant environnés par les flammes activées par le vent, eurent à peine le temps de se sauver. Ceux qui purent gagner le vaisseau qui devait les embarquer s'y précipitèrent en si grand nombre et dans une telle confusion que celui-ci sombra corps et biens. Très peu de Francs réussirent à gagner le rivage. De ce nombre fut Léopold, duc d'Autriche. Le premier, il avait réussi à sauter dans la Tour des Mouches où il avait été blessé. Il se jeta dans la mer couvert de sang.

Le duc Frédéric de Souabe, arrivé depuis peu avec les débris de son armée, c'est-à-dire avec sept mille hommes sur les cent mille qui avaient quitté Ratisbonne, n'en avait point pour cela perdu sa morgue. Il reprocha aux barons installés devant Acre leur inertie et leurs jeux et, bouillant d'impatience de se battre, il attaqua les mameluks que Saladin

Institut Kurde de Paris

avait laissés sur les collines environnantes. Cet engagement ne tourna point à son avantage.

***

Pour tout le monde, ce siège d'Acre commençait à traîner en longueur. La disette et les épidémies, particulièrement à craindre sous ce climat subtropical, épuisaient l'armée chrétienne mal nourrie. Le moral faiblissait. Les chefs n'essayaient même plus d'entretenir l'esprit de combativité de leurs hommes par des escarmouches au cours desquelles ceux-ci songeaient surtout aux nourritures qu'ils pourraient trouver dans l'ost ennemi et non point à une belle mort qui les mènerait en paradis. Comprenant que cette situation ne pouvait pas durer jusqu'aux pluies de l'hiver, la haute noblesse franque décida de s'ouvrir un passage dans les terres et d'aller s'approvisionner coûte que coûte du côté de Caïffa. L'occasion lui parut favorable lorsqu'elle apprit que Saladin, atteint par les fièvres, était malade et devait garder la tente. Le 13 novembre 1190, à l'aube, l'armée chrétienne se mit en marche et les hommes étaient si étroitement unis les uns aux autres qu'ils formaient un mur épais d'où partaient une grêle de traits et de flèches. Au milieu de l'armée, un char portait le grand étendard de la croisade. Les Chrétiens longèrent le Bélus. Saladin, ne pouvant monter à cheval, se fit porter en litière sur le Tell Kharrûba d'où il put observer les mouvements de l'ennemi et diriger ses troupes selon les circonstances. « L'armée chrétienne s'avança du nord au sud, des environs de Tell' Ayâdiya à Da' wuq — le Casal de Doc — et de Da' wuq à Tell Kerdana — la Reccordane — et à la source du Nahr al Na'mein, qui n'est autre que le petit marais dit Basset al Kerdana, ou Palus Cendiva, à l'est de Kerdana. » (R. Grousset, *op. cit.*) C'est donc à Ras el Mâ, l'actuelle Ayûn el Bass, à six milles au sud d'Acre, que le terrible choc se produisit. Après trois jours de combats furieux, les chrétiens n'avaient pas pu passer à travers les rangs ennemis. Saladin, qui ne pouvait se tenir debout en raison de son extrême faiblesse, pleura de dou-

Institut Kurde de Paris

leur, écrit Beha ed-Dîn, de ne pouvoir être au milieu de son armée pour en partager les périls. Il ordonna à ses fils qui le veillaient de prendre part à la bataille, car, leur dit-il, « leur devoir était de donner aux musulmans l'exemple qu'il leur aurait donné s'il n'avait point été malade ». Il ajouta que ses enfants « devaient toujours se souvenir que leur poste se trouvait aux endroits les plus exposés aux dangers ». Certes, à aucun moment, un avantage décisif ne pût être obtenu par l'une des deux parties, mais on peut dire que les Francs furent vaincus puisqu'ils durent revenir sur leurs pas, après avoir supporté un nouveau et meurtrier combat près du Pont d'Aûk, sans être anéantis, ce qui démontre que les musulmans étaient aussi impuissants qu'eux à forcer la fortune des armes. Il y eut tant de morts chrétiens et musulmans sur le champ de bataille que, pendant longtemps, l'odeur des cadavres se répandit sur la région. Saladin fut désappointé de n'avoir pu vaincre pendant ces trois jours et il cita ces versets du Coran : « Tuez-moi et Malek, tuez Malek avec moi. » Les historiens arabes, traçant un portrait flatteur de Saladin, et voulant montrer quelle était sa grandeur d'âme, racontent que, plusieurs jours après cette bataille, des prisonniers d'une haute distinction lui furent présentés. Parmi eux se trouvait un vieillard. Saladin lui demanda quel était son pays. « Ma patrie, lui répondit cet homme âgé, est si éloignée qu'il te faudrait plusieurs mois pour y parvenir. — Et pourquoi, à ton âge, viens-tu me faire la guerre de si loin? répliqua le sultan. — Je n'ai entrepris ce long voyage, expliqua le vieillard, que pour avoir le bonheur de visiter la Terre Sainte avant de mourir. — Eh bien! faites votre pèlerinage, ajouta le sultan; soyez libre; allez finir vos jours dans votre famille et portez à vos enfants ces marques de ma bienveillance. » Il lui fit remettre des présents et un cheval sur lequel il fut reconduit au camp chrétien. Saladin ne traita pas avec moins de sollicitude les autres captifs, parmi lesquels se trouvaient le commandant et le trésorier des troupes françaises qu'il logea dans une tente voisine de la sienne et qu'il traita comme s'ils étaient ses invités avant de les expédier à Damas. Un de ses

Institut Kurde de Paris

jeunes fils lui ayant demandé la permission de trancher la tête à quelques prisonniers chrétiens, croyant ainsi se rendre digne de sa religion, Saladin lui répondit : « A Dieu ne plaise que je consente à une cruauté si inutile. Je ne veux pas que mes enfants s'accoutument à se faire un jeu de répandre le sang humain, dont ils ne connaissent pas le prix, alors qu'ils ne savent même pas encore la différence qu'il y a entre un musulman et un Infidèle. » Et l'un de ses soldats ayant un jour arraché d'entre les bras de sa mère un bébé de trois mois, il fit rechercher cet enfant et il le rendit à sa mère.

***

Les émirs de Saladin, nous l'avons déjà dit, commençaient à être las d'être toujours en selle pour sa gloire. Les hommes qu'ils avaient amenés avec eux se plaignaient du peu de profit matériel que leur rapportait cette expédition militaire devant Acre. Ces contingents de volontaires loués pour six mois, provenant des souks ou des tribus nomades des steppes mésopotamiennes, étaient en grande partie composés d'éléments disparates et instables. Quant aux officiers qui les encadrent et les volent, il leur faut des soldes de fonctionnaires de calife, la plus belle part du butin après la razzia, des valets et des femmes. Aussi, ces troupes ne pouvaient-elles supporter longtemps les guerres de tranchée et les sièges interminables. « Les guerriers qu'on nous envoie, écrit un poète arabe, venant de très loin, arrivent en moins grand nombre qu'ils ne sont partis. Ils ont la poitrine oppressée par l'ennui de cette guerre; à peine sont-ils arrivés qu'ils voudraient repartir. Tant de faiblesse inspire une nouvelle audace à nos ennemis. Ces ennemis de Dieu imaginent tous les jours quelques nouvelles ruses : tantôt, ils nous attaquent avec des tours, tantôt avec des pierres, tantôt avec des béliers. Quelquefois, ils sapent les murs; d'autres fois, ils s'avancent sur des chemins couverts; ou bien ils essayent de combler nos fossés. » Chaque jour, avec plus de force, les alliés mésopotamiens de Saladin se détachaient de lui. Une sourde rébellion couvait contre son

Institut Kurde de Paris

autorité, alimentée par des querelles de clans. Saladin, somme toute, n'était à leurs yeux qu'un parvenu contraint de s'appuyer sur eux et sur leurs contingents pour pouvoir continuer la guerre. A la différence des Croisés, bien obligés de rester là malgré leur découragement, ces émirs pouvaient retourner chez eux avec leurs troupes, abandonner Saladin devant l'ennemi. Ils ne tenaient pas à fonder un empire arabe. Leurs fiefs lointains d'au-delà l'Euphrate les contentaient. L'un d'eux, Mo'ezz ed-Dîn, roi du Sindjar, fils de Saïf ed-Dîn Ghâzi, petit-fils de Zengî, sollicita son départ. Saladin refusa, prétextant justement que sa défection affaiblirait l'armée. « A un moment tel que celui-ci, lui fit-il répondre, il est de mon devoir de réunir le plus d'hommes qu'il m'est possible de le faire et non point de les renvoyer. » Il lui interdit même de paraître devant sa tente. Mo'ezz ed-Dîn, furieux, ordonna à ses gens de plier leurs tentes et de le suivre à Tibériade où il reçut le message suivant de Saladin : « Je n'ai point recherché votre amitié. C'est vous qui avez imploré ma protection lorsque vous craigniez de perdre vos États et même la vie. Je vous ai secouru contre vos ennemis et contre vos sujets rebelles. Depuis ce temps, vous n'avez cessé d'imposer de dures lois à votre peuple, en exerçant sur lui toutes sortes de vexations, de cruautés et de brigandages. Je vous ai inutilement averti plusieurs fois de changer de conduite. Enfin, je vous ai sommé de venir prendre part à la guerre sainte; et l'on sait quelles troupes vous avez amenées. A peine êtes-vous arrivé que vous avez paru impatient de repartir. Vous avez été aussi inutile à l'islamisme que peu redoutable à nos ennemis. Vous ne vous êtes distingué que par votre tiédeur et vos murmures. Cherchez donc à présent un autre souverain qui vous défendra contre ceux qui envahiront vos États, car je vous déclare que désormais je renonce à toute alliance avec vous. » Mo'ezz ed-Dîn eut-il quelque appréhension? Saladin était puissant et il pensa peut-être que le moment n'était pas encore venu où il pourrait se dresser devant l'ancien atabeg de Nûr ed-Dîn. Il fut d'ailleurs à ce sujet chapitré par El Melek el Mozaffer Takki ed-Dîn, malencontreusement ren-

Institut Kurde de Paris

contré avec un groupe de partisans sur la colline 'Akaba de Fîk, et il promit à ce dernier de se réconcilier avec celui dont il avait déserté le camp face à l'ennemi. En d'autres temps, il eût sans doute été décapité sans apparat. Mais Saladin, faisant taire ses ressentiments car il avait besoin d'hommes, même d'hommes « peu redoutables à ses ennemis », consentit à oublier ce qui s'était passé. Il se rappela peut-être que cet infidèle allié qu'il mésestimait avait tout de même battu le prince d'Antioche près de Hama. Et Mo'ezz ed-Dîn revint à Acre. Des embrassades et des présents mirent un point final à cette fugue. Cependant, ce déplorable exemple d'insoumission avait porté ses fruits. A son tour, l'émir Imad ed-Dîn fit remettre au maître de l'Égypte un mémoire dans lequel il ne cherchait point à atténuer ses griefs ni le mécontentement de ses soldats qui s'imaginaient que la guerre était un sport d'été. Saladin écrivit en marge de ce rapport : « J'aimerais savoir quel avantage vous retireriez en perdant l'appui d'un homme tel que moi. » Cet argument dut paraître péremptoire, car Imad ed-Dîn, tout en méditant d'obscurs projets, préféra ne point encourir la colère de son maître.

Et l'hiver revint, rendant toute opération impossible. De nouveau, la disette se fit sentir dans le camp chrétien. Un sac de blé coûtait quatre-vingt-seize dinars tyriens, ce qui n'était point une somme à la portée de tout le monde. Malgré ce prix, les provisions de blé s'épuisèrent. Les chrétiens abattirent leurs chevaux pour se nourrir. Lorsqu'ils n'eurent plus cette ressource, ils firent bouillir les harnais, les cuirs, les vieilles peaux qui se vendaient très cher. Les épidémies succédèrent aux épidémies. Deux cents hommes étaient chaque jour emportés par les fièvres et par les privations. Le fils de Frédéric Barberousse, qui avait eu tant de mal à mener son armée jusque devant Acre, mourut le 20 janvier 1191, des suites d'une fièvre pernicieuse. Et les quelques Allemands qui avaient été épargnés dans cette hécatombe de presque cent mille hommes ayant péri sur la longue route de Ratisbonne à Acre, quittèrent ces lieux désenchantés et ils regagnèrent leur patrie. La croisade allemande avait échoué.

Institut kurde de Paris

***

En outre, de nouvelles difficultés surgissaient entre les principaux chefs chrétiens : qui serait roi de Jérusalem? Guy de Lusignan ou Conrad de Montferrat? Une partie de l'armée optait pour l'ancien roi de Jérusalem, et l'autre partie pour le marquis de Tyr. La discorde, après la famine et la peste, s'installait dans le camp chrétien. Qui serait roi de Jérusalem? Ce problème devint le souci des barons passant leur temps à peser les chances des deux candidats qui ne pouvaient plus se voir et tissaient la trame compliquée de leurs combinaisons autour d'un royaume fantôme, que l'un avait perdu et que l'autre était incapable de reprendre. Qui serait roi de Jérusalem? Un événement bien imprévu allait percer l'abcès. En octobre 1190, la reine Sibylle et ses filles furent victimes de l'épidémie de peste qui avait déjà fait tant de victimes. Comme Guy de Lusignan ne tenait ses droits à la couronne que par sa femme, ses adversaires soutinrent que, selon les règles des institutions hiérosolymitaines, la couronne devait revenir à la sœur de Sibylle, la princesse Isabelle, seconde sœur du roi Amaury Ier. Ernoul est formel : « La reine Sibylle étant morte, sa terre devait revenir à sa sœur Isabelle. » Le mari d'Isabelle était Onfroi IV de Toron qui n'avait point voulu du royaume de Jérusalem lorsqu'on le lui avait proposé en 1186. Mais Onfroi de Toron n'était pas populaire. Il ne possédait aucune de ces vertus qui sont indispensables à un homme pour commander et il aurait facilement été l'amusement des cabales déjà ourdies dans l'ombre d'un royaume perdu. Le rival le plus redoutable de Guy de Lusignan était donc Conrad de Montferrat, le seul d'ailleurs qui possédât au moins quelque chose, puisqu'il avait pris la précaution de garder Tyr dont il était toujours le gouverneur. Comme il ne pouvait justifier d'aucun droit à la couronne, ses partisans résolurent de tourner la difficulté en faisant annuler le mariage d'Isabelle avec Onfroi IV de Toron pour la marier avec Conrad de Montferrat. Ainsi, Isabelle, héritière reconnue du

Institut Kurde de Paris

trône de Jérusalem, passait légalement la couronne au marquis de Tyr qui devenait ainsi le prétendant légitime, éliminant sans appel Guy de Lusignan. Et Conrad de Montferrat, dont la première femme, qu'il avait abandonnée, vivait toujours à Byzance, épousa Isabelle; après la célébration des noces, il informa les chrétiens qu'il devenait roi de Jérusalem et qu'il prenait le commandement de l'armée. Guy de Lusignan et ses partisans se récrièrent contre cette usurpation. Les Templiers prétendirent que Lusignan, ayant été solennellement sacré dans la ville sainte par Héraclius, ses droits demeuraient intacts. « De plus, si l'évêque de Beauvais, comme tous les éléments français, tenait pour Montferrat, l'archevêque de Canterbury, également présent à Acre, s'était, comme tous les éléments anglo-normands, prononcé pour Guy. L'archevêque tenta même, mais en vain, de s'opposer au divorce d'Onfroi de Toron et d'Isabelle. » (R. Grousset, *op. cit.*) Ces luttes dynastiques pour la possession d'un royaume fantôme affaiblirent l'armée chrétienne. Les chefs et les soldats firent bande à part selon leurs préférences. On s'injuria. On se battit. Les choses s'envenimèrent à ce point que des esprits clairvoyants, comprenant que ce conflit mettait en péril la chrétienté militante, proposèrent une trêve entre les adversaires et les soutiens de Guy de Lusignan et de Conrad de Montferrat et leur firent promettre de s'en remettre, pour décider de cette affaire, au jugement de Richard Cœur de Lion et de Philippe Auguste qui voguaient vers la Terre Sainte avec les armées de la Reconquête et d'abondantes nourritures.

***

Pour pouvoir retrouver ses soldats au printemps, Saladin avait dû en licencier une partie avant la mauvaise saison. Imad ed-Dîn Zengî, roi du Sindjar, et le prince de Djézireh ben Omar, quittèrent le camp musulman le 15 novembre 1190; peu après partirent 'Alâ ed-Dîn, fils du prince de Mossoul, El Melek el Mozaffer, Takki ed-Dîn et El Melek el Zaher. Les navires francs ne bloquant plus le port d'Acre en raison

Institut kurde de Paris

de l'état de la mer, Saladin en profita pour relever la garnison d'Acre. L'émir Seif ed-Dîn 'Ali el Meshtûb fut nommé gouverneur de la place le 13 février 1191 en remplacement de l'émir Hossân ed-Dîn Abu el Heija. Le seul incident à signaler durant cet hiver fut la perte de sept navires chargés de vivres destinées à la garnison musulmane d'Acre : ils furent pris dans une tempête et jetés sur les rochers de la côte où ils se disloquèrent.

***

Telle était la situation des deux armées devant Acre lorsque les rois de France et d'Angleterre prirent la mer, mettant le cap sur la Terre Sainte.

Institut kurde de Paris

CHAPITRE XXIII

PHILIPPE AUGUSTE ET RICHARD CŒUR DE LION CONTRE SALADIN

RICHARD Ier, surnommé Cœur de Lion, autant pour sa bravoure que pour sa cruauté, avait succédé en 1189 au vieux Henri II sur le trône d'Angleterre. De mauvaises langues enfumées dans les tavernes d'Oxford l'accusèrent d'avoir aidé la malemort lorsque son père expira en le maudissant. Quoi qu'il en soit de ces racontars, les premières années du règne de Richard Ier sont marquées par les pilleries et les débordements de fureur de l'ombrageux monarque et, dans tout le royaume des Plantagenets, les bûchers et les gibets se multiplièrent. Richard Ier fut le bourreau des Juifs. Il fit brûler vives des centaines de femmes juives, et confisqua les biens des communautés juives. Avant de s'embarquer pour la Terre Sainte, il s'aperçut que son trésor de guerre avait été dilapidé. Les revenus produits par cette fameuse dîme saladine, que son père avait prélevée pour entretenir l'armée anglaise de la croisade contre Saladin, s'étaient depuis longtemps évanouis dans la lutte qu'Henri II avait soutenue contre le roi de France, lutte qui n'était que la préface de la guerre de Cent Ans. Richard chargea donc son peuple d'onéreux impôts, vendit au poids de l'or tout ce qui pouvait s'acheter, c'est-à-dire des charges, même les plus insignifiantes, des dignités, des domaines appartenant à la Couronne. Il aurait même vendu, se plaisait-il à répéter, la ville de Londres s'il avait pu trouver un acquéreur assez cossu pour la lui acheter. Les prélats de son royaume ne furent point épargnés : il leur loua

Institut Kurde de Paris

à bon prix les titres, les honneurs, les droits seigneuriaux qu'ils désiraient acquérir. L'évêque de Durham, entre autres personnages désireux de profiter des bonnes dispositions de son souverain, et malgré sa réputation de vieillard avare, employa le pécule des pauvres amassé pendant l'administration de son évêché pour acheter la province de Northumberland. Ce qui fit dire à Richard qu'il venait d'opérer un miracle en faisant un jeune comte d'un vieil évêque. Ainsi, par dol, crime et vilenie, le roi d'Angleterre reconstitua ses finances. Il réussit à obtenir du Pape la permission d'exempter de service en Terre Sainte ceux qui avaient prononcé leurs vœux de Croisé, moyennant le versement d'un droit exorbitant pour les gentilshommes ou vilains désirant obtenir cette dispense. Il put ainsi équiper une flotte de deux cents vaisseaux dont il confia le commandement à l'archevêque Gérard et à Bernard, évêque de Bayonne. Il désigna pour la régence pendant son absence la reine-mère Éléonore, et Guillaume de Longchamp son chancelier. Après quoi, il débarqua en France afin de prendre, d'accord avec Philippe Auguste, les dernières dispositions du voyage des deux souverains en Orient.

Le bourdon de pèlerin qu'il avait reçu à Tours s'étant cassé, ce qui fut considéré comme un mauvais présage par les gens superstitieux, Richard Cœur de Lion se rendit à Vézelay pour en faire bénir un autre, avec toute la pompe attachée à cette cérémonie. En attendant Philippe Auguste qui devait le rejoindre à Vézelay, il mena une vie tapageuse dont l'écho nous est apporté par des chroniqueurs de l'époque. L'un d'eux n'hésite pas à écrire que « quoique le roi d'Angleterre fût d'un caractère dur, cruel, implacable, qu'il se souillât sans scrupule de tous les crimes, qu'il violât dans ses débauches les règles de la pudeur, qu'il méprisât la religion et ses ministres, il s'imposait des pénitences rigoureuses et allait souvent, dans ses accès de dévotion, se jeter en chemise longue au pied des prêtres auxquels il avouait ses fautes. Foulques, curé de Neuilly, lui ayant publiquement reproché ses vices et lui ayant dit qu'il avait trois sœurs qui le conduisaient en enfer, Richard lui répondit en se levant : « Eh bien! je donne mon orgueil

Institut Kurde de Paris

« aux Templiers, mon avarice aux moines, et ma luxure aux « prélats de mon royaume. » Tel était l'homme avec lequel Saladin allait avoir maille à partir.

***

A côté de ce monarque retors et fanatique, le roi de France Philippe Auguste n'était qu'un apprenti sorcier malgré ses roueries pour s'emparer du trône d'Angleterre. Les calamités publiques dont la populace le rendait responsable n'étaient que broutilles à côté des violences du Plantagenet sanguin, et c'était aussi le sentiment de son chapelain qui raconta la vie du successeur de Louis VII en vers hexamètres latins.

A Vézelay, les deux rois, après s'être juré une fidélité à toute épreuve, s'embrassèrent et firent mine de ne plus vouloir se quitter. L'astucieux Richard Cœur de Lion, dont la cervelle était toujours farcie de noirs desseins, se défendit d'avoir d'autres soucis que ceux nécessaires à l'entretien d'une alliance qui ferait tant de dupes, à commencer par le roi de France. Après les embrassades et les cérémonies de l'accueil, on songea au départ pour la Terre Sainte et à ceux qui luttaient désespérément sur le littoral libanais pour sauver ce qui pouvait encore l'être du malheureux royaume de Jérusalem. Avant de partir, Philippe Auguste reçut dans l'église Saint-Denis le bourdon et l'oriflamme rouge, couleur du monastère de Saint-Denis. Il laissa le gouvernement du royaume à sa mère Adèle, fille de Thibault, comte de Champagne, et à son oncle maternel Guillaume, archevêque de Reims. Le 4 juillet 1190, il quitta Vézelay en compagnie de Richard Cœur de Lion. A Lyon, les deux alliés se séparèrent. Le roi de France prit la route de Gênes, le roi d'Angleterre celle de Marseille et ils se donnèrent rendez-vous à Messine. Lorsqu'ils furent de nouveau réunis en Sicile, sans doute trouvèrent-ils que le climat y était agréable car ils y demeurèrent six mois, et faillirent s'y battre.

Le Normand Guillaume, roi de Sicile, qui avait conquis cette île, étant mort sans enfant, les Siciliens se choisirent pour

Institut Curie de Paris

maître Tancrède de Lecce. Henri VI, empereur des Germains, ayant revendiqué ce trône, Tancrède rechercha l'appui du roi d'Angleterre qui, pour sa commission d'honnête courtier, demanda qu'on lui rendît sa sœur Jeanne, veuve du défunt roi de Sicile, la dot qu'elle avait reçue et une flotte de cent vaisseaux. Tancrède envoya la femme, mais point d'argent et point de navires. A titre d'avertissement, Richard Cœur de Lion s'empara de deux citadelles, assiégea Messine, la prit d'assaut, passa une partie des habitants au fil de l'épée, sans égard pour Philippe Auguste et sa cour qui se laissaient agréablement vivre dans la magnifique et douce cité. Les armes étaient par trop inégales et Tancrède s'inclina devant son coléreux protecteur. Que se passa-t-il alors? Ici, l'histoire n'est point nette et les avis sont partagés. « Les chroniques anglaises accusent le roi de France d'avoir comploté avec le roi de Sicile, Tancrède de Lecce, la destruction de l'armée anglaise et la perte de Richard. (Cf. A. Luchaire, *Histoire de France* [Lavisse], III.) Le point de vue capétien dans l'histoire de la Troisième Croisade nous est présenté par Rigord, *Gesta Philippi Regis*, et *Philippide*. (Œuvres de Rigord et de Guillaume Le Breton.) Le point de vue anglo-normand est présenté par Ambroise, *Estoire de la Guerre sainte;* Richard de Caen, *Itinerarium peregrinatium et gesta regis Ricardi;* Richard de Devizes, *De Rebus gestis Ricardi*, I; Haymar le Moine, *Carmen tetrastichum de expugnata Accone.* » Quoi qu'il en soit, les rois de France et d'Angleterre furent sur le point de vider leur querelle par les armes. L'orage ne s'était pas encore dissipé que de nouveaux nuages s'amoncelèrent dans le pur ciel de Sicile. Nous n'avons pas oublié que, quelques années auparavant, le roi d'Angleterre avait été fiancé avec la sœur de Philippe Auguste, et qu'il n'avait fait la guerre à son père que parce que celui-ci retenait sa promise dans l'humide cachot d'une prison de Londres. Depuis lors, les saisons avaient succédé aux saisons et le Plantagenet avait oublié celle qu'il aurait dû épouser. Séduit par les charmes d'une Espagnole rencontrée en Sicile, Bérangère de Navarre, il la demanda en mariage et ce doux propos parvint aux oreilles du roi de

Institut Kurde de Paris

France. Philippe Auguste ressentit l'injure faite à sa sœur et il la considéra comme une injure faite par les Plantagenets à la couronne de France. Aussi les rapports entre les deux grands chefs de la Troisième Croisade étaient-ils fort tendus lorsque Philippe Auguste quitta Messine, le 30 mars 1191. Quinze jours plus tard, il arrivait devant Acre avec six vaisseaux et il fut accueilli avec enthousiasme. Les musulmans remarquèrent surtout « qu'il avait apporté de son pays un faucon dont il faisait grand cas : c'était un gros oiseau au plumage blanc d'une espèce rare, qu'il frisait et choyait beaucoup. Or, ledit faucon s'échappa et vint s'abattre sur les murs d'Acre. Les vrais croyants s'en emparèrent et l'offrirent au sultan. Les chrétiens voulurent le racheter mille dinars, mais notre sultan refusa de le rendre ». *(Le Livre des Deux Jardins.)*

***

A peine installé à son poste de commandement de la Tour Maudite, c'est-à-dire à l'endroit le plus exposé, Philippe Auguste fit accélérer les travaux de siège qui duraient déjà depuis deux ans. Jour et nuit, de nouvelles machines de guerre crachèrent leurs boulets dans la ville. Des centaines de béliers à tour et à tortue furent mis en place ainsi que des tours roulantes hautes de quatre étages qui inspirèrent une telle frayeur aux musulmans qu'ils songèrent à se rendre. Cependant, Guy de Lusignan, qui maintenait plus fermement que jamais ses prétentions au trône de Jérusalem, fut dépité car le roi de France, sur l'appui duquel il comptait, se déclara pour Conrad de Montferrat. Ce choix réveilla dans le camp des chrétiens des rancœurs qui s'étaient apaisées. Une partie des troupes, qui restaient attachées à la cause de Guy de Lusignan, refusèrent de reconnaître en Philippe Auguste le chef de l'armée chrétienne devant Acre. Quant à Guy de Lusignan, furieux de se voir dépossédé de ses droits, il se révolta contre le roi de France et il s'embarqua pour Chypre avec son frère Geoffroi; Renaud de Sagette qui venait de perdre son château de Beaufort; Onfroi IV de Toron, le Grand

Institut Kurde de Paris

Maître de l'ordre des Templiers, fils de la *Dame dou Crac*, Étiennette de Milly, et un grand nombre de barons qui lui restaient fidèles. Celui qui avait perdu la bataille de Hattîn, ouvert les portes de Jérusalem à Saladin et bu le sorbet de neige et d'eau de rose sous la tente du vainqueur, avant de voir rouler à ses pieds la tête de l'infortuné Renaud de Châtillon recevant la mort de la main même du sultan, trahit ses compagnons d'armes et mit son épée et sa foi au service du roi d'Angleterre. Celui-ci ne fut pas long à peser le profit qu'il pourrait recueillir dans cette excellente affaire et il accepta de faire siennes les prétentions dynastiques de Guy de Lusignan qui devenait son protégé. Le roi de France parut ne pas s'inquiéter outre mesure du départ de son vassal. Il avait imaginé, pour jouer un tour de sa façon à son associé, qu'il pourrait prendre Acre tout seul avant qu'apparussent les quarante vaisseaux du Plantagenet; il essaya de traiter à l'amiable la reddition de la garnison musulmane. Il pria Saladin de lui envoyer un de ses émirs afin de savoir combien Acre valait de dinars. Saladin fit dicter sa réponse au messager du roi de France : « Dites à votre maître que, s'il a besoin de moi, il peut envoyer lui-même l'un de ses officiers. Quant à moi, je ne lui demande rien et je n'ai aucune proposition à lui faire.» C'était une fin de non recevoir.

***

Après avoir célébré ses fiançailles en Sicile, Richard Cœur de Lion s'embarqua enfin pour la Terre Sainte. En vue des côtes du Levant, des vents contraires dispersèrent sa flotte. Trois de ses vaisseaux, à bord desquels se trouvaient sa fiancée, Bérangère de Navarre, et sa suite, vinrent s'échouer sur les côtes de Chypre qui appartenait aux Grecs. Un Isaac, de la maison des Comnènes, y régnait. Il s'y était rendu indépendant des empereurs de Byzance, véritables possesseurs de l'île sous le règne d'Andronic, et s'y maintenait sous celui d'un autre Isaac : Isaac l'Ange. Comme tout Grec honorable, il vouait aux Latins une haine tenace et lorsque les équipages

Institut Kurde de Paris

britanniques abordèrent en son île, en compagnie de l'Espagnole Bérangère de Navarre, il fit enchaîner les matelots et feignit d'ignorer la qualité de la belle naufragée. Devant de tels affronts, le roi d'Angleterre ne put réprimer son impatience de châtier le Cypriote et il débarqua le 23 mai 1191 dans l'île. Le sort d'Isaac fut vite réglé : il fut chassé de son trône et Richard Cœur de Lion se fit à sa place proclamer roi de Chypre. Et tandis que le peuple se réjouissait d'avoir changé de maître, le roi d'Angleterre profitait de cet incident de voyage pour épouser Bérangère de Navarre en présence de Guy de Lusignan, des princes d'Antioche et de Tripoli, du Grand Maître des Templiers, de Renaud de Sagette, du frère du roi d'Arménie et de la noblesse franque de Syrie qui avait suivi Lusignan et qui venait précisément d'arriver à Chypre en apprenant que le roi d'Angleterre s'y trouvait. Cette conquête de Chypre allait avoir d'heureuses influences sur la suite de la Troisième Croisade. Outre que les chrétiens accrochés au littoral syrien devant Acre n'avaient plus à craindre que les Grecs de Chypre arrêtassent leurs navires comme cela s'était déjà produit, cette île constituait une base importante pour eux, étant donnée sa position stratégique, situation qui, dans la suite des siècles, ne devait pas échapper à la diplomatie britannique. Les bateaux francs pouvaient y faire escale, s'y approvisionner. Après avoir laissé une garnison dans l'île conquise grâce aux vents, Richard s'embarqua pour Acre avec quarante galères. Le voyage se passa sans incident et au début de juin 1191 les Anglais arrivèrent devant les côtes syriennes. Dans les eaux de Beyrouth, ils détruisirent le plus grand des vaisseaux que Saladin avait fait équiper, une *botcha*, qui transportait six cent cinquante soldats, des armes et des provisions, destinés à la garnison d'Acre. Les matelots de la galéasse musulmane, surpris par la flotte anglaise, crurent lui échapper en arborant le pavillon blanc, mais ils furent sans doute trahis par leurs barbes car Richard ne fut point dupe de cette ruse. L'attitude des musulmans fut, en cette occasion, digne de l'exemple des plus illustres corsaires. Ne voulant pas abandonner leur galère aux Anglais déjà maîtres

Institut Kurde de Paris

du tillac, après avoir coulé un de leurs vaisseaux, sur l'ordre de leur capitaine Ya'kûb, natif d'Alep, ils ouvrirent les flancs des cales à coups de hache et se laissèrent engloutir vivants au fond des eaux, avec leurs armes et les provisions qui leur avaient été confiées. La perte de ce navire était un grand succès pour Richard Cœur de Lion car, écrit Ambroise « si ce vaisseau était entré dans le port d'Acre, jamais la forteresse musulmane n'aurait pu être réduite à merci ». Quant au sultan, selon l'auteur du *Livre des Deux Jardins*, « il supporta courageusement cette épreuve, dans l'espoir que Dieu, dont il défendait la cause, lui en tiendrait compte ». Il faisait ainsi allusion au passage du Coran (IX, 121) : « Dieu ne laisse pas périr la récompense de ceux qui font le bien. »

***

Le 8 juin 1191, la flotte anglaise mouilla devant Acre. Ce fut un événement qui retentit dans tout l'Orient. Partout, les Croisés furent dans l'allégresse et reprirent courage. Devant Acre, l'armée franque illumina. Les prières, les appels des trompettes et des cors se succédèrent jusqu'à l'aube. « Par les rues du camp, des échansons distribuèrent du vin aux grands et aux petits. Je ne crois pas que l'on ait jamais vu ailleurs tant de cierges et tant de lumières, si bien qu'il semblait à l'armée ennemie que la vallée était embrasée de feux », raconte Ambroise dans son poème. Et Beha ed-Dîn écrit : « Les Francs considéraient que l'arrivée du roi d'Angleterre allait leur donner sans délai la victoire. Aussi, quand les musulmans virent que les chrétiens illuminaient, ils furent remplis de terreur. »

Pendant les premiers jours de leur vie commune, les rois de France et d'Angleterre s'affichèrent comme de vieux amis fort aises de se retrouver après une longue absence. Ils paraissaient avoir oublié leurs querelles d'autrefois, leurs soucis dynastiques et la mésentente fâcheuse entre les deux cours, servilement nourrie par des clientèles habiles. Ils ne pouvaient s'apercevoir sans échanger l'accolade royale et les politesses veloutées. En grands comédiens, Richard Cœur de Lion et

Institut Kurde de Paris

Philippe Auguste se défiaient l'un de l'autre et cherchaient à se nuire. Tandis que devant les barons, sous la tente d'apparat, ou dans l'ost chevauchant de conserve, les souverains des deux plus grandes nations de la terre se montraient l'un pour l'autre aimables et prévenants, dans le secret de leur pensée, ils méditaient les coups qu'ils pourraient se porter. Cependant, avant l'estocade finale, chacun entreprit une action personnelle dont on ne saurait contester la souplesse. Philippe Auguste offrit trois besants d'or par mois aux Croisés qui prendraient du service dans son armée et Richard Cœur de Lion, faisant surenchérir par ses sergents recrùteurs, offrit quatre besants à ceux qui s'inscriraient sur les rôles de l'armée anglaise! Il ne faut pas oublier que Conrad de Montferrat, soutenu par le roi de France, et Guy de Lusignan, protégé du roi d'Angleterre, étaient prêts à entrer en lice pour défendre leurs droits au trône de Jérusalem. Et le drame éclata. Philippe Auguste, en vertu du traité de Vézelay qui stipulait entre autres clauses que les conquêtes faites par l'un ou par l'autre en Terre Sainte devaient être partagées par moitié, réclama à son compagnon la moitié de l'île de Chypre qui, quoique n'étant pas située en Palestine, se trouvait sur son chemin. Richard refusa de céder une parcelle de terre cypriote et, pour éviter des contestations futures, il vendit l'île de Chypre à ses amis les Templiers pour la somme de vingt-cinq mille marcs d'argent. L'Anglais faisait une excellente affaire. Quant à l'ordre *très pauvre* des Templiers, il pouvait encore s'offrir le royaume de Chypre après avoir, au lendemain de la chute de Jérusalem qui le privait de la source principale de ses revenus, racheté un grand nombre de captifs, assuré la solde des troupes qui combattaient sous sa bannière. Il faut d'ailleurs noter que les chevaliers du Temple avaient vraisemblablement sur l'île de Chypre les mêmes projets que les Hospitaliers devaient réaliser plus tard sur Rhodes et sur Malte. S'ils avaient su conserver ce royaume, ils auraient certainement survécu au désastre de la chrétienté en Terre Sainte qui, après les brillants succès de la Reconquête, sera soutenue par la France seule dont les nombreuses missions

Institut Kurde de Paris

religieuses et culturelles diffuseront pendant des siècles, jusqu'au jour où elle sera chassée du Proche-Orient, l'humanisme et la civilisation de l'Occident.

***

Après avoir vendu Chypre et encaissé le magot, le roi d'Angleterre pouvait faire manœuvrer la cavalerie de saint Georges. Certes, il était bien le plus riche Croisé que l'on vît jamais en terre d'Orient et il sut employer à des fins personnelles ce trésor que le hasard des navigations avait placé entre ses mains. Auprès de lui, le roi de France toujours en quête de pistoles faisait figure de vassal. Sa tente et sa table ne parvenaient pas à égaler celles du Plantagenet. Ses officiers, séduits par l'offre d'un meilleur salaire, n'hésitaient pas à traverser le pont d'or des Anglais. Quant aux gens ordinaires fournissant la piétaille, ils préféraient s'inscrire sur les listes de Richard. Naturellement, Guy de Lusignan comprit qu'il augmentait ses chances en jouant gagnant le roi d'Angleterre et son parti ne tarda pas à dominer celui de son rival, entraînant les indécis, les fidèles de la dernière heure, tels les Pisans, les Flamands, le comte de Champagne et les Hospitaliers. Cessant d'être diplomate, il devint arrogant et, accusant le marquis de Tyr de trahison et de parjure, il le provoqua en duel. Écœuré, Conrad de Montferrat abandonna le siège d'Acre et se réfugia à Tyr avec ses partisans. Comme si tant de causes d'inimitiés ne suffisaient pas à entretenir des dissentiments inutiles, Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion furent abattus par les fièvres tous les deux en même temps. Aussitôt, ils s'accusèrent mutuellement de s'être fait empoisonner. Ces propos réjouirent le cœur de Saladin qui, cependant, fit preuve d'une surprenante grandeur d'âme à laquelle personne n'était plus habitué dans ces milieux chrétiens d'Acre où fermentaient tant de haines, s'affrontaient tant d'intérêts, se nouaient tant de complots... Ayant su que ses ennemis, les ennemis de l'Islam, grelottaient de fièvre sur leur lit de camp, il leur fit envoyer des poulets et des rafraîchissements et il vou-

Institut Kurde de Paris

lut être tenu jour par jour au courant des progrès du mal et de la convalescence des deux souverains. Les chrétiens qui, pendant la maladie de leurs rois, avaient suspendu les opérations de siège, ce qui rendit un peu d'espoir à la garnison musulmane d'Acre fort abattue parce que les machines de siège avaient démoli une partie des murailles à hauteur d'homme, envoyaient de fréquents bulletins de santé au sultan. Les historiens orientaux prétendent que les Francs cherchaient à gagner du temps et que, parfois, leurs messages étaient peu sérieux. C'est ainsi que le roi d'Angleterre, tout souffreteux qu'il fût, sollicita une entrevue avec Saladin, et lui fit offrir de magnifiques faucons apportés d'outre-mer. Aux dires de l'ambassadeur chrétien, ces rapaces de la tribu des falconidés avaient souffert du climat d'Acre et ils se languissaient sur le poing royal, maigres à faire pitié, déplumés du jabot, affaiblis par le manque d'exercice. C'est pourquoi le roi d'Angleterre, qui désirait offrir ces volatiles à Saladin, priait celui-ci de lui faire tenir une douzaine de poulets pour lui permettre d'engraisser ses faucons avant de les lui faire porter. Les musulmans comprirent surtout que Richard Cœur de Lion désirait ces poulets pour s'en faire des tisanes fortifiantes. C'est du moins ce que raconte le docte Abû Shâma. Ces jeux ne pouvaient pas durer indéfiniment. Après que les Anglais eussent accusé Philippe Auguste de trahir les Croisés pour quelques bols de neige du Liban, les Français rétorquèrent que Richard Cœur de Lion, en acceptant les volailles de Saladin, était d'accord avec ce dernier pour fomenter de nouvelles discordes dans le camp chrétien.

***

Cependant, il fallait trouver une solution au conflit opposant Guy de Lusignan et Conrad de Montferrat. Les évêques présents se réunirent et cherchèrent un compromis. Ils proposèrent que Guy de Lusignan conservât son titre de roi de Jérusalem, sans pouvoir le transmettre à ses héritiers, et que Conrad de Montferrat devînt, après la mort de Guy de Lusi-

Institut Kurde de Paris

gnan, l'héritier de la couronne de Jérusalem. Les rois de France et d'Angleterre s'engageaient en outre à renouveler solennellement leur traité d'alliance, à partager loyalement les conquêtes qu'ils feraient au détriment des musulmans, et à se soutenir par les armes contre l'ennemi commun chaque fois que cela serait nécessaire. Les deux monarques ayant entériné les décisions des évêques, et les deux prétendants au trône de Jérusalem se trouvant chacun avantagé, Conrad de Montferrat, à la prière du roi de France, revint prendre sa place parmi les Croisés et l'on songea enfin que, s'il y avait trois cent mille chrétiens devant Acre, c'était pour faire la guerre à Saladin.

***

Saladin avait mis à profit les dissensions et les incertitudes de l'adversaire. Il avait reçu d'importants renforts. Mojâhed ed-Dîn Berenkash était arrivé avec des contingents levés en Mésopotamie; A'lem ed-Dîn Korji Seîf ed-Dîn Soukor avec une armée égyptienne et d'autres émirs amenaient des troupes du Haurân et de Mossoul. Dans Acre, Karakush faisait creuser de nouveaux fossés, élever des fortifications à la place de celles qui avaient été renversées. Enfin l'été, qui était revenu, permettait une plus grande activité des armes. Dès les premiers jours de juin 1191, attaques et contre-attaques se multiplièrent. Au milieu de ces combats incessants, les ordres militaires auraient vu fondre leurs effectifs s'ils ne s'étaient sans cesse recrutés parmi les Croisés qui affluaient d'Europe. Un grand nombre de jeunes nobles, en débarquant sur la côte libanaise, s'engageaient dans les ordres du Temple de Saint-Jean. Ils passaient leur noviciat sous les armes avant de se consacrer à l'ascèse. C'est ainsi que Robert de Sablé, qui avait commandé la flotte de Richard Cœur de Lion, se fit Templier dès son arrivée devant Acre. Les grandes actions par lesquelles il s'était distingué en Espagne et en Sicile lui tinrent lieu de probation; à peine eut-il été admis qu'il fut élevé aux premières charges et bientôt à la plus haute dignité

Institut Kurde de Paris

de l'ordre car c'est lui qui fut choisi pour occuper la place de grand maître, vacante depuis dix-huit mois.

La journée la plus sanglante fut celle du 2 juillet 1191. Les Français réussirent à abattre une partie de la Tour Maudite qui constituait le meilleur système de défense des musulmans. Philippe Auguste avait fait dresser « contre elle une puissante pierrière dénommée « Male Voisine » qui bombardait la ville avec d'énormes blocs, mais à laquelle les défenseurs répondaient par le jet d'une autre pierrière non moins redoutable que la bonne humeur française dénomma « Male Cousine ». A côté de Male Voisine, Philippe Auguste avait fait construire d'autres engins de siège, notamment un « chat » et une « cercloie » d'où il faisait lui-même le coup d'arbalète contre les Acconitains. » (R. Grousset, *op. cit.*) Dès que la brèche fut ouverte, les chrétiens livrèrent un furieux assaut à la ville. Mais Saladin veillait. Il galopait de bataillon en bataillon, ranimant l'ardeur des soldats pour la guerre sainte, criant leur mot de ralliement : « O, famille de l'Islam! » Chaque fois qu'il regardait Acre, surgissant au loin dans la fumée et la poussière de la bataille, il imaginait les calamités que cette ville endurait, les souffrances accablant ses défenseurs et alors il se précipitait dans la mêlée plus furieusement et il y entraînait ses troupes, les conduisant au cœur du combat. Jusqu'à ce que la nuit fût venue et, avec elle, les premières chevauchées dans le ciel des héros morts, Saladin fut présent sur le champ de bataille, ne prenant qu'une potion que son médecin lui avait ordonnée. O, terrible et sanglante journée du 2 juillet 1191 ! En dépit des prodiges de valeur des « ribauds » de Philippe Auguste, les musulmans eurent l'avantage en ce sens que les chrétiens durent abandonner les murailles d'Acre qu'ils auraient sans aucun doute escaladées sans l'opportune diversion qui sauva les assiégés. Les Croisés perdirent ce jour-là des milliers d'hommes et leurs plus belles machines de siège furent incendiées. Mais Saladin, malgré cette victoire, était désespéré. Les chefs de la garnison musulmane lui avaient fait remettre, le soir même de cette bataille, ce billet laconique : « Nous sommes si épuisés par les privations que si,

Institut Kurde de Paris

demain, vous ne pouvez pas nous libérer de l'étreinte franque, nous devrons capituler sans autre condition que celle d'avoir la vie sauve. » Jamais nouvelle plus grave, plus douloureuse, n'était parvenue aux musulmans, car dans la ville d'Acre étaient réunis tous les moyens de défense du littoral, de Jérusalem, Damas, Alep et même d'Égypte. Le lendemain, à l'aube, Saladin fit une tentative inutile pour secourir Acre. Il échoua. « Les fantassins francs, écrit Beha ed-Dîn, à l'abri derrière leurs retranchements, étaient aussi solides qu'un mur. Quelques-uns des nôtres réussirent à pénétrer dans leur camp, mais ils y trouvèrent des adversaires inébranlables. Un Franc, d'une taille énorme, monté sur le parapet, repoussait nos soldats à lui tout seul; à ses côtés, des camarades lui passaient des pierres qu'il lançait sur les nôtres. Il fut atteint par plus de cinquante flèches et par des boulets, mais, malgré les souffrances qu'il ressentait de ses blessures, il continua à repousser les musulmans jusqu'à ce qu'il fût brûlé vif par une bouteille de naphte qu'un de nos officiers jeta sur lui. On vit aussi une femme revêtue d'une mante verte et armée d'un arc de bois, qui tirait sans arrêt; déjà, elle avait blessé plusieurs des nôtres lorsqu'elle fut éventrée par un mameluk. On porta son corps devant Saladin qui fut étonné par le courage de cette femme chrétienne. »

***

Cependant, dans Acre, la situation devenait de plus en plus tragique pour les musulmans. Voici l'extrait d'une lettre du frère de Saladin au Grand Conseil de Bagdad, traduite par M. Reinaud dans les *Extraits d'auteurs arabes relatifs aux Croisades :* « Votre serviteur ne renonce pas à son devoir, mais il s'inquiète et se lasse des progrès d'un ennemi dont la force s'accroît chaque jour davantage, dont la méchanceté ne connaît pas de limites. Quel spectacle inouï et sans exemple nous est ici donné! Un ennemi qui assiège et qui, lui-même, est assiégé! Le nombre des chrétiens devant Acre n'est guère inférieur à cinq mille chevaliers et à cent mille fantassins. Les

Institut Kurde de Paris

épidémies les ont affaiblis, la guerre les a dévorés, la victoire les a engloutis, mais la mer les protège avec ses flots. Le nombre des armées venues de l'Occident et celui des langues qu'elles parlent défie l'imagination, et l'on peut répéter en évoquant Acre le poème d'Abû Thayyeb : « ... Là sont rassemblés les « langues et les nations de la terre; aux interprètes seuls il « est donné de pouvoir converser avec elles... » C'est au point que lorsque nous faisons un prisonnier, nous avons besoin de plusieurs interprètes pour l'entendre. En vérité, nos soldats sont découragés. Les troupes qu'on nous envoie arrivent ici épuisées par les épreuves d'un long voyage; leur ardeur, qui diminue au combat, ne se réveille que pour implorer l'ordre du retour chez eux. » Dans la ville assiégée depuis presque trois ans, les habitants manquaient de tout. La disette d'eau — les Croisés avaient réussi à détourner le cours d'un ruisseau qui alimentait la ville — était particulièrement insupportable avec les grandes chaleurs du mois de juillet. Pour tenter de sauver quelque chose avant que la place fût contrainte d'ouvrir ses portes, l'émir Seif ed-Dîn el Meshtûb essaya d'obtenir des conditions de capitulation honorables. Il se rendit auprès du roi de France : « Chaque fois, lui dit-il, que nous avons assiégé l'une des villes qui était au pouvoir des chrétiens, nous avons toujours laissé la vie sauve à ses défenseurs, même si nous étions déjà maîtres de la place, et nous les avons traités avec humanité; bien mieux, nous avons protégé et nourri ceux qui désiraient s'installer en d'autres lieux. Aujourd'hui, nous vous rendrons Acre si vous nous accordez l'*aman*, et la liberté de nous retirer avec nos femmes et nos enfants. — Si vous voulez avoir la vie sauve, lui répondit le roi de France, il faut que Saladin me restitue la Croix du Crucifiement, libère les chrétiens qu'il tient en captivité et rende les villes qu'il a prises après la bataille de Hattîn. » Seif ed-Dîn el Meshtûb, rejetant des conditions de paix aussi exorbitantes, apostropha grossièrement le roi de France, et se retira en prétendant que les musulmans d'Acre préféreraient se tuer plutôt que de se rendre et que pas un d'eux ne mourrait avant d'avoir exterminé de sa main cinquante soldats chré-

Institut Kurde de Paris

tiens. Les négociations étaient rompues. De retour à Acre, l'émir convoqua les habitants; ceux-ci jurèrent de lutter jusqu'à la mort, et ils adressèrent la missive suivante à Saladin: « Aucun vrai croyant ne verra de ses yeux les chrétiens pénétrer dans la ville, car elle ne sera prise que lorsque nous serons exterminés. »

***

Le roi d'Angleterre, ayant appris qu'un émissaire musulman s'était secrètement entretenu avec le roi de France, trouva ceci fort déplaisant, et ne sachant au juste ce qui s'était passé entre Philippe Auguste et Saladin, il envoya un ambassadeur auprès de ce dernier pour s'informer de ses intentions. Le Kurde, flatté par ces démarches, se montrerait évidemment disposé à converser avec les souverains des deux plus grands royaumes de l'Occident, mais non sans avoir au préalable reçu certains apaisements pouvant calmer ses inquiétudes au sujet de l'honnêteté des propositions de paix que l'on pourrait lui faire. Nos rois étaient perplexes. S'ils avaient connu la véritable situation de l'armée musulmane lasse de guerroyer, ils n'auraient certainement pas désiré négocier à n'importe quel prix la paix, car il leur suffisait alors d'attendre quelques semaines pour entrer dans Acre sans perdre un seul homme et voir s'évanouir derrière le Liban les contingents disparates de l'ennemi musulman. Cependant, les chrétiens, eux aussi, avaient perdu confiance dans l'issue de cette lutte entre deux mondes aux ressources inépuisables. Toutes les batailles qu'ils avaient livrées avaient été de sanglants échecs. Malgré le débarquement de nouvelles armées ayant à leur tête les rois de France et d'Angleterre, ils n'avaient jusqu'à présent obtenu aucun résultat positif et bientôt ils seraient à la veille d'un nouvel hiver, le quatrième devant Acre! Voilà pourquoi le roi de France et le roi d'Angleterre cherchèrent à traiter à l'insu l'un de l'autre avec le sultan. Richard Cœur de Lion voulait la paix. Il insista, promit de venir voir le sultan. Ce dernier fit préparer une somptueuse tente de réception. C'est en

Institut Kurde de Paris

vain que, le jour fixé pour l'entrevue, Saladin l'attendit. L'Anglais ne vint pas. Il s'excusa. « Ne croyez pas, écrivit-il au sultan, que j'aie renoncé à mes projets de paix. Mais une fièvre maligne, dont je suis à peine guéri, ne m'a pas permis de quitter ma tente. Dès que ma santé sera rétablie, je ne manquerai pas d'aller vous voir. » Que s'était-il donc passé? Quoique cette conférence fût soigneusement tenue secrète, Philippe Auguste avait-il appris que son collègue voulait lui faire de nouvelles infidélités? Cela est fort possible. Cette entrevue fut remise *sine die*.

***

Dans Acre, il n'y avait plus un grain de blé. Saladin comprit qu'il ne restait aucun espoir de secourir la garnison musulmane, et il lui fit remettre par un nageur adroit le message suivant : « Essayez de tromper la vigilance de nos ennemis; concertez-vous et sortez en masse à la faveur de la nuit en suivant le rivage. Profitant de la confusion qui s'ensuivra dans le camp des chrétiens, les nôtres attaqueront en masse. Quant à la ville, abandonnez-la avec tout ce qu'elle renferme. » Les assiégés se préparèrent alors à quitter Acre nuitamment, mais chacun voulait emporter son bien, s'encombrer de coffrets, et le jour parut sans que la fuite des musulmans assiégés pût avoir lieu. Ce départ ne réussit pas mieux la nuit suivante parce que le secret courut les ruelles et passa les remparts. « Sans cela, nous confie Imad ed-Dîn, le but aurait été atteint. Malheureusement, les Francs, prévenus de ce qui se tramait, gardèrent soigneusement toutes les issues de la ville. L'éveil leur fut donné par deux renégats qui, se réfugiant au camp de ces maudits, leur révélèrent ce qui se passait. » Outre cet échec, de nombreuses défections alarmèrent Saladin. Le chef d'un régiment d'élite des gardes Naçerites, natif d'Alep, déserta. L'émir d'Arbèles écrit : « Plusieurs émirs, dont la confiance en Dieu était faible et le cœur aveuglé par l'impiété et le libertinage, prirent la fuite, trahissant les musulmans dans le poste qu'ils défendaient. » Et les événements se précipitèrent. Le

Institut Kurde de Paris

11 juillet 1191, « toute l'armée franque prit les armes et exécuta des mouvements d'ensemble », relate Ibn Cheddad dans le *Livre de la Conquête*. Les Anglais, commandés par le comte Leicester, André de Chavigny, Hugues le Brun, comte de La Marche, et l'évêque de Salisbury qu'appuyait une troupe de Pisans, montèrent à l'assaut, sur la brèche de la Tour. Il s'en fallut cette fois de bien peu qu'ils ne réussissent à s'en emparer de vive force. Pendant plusieurs jours, les combats continuèrent sans répit et les musulmans de Saladin qui avaient refusé de se battre, sans cesse harcelés par leurs adversaires, furent bien obligés de se défendre. Acre ne pouvait plus tenir. Son gouverneur, Karakush, fit prévenir Saladin qu'il se voyait dans l'obligation de capituler. « Craignant d'offenser Dieu très grand et très puissant en laissant périr par le fer tant de bons musulmans enfermés dans Acre, importuné par les plaintes des femmes et des enfants qui se meurent de faim, je suis forcé de traiter avec les chrétiens, à la condition que ces derniers accorderont aux habitants la liberté de sortir avec leurs meubles et leurs effets; qu'on rendra la ville et tout ce qu'elle contient; que vous restituerez la Croix du Crucifiement; que vous libérerez quinze cents prisonniers de tous états et cent des plus considérables au choix des Francs; que vous paierez deux cent mille pièces d'or plus quatre mille qui seront directement versées à Conrad de Montferrat qui s'est chargé de la négociation de la paix. » Saladin refusa de ratifier un tel traité qui anéantissait son œuvre politique. Il assembla ses émirs. Au moment où ils délibéraient, ils virent tout à coup flotter sur les murailles de Saint-Jean-d'Acre les larges bannières franques tandis que les drapeaux noirs et jaunes de l'Islam étaient arrachés de leurs mâts. Voici le récit d'Ibn Cheddad, relatant cette journée du 11 juillet aussi mémorable dans l'histoire de l'Islam que celle de Hattîn précédant la conquête de Jérusalem : « Le sultan discutait avec ses officiers et les membres de son conseil pour déterminer dans quelles conditions pourrait s'effectuer la reddition d'Acre. Nous étions le vendredi 17 djomada II, à midi. Soudain, une immense clameur retentit du côté des Francs, et l'affliction des musulmans redoubla. Les plus sages

Institut Kurde de Paris

se bornaient à répéter : « Nous appartenons à Dieu, et c'est vers Dieu que nous retournons! » Tous étaient saisis d'épouvante. Le camp retentissait de cris, de sanglots, de plaintes. Chacun participait à la douleur commune, dans la mesure de sa foi. Ce fut un spectacle odieux quand le marquis de Montferrat — que Dieu le maudisse! — entrant dans Acre avec quatre drapeaux des rois chrétiens, en planta un sur la citadelle, un autre sur le minaret de la grande mosquée — et c'était le vendredi! —, un troisième sur la Tour des Templiers et le dernier sur le Bordj el Kital, la Tour du Combat, à la place des drapeaux de l'Islam. La douleur de Saladin était immense. Je lui prodiguai les consolations, je le suppliai de songer à l'avenir, aux villes du littoral, à Jérusalem, à la situation nouvelle, aux mesures qu'il faudrait prendre pour le salut des musulmans prisonniers dans Acre. Je lui disais : « Pour une ville qui nous est ôtée, l'Islam n'est pas perdu! » Voici le fragment d'une lettre écrite par El Fadel, le frère de Saladin, à Chems el Dawleh ibn Mounkidh, négociateur du sultan près de la cour du Maghreb : « Les Francs ont perdu devant Acre cinquante mille hommes. Nous avons perdu Acre, et cependant nous ne sommes ni découragés ni affaiblis par le malheur qui nous accable pour la cause de Dieu. Nous ne reculerons pas, nous ne partirons pas; nous sommes postés sur toutes les voies de l'ennemi et nous campons près de leurs campements. Mais, ce qu'il nous faut par-dessus tout, c'est un renfort maritime, c'est la flotte du Maroc. Grâce à elle, ce que nous avons prêté nous sera rendu et notre armée retrouvera sa vigueur. Il importe que notre émir porteur de ce message transmette ses renseignements sur la situation et sur le danger que court l'Islam. Qu'il les dévoile dans tout le Maroc, à l'heure de la prière solennelle du vendredi. *L'Islam maintenant tourne ses regards vers l'Occident.* »

***

Le 12 juillet 1191 est une grande date dans l'histoire des Croisades parce qu'elle marque le premier jour victorieux de

Institut Kurde de Paris

l'ère de la Reconquête : après un siège qui avait duré presque trois ans, devant l'armée musulmane impuissante et épouvantée, les chrétiens prirent possession de la ville que la famine leur livrait. Ce triomphe coûta cher : 120.000 chrétiens trouvèrent la mort au cours de cette Troisième Croisade. Sur les 12.000 Scandinaves qui étaient partis pour la Terre Sainte, à peine une centaine étaient en état de porter les armes. Presque 100.000 Germains, avec leur empereur, et le fils de l'empereur, étaient morts sur la route. Ce sang qui coula au pied des murailles de Saint-Jean-d'Acre anémia l'Europe pour de nombreuses années. Une partie de la noblesse française fut anéantie : Érard de Brienne, Jean de Vendôme, les comtes Thibaud de Chartres et de Blois, Étienne de Sancerre, Rotrou de Perche, Gilbert de Tillières, Raoul, comte de Clermont, le comte de Ponthieu, le vicomte de Turenne, Adam, grand chambellan du roi de France, Albéric Clément, maréchal de France, le vicomte de Castellane, Florent de Hangest, Gui de Châtillon, Josselin de Montmorency, Enguerrand de Fiennes, Raoul de Hauterive, Bernard de Saint-Valéry, Geoffroi de Brière, Gaultier de Mouy, Gui de Dane, Anselme de Montréal, Eudes de Gonesse, Raoul de Fougères, Raynaud de Magny, Philippe, comte de Flandre, Henri, comte de Bar, Geoffroi, comte d'Eu, Raoul de Marle, Érard de Chacenai, Robert de Boves, le vicomte de Chatellerault, Ermengard d'Aps, tous ces preux et leurs compagnons, et les « ribauds » anonymes qui montèrent les premiers à l'assaut de la Tour Maudite derrière Philippe Auguste.

***

Aussitôt installés dans Acre, les chrétiens purifièrent les mosquées avant de les consacrer au culte catholique. Ils se partagèrent l'immense butin qu'ils trouvèrent et même ils prétendirent distribuer aux nouveaux venus les biens des bourgeois chrétiens qui, satisfaits de l'administration musulmane dont ils n'avaient jamais eu à se plaindre, demeuraient à Acre depuis de nombreuses années et avaient subi sans dommage sa

Institut Kurde de Paris

domination. Se voyant sur le point d'être spoliés par les vainqueurs que l'ivresse de la victoire aveuglait sans doute, ils vinrent trouver le roi de France pour protester contre ce qu'ils considéraient être un vol. Ils lui représentèrent assez durement que les chrétiens étaient venus pour délivrer Jérusalem et non pas pour les dépouiller des biens dont les Infidèles leur avaient laissé la jouissance. Philippe Auguste sut défendre leur cause et il prit les mesures nécessaires pour que les anciens chrétiens d'Acre ne fussent pas maltraités par les vainqueurs. Mais bientôt les Anglais, les Français, les Templiers, les Hospitaliers, les Scandinaves, les Flamands, les Pisans, les Vénitiens, les Allemands devinrent autant de maîtres dans la cité qu'ils avaient conquise ensemble. Seul, l'infortuné Guy de Lusignan, à la poursuite de son royaume perdu à Hattîn, se lamentait car il pressentait que de nouveaux déchirements se préparaient au sein de la chrétienté militante. En effet, la bonne entente parmi les Croisés fut de courte durée. Le lendemain même de leur entrée dans Acre les chrétiens faillirent se battre entre eux. Léopold, duc d'Autriche, avait installé ses aîtres dans une tour au sommet de laquelle il avait planté sa bannière. La vue de ces couleurs flottant allégrement dans le ciel déplut au bouillonnant Cœur de Lion qui n'admettait pas que l'on pût planter son gonfanon à l'improviste et sans son assentiment. Il fit arracher cette bannière et après en avoir terni l'éclat dans la boue, il la remplaça par la sienne. Les Germains, outragés, parlaient d'égorger les Anglais rencontrés dans les souks et il fallut la diplomatie du duc Léopold pour que l'incident n'eût point de conséquences fâcheuses. Ce dernier devait d'ailleurs se venger par la suite. Le roi d'Angleterre n'en continua pas moins à se conduire comme s'il était le seul maître à qui chacun, du plus humble au plus puissant, devait obéissance. C'est tout juste s'il ne traitait pas Philippe Auguste comme un vassal. Il est certain que le roi de France, avec ses coffres vides et ses vêtements qui se fripaient, avait toutes les apparences du parent pauvre à côté du richissime Anglais qui, avec l'or cypriote, pouvait se payer des officiers, des nobles, des soldats et des émirs infidèles à Saladin. Écœuré, malade — un nouvel accès

Institut Kurde de Paris

de fièvre l'avait terrassé, — ayant par surcroît appris que des désordres s'étaient produits en France, Philippe Auguste préféra quitter Acre. Il se rendit à Tyr, auprès de son protégé Conrad de Montferrat qui demeurait fidèle à son ami pauvre et désabusé. C'est dans cette ville qu'une ambassade solennelle lui fut envoyée par Saladin qui désirait quérir des nouvelles de sa santé, le féliciter pour la victoire qu'il avait remportée sur lui et lui offrir des présents vraiment dignes d'un grand roi. Après s'être reposé quelque temps, Philippe Auguste songea à rentrer en France. Il laissa quinze cents hommes en Terre Sainte et il en confia le commandement au duc de Bourgogne Hugues III. Il céda au vieux marquis de Tyr la portion d'Acre qu'il avait reçue comme part d'associé, et il stipula que les conquêtes futures qui devaient être partagées entre la France et l'Angleterre en vertu des traités de Vézelay et d'Acre seraient remises à Conrad de Montferrat, qui les gérerait pour le compte du roi de France. Ayant ainsi réglé ses affaires politiques, le 2 août 1191, il s'embarqua pour l'Italie. Sa flotte, composée de quinze galères, arriva à Brindisi sans incident. Il reçut, selon la coutume, les palmes de son pèlerinage des mains du pape Célestin III et, de retour dans son royaume, il réorganisa ses finances et rechercha comment il pourrait s'approprier les terres que les Plantagenets possédaient en France, feignant d'oublier le serment qu'il avait fait de les respecter, de les garantir de toute invasion et de s'interdire tout acte d'hostilité jusqu'au retour du roi d'Angleterre.

***

Son départ laissa le champ libre à Richard Cœur de Lion, devenu le seul chef de la Troisième Croisade. Il n'était point dépourvu de valeur militaire, mais ses qualités de bon soldat étaient gâchées par son imprévoyance politique. Il se crut prématurément en pays conquis. Les armes, même si elles sont victorieuses, doivent être soutenues par une habileté d'homme d'État qui faisait quasiment défaut au bouillant Plantagenet. Il se brouilla avec Conrad de Montferrat, spécialiste des ques-

Institut Kurde de Paris

tions d'Orient, dont les conseils lui eussent pourtant été utiles, parce que celui-ci refusait de reconnaître l'autorité du roi d'Angleterre sur sa principauté de Tyr. Il confisqua même les biens que Conrad de Montferrat possédait à Acre et qu'il tenait du roi de France. Puis, il commit une faute énorme qui, pour longtemps, devait faire haïr le nom des Anglais dans le Proche-Orient. En effet, en vertu des termes de la capitulation d'Acre, les musulmans avaient trois mois pour en exécuter les clauses. Saladin ne les avait pas approuvées, mais il s'inclinait devant le fait accompli et il avait donné des instructions pour que fût payé à son échéance le tiers de la rançon, que fussent livrés le matériel, les armes, les navires exigés par le vainqueur et libérés les prisonniers chrétiens. Il devait également restituer la sainte Croix le jour de la première échéance. Lorsque ce terme fut arrivé, Richard Cœur de Lion envoya quelques-uns de ses officiers au camp de Saladin pour prendre livraison de la Croix du Crucifiement que les musulmans avaient fait revenir de Bagdad, de cent mille dinars d'or et de six cents captifs chrétiens. Saladin fit remarquer que, en même temps qu'il devait remettre la sainte Croix, les pièces d'or et les chrétiens, le roi d'Angleterre, en vertu de ce même traité, était tenu de libérer une partie de la population musulmane d'Acre prisonnière dans un quartier de la ville. Richard Cœur de Lion, outré que le sultan lui rappelât ce qu'il devait faire, s'obstina à vouloir être payé le premier. Méfiant, Saladin ne voulut rien donner sans voir au moins, de loin, les musulmans quitter Acre. On s'entêta de part et d'autre. Alors le roi d'Angleterre, pour se venger, commit un acte abominable. Il fit sortir les musulmans, nus, hommes et femmes, attachés avec des cordes, au nombre de trois mille. Le 20 août 1191, à quatre heures de l'après-midi, sous les yeux de Saladin campé près de Tell Kaisân, il ordonna à ses Turcopoles, mercenaires apatrides qui se vendaient tantôt aux chrétiens et tantôt aux musulmans, de les massacrer et d'enfouir les corps des suppliciés dans les puits situés sous la colline d'El Ayadhiâh, en face d'Acre. Cet acte de cruauté que rien ne pouvait justifier souleva d'indignation le monde musulman. « J'ai vu, écrit Imad ed-Dîn, ces martyrs

Institut Kurde de Paris

de notre foi gisant dépouillés et nus dans la plaine aride. Mais assurément Dieu les a parés du riche vêtement du bonheur. Il les a appelés au séjour de la paix dans la gloire éternelle. » Saladin disposa alors de la rançon qu'il devait remettre entre les mains des officiers du roi d'Angleterre. Il la partagea entre ses émirs et il renvoya les prisonniers chrétiens à leurs anciens maîtres. Beaucoup d'entre eux reprirent le chemin de Damas. Quant à la Croix du Crucifiement, il la remit dans son garde-meubles, non par respect, mais au contraire en signe de mépris, parce que le plus grand malheur qui pouvait affliger les chrétiens était de la savoir en possession des musulmans. En vain les Grecs, puis les Géorgiens prodiguèrent leurs présents et envoyèrent à Saladin délégués sur délégués. Celui-ci refusa de les recevoir et la Croix du Crucifiement resta dans les bagages du sultan...

Institut kurde de Paris

CHAPITRE XXIV

LE ROI D'ANGLETERRE VEUT INSTALLER SA DYNASTIE EN TERRE SAINTE

APRÈS le départ du roi de France qui laissa le commandement des contingents français à Hugues de Bourgogne, Richard Cœur de Lion ne partage plus avec personne le profit du pouvoir. Il règne seul. Après Acre, et dans le désarroi général préludant aux dernières scènes de l'écroulement imaginé de la puissance de l'Islam dans le Proche-Orient, l'Anglais devient le héros incontesté de la Troisième Croisade. De ses deux associés, Frédéric Barberousse et Philippe Auguste, l'un s'est bêtement noyé en Asie Mineure et l'autre vient de regagner son royaume par crainte de le perdre.

Dans Acre, après des années de privations et les fureurs des derniers combats, les chrétiens sont en liesse. Des vaisseaux venus de tous les ports de l'Occident ont débarqué dans la cité conquise de belles aventurières et des filles à ribauds. Aux dires du poète Ambroise qui, de 1187 à 1192, fut le témoin oculaire de ces événements et sut conter la Troisième Croisade en douze mille vers octosyllabiques alertes et pas piqués de la tarentule, la ville d'Acre était devenue grâce à l'afflux de toutes sortes de confréries au pas léger, une seconde Antioche où les mœurs perdaient peu à peu leur sévérité, où les vainqueurs oubliaient d'une manière un peu trop indécente les terribles privations dont ils avaient si longtemps souffert. L'affluence de ces jeunesses peu farouches était si grande, conte fort plaisamment Ambroise, qu'il fut décidé que les femmes, à l'avenir, n'accompagneraient plus l'armée, qu'elles demeure-

Institut Kurde de Paris

raient en ville, hors les servantes et les blanchisseuses qui lavaient le linge des soldats et qui, pour leur ôter les puces de la tête, valaient des singes. Deux jours après l'affreux massacre des musulmans, les troupes avaient reçu leur ordre de marche. L'intention des Croisés était de reprendre les principales villes de la côte palestinienne : Césarée, Joffé, Ascalon, dont la possession était indispensable pour s'assurer des bases solides en vue d'une action future contre Jérusalem. La démoralisation était grande chez les musulmans, profondément affectés par la perte d'Acre, minés en outre par une crise sourde contre l'autorité de Saladin qui, ne se sentant pas en mesure d'attaquer les Francs, se contentait de les suivre de loin. Cette marche tout le long de la côte, sous le torride soleil d'août, dans une région méthodiquement dévastée devant les pas des Croisés, rappelle en plus d'un point la marche fatale sur Hattîn. Guy de Lusignan, comme en octobre 1187, commandait l'avant-garde. Richard Cœur de Lion était au centre et le duc de Bourgogne à l'arrière-garde. L'infanterie, placée sur les flancs, avançait en bon ordre. Chaque fantassin était pourvu d'une bonne cotte d'armes aux mailles si serrées que les flèches de l'assaillant ne pouvaient s'insérer entre elles. Ces justaucorps, sortes de jaquettes de drap doublées de coton et fortement piquées, étaient à ce point impénétrables aux dards les plus acérés qu'un cadi de l'armée musulmane fut épouvanté en voyant un homme ainsi vêtu qui avait une douzaine de flèches piquées dans son dos et qui marchait le long de la mer sans plus s'en apercevoir que s'il y avait un scorpion sur l'arbrier de son arbalète. La grosse cavalerie des Croisés avançait au milieu d'un rempart vivant de piétaille. Des milliers de gonfanons à deux ou trois queues — ceux de l'Église romaine étant de gueules à deux clefs d'argent passées en sautoir — flottaient au vent, entourant de leurs mille flammes plus éclatantes sous le soleil l'étendard des Croisés planté au sommet d'une tour roulante haute comme un minaret. La flotte franque suivait la côte de très près et assurait le ravitaillement. Ne pouvant pas attaquer en masse, la tactique de Saladin consistait à faire harceler les chrétiens par de petits et rapides groupes volants de

Institut Kurde de Paris

mameluks qui se jetaient, bride abattue, sur ce camp mouvant, essayaient de sabrer quelques hommes et s'en retournaient aussi vivement qu'ils étaient venus. Les musulmans paraissaient accompagner les chrétiens dans leur marche vers le sud. La lutte ne cessait pas entre les deux armées. Les historiens arabes ne tarissent point d'éloges lorsqu'ils évoquent ce que fut cette marche harassante de l'armée franque le long du littoral. L'un d'eux s'écrie : « Admirez la constance de ces hommes qui supportent les plus dures fatigues sans recevoir de solde et sans profit d'aucune sorte! Notre armée les entourait et les couvrait d'une grêle de flèches. Lorsqu'une de leurs divisions faiblissait, la division suivante venait à son secours. J'ai vu Saladin galoper à travers les rangs de nos archers d'avant garde, suivi de deux jeunes écuyers armés chacun seulement d'une dague. Il animait l'ardeur des vrais croyants et leur ordonnait de serrer l'ennemi de plus près. Mais, malgré les cris de : « Il n'y a de Dieu que Dieu! » et « Dieu est grand! », qui retentissaient de tous côtés, les Francs gardaient une solidité parfaite dans leur disposition de marche, sans manifester aucun trouble ni aucune inquiétude. » Extrait de la correspondance de Saladin : « L'ennemi sortant d'Acre marchait sur Ascalon. Nous sommes allés à sa rencontre dans toutes les directions, nous l'avons enfermé dans tous les défilés, attaqué dans toutes ses haltes, repoussé des réservoirs d'eau. Il avançait le long de la mer, protégé par sa flotte, sans jamais s'éloigner du rivage. Tout le pays ne forme que d'étroits passages, des fourrés épais, des plaines de sable et n'offre aucune possibilité de livrer bataille. Toutes les fois que le terrain s'élargissait, nous avons enveloppé et assailli les Francs mais ils marchaient devant nous comme un mur et toutes nos attaques furent vaines. » Après six jours de marche, l'armée chrétienne, accompagnée par celle de Saladin, arriva devant Césarée, ville très ancienne embellie par Hérode, et qui était encore assez importante au début de l'ère chrétienne, alors qu'elle était devenue la résidence ordinaire des procurateurs romains de Judée. C'est à Césarée que le centurion Corneille fut baptisé par saint Pierre, que Vespasien fut proclamé empereur et c'est

Institut Kirdé de Paris

dans cette cité que se trouvait la plus riche et la plus célèbre bibliothèque de l'Orient après celle d'Alexandrie. A l'approche des Croisés, la population de Césarée avait fui. Richard Cœur de Lion ne s'y arrêta pas. La guerre s'annonçait longue et ses résultats incertains. Le roi d'Angleterre, après avoir pris position devant Arsûf, l'antique Apollonia située près de Jaffa, chercha à négocier avec Saladin, oubliant qu'il y avait entre lui et le Kurde le massacre de trois mille musulmans prisonniers. Saladin laissa entendre qu'il ne refuserait point d'engager des pourparlers de paix, à condition que ce fût avec le sincère désir d'aboutir à une entente durable entre les deux parties. Il confia à son frère la mission de négocier la paix et l'entrevue entre El Melek el Adel et Richard Cœur de Lion eut lieu le 5 septembre 1191 dans les bois d'Arsûf, en présence d'Onfroi de Toron, chargé de traduire les paroles du frère du sultan. Lorsque El Malek el Adel demanda quelles étaient les conditions de paix proposées par le roi d'Angleterre et que celui-ci répondit que les musulmans devaient lui restituer le royaume de Jérusalem, et leurs troupes regagner les anciennes frontières syriennes, les négociations furent aussitôt rompues. Indigné, El Malek el Adel se retira, et la décision, une fois de plus, allait appartenir aux armes. Et le samedi 6 septembre, c'est-à-dire vingt-quatre heures à peine après l'entrevue du « Couvent du Moine », la bataille faisait rage près de la « Rivière Tortueuse », le Nahr el Awdja, entre Arsûf et Ramleh. Des deux côtés les pertes furent sensibles. L'armée chrétienne était divisée en cinq corps, ou cinq « batailles » comme on les appelait. Les Templiers formaient le premier corps, les Bretons et les Angevins le second, Guy de Lusignan et les Poitevins le troisième; le quatrième corps était composé des Anglais et des Normands; le roi d'Angleterre ayant à sa droite Jacques d'Avesnes et ses Flamands, et le duc de Bourgogne à sa gauche, commandait une troupe d'élite, une réserve prête à se porter immédiatement partout où sa présence serait nécessaire pour forcer la victoire. A neuf heures du matin, trente mille musulmans fanatisés et hurlants entourèrent l'armée chrétienne. « Devant les émirs s'avançaient les trompettes, les por-

Institut Kurde de Paris

teurs de timbres et de tambours. On n'aurait pas pu entendre Dieu tonner tellement il y avait de tambours qui retentissaient. Après eux venaient les escadrons noirs et les frénétiques Bédouins du désert. Ils attaquèrent du côté de la terre et du côté de la mer », écrit Ambroise. Même récit dans Beha ed-Dîn : « Obligés de presser leur marche afin d'atteindre Arsûf, où ils devaient faire halte, les chrétiens se trouvaient pris à la gorge dans la position la plus fâcheuse et les musulmans se flattaient d'en avoir facilement raison. » Cette première phase de la bataille rappelle étrangement Hattîn. Mais, il y avait ce jour-là sur le champ de bataille un soldat qui connaissait son métier. Tandis que son infanterie, dès le début de l'action débordée, pliait sur tout son front, était écrasée, et que ses deux ailes étaient enfoncées, que Jacques d'Avesnes était tué, ce qui provoqua un commencement de panique dans les rangs de ses soldats, le roi d'Angleterre lâcha sa puissante et lourde cavalerie. En pleine déroute, il eut l'audace de passer à l'offensive. Cette charge fantastique, parmi ceux qui étaient morts, et tandis que se reformaient derrière elle les bataillons un instant d'avant éparpillés, lui donna la victoire. Beha ed-Dîn, témoin de cette bataille, de cette geste héroïque, nous en a laissé l'image, en un raccourci saisissant : « Les Templiers menèrent le combat, puis les Angevins, puis les Bretons, puis les forces du roi Guy de Lusignan, celles du Poitou, puis les Normands et les Anglais et les Hospitaliers. Et la cavalerie franque se forma en masse compacte et, sachant que rien ne pouvait la sauver sinon un effort suprême et désespéré, elle chargea sans regarder devant elle. Je vis moi-même ces cavaliers, réunis autour d'une enceinte formée par l'infanterie du centre. Ils saisirent leurs lances, poussèrent tous à la fois un cri de guerre, la ligne de fantassins s'ouvrit subitement pour les laisser passer, et ils se précipitèrent sur nous. Une de leurs divisions se jeta sur notre aile droite, une autre sur notre aile gauche, une troisième sur notre centre et tout chez nous fut mis en déroute. » Dix mille musulmans, trente-deux émirs furent tués ou blessés. Hattîn était vengé! Jusqu'à la tombée de la nuit les charges franques se succédèrent, anéantissant l'armée de Saladin. «Le

Institut kurde de Paris

comte Robert de Dreux et l'évêque de Beauvais chargèrent ensemble. Du côté de la mer, à gauche, chargea le comte de Leicester, avec toute l'arrière-garde où il n'y avait pas de couards. Ensuite arrivèrent les Angevins, les Poitevins, les Bretons, les Manceaux et tous les autres corps d'armée. Les gens qui firent cette charge attaquèrent les musulmans avec une telle vigueur que chacun atteignit le sien, lui mit sa lance dans le corps et lui fit vider sa selle. Les musulmans furent étonnés, car les nôtres tombèrent sur eux comme la foudre, en faisant voler une grande poussière, et tous ceux qui étaient descendus à pied et qui, avec leurs arcs, nous avaient fait tant de mal, tous ceux-là eurent la tête coupée. Dès que les chevaliers les avaient renversés les sergents les tuaient. Quand le roi Richard vit que les siens attaquaient l'ennemi, il donna de l'éperon à son cheval et le lança à toute vitesse pour soutenir les premiers combattants. Il fit en ce jour de telles prouesses qu'autour de lui, des deux côtés, devant et derrière, il y avait un long chemin rempli de Sarrasins morts et que les autres s'écartaient, et que la file des morts durait bien une demi-lieue. On voyait les corps musulmans avec leurs têtes barbues, couchés, serrés comme des gerbes. » Tel est le récit de cette bataille qui nous a été laissé par Ambroise. Seul avec sept mameluks, par miracle épargné, Saladin refusait de quitter le champ de bataille. Il rattrapa de nombreux fuyards, fit battre un tambour et, dans un suprême effort, il jeta un corps de cavalerie sur les Croisés qui se trouvaient séparés de la leur. Il réussit ainsi, après avoir éprouvé un sanglant échec, à rendre la victoire des Francs incertaine.

***

L'armée chrétienne descendit vers Ascalon. Cette ville, dont les ruines s'élèvent en un vaste amphithéâtre au bord de la mer, fut célèbre dans l'histoire des premières civilisations de l'Orient. Devenue, après la domination des pharaons de la XVIII[e] Dynastie et des Ninivites, une opulente et magnifique cité hellénistique adonnée au culte d'Atargatis, la déesse étrange

Institut Kurde de Paris

au visage de femme et au corps de poisson, en l'honneur de laquelle on élevait des colombes sacrées, Ascalon vit peu à peu son influence décroître jusqu'à l'époque byzantine. A la fin du XII[e] siècle elle n'était plus qu'une petite ville maritime fortifiée qui commandait les routes d'accès de l'Égypte et de la Palestine. En l'occupant, le roi d'Angleterre fermerait la principale voie de communication de la Syrie avec l'Égypte et interdirait désormais tout trafic d'hommes et de vivres entre ces deux nations arabes. Ainsi Saladin serait-il isolé de ses bases lointaines de la vallée du Nil. Le sultan voulait laisser une garnison dans Ascalon, mais son Conseil et ses principaux émirs déclarèrent qu'il convenait de détruire cette place forte, car les musulmans étaient dans l'impossibilité de la défendre. « Les Francs occupent Jaffa, dirent-ils, et cette ville est à égale distance de Jérusalem et d'Ascalon. Or, nous ne pouvons protéger à la fois ces deux villes. Il faut donc que le sultan opte pour la plus importante des deux, qu'il la fortifie et la mette en état de défense. » En outre, les émirs représentèrent à Saladin que le souvenir des maux endurés si longtemps par la garnison d'Acre, et celui du massacre des trois mille musulmans, étaient toujours présents à l'esprit des soldats. Ils le convainquirent que ceux-ci ne se laisseraient pas enfermer dans Ascalon dans la crainte de subir ce que leurs malheureux camarades avaient souffert dans Acre assiégée pendant trois ans. Il était préférable de tenir la campagne, de se contenter d'observer les mouvements de l'ennemi, de réunir de nouvelles forces et de les entraîner par une guérilla incessante en vue d'une action ultérieure de grande envergure. Comprenant que le but des Croisés était d'atteindre Jérusalem dont les chrétiens ne seraient bientôt plus qu'à quelques étapes, ils étaient d'avis, puisqu'il leur était impossible d'immobiliser l'ennemi sans danger, de renforcer la garnison de la ville sainte. Ils n'avaient pas assez de troupes pour en laisser une partie dans chacune des villes du littoral. Il fallait donc faire le vide devant les Croisés. Et Saladin donna l'ordre de détruire Ascalon de fond en comble, comme furent détruites Ninive, ou Babylone, ou Thèbes aux Cent Portes. Et Ascalon embellie par Hérode;

Institut Kurde de Paris

Ascalon qui fut l'une des cinq principales villes des Philistins, et aussi l'objet des imprécations des prophètes; Ascalon qui vit passer sous ses murs les chars légers des Égyptiens de Ramsès II, plus tard les Ninivites de Sargon et de Sennachérib, et plus tard encore les Macédoniens d'Alexandre le Grand, Ascalon fut rasée jusqu'au sol, incendiée, réduite en ces ruines impersonnelles que nous pouvons voir aujourd'hui, sur la route qui mène de Jérusalem à El Qantara! Et, en les voyant telles qu'elles sont pour l'éternité, qui pourrait s'empêcher de crier, face à la mer qui sans fin recommence, comme criaient les prophètes : « Où es-tu, Ascalon? Ascalon que j'appelle au pied des falaises désertes, dont les crêtes couronnées par les ruines des murailles édifiées dans la nuit des temps témoignent de ce que furent ta grandeur, ton œuvre et ta durée, Ascalon, où es-tu? » Cependant, Saladin, avant de se résigner à détruire cette ville déjà fameuse à l'époque d'Hérode, avait consulté l'oracle et, en secret, s'étaient accomplis les rites de l' « istikhareh ». Et l'oracle avait confirmé l'opinion des émirs. « J'ai vu, écrit El Imad, le sultan parcourir les souks d'Ascalon pour appeler les hommes à la destruction. Les émirs reçurent l'ordre d'abattre les tours qui dominaient la mer et dont les murs étaient épais de la longueur d'une lance. » Quand tout fut achevé et qu'il ne resta plus en ces lieux qu'une étendue de gravats et de poussière, Saladin quitta la ville morte. Il écrivit à son neveu, Imad ed-Dîn Zengî, auquel appartenait la principauté de Sindjar : « Je tiens pour certain qu'en réduisant Ascalon en un tas de cendres chaudes, j'assure la vie et le salut de Jérusalem! »

Pendant que Saladin faisait raser les formidables fortifications d'Ascalon, Richard Cœur de Lion s'installait à Jaffa et l'armée chrétienne exténuée — il lui avait fallu dix-sept jours pour se rendre d'Acre à Jaffa, alors que normalement deux journées eussent suffi — pouvait enfin se reposer. Le roi d'Angleterre s'attarda dans Jaffa « la Belle » bâtie à l'époque du Déluge par Japhet, fils de Noé. Dans cette ville au climat sain dont on peut lire le nom dans les Annales de Thouthmès relatant les campagnes victorieuses de ce Pharaon, et qui sont

Institut Kurde de Paris

gravées sur les murs du sanctuaire d'Amon, à Karnak, ou sur les faces extérieures des pylônes du temple funéraire de Médinet Habou, dans la Vallée des Rois, dans cette antique cité maritime dont le renom s'étendait fort loin, étaient jadis entreposés les fameux cèdres du Liban réservés à la construction du temple de Salomon et de ceux de Thèbes aux Cent Portes. C'est à Jaffa que saint Pierre ressuscita Tabitha, veuve de Joppé, et c'est en cette ville au passé plusieurs fois millénaire qu'il eut chez Simon le Corroyeur son extraordinaire vision des animaux purs et impurs.

***

Richard Cœur de Lion restaura les remparts de Jaffa tandis que Saladin rasait ceux d'Ascalon. Un incident banal faillit avoir pour lui de très fâcheuses conséquences. Étant parti à la chasse dans les environs de Ramla, où campait l'armée de Saladin, et accablé par la chaleur, le Plantagenet se reposa au pied d'un arbre et s'endormit. Il fut réveillé en sursaut par les cris des chevaliers qui l'avaient accompagné dans sa chasse, et il se vit environné par un parti de musulmans. Le roi sauta sur son cheval et il tint tête un instant avec sa petite troupe aux assaillants. Mais il aurait succombé sous le nombre malgré sa bravoure, si un gentilhomme provençal combattant à ses côtés, Guillaume de Porcellet, effrayé par le danger couru par le souverain, ne s'était écrié en arabe : « Je suis le roi, épargnez ma vie », et ne s'était point enfui, entraînant avec lui les musulmans, heureux de le poursuivre. Il se laissa capturer, et le roi d'Angleterre put regagner Jaffa sans être autrement inquiété.

Les Croisés restèrent deux mois à Jaffa. L'armée y passa des jours heureux qui lui rappelèrent les délices d'Acre. D'autant plus que la gent féminine, ne supportant point d'être délaissée à Acre, avait pris, elle aussi, le chemin de Jaffa, et ne se déplaisait pas dans les merveilleux jardins de la ville remplis de grenadiers, d'oliviers, de figuiers, d'amandiers et d'orangers. Ainsi, au lieu de surprendre les musulmans qui

Institut Kurde de Paris

démolissaient pierre par pierre Ascalon, ou de galoper vers Jérusalem offerte — le gouverneur musulman de Jérusalem venait de faire prévenir Saladin de l'état précaire où se trouvait la ville sainte, mais ses lettres avaient été interceptées par des Syriens chrétiens qui se préparaient à avertir Richard lorsqu'ils tombèrent eux-mêmes entre les mains du sultan — le roi d'Angleterre s'offrait des loisirs et son armée vivait comme au paradis dans les vergers enchanteurs de Jaffa. Pendant ce temps, Saladin faisait encore raser les fortifications de Ramla et de Lydda. Implacablement, la route de Jérusalem devenait un désert...

***

Ici se place une intrigue de Conrad de Montferrat qui n'avait pas oublié que, aussitôt après le départ du roi de France, Richard Cœur de Lion l'avait évincé de tous les postes importants que lui avait confiés Philippe Auguste, et avait contesté ses titres et ses droits au trône de Jérusalem. Il avait même menacé de lui reprendre Tyr et sa principauté et de le faire pendre sans procès à l'une des tours du vieux port égyptien de la cité qui fut si longtemps tributaire des Pharaons. Pour s'épargner cette honte, Conrad de Montferrat adressa un message d'amitié à Saladin, et il lui proposa de devenir son associé contre les Anglais! Après tout, il n'y avait point là matière à être choqué, car ce n'était pas la première fois qu'un grand seigneur chrétien recherchait l'alliance d'un prince de l'Islam... Notre transfuge réclamait aux musulmans pour prix de sa trahison Beyrouth et Sidon. Il s'engageait à combattre le roi d'Angleterre et même à surprendre ses anciens amis dans Acre afin de pouvoir restituer cette ville à Saladin. L'affaire parut trop belle à ce dernier qui, estimant que le marquis de Tyr lui tendait un piège, exigea comme conditions préliminaires à tout accord que Conrad de Montferrat déclarât publiquement la guerre aux Anglais installés en Syrie. Mais le roi Richard, dont la cavalerie occulte faisait merveille, fut instruit des démarches du marquis, et remettant à

Institut Kurde de Paris

plus tard le soin de se venger d'une telle outrecuidance, il fit amener des renforts dans Acre pour garantir cette place forte contre toute surprise. Et, grand joueur, le plus innocemment du monde il dépêcha quelques-uns de ses officiers à Conrad de Montferrat pour s'enquérir de ses rhumatismes et rallumer en son cœur des monstres de convoitise en évoquant Jérusalem dont lui, Richard Cœur de Lion, n'était plus qu'à une centaine de kilomètres... Il sut faire scintiller aux yeux du marquis la couronne de Jérusalem et, faisant tinter aux oreilles du vieux Conrad des titres recherchés, il mit sa raison à la torture. Après avoir hésité entre Saladin et Richard Cœur de Lion, Conrad de Montferrat se déclara enfin. Il joua gagnant le roi d'Angleterre — si près de Jérusalem! — et il se rendit à son ost. En grand apparat, les héros se réconcilièrent. Et tandis que l'Anglais dupait le prétendant à la couronne de Jérusalem en lui promettant un royaume qu'il n'avait point l'intention de conquérir pour lui, il offrait une fois de plus la paix à Saladin. Il avait déjà vu plusieurs fois le frère du sultan, El Melek el Adel. Les conditions étaient toujours les mêmes. Richard Cœur de Lion demandait Jérusalem, les terres situées en deçà du Jourdain et la sainte croix. Saladin répondit : « Les pays que vous revendiquez ne vous ont jamais appartenu. Dieu ne vous avait pas permis d'y placer une seule pierre. Vous les avez envahis et vous vous en êtes emparés grâce à la faiblesse des musulmans. Jérusalem n'est pas moins réputée ville sainte parmi nous que parmi vous. C'est de Jérusalem que notre prophète Mahomet est miraculeusement monté au ciel, pendant la Nuit de l'Ascension. C'est à Jérusalem que les anges ont coutume de s'assembler sur la *Sakhra*. Nous ne pourrions sans honte vous abandonner cette ville respectable. » Les négociations, entretenues de part et d'autre avec une sorte de ferveur, traînaient en longueur. Et les jours, et les semaines passèrent à discourir pour mettre à leur place des virgules. Chaque partie savait bien qu'elle ne possédait pas l'argument décisif : la force. C'est alors que le roi d'Angleterre proposa à Saladin, par l'intermédiaire d'El Melek el Adel, une solution qui, si son authenticité ne nous était pas

Institut Kurde de Paris

confirmée par toutes les sources chrétiennes et arabes, nous paraîtrait une galéjade d'historien : il offrit sa sœur Jeanne, veuve de Guillaume, roi de Sicile, comme épouse au propre frère de Saladin! Pour le trousseau de la mariée, il donnait la partie du littoral qu'il venait de reconquérir avec Acre, Ramla, Arsûf, Jaffa et les ruines d'Ascalon. Quant à El Melek el Adel, son futur gendre, il recevrait le royaume de Jérusalem. Ainsi, la sœur du roi de la très puissante Angleterre et le frère du sultan de l'Égypte, de Syrie, de Mésopotamie et du Nedj deviendraient reine et roi de Jérusalem par la grâce de Saladin et de Richard Cœur de Lion! Conrad de Montferrat et Guy de Lusignan n'avaient même pas été consultés! El Melek el Adel trouva que ce mariage politique était avantageux pour la dynastie des Ayûbides. Un musulman, mieux encore un Kurde dont les ancêtres étaient des nomades obscurs, tenant la plus enviée des couronnes chrétiennes entre ses mains, quel triomphe pour l'Islam! Et quel triomphe sans batailles! Quelle situation inattendue, en vérité, que celle de cette alliance des Ayûbides avec les Plantagenets! Saladin, qui n'avait pas l'habitude de s'enthousiasmer pour des apparences, ne manifesta pas une chaleur aussi vive que l'eût souhaitée Richard. On ne l'a pas oublié, il était profondément religieux et une telle conclusion de la guerre sainte, qu'il avait fait proclamer par le calife abbasside, était loin de le séduire. Toutefois, il ne s'opposa pas à ce mariage. Et les allées et venues d'El Melek el Adel au camp de Richard Cœur de Lion devinrent quotidiennes. L'Anglais était aux petits soins pour celui qu'il considérait déjà publiquement comme son gendre. Il avait fait dresser à côté de la sienne une somptueuse tente de réception pour le recevoir. Il le comblait d'attentions, de friandises, d'objets d'art. El Melek el Adel venait là avec des joueurs de guitare et une chanteuse arabe, et il faisait avec le roi d'Angleterre des projets d'avenir. Avant de fumer les pipes de haschisch, on se laissait bercer au son des musiques douces par des rêves de domination. On se partageait, dans l'euphorie des fumées aphrodisiaques, les continents et les mers alors connus. Dans ce conte des Mille et Une Nuits, tout avait été prévu,

Institut kurde de Paris

sauf l'essentiel. Et l'essentiel était représenté par les traits de Jeanne, veuve du roi de Sicile, sœur du roi d'Angleterre... Personne ne lui avait demandé, à elle la principale intéressée pourtant, si elle consentirait à devenir la femme d'El Melek el Adel, Kurde et frère d'un sultan qui avait chassé les chrétiens de Jérusalem! Quand on lui parla du beau prince oriental, qu'on la priait d'épouser par raison d'État, elle crut défaillir à la pensée de partager son lit avec le frère de Saladin que le marquis de Tyr, celui-là même qui venait de quêter son alliance, avait fait représenter dans toute l'Europe comme un monstre buvant du sang chrétien, et faisant souiller par son cheval le tombeau de Jésus-Christ. Elle refusa de se sacrifier en dépit des prières et des menaces de son auguste frère. Pour rassurer Jeanne, El Melek el Adel proposa de se faire baptiser. Il était disposé à renier sa foi pour avoir pour beau-père le roi d'Angleterre! Mais Saladin s'opposa à ce machiavélisme. Cependant, Richard Cœur de Lion n'était point à bout d'arguments. Il s'obstinait à vouloir marier quelque membre de sa famille avec l'un des héritiers de Saladin et il n'avait plus que ce projet en tête. Malgré l'inquiétude croissante de son entourage prétendant que, avant d'envisager une telle alliance, il serait opportun de consulter le Pape, Richard proposa à El Melek el Adel une autre combinaison familiale. Puisqu'il ne pouvait pas abjurer sa foi musulmane, et puisque Rome soulevait des difficultés lorsqu'il s'agissait du remariage d'une veuve, il lui donnerait une autre de ses sœurs. Les conditions seraient les mêmes. Le frère du sultan y gagnerait même dans son bonheur intime, car l'épouse offerte à ce marché était beaucoup plus jeune que Jeanne. Décidément, cette Troisième Croisade devenait un placement de père de famille...

***

Saladin, tandis que le roi d'Angleterre s'ingéniait à lui chercher une belle-sœur, n'avait toujours pas rompu avec Conrad de Montferrat. Il connaissait parfaitement l'inimitié qui opposait Richard au marquis de Tyr. Et, conséquence surprenante

Institut Kurde de Paris

de la défaite qu'il avait subie à Acre, lui, le vaincu, il était à ce point sollicité par les Francs qu'il pouvait se permettre de prendre son temps pour réfléchir et ne pas se jeter aveuglément dans les bras que lui tendaient Richard et Conrad de Montferrat. A aucun moment de sa lutte contre les chrétiens sa situation ne fut meilleure. Richard voulait faire entrer l'Ayûbide dans la famille des Plantagenets et Conrad recherchait l'amitié de Saladin, afin de chasser l'Anglais de la Terre Sainte! Oui, le roi d'Angleterre manœuvrait afin d'évincer les prétendants au royaume de Jérusalem et n'hésitait pas à solliciter l'appui du musulman qui les en avait chassés! Il est vrai que l'attitude de Richard Cœur de Lion n'apparaissait point claire à la noblesse franque. Ses meilleurs soutiens se détachèrent de lui : le duc de Bourgogne, les Templiers, les Germains, les Génois. Conrad de Montferrat les reçut dans son camp. Et dès lors c'était à qui, de Conrad ou de Richard, allait emporter le premier la signature de Saladin! Onfroi de Toron se dévouait pour le Plantagenet et le prince de Sagette voulut bien être l'intermédiaire officiel du marquis de Tyr auprès du sultan. Saladin entretenait avec soin ces divisions, promettait comme seuls savent promettre les Orientaux, et faisait rebâtir les remparts de Jérusalem. Ainsi, le résultat de ces négociations fut décevant pour les chrétiens. Pour occuper ceux-ci, Richard leur fit reconstruire Ascalon. Ces travaux de maçonnerie mécontentèrent un grand nombre de chrétiens qui prétendaient qu'ils n'étaient point venus en Palestine pour creuser des fossés et élever des murailles, mais pour chasser les Infidèles de Jérusalem. Nombre d'entre eux désertèrent. Les uns repassèrent la mer, d'autres se rendirent à Tyr. Quant à ceux qui restaient, ils demandèrent à combattre. Et Richard décida que, à la veille de Noël, on camperait sous les murs de la ville sainte. C'est alors que se révélèrent les conséquences de la mauvaise politique du chef de la Troisième Croisade. Le lendemain d'Acre (13 juillet 1191), Jérusalem, privée de ressources, sans soldats pour la défendre, sans blé pour nourrir sa population, presque sans fortifications, était à portée de sa main. Il n'avait que quelques

Institut Kurde de Paris

heures de marche à faire pour prendre Jérusalem à un adversaire démoralisé par la défaite d'Acre. Quatre mois après, il était trop tard. Saladin avait garni la ville de troupes bien approvisionnées et il avait lui-même veillé à ce que les travaux de fortification qu'il avait ordonnés fussent conduits avec diligence. En outre, il avait dévasté méthodiquement toute la région. Cette marche des chrétiens sur Jérusalem fut inutile. Après avoir écrasé un détachement de mameluks, le matin du 30 octobre 1191, à Yazûr, à huit milles au nord-ouest de Ramla, Richard Cœur de Lion conduisit son armée à Lydda, sur la route de Jaffa à Jérusalem où, surpris par les pluies dans une région marécageuse, il fut contraint de camper pendant trois semaines. A la mi-décembre, il arriva en vue de Jérusalem. « Le temps était froid et couvert, écrit Ambroise. Il y eut des pluies diluviennes et de fortes tempêtes qui nous firent perdre la plupart de nos bêtes. La pluie et le grésil renversaient nos tentes. Nos biscuits furent gâtés par l'eau; les viandes de porc furent pourries; les hauberts se couvrirent d'une rouille que l'on pouvait à peine retirer. » Des Bédouins, accourus des environs et encouragés beaucoup plus par le mirage du butin que par le zèle religieux, harcelèrent cette armée grelottante de froid, dégoulinante de pluie, qui n'avançait qu'à grand-peine par des chemins boueux, la coupaient de ses convois de ravitaillement, l'obligeant à être toujours sur le qui-vive. Les Croisés furent bientôt en vue de Jérusalem. Mais à vrai dire était-ce bien une armée? « Les gens étaient malades par manque de nourriture, poursuit Ambroise. Mais leur cœur était joyeux, à cause de l'espérance qu'ils avaient d'aller enfin au Saint-Sépulcre. Ils désiraient tant Jérusalem qu'ils avaient apporté leurs vivres pour le siège. Ceux qui étaient malades à Jaffa ou ailleurs se faisaient porter en litière jusqu'au camp des chrétiens. » A vingt kilomètres de Jérusalem, Richard Cœur de Lion s'arrêta. Il tint conseil. Il hésita. Tandis que les Croisés d'Occident, écrit René Grousset, « voulaient encore marcher sur la ville, les Francs de Syrie, non seulement les « Poulains », mais aussi les Hospitaliers et même, cette fois, les Templiers, conseillaient

Institut Kurde de Paris

le retour vers la côte : ils craignaient de se trouver pris entre les défenseurs de Jérusalem et l'armée de Saladin, maîtresse de la campagne ». C'était là une situation analogue à celle dont ils avaient éprouvé les périls sous Acre, mais qui risquait cette fois de se reproduire loin de la mer et de la protection des escadres chrétiennes, en plein massif de Judée. Les Croisés savaient que le ravitaillement et les communications avec la côte pouvaient être coupés par les nomades; ils avaient appris qu'une nouvelle armée musulmane commandée par Abûl Heïdja « le Gras » venait d'arriver d'Égypte. Et l'armée chrétienne, après avoir vu Jérusalem, battit en retraite le 10 janvier 1192 et regagna la côte. Quand elle fut hors de danger, les querelles recommencèrent. Bien entendu, la conduite, les hésitations du roi d'Angleterre fournirent un aliment de choix. De vieilles rancunes se rallumèrent dans le cœur de ces hommes découragés qui étaient venus de si loin pour reprendre Jérusalem et qui s'en retournaient à la côte après avoir campé à vingt kilomètres à peine du Saint-Sépulcre!

Institut kurde de Paris

CHAPITRE XXV

LA PAIX DIFFICILE

L'HIVER était revenu. N'ayant rien à redouter pour l'instant de la part des chrétiens qui, en janvier 1192, regagnèrent leurs bases du littoral méditerranéen, Saladin démobilisa son armée. Avant de se séparer de ses émirs et de ses officiers, après avoir dressé le bilan des profits et pertes de cette campagne, Saladin réunit un divan pour savoir avec qui, de Conrad de Montferrat ou de Richard Cœur de Lion, l'Islam ferait la paix. Il avait déjà tant de fois, au cours de son existence qu'il avait jusqu'à ce jour passée à cheval, signé des traités avec les Francs qu'il ne se méprenait point sur la sincérité et la durée de tels accords mais, ainsi que nous l'avons vu, les divisions continuelles qui partageaient le camp des chrétiens ne pouvaient que le favoriser. Tout le monde était las de la guerre. Le roi d'Angleterre lui-même n'avait point caché sa pensée, lorsque son ambassadeur eut une entrevue avec El Melek el Adel à Yazûr, peu de jours avant la marche des Croisés contre Jérusalem : « Partout, les villes sont détruites. Aussi bien chez les musulmans que chez les chrétiens les ressources en hommes et en vivres sont réduites à néant. » A force de piétiner sur place, en se contentant de légers accrochages entre postes avancés, à force d'enterrer des morts et de voir brûler des villes, on avait perdu l'enthousiasme sans lequel les armées, surtout les armées de cette époque qui ne disposaient pas des formidables moyens matériels de destruction que les états-majors utilisent aujourd'hui, n'étaient que des masses inertes. Ils marchaient depuis des mois, sans jamais voir briller la lumière au bout du tunnel...

Institut Kurde de Paris

L'enthousiasme a besoin de mouvement pour durer. Il lui faut des victoires, sinon il se rouille jusque dans le cœur des plus valeureux. Musulmans et chrétiens, après tant d'années de guérillas lassantes, devaient convenir que le mieux, pour sortir de cette impasse dans laquelle ils s'étaient engagés, était d'essayer de s'entendre. Hélas, en ce temps comme au nôtre, la paix était difficile.

***

Le but de Saladin consistait à prolonger indéfiniment cet état instable situé entre la paix et la guerre qui caractérisait en ce début de 1192 ses relations avec les Croisés. « La paix que désirent nos ennemis, dit-il un jour à ses émirs, ne sera certainement pas respectée par eux. Si je viens à mourir, ils envahiront de nouveau la Palestine. En ce moment leurs forces se détruisent d'elles-mêmes et bientôt, si nous savons jeter du bois dans le feu qui les consume, ils ne seront plus en état de nous résister. Soyons patients et vigilants. Nous reprendrons les hostilités dès que nous percevrons les signes favorables au succès définitif de l'islamisme. » Les émirs applaudirent à la première partie de ce discours. Quant à la seconde, elle les effraya. Recommencer la guerre! La guerre, toujours la guerre! Ils firent observer au sultan que, cette fois, il était téméraire de fonder de trop grandes espérances sur les résultats qu'apporteraient la déclaration d'une nouvelle guerre sainte. Il était d'ailleurs peu probable que le calife abbasside en prît de nouveau l'initiative. Et Saladin dut se rappeler que ses rapports avec le califat étaient corrects tout au plus, ce qui n'avait pas empêché le commandeur des croyants de lui adresser au début de novembre 1191 un certain nombre de remarques désobligeantes à l'endroit de certains des lieutenants du sultan. Le calife avait sévèrement désapprouvé la conduite d'El Melek el Mozaffer Takki ed-Dîn, cousin de l'Ayûbide, pillant les terres de Bektimor, celle du fils de Zein ed-Dîn qui avait gardé en captivité un protégé du calife, Hasan ibn Kafjâk, et l'avait dépossédé de son fief, Kirkûk. Ainsi, du côté de Bagdad, il y

Institut Monde Arabe de Paris

avait de légères ombres. En outre, les meilleurs officiers avaient été tués au cours de cette longue campagne; la plupart des villes étaient désertes; il n'y avait plus d'argent pour payer la solde des troupes. Les émirs étaient partisans de traiter avec le roi d'Angleterre, avec Conrad de Montferrat, avec le prince d'Antioche, en faisant les sacrifices nécessaires.

Dès que les contingents de recrues eurent été libérés, Saladin se rendit à Jérusalem. Il signa un arrangement avec le marquis de Tyr. L'accord portait sur les points suivants : Renaud de Sagette, en qualité d'intermédiaire entre les deux parties, recevait pour sa commission la ville de Sidon et les terres attachées à cette principauté; les Templiers et les Hospitaliers reprenaient les forteresses qu'ils possédaient auparavant; Conrad de Montferrat se contenterait des villes et des terres qu'il enlèverait aux chrétiens, et, si les musulmans l'aidaient au cours de ses conquêtes, il était expressément stipulé que ces derniers ne garderaient pour eux que le butin; enfin Ascalon serait neutralisée : elle n'appartiendrait à personne et les fortifications que Richard Cœur de Lion y avait fait reconstruire après s'en être emparé, seraient rasées. Par ce traité, les sacrifices de Saladin étaient réduits à leur plus simple expression : il rendait Sidon qui n'avait aucune valeur stratégique, il restituait quelques menus hameaux fortifiés aux ordres des Templiers et des Hospitaliers. Quant à Conrad de Montferrat, il lui appartenait de se servir lui-même au détriment des chrétiens, bien entendu. Dans cette course à la paix, ce fut donc le vieux marquis de Tyr qui arriva beau premier. Ayant mis ce traité en poche, Conrad de Montferrat avisa aux moyens d'en retirer les avantages immédiats. Une fois de plus, dans sa carrière aventureuse, il fut servi à souhait. Nos lecteurs se souviennent que les Génois avaient pris parti pour lui, tandis que les Pisans militaient en faveur de Guy de Lusignan. Les Génois, outre qu'ils étaient de bons marins, étaient aussi des commerçants avisés. Et quel meilleur port auraient-ils trouvé sur la côte syrienne que celui d'Acre pour y abriter leurs flottes marchandes? Or, c'était justement Acre que le marquis de Tyr voulait reprendre aux chrétiens. Il se mit d'accord avec

Institut Kurde de Paris

les Génois qui se trouvaient dans la ville et, en février 1192, le complot éclata. Il sembla que l'heure était opportune, grâce à la défection du duc de Bourgogne, mandataire des intérêts de Philippe Auguste, qui venait de se brouiller avec le roi d'Angleterre. Les Génois étant les « supporters » de Conrad, le duc de Bourgogne prit parti pour le marquis de Tyr et c'est cet appoint de la dernière heure qui précipita les événements. Mais les Pisans étaient à Acre, eux aussi, et ils étaient décidés à ne pas abandonner la ville. La bataille fit rage dans les rues. Conrad accourut de Tyr avec une petite troupe de fidèles et il assiégea Acre pendant trois jours sans réussir à forcer la résistance des Pisans. C'est alors que, comprenant qu'ils ne réussiraient pas à se libérer de l'étreinte des Génois et de leurs alliés, les Pisans appelèrent à leur secours le roi d'Angleterre. Celui-ci était à Césarée. En une nuit, il fut devant la ville qu'il avait eu tant de peine à reprendre aux musulmans. Conrad était parti à la première nouvelle de son approche. Dès le lendemain, Richard ménagea un rapprochement entre Pisans et Génois. Le marquis de Tyr avait échoué. Des amis communs tentèrent de réconcilier Conrad de Montferrat et Richard Cœur de Lion, mais ce fut en vain. Le présomptueux roi d'Angleterre, après avoir commis tant de fautes politiques dont fut victime la noblesse franque installée depuis si longtemps en Syrie, après avoir été responsable de tant d'erreurs, et tout cela pour pouvoir assouvir des ambitions personnelles, s'aliénait chaque jour davantage des amitiés et des appuis puissants parmi les Francs « syriens », jaloux de leurs prérogatives et de leurs bénéfices, et, de plus en plus nombreux, ceux-ci se détachaient de lui, et, plus ostensiblement encore, de son protégé Guy de Lusignan dont il soutenait les prétentions au trône de Jérusalem. L'obsédant souvenir du désastre de Hattîn rappelait l'incapacité militaire de Guy de Lusignan... Hattîn! Hattîn! Hattîn! On ne pouvait prononcer sans émotion ces deux syllabes d'un lieu abhorré où avait été massacrée la vieille chevalerie franque qui avait jadis fondé les États chrétiens de Syrie sans ajouter aussitôt, inséparable de ce nom funèbre, le nom de Guy de Lusignan... Hattîn! Hattîn! Hat-

Institut kurde de Paris

tîn! Ce nom sonnait le glas de Jérusalem et il évoquait le règne maudit... Le roi d'Angleterre, en s'entêtant à protéger le vaincu de Hattîn, rendait douteuse son habileté politique et il choquait le bon sens ordinaire de la plupart des Croisés. Pour ajouter à ses soucis, de mauvaises nouvelles parvenaient de chez lui : encouragé par Philippe Auguste, son frère Jean tramait un complot pour s'emparer de son trône, et se préparait à envahir les terres normandes de Richard Cœur de Lion. Devant l'hostilité qu'il rencontrait autour de lui à cause de Guy de Lusignan, Richard réunit à Ascalon, au mois d'avril 1192, les principaux barons francs pour tenter de résoudre l'épineux problème dynastique de Jérusalem. Les conclusions du débat furent unanimes : Guy de Lusignan ne serait jamais reconnu comme roi de Jérusalem par les chrétiens de Syrie. Seul, Conrad de Montferrat pouvait réunir leurs suffrages car il était aux yeux de tous « le plus capable et le plus utile du royaume de Jérusalem ».

***

Le Plantagenet n'aimait pas le marquis de Tyr mais, sous la pression des barons syriens, il se réconcilia avec lui. Il envoya son neveu, le comte Henri de Champagne, à Tyr, afin de ramener le futur roi de Jérusalem à Acre où il devait être couronné. Une immense espérance parcourut la chrétienté d'Orient. La réconciliation de fait sinon de sentiment de Richard Cœur de Lion et de Conrad de Montferrat semblait être le gage de la reconquête de Jérusalem... Conrad avait les qualités d'un homme d'État, il avait su le prouver maintes fois. Il possédait l'habileté que confère une longue pratique des affaires en Orient, savait se lier sans se compromettre et trahir avec élégance. Il entretenait des amis utiles parmi les Kurdes de l'entourage de Saladin. Et celui-ci le tenait en grande estime.

***

Le 28 avril 1192, une nouvelle stupéfiante courut de ville en ville, jetant les chrétiens dans la plus vive consternation :

Institut Monde de Paris

Conrad de Montferrat venait d'être assassiné! On l'avait trouvé mort, dans une ruelle de Tyr, avec un poignard dans le flanc, alors que, sa femme s'attardant au bain, il était sorti pour aller dîner chez Philippe de Dreux, archevêque de Beauvais. On n'a jamais pu savoir qui fut l'instigateur de ce meurtre qui remettait à l'ordre du jour la question dynastique. La rumeur publique accusa le roi d'Angleterre. « Invité par l'évêque de Tyr à un festin, écrit El Imad dans le *Livre de la Conquête*, Conrad de Montferrat y prit part sans se douter qu'il ne verrait plus le jour se lever. Après avoir mangé et bu copieusement, il sortait fort joyeux de chez son amphitryon, et allait monter à cheval lorsque deux hommes l'assaillirent à coups de couteau, le laissant étendu et inanimé. Après avoir frappé cette âme vile, un des assassins se réfugia dans une église voisine. Le marquis de Tyr, respirant encore, supplia qu'on le portât dans cette même église, mais l'autre assassin se rua sur lui et ne cessa de le frapper que lorsqu'il fut devenu un tas de chair sanglante. Lorsque les deux compagnons furent arrêtés, ils se glorifièrent d'avoir été l'arme dans la main de Dieu et d'appartenir à la secte des *fidawis* ismaéliens [la secte des Assassins]. On leur demanda qui les avait choisis pour perpétrer ce meurtre. Ils dénoncèrent le roi d'Angleterre et ils furent ensuite, avant de mourir, atrocement suppliciés. » Certes, Richard n'était pas à l'abri de tout soupçon. N'avait-il point hâté la mort de son père en prenant trois fois les armes contre lui? Mais on ne conçoit guère qu'il ait agi avec autant de maladresse le lendemain de sa réconciliation avec le vieux marquis, dont il venait de faire un roi. Cependant, cette rumeur fut assez persistante car elle parvint jusqu'aux oreilles de Philippe Auguste. De mystérieux messagers venaient justement de le prévenir que le roi d'Angleterre voulait le faire assassiner par deux fanatiques de la confrérie des Assassins — ayant à sa tête Sînan, ce fameux Vieux de la Montagne dont nous avons évoqué l'étrange personnalité — et que les tueurs étaient en route pour accomplir leur mission. La terreur du roi de France, qui avait ouï-dire ce qu'étaient les adeptes de Sînan, fut si vive qu'il porta toujours sur lui une massue pour se

Institut Kurde de Paris

défendre. Il fit aussi établir une garde de sergents d'armes, qui furent à l'origine de cette garde spéciale chargée par la suite de veiller sur la personne des rois de France. Un historien arabe, Ibn al Athir, accusa Saladin du meurtre du marquis de Tyr : « Saladin, écrit-il, envoya un message au chef de la secte des Ismaéliens, Sînan. Il lui offrait dix mille pièces d'or pour faire égorger le roi d'Angleterre ou, si la chose était malaisée, au moins Conrad de Montferrat. Les Ismaéliens ne réussirent pas à approcher d'assez prêt Richard Cœur de Lion et, d'ailleurs, Sînan estima que l'assassinat du Plantagenet pourrait le desservir car il craignait que Saladin, débarrassé du chef de la Croisade, ne tournât ses efforts contre les Ismaéliens, afin d'anéantir une fois pour toutes cette secte d'illuminés et de fous furieux. Désireux cependant de toucher la prime, il inclina vers le meurtre du marquis de Tyr. » Cette assertion peut être difficilement retenue. Quel intérêt Saladin aurait-il eu en faisant disparaître un associé clandestin qui pouvait *sournoisement* guerroyer contre ses anciens frères d'armes? Un traité resté secret liait le héros de l'Islam à l'un des princes de la chrétienté. L'intérêt du sultan le portait à ménager les derniers jours de cet auxiliaire providentiel. Il existe une troisième hypothèse, en vérité séduisante. Conrad et ses gens avaient eu jadis maille à partir avec les Ismaéliens. Il n'y avait point que des anges parmi les aventuriers qui voguaient vers ces terres de l'Orient que leur imagination parait de toutes les splendeurs; de rudes gaillards à la hallebarde un peu vive, au parler de mauvais ton, au courage de pirate, se mélangeaient aux purs un peu niais, peu portés sur les choses interdites, montrant à tout venant la croix dont ils avaient été marqués à l'épaule au fer rouge, qui s'enthousiasmaient pour Jérusalem et revenaient de la Croisade aussi pauvres et dénudés qu'ils étaient partis. En vérité, Conrad avait fait saisir jadis, dans les eaux côtières, un navire marchand prêté par le Vieux de la Montagne, et, par les voies les plus rapides, il avait fait expédier son équipage dans les profondeurs de la mer. Par deux fois, le grand maître Sînan invita Conrad de Montferrat à restituer la galère, la cargaison et

Institut Kurde de Paris

l'équipage depuis longtemps évanoui dans les solitudes bleues du royaume de Neptune. Le marquis de Tyr, en vieux forban sans doute embarrassé, parut dégringoler des nues lorsque l'affaire lui fut contée. Le patriarche de la secte des Ismaéliens fit répandre de vagues menaces auxquelles Conrad eut le tort de prêter l'attention que l'on prête aux cabrioles des djinns. Or, Sînan disait vrai, en des formules vaporeuses : il venait d'envoyer à Tyr deux *fidawis* fanatisés qui, pour inspirer confiance, se firent baptiser et réclamèrent pour parrains Balian d'Ibelin II et Conrad de Montferrat lui-même! La nuit qui suivit l'assassinat de Conrad, sa veuve consolable épousa le comte Henri de Champagne, neveu des rois de France et d'Angleterre par ses père et mère. Les chroniqueurs prétendent, mais il est vrai qu'ils aiment avoir la langue un peu longue, que « l'union fut aussitôt consommée, bien que l'épouse de feu le marquis, Isabelle, héritière deux fois légitime du royaume de Jérusalem, fut enceinte de ses œuvres ».

***

La mort de Conrad de Montferrat améliorait la situation politique du roi d'Angleterre car le parti Montferrat, privé de sa tête, n'avait plus aucune raison d'exister. Il s'écroulait de lui-même et les éléments qui l'avaient constitué retournaient tout naturellement vers le roi d'Angleterre. Lusignan était toujours là, mais privé de l'appui de son protecteur Philippe Auguste, il n'était plus à craindre. Cette mort fit passer un vent de soumission sur la chrétienté. Le duc de Bourgogne, le duc d'Autriche, oubliant qu'on avait traîné son guidon dans la boue, les turbulents barons syriens, les Templiers, les Génois, les Germains, tous vinrent faire amende honorable et se replacer sous la houlette de l'Anglais. Onfroi de Toron lui-même, qui avait travaillé pour le compte du marquis de Tyr et avait été le négociateur de celui-ci auprès de Saladin, vint proposer ses services au Plantagenet. Ainsi, le corps de Conrad, le plus illustre membre de la famille lombarde des Montferrat, était à peine refroidi que son successeur au trône

Institut kurde de Paris

de Jérusalem avait été trouvé. Et la dynastie des Plantagenets, par Henri de Champagne, réservait pour l'avenir ses droits sur la Palestine. Pour dédommager Guy de Lusignan, ou plutôt pour l'exiler de la Terre Sainte, Richard Cœur de Lion lui céda le royaume de Chypre, moyennant cent mille ducats, sans rembourser les Templiers auxquels il avait déjà vendu cette île. La dynastie poitevine des Lusignan devait régner dans ce petit royaume latin jusqu'en 1489, date à laquelle la Vénitienne Catherine Cornaro, héritière des Lusignan, le vendit au doge de Venise

***

Au printemps, les forces franques reprirent l'offensive. Le 24 mai 1192, elles s'emparaient de la place forte d'Ed-Dârûn, située à trente kilomètres au sud d'Ascalon sur la route de l'Égypte. La résistance de 'Alem ed-Dîn Kaisar, commandant de la place, fut inutile. La forteresse fut prise d'assaut et la garnison massacrée. Et une nouvelle marche sur Jérusalem fut décidée, malgré les réticences de Richard Cœur de Lion qui recevait de fâcheux courriers d'Angleterre où son frère, encouragé par le roi de France qui se plaisait à ces jeux insolites, cherchait à s'asseoir sur le trône de l'absent. On partit donc. « En juin, rapporte le poète Ambroise, dans l'allégresse générale, à l'heure où le soleil efface la rosée, le camp se mit en marche et descendit par les plaines caillouteuses vers Ibelin de l'Hôpital... Des gens de haut rang firent œuvre d'humilité, d'honneur, de charité, de courtoisie, car ceux qui avaient des chevaux y faisaient monter les pauvres pèlerins et allaient à pied après eux. » Malgré la chaleur torride de l'été palestinien et le manque d'eau, — les musulmans avaient empoisonné l'eau des citernes et des puits —, les Croisés avançaient vers la ville sainte. Au nom de Jérusalem prononcé sur cette terre divine dont ils avaient baisé la poussière lorsqu'ils l'avaient vue pour la première fois, au nom de Jérusalem crié sous ce ciel d'une pureté inexprimable, ils oubliaient toutes leurs misères, leurs déceptions, et ils se retrouvaient purifiés par le

Institut Kurde de Paris

mystère de la croisade. Qu'ils fussent nobles ou gueux, bourgeois ou serfs, qu'ils fussent clercs en rupture de vœux ou chevaliers en quête du séjour des bienheureux, ils se retrouvaient tous égaux devant Jérusalem, ces soldats de Dieu dont un signe céleste avait brûlé la chair. Une rumeur de miracle accompagnait leur immense cohue. Ils se réjouissaient de combattre « car ceux qui terminent leur vie au service du Christ ne sauraient mourir », écrit Raimond d'Aguilers. Jérusalem anime et exalte la pensée du moyen âge et les croisades sont les évangiles de ces temps de ferveur. Jérusalem! Jérusalem! Jérusalem! Ceux qui périront au cours de cette croisade seront couronnés « au jour dernier et plein d'effroi du jugement », écrit Siméon, patriarche de Jérusalem. Jamais, au cours de son Histoire, l'Occident ne connut un tel idéal : Jérusalem... Et, le soir, à la veillée, sous les étoiles de Galilée, les chrétiens en armes répétaient les prophéties : « A Jérusalem, le roi des derniers jours doit déposer son sceptre et sa couronne. Le Christ triomphant à l'heure de la rédemption universelle s'y manifestera. Ainsi, la victoire dernière est la conséquence de l'espérance eschatologique qui a mû les foules de l'Occident vers la reconquête de la Terre Sainte, terre où le Fils de l'homme a souffert, mais où il a surtout manifesté sa gloire, où il a été promis aux hommes de Galilée par deux messagers vêtus de blanc que ce Jésus qui vient d'être enlevé au ciel, du milieu d'eux, en reviendra de la même manière qu'ils l'ont vu monter (*Act.*, I, 11), porté sur la nuée, comme l'étoile brillante du matin qu'annoncera plus tard la vision apocalyptique » (*Apocalypse*, XXII, 16). (P. Alphandéry, *la Chrétienté et l'Idée de Croisade.*) Combien d'armées sans généraux avaient marché vers Jérusalem? A leur tour, les soldats de Richard Cœur de Lion approchaient de cette ville céleste. Ils allaient enfin apercevoir au loin ses remparts couleur de miel, ses collines et ses tours, dans la lumière tremblante de l'été... Ils retrouveraient alors cette joie merveilleuse qui avait été la leur lorsqu'ils avaient accepté d'accomplir le long « voyage de pénitence », de se rendre vers la Terre Sainte en armes pour la rémission de leurs péchés, et sous la protection

Institut kurde de Paris

de l'Église. Ils avaient vu le Pape se faire l'apôtre de la croisade et le Saint-Père leur avait dit : « Jérusalem est l'ombilic du monde, c'est la cité de Dieu au centre de la terre! » Ils marchaient vers Jérusalem et la grande clameur : « Dieu le veut! » semblait les porter comme l'océan porte la tempête. Ils étaient la légion en marche sur la *Via Hierosolymitana.* Jérusalem! Ils allaient vers la cité sainte pour la reconquérir et jamais, peut-être, au cours de tant de marches, à la veille de tant de batailles perdues ou gagnées, ils n'avaient espéré avec autant de joie mourir pour le salut de leur âme sur cette terre sacrée! Jérusalem! Jamais les Francs qui se sentaient si près de la victoire n'avaient marché avec autant d'allégresse malgré leur fatigue et les hallucinations provoquées par la soif. Ils firent halte au pied des monts Hébron, à El-Hesi, à vingt-quatre milles au nord-est de Dârûn, où un léger accrochage eut lieu avec l'avant-garde ayûbide, puis à Tell es-Sâfi, à sept milles au nord-ouest de Beît-Jebrîn (la Garde Blanche des Francs bâtie par le roi Foulque en 1144 et démantelée par Saladin). Et le 10 juin, l'armée chrétienne prit position au nord d'En-Natrûm, à Beît-Nûba, où elle attendit ses convois de ravitaillement et ses machines de siège. Là, et cette décision demeure inexplicable, Richard Cœur de Lion immobilisa son armée.

Devant Jérusalem dont il n'était plus qu'à une journée de marche, sa volonté faiblit. A vrai dire, il jugeait qu'il n'avait pas assez de spécialistes ni de matériel de siège pour entreprendre l'investissement de la ville sainte, qu'il croyait beaucoup mieux défendue par les musulmans qu'elle ne l'était en réalité. Ibn el Athir rappelle les inquiétudes de Richard Cœur de Lion, quand il nous apprend que, après avoir étudié le plan de la ville et s'être fait donner des précisions sur les points vulnérables des fortifications, il répondit aux Croisés qui le pressaient de les mener à l'assaut : « Il n'est pas possible d'assiéger une telle place tant que Saladin sera vivant et que les musulmans seront unis entre eux, car nous ne pouvons en même temps investir Jérusalem et faire face dans la campagne aux troupes du sultan qui nous harcèleront comme

Institut Kurde de Paris

elles le firent devant Acre. Nous n'avons plus la mer sur notre droite ni les vaisseaux vénitiens pour nous protéger. » On conçoit que le roi d'Angleterre ne voulait pas être responsable d'un second Hattîn. Mieux valait garder intactes les positions conquises non sans peine sur le littoral que de risquer de tout perdre en une bataille dont Richard évoquait avec effroi les conséquences si elle ne lui donnait pas la victoire. S'il avait alors connu la véritable situation des musulmans, la sourde rébellion des principaux émirs contre Saladin, le roi d'Angleterre eût reconquis Jérusalem sans coup férir. Mais il était inquiet pour lui-même, et n'osait imaginer ce que serait la fin de cette Troisième Croisade. Ayant renoncé à assiéger la sainte cité de Dieu malgré l'avis contraire de son entourage, il chercha comment il pourrait utiliser son armée inactive et il ébaucha plusieurs projets : on reviendrait à Ramla pour y installer ses quartiers d'hiver, ou on remonterait vers le nord où l'on se trouverait mieux en sécurité dans le comté de Tripoli pour régler tant d'affaires de famille, ou bien on irait frapper la puissance de Saladin en Égypte. Cette pensée lui plaisait et le Plantagenet fit acheter des milliers de chameaux. Cette nouvelle marche des Croisés, au mois de juillet, à travers les déserts brûlants de la péninsule du Sinaï eût été une folie. On se contenta de battre en retraite et de regagner Ramla.

***

Sur le chemin du retour, le destin réserva une bonne fortune au roi d'Angleterre. Aussi souvent qu'ils pouvaient le faire impunément, les Bédouins de ces régions pillaient les caravanes transitant entre Damas et Le Caire. Dès que l'une d'elles était signalée, les nomades accouraient, tourbillonnaient autour de la caravane qui se rétrécissait peu à peu, et ils égorgeaient les marchands cossus sans que leur qualité de musulman leur épargnât ce malheur. Avant le premier aboi des chacals à la nuit commençante, les pillards disparaissaient derrière les collines en emportant le butin. Or, en ce début de juillet, une nouvelle sensationnelle parcourut l'immensité

Institut Kurde de Paris

des déserts arabiques : une caravane forte de trois mille chameaux chargés de trésors à faire rêver tous les barbiers de Bagdad allait sans s'en douter croiser l'armée franque qui regagnait ses bases. Sous les tentes en poils de chameau des nomades, ce fut partout une belle sarabande de houris ensorceleuses et de beaux dinars d'or. La caravane aux trois mille chameaux chargés de richesses traversa l'imagination de chacun et l'on pense qu'elle y laissa sa trace... Le roi d'Angleterre avait des espions un peu partout et il apprit que, étant donné l'importance de cette caravane protégée par cinq cents mameluks, les Bédouins ne seraient pas fâchés de s'associer avec quelques Anglais pour l'attaquer en force. On se réunit donc, et l'on convint des intérêts de chacun dans cette affaire. Richard Cœur de Lion campait près de Latrûn lorsqu'on lui apprit qu'à une vingtaine de kilomètres de là, au bord d'une source nommée El Hissa, — la « Citerne Ronde » de Vincaulf — aux pieds des monts Hébron, la mirifique caravane prenait le frais, si l'on peut oser dire, sous la garde d'un certain émir Fakkr ed-Nîn, surnommé le Taureau d'Or, et des cinq cents cavaliers que Saladin avait prêtés aux riches marchands coptes pour leur permettre de traverser les déserts sans qu'à leur oreille tintât à chaque instant le cri fâcheux des détrousseurs de caravanes... Richard hésitait à croire qu'une caravane d'une telle importance, et représentant un tel capital, pût se trouver sur le chemin de l'armée des Croisés, et il voulut voir de ses yeux si les Bédouins n'avaient point été victimes d'un mirage. Se déguisant avec des hardes semblables à celles que portent les chameliers, accompagné de deux barons comme lui déguenillés, il galopa jusqu'aux abords des sables humides d'El Hissa. Et ses yeux se réjouirent. Le lendemain, à l'aube, avec mille cavaliers portant chacun en croupe un fantassin et accompagné d'une nuée de Bédouins, il cerna le camp des caravaniers. Devant le nombre des assaillants, le désarroi fut à son comble parmi les marchands, leurs valets et leurs gardes. Ces derniers s'éparpillèrent en un clin d'œil, abandonnant la caravane entre les mains des Francs. Le roi d'Angleterre payait de sa personne. Il eut sa part dans ce massacre qui rappelait

Institut Kurde de Paris

aux chrétiens les plus beaux jours de Renaud de Châtillon. Au reste, laissons la plume à Ambroise qui nous a laissé de cette razzia une relation imagée : « Les gens qui menaient la caravane venaient se rendre prisonniers aux sergents et aux chevaliers et leur amenaient par la bride les grands chameaux chargés de coffres enluminés, les mules qui portaient tant de richesses : or, argent, étoffes de soie et de velours du pays de Damas, des tissus de Bagdad, des étoffes de pourpre, des casingans, des courtespointes, de beaux vêtements élégants, des pavillons et des tentes parfaitement travaillées, des électuaires et des médecines, des bassins, des outres, des échiquiers, des pots et des chandeliers d'argent, du poivre, du cumin, du sucre, de la cire, des épices de tout genre, et tant d'autres choses précieuses, des armures damasquinées dans les souks du Caire, enfin, une telle richesse que jamais, de mémoire de Croisé, on n'avait encore ramassé un tel butin. » Outre ce que le poète Ambroise énumère, le roi d'Angleterre s'empara de 4.700 chameaux, de 3.000 chevaux, d'autant de mules et de 500 prisonniers.

***

Enhardis par ce succès, les Francs, traînant leur immense butin, remontèrent pour la troisième fois en deux mois vers Jérusalem. Et, comme précédemment, Richard, roi d'Angleterre, arrêta la marche de son armée à Beît-Nûba, dans l'attente, sans doute, que les portes de la ville sainte s'ouvrissent toutes seules devant lui.

***

Dans Jérusalem, Saladin sentait fermenter autour de lui une inquiétante insoumission. Les éléments turcs de ses troupes s'accordaient mal avec les éléments arabes de la garnison. Le soir du 3 juillet 1192, le sultan était accablé. Il venait d'apprendre, c'est Beha ed-Dîn qui le note, que, dans la journée, les mameluks et les émirs s'étaient réunis pour exprimer leurs

Institut kurde de Paris

craintes et blâmer le sultan de songer à défendre Jérusalem : « Nous refusons de nous préparer à cette défense, dirent-ils, car nous craignons d'être bloqués dans la ville et d'y subir le sort de la garnison d'Acre, ce qui entraînerait la ruine du monde musulman tout entier. Le seul parti est de livrer bataille dans les plaines de Galilée, assez vastes pour permettre à nos troupes de se déployer. Si Dieu nous permet de vaincre nos ennemis, nous serons les maîtres de tout ce qu'ils possèdent encore. Dans le cas contraire, Jérusalem est perdue, mais notre armée est sauvée. Pendant longtemps, nos armées ont su défendre l'empire musulman sans avoir besoin de Jérusalem. » Ils auraient pu ajouter que cette guerre interminable durait depuis trente ans, depuis le jour où Saladin avait pris au Caire la succession du dernier calife fatimite, depuis le jour où, spoliant les héritiers de Nûr ed-Dîn, il était devenu le maître de la Syrie, en avait épuisé les ressources en hommes et en argent. Chacun savait que, désormais, jamais plus l'Islam ne chasserait la chrétienté de cette terre d'Orient où était né, où avait souffert, où avait été crucifié Jésus-Christ. Après Hattîn, tout était encore possible. Mais, depuis ce jour, les chrétiens s'étaient ressaisis, l'Europe avait mobilisé de nouvelles armées et Conrad de Montferrat s'était fortifié sur son imprenable rocher de Tyr. Après Hattîn, la fortune politique et militaire de Saladin pâlissait : échec devant Tyr, échec devant Acre! Et, en ce mois de juillet 1192, pour la troisième fois, les chrétiens campaient à un jet de pierre de Jérusalem! Les plus fidèles compagnons de Saladin se détachaient du héros qui les avait comblés d'honneurs et de biens. Le calife de Bagdad lui-même se désintéressait de cette guerre coûteuse, trop longue pour rester sainte, trop lointaine pour l'inquiéter. Les petits émirs mésopotamiens auxquels il était sans cesse fait appel pour lever des recrues mal payées, les paysans de Damas maltraités par les fonctionnaires du fisc, tout le monde murmurait. Des têtes musulmanes un peu plus chaudes que les autres tombaient à Zebdani. Leur langue maladroite pendait, couverte de mouches, pour avoir osé dire des choses vraies.

Institut Kurde de Paris

***

Comme toujours, lorsqu'il ne parvenait pas à assurer la paix de son âme, ou qu'il devait prendre une décision importante, Saladin rechercha dans la prière l'apaisement de son esprit. Son secrétaire le surprit plus d'une fois à Jérusalem passant la nuit en méditations. Lorsque le muezzin annonçait la prière de l'aurore, Saladin se rendait à la mosquée El Aqsa et il se tournait vers Dieu : « C'est aujourd'hui vendredi, écrit le cadi Ibn Cheddad, le jour béni entre tous ceux de la semaine, le jour où les prières sont le mieux exaucées, comme il est dit dans le *Recueil des Traditions de Bokhari*. Nous sommes maintenant dans le lieu le plus saint de toute la terre. Le sultan fera la lotion rituelle avant la prière et il distribuera des aumônes en secret. Ensuite, prosterné, il récitera, entre l'*izan* et le second appel à la prière, une oraison de deux *reka't*. Il implorera mentalement le Seigneur et il confessera son impuissance à accomplir sa tâche... » Les historiens arabes ont insisté sur l'isolement de Saladin à cette époque. L'un d'eux raconte qu'il convoqua les grands chefs de l'armée et les émirs à la mosquée El Aqsa où, après les prières ordinaires, il leur fit jurer de ne point abandonner la cause de l'islamisme, en leur citant l'exemple de Mahomet qui, dans une semblable situation, exigea le même serment de ses Compagnons. Après cette cérémonie, il tint un divan, et il leur dit : « Vous êtes aujourd'hui le seul rempart de l'islamisme. Le sort des musulmans, leurs biens, leur vie, leurs libertés, leurs enfants, tout cela est entre vos mains. Vous allez décider du salut de cet empire que nous avons fondé et de la religion. Si vous faites preuve de faiblesse, si vous nous faisiez défection, vous qui êtes entretenus par le Trésor public, *la terre de l'Islam serait repliée comme le Livre de l'ange Sidjill*, qui est l'ange chargé d'inscrire sur un rouleau toutes les actions des hommes, et les ennemis de notre foi reprendraient ce pays qu'une seule victoire nous a donné. Et ce serait en vain que nous aurions ensemble consenti tant de sacrifices, épuisé tant de richesses,

Institut Kurde de Paris

connu tant de triomphes. L'Islam met en vous tous ses espoirs. » Devant la gravité de ces paroles et les embarras du Prophète qu'elles évoquaient, les assistants restèrent longtemps immobiles et muets « comme si un oiseau était posé sur leur tête », (locution proverbiale chez les Arabes, et qui tire son origine d'un *hadis*). On remarquera l'habileté du sultan qui nous apparaît encore tel qu'il fut au début de sa prodigieuse carrière. Ce n'est pas pour assurer à Damas ou au Caire le maintien de la dynastie des Ayûbides, ce n'est pas pour sa grandeur ou sa gloire personnelles qu'il lutte depuis trente ans contre la chrétienté accapareuse. A la pointe du combat, il n'est que l'obscur artisan d'une œuvre dont il peut espérer que Dieu a voulu qu'elle fût impérissable. Son nom, sa puissance temporelle ne pèsent que le poids d'une plume dans la balance des grandes actions humaines. Non, il n'est plus rien devant Dieu sans ses émirs. Qu'ils réfléchissent encore, ces valeureux compagnons des batailles gagnées ensemble! Car il faut chasser jusqu'au dernier, et jusqu'au souvenir de ce dernier, les chrétiens de toutes les terres qui sont les terres des musulmans...

Les émirs parurent se laisser convaincre par les arguments que leur exposait Saladin, ou plutôt aucun d'eux n'osa s'afficher contre le sultan, pas même le turbulent émir Aboul' Heïdja « le Gros » qui commandait un important contingent de cavaliers turcs, et dont les critiques avaient été urticantes. « Il est vrai, dirent-ils, que nous avons été entretenus, enrichis par tes soins. Tu nous a tirés de la poussière et élevés jusqu'aux honneurs. Rien ne nous appartient que notre tête et nous la dévouons à ton service. » On quitta la mosquée et chacun avait l'impression que Saladin avait retrouvé l'amitié de ses émirs. Mais le lendemain, l'alerte fut vive. Les mamelouks, ayant su que le Divan avait accepté de défendre Jérusalem, firent savoir au sultan qu'ils désapprouvaient cette décision. Ils parlaient d'abandonner Jérusalem, de se répandre dans les plaines voisines et d'assaillir les chrétiens privés d'eau. La population musulmane, inquiète, se préparait à fuir et à prendre la route de Damas. C'est au milieu d'une telle agita-

Institut Kurde de Paris

tion que l'on apprit la perte de la caravane d'Égypte qui ruinait la plupart des marchands de Jérusalem et des terres d'Oultre le Jourdain. Nous le répétons : si les chrétiens, à ce moment, se fussent montrés à une lieue de la Tour de David, le miracle s'accomplissait et les portes de Jérusalem s'ouvraient devant eux... Mais les Croisés étaient aussi irrésolus que les musulmans. On se faisait peur de loin. Certes, le duc de Bourgogne et les Français voulaient attaquer, mais le roi d'Angleterre ne voulait pas. Avait-il de secrètes intentions? Désirait-il ménager le prestige de Saladin? Pensait-il toujours à caser quelqu'un de sa famille sur le trône de Jérusalem, quitte à partager ce trône, lui, le Plantagenet, avec l'Ayûbide? Prétextant que les eaux étaient partout empoisonnées, il donna l'ordre de la retraite générale. Et, le 4 juillet 1192, tandis que Saladin, abandonné par une partie de ses meilleures troupes, songeait à offrir Jérusalem aux chrétiens pour signer enfin la paix avec eux, ce jour-là, dès l'aube, les Croisés pliaient leurs tentes et, pour la troisième fois, reprenaient avec célérité le chemin de la côte! On imagine que la joie fut à son comble dans le monde de l'Islam. Des milliers de lampes s'allumèrent dans toutes les mosquées de Jérusalem, de Damas et du Caire et la gloire de Saladin en fut illuminée. Quant aux Croisés, ils étaient déçus : « Quand les chrétiens virent qu'ils n'arriveraient pas à aller adorer le Saint-Sépulcre dont ils n'étaient qu'à quatre lieues, écrit Ambroise, ils eurent grand deuil au cœur. Ils retournèrent sur leurs pas, si tristes et si découragés que jamais on ne vit gens d'élite plus abattus et plus troublés. Le jour où nous revînmes ainsi vers Lydda et Ramla, il y avait cinq ans que le royaume de Jérusalem avait été perdu. » Après cette campagne décevante, il y eut dans les rangs de l'armée de nombreuses désertions. Les uns regagnèrent leurs terres d'Europe, les autres se retirèrent dans la principauté d'Antioche, en maudissant le roi d'Angleterre qu'ils accusaient de trahison...

***

Juillet 1192. De nouveau, on parla de paix. Richard Ier fit les premières avances. En vérité, il était soucieux et avait hâte

Institut du Monde de Paris

de regagner l'Angleterre, où Jean sans Terre, chaleureusement appuyé par Philippe Auguste, s'apprêtait à le dépouiller de ses États. Il fit savoir à Saladin, par l'intermédiaire de son frère El Adel, qu'il venait d'armer chevalier, que, pour assurer entre les nations musulmanes et celles de l'Occident une paix stable, il était prêt à consentir des sacrifices. Il abandonnait ses prétentions au trône de Jérusalem, se contentant de la bande littorale située entre Jaffa et la principauté d'Antioche. Quant à Jérusalem, il proposait au sultan qu'elle redevînt chrétienne sous la protection des musulmans. Le roi d'Angleterre acceptait de ne plus chercher à reprendre un seul pouce de terre galiléenne et de vivre en bonne intelligence avec Saladin si celui-ci, en contrepartie du sacrifice qu'il s'imposait, s'engageait à faire respecter le libre exercice de la religion chrétienne dans les églises de la ville sainte, accordait aux pèlerins la liberté de visiter Jérusalem et les lieux sacrés sans avoir à payer un tribut au trésor ayûbide, tolérait la présence des moines et des prêtres dans l'Église de la Résurrection et celle de vingt soldats anglais dans la citadelle de Jérusalem. Quinze jours plus tôt, Saladin aurait signé des propositions de paix aussi modérées qui consacraient la situation acquise de part et d'autre. Mais, au lendemain du départ des Francs d'El Hissa, il ne se pressait pas de s'engager avant d'avoir en main l'état des effectifs qu'il venait précisément d'appeler sous la bannière de l'Islam. Il se montra sensible aux désirs de paix de son adversaire, fit certainement preuve de bonne volonté, échangea une correspondance lyrique avec Richard, lui écrivant que son neveu, le comte Henri de Champagne, serait à ses yeux comme le plus cher de ses enfants. Il entretint le mirage d'une association politique anglo-ayûbide, celle qui justement tenait le plus au cœur du roi d'Angleterre qui, n'ayant pu marier l'une de ses sœurs avec le frère de Saladin, s'était employé à pousser son neveu. Après un échange de lettres académiques, après plusieurs entrevues cordiales entre Onfroi de Toron, spécialiste des négociations, et le cadi Hâji Yusuf, qui avait l'oreille du sultan, il y eut un certain froid. Saladin voulait bien laisser le littoral aux Francs comme

Institut Kurde de Paris

ils le demandaient, mais à la condition que ces derniers s'engageassent à démanteler les principales forteresses, c'est-à-dire Gaza, Darûn, Ascalon, rebâties non sans peine par le roi d'Angleterre, et que les futures frontières fussent délimitées en laissant aux musulmans la jouissance des forteresses édifiées par les Croisés à l'intérieur du Liban. Pour indemniser le roi d'Angleterre des travaux qu'il avait effectués à Ascalon, il recevrait les bourgades et les cultures environnantes... Richard refusa de détruire les murailles d'Ascalon et les négociations furent rompues. Tandis que ces tractations traînaient en longueur, Saladin avait reçu des troupes de Mossoul et de Syrie. Le 26 juillet, il attaqua Jaffa, tenue par une faible garnison chrétienne.

Après trois jours de furieux assauts, il réussit à pénétrer dans la ville basse. Se voyant cernés dans le quartier où ils s'étaient réfugiés, les Francs députèrent leur patriarche et leur castellan vers Saladin pour demander l'*aman*. Le sultan, dont les troupes exténuées avaient vu fondre leurs rangs pendant la défense désespérée des chrétiens, accorda une capitulation honorable. La date de la reddition de la ville fut convenue pour le lendemain. Mais le lendemain, sur le conseil du patriarche de Jérusalem Raoul, qui leur annonça que Richard Cœur de Lion allait venir les secourir à la tête de cinquante vaisseaux dont quinze grandes galères armées à Beyrouth, les Croisés refusèrent d'ouvrir les portes de Jaffa aux musulmans. Ceux-ci tentèrent un nouvel assaut. Ils renversèrent une tour. Par une brèche faite par les sapeurs, ils s'engouffrèrent dans la ville. Pas pour longtemps. Un mur de feu les arrêta. Les Croisés brûlaient de la paille et du foin pour aveugler l'ennemi. Lorsque la fumée fut dissipée, les troupes musulmanes trouvèrent devant elles une autre muraille de piques, de lances et d'épées. Les Croisés, coude à coude, attendaient le choc. « Quand le nuage de flammes fut dissipé, écrit Beha ed-Dîn, on aperçut un rempart d'épées qui remplaçait le mur écroulé et qui fermait si bien la brèche que le regard même n'y pouvait pénétrer, et on put voir l'effrayant spectacle de l'intrépidité des Francs, du calme et de la précision de leur défense. »

Institut Kurde de Paris

Le courage des chrétiens fut tel dans cette affaire qu'ils n'avaient même pas fermé les portes de la ville. Leurs corps les remplacèrent. Mais les secours espérés n'arrivaient pas. La mort dans l'âme, ils demandèrent pour la seconde fois à capituler. Saladin exigea que chaque cavalier fût racheté par un cavalier, chaque fantassin par un fantassin. Il imposa en outre aux gens de Jaffa une contribution de guerre. Les assiégés, ayant accepté de souscrire à ces conditions, prièrent Saladin de faire cesser le combat. « Je ne puis entraver l'action de mes soldats, leur fit répondre le sultan. Si vous voulez avoir la vie sauve, enfermez-vous dans la citadelle, sinon je ne puis répondre de vos personnes. » En effet, les mameluks, ignorant que les défenseurs de Jaffa venaient de capituler, se répandaient dans la ville en égorgeant tous ceux qui se trouvaient par malchance sur leur chemin. Et, pour épargner aux Francs une mort certaine, Saladin, fidèle à sa parole, envoya des hommes sur lesquels il pouvait compter pour les protéger, les défendre contre les excès de ses propres soldats. Cette générosité envers l'ennemi irrita la plupart des émirs qui déléguèrent l'un des leurs auprès de Saladin pour lui exprimer leur déception et celle de leurs hommes frustrés des trésors de Jaffa. C'est pour ne point mécontenter l'armée qu'ils refusaient de reconnaître les derniers accords réglant la capitulation de la ville. Ils estimaient qu'ils s'en étaient emparés par les armes et ils exigeaient d'y ramasser le butin qui s'y trouvait et leur appartenait par l'ordinaire droit de conquête. Ils savaient que les mameluks refuseraient de quitter les lieux sans les avoir pillés, car dans Jaffa se trouvaient encore entassées les fabuleuses richesses de la caravane égyptienne détroussée par le roi d'Angleterre il y avait si peu de temps. Saladin se montra inexorable. Il avait promis la vie sauve aux chrétiens ainsi que le respect de leurs biens et il fit savoir qu'il punirait de mort ceux qui oseraient enfreindre ses ordres. Et tandis que la plus grande confusion régnait chez les vainqueurs, le roi d'Angleterre, à force de rames, paraissait avec ses vaisseaux devant le port de Jaffa. Mais lorsqu'il vit flotter sur les remparts les drapeaux de l'Islam, il pensa que la ville était prise. Il s'apprêtait à

Institut kurde de Paris

faire demi-tour avec son escadre lorsqu'un chrétien, trompant la surveillance des musulmans, gagna à la nage l'un des navires de la flotte anglaise. Il apprit à Richard Cœur de Lion qu'un grand nombre de chrétiens armés se trouvaient encore dans le château gardant l'entrée du port, omettant à dessein de préciser qu'ils y étaient enfermés sous la protection de Saladin. Et le roi d'Angleterre mit à la voile vers le port de Jaffa. Une heure après, il abordait. On le vit, sans attendre l'accostage, l'écu au cou, une hache danoise à la main, sauter dans la mer avec de l'eau jusqu'à la ceinture, courir au rivage, le nettoyer de musulmans à sa vue pris de panique, et pénétrer dans Jaffa que pillaient les mameluks. Aussitôt, la garnison chrétienne massacra dans le château ses protecteurs. Beha ed-Dîn, témoin de ces événements, informa Saladin de ce qui se passait. Les musulmans abandonnèrent Jaffa dans le plus grand désordre, et quelques heures plus tard leur camp aux portes de la ville. Le roi d'Angleterre occupa sans combattre l'ost que les Infidèles venaient de quitter. Il y trouva non seulement une partie du butin enlevé à Jaffa, mais encore des provisions et des bagages que l'ennemi avait abandonnés.

Après sa victoire de Jaffa, remportée avec deux mille hommes, Richard renvoya quelques-uns des mameluks qu'il avait fait prisonniers à Saladin. « Allez vers le sultan, leur dit-il, et dites-lui de ma part que cette guerre a duré trop longtemps; que nous avons rempli l'un et l'autre notre tâche historique; que nos troupes sont épuisées; qu'il convient maintenant d'épargner le sang de nos sujets. Conjurez-le, par le Dieu qu'il adore, de m'accorder des conditions honnêtes afin que nous puissions vivre en paix les uns avec les autres. »

Saladin lui répondit que l'on était toujours d'accord sur les principaux articles, et que les seuls points contestés étaient Ascalon, Jaffa et Darûn. Il proposa de couper la poire en deux : les Francs garderaient Jaffa qu'ils venaient de conquérir avec un tel brio. Quant à lui, il recevrait Ascalon. On ne peut affirmer que le sultan faisait un grand sacrifice étant donné qu'Ascalon, depuis longtemps, appartenait, elle aussi, au roi d'Angleterre. Ce qui apparaît plutôt incompréhensible,

Institut Français de Paris

c'est que Saladin accusât ainsi ses prétentions, au lendemain d'un échec. Décidément, cette guerre d'usure entre les deux souverains risquait de durer encore de nombreuses lunes. On voulait bien la paix, mais, chaque fois, c'était le vaincu qui en retardait l'établissement...

***

Un mois après Jaffa, au cours d'un violent accrochage entre les musulmans et les Croisés, Richard Cœur de Lion mérita son surnom. Avec six cents hommes, il fut en rase campagne entouré par la cavalerie kurde de Saladin. L'Anglais ne chercha pas à fuir. Il forma tranquillement ses soldats en carré, épaule contre épaule, bouclier sur bouclier. Il fit mettre à genoux le premier rang, la pique bien horizontale. Au second rang se tenaient les archers écossais à pied, sachant tirer douze flèches à la minute et, derrière eux, les arbalétriers dont le tir plus puissant et plus précis permettait de tuer un homme à deux cents pas, ce qui en faisait une arme à ce point meurtrière que l'emploi en était, à l'époque que nous évoquons, proscrit par l'Église, tout au moins contre les chrétiens. Il ordonna à tous de former comme un roc, l'arme bien en mains, menaçant de pourfendre quiconque faiblirait. Les charges des musulmans se brisèrent contre cette poignée d'hommes formant un vivant rempart hérissé de piques. Après avoir un certain temps tournoyé autour d'eux sans pouvoir les approcher, les cavaliers d'Allah abandonnèrent le jeu et disparurent avec la même impétuosité qu'ils étaient venus. Lorsque Saladin apprit ce qui venait de se passer, il manda les officiers kurdes ayant pris part à cette affaire et il déplora leur lâcheté. L'un d'eux lui répondit avec insolence : « Faites donc combattre vos mameluks contre les chrétiens plutôt que de leur permettre de molester les gens de Mossoul, d'Alep ou de Damas comme ils le firent pour les empêcher de piller Jaffa, pourtant conquise grâce à leur bravoure! » Telle était la conséquence de la clémence du sultan envers les chrétiens de Jaffa! Il n'aurait pas dû oublier que la guerre sainte avait

Institut Kurde de Paris

de tout temps, dans l'histoire des Arabes depuis Mahomet, utilisé la foi, l'élan religieux, pour la satisfaction d'appétits matériels; que la notion même de guerre religieuse impliquait une idée de conquête et que la razzia pouvait être justifiée au nom de Dieu. L'âpreté individuelle au gain encourageait chacun à être l'artisan d'une victoire qui lui assurerait une part de butin. « Pendant la période des conquêtes, a écrit Gaudefroy-Demombynes dans *le Monde musulman et byzantin jusqu'aux Croisades*, les Arabes avaient été constamment sur le pied de guerre et le calife les appelait à lui en convoquant les chefs, à la bédouine; mais, pour le service normal de l'État musulman, il n'y a point de recrutement régulier de l'armée. Ali, dans un discours sans doute apocryphe, prononcé à Coufa, mettait au nombre des péchés capitaux, *kabâir*, le *ta'arrub*, c'est-à-dire la défection des Arabes qui, une fois touchée leur part de butin, retournaient à leur nomadisme. » Croyance et bénéfice, tel était l'ordre naturel des mobiles qui incitaient les soldats, recrutés le plus souvent parmi des nomades fidèles à des traditions même antéislamiques, à combattre sous les ordres de Saladin dont tant d'années de victoires avaient grandi le prestige, mais qui, depuis que la fortune des armes se montrait hésitante, perdait une partie de son autorité. De simples officiers qui voyaient pâlir l'étoile du sultan craignaient beaucoup moins sa puissance, et comme il n'y avait pas à proprement parler d'État musulman, mais plutôt une association de communautés musulmanes momentanément solidaires pour défendre le même idéal religieux, chaque mécontent était heureux de retrouver sa liberté, surtout lorsque les affaires marchaient mal. Ce flottement entre l'individualisme absolu et le dévouement total aux heures incertaines était l'un des caractères de ces soldats d'occasion qui quittaient leur tribu pour défendre l'Islam par habitude et pour s'enrichir par vocation. L'élan mystique se trouvait du côté des Croisés. Certes, les cavaliers du désert voulaient bien assurer le salut de leur âme en combattant pour Allah, mais aussi revenir de la guerre sainte avec une part de butin. Il leur plaisait d'avoir été choisis par les agents recruteurs du calife pour leur belle

Institut Kurde de Paris

mine et leur haute stature, de s'être fait teindre la barbe en noir avec la *ghaliya* aux frais du commandeur des croyants, d'avoir touché un pot de teinture pour les poils, quelques *dirhems* et les biscuits réglementaires, mais ils préféraient encore, le soir sous la tente, écouter les récits des conteurs revenus de la foire aux poètes d'Okadh qui faisaient miroiter devant leurs yeux les montagnes scintillantes d'or et de pierreries qui se trouvaient sur les terres chrétiennes... Eux aussi, comme les Croisés, rêvaient aux caravanes fabuleuses... De telles dispositions d'esprit ne les incitaient guère à la clémence et c'est pourquoi Jaffa fut pour eux une cruelle déception. Saladin leur avait interdit de piller les biens des chrétiens dans la ville qu'ils avaient conquise! Pour sauver quelques centaines de chrétiens, qui ne se souviendraient de celà que le temps que met à brûler une chandelle, Saladin s'était aliéné l'appui de la plupart de ses émirs. Et maintenant, il devait ordonner le repli de ses troupes, et les Croisés le harcelaient car ils avaient appris par leurs espions que quelque chose d'insolite venait d'arriver chez les musulmans...

***

Vers cette époque de l'été, le roi d'Angleterre, miné par le paludisme, dut s'aliter, et il fut à ce point si malade que, dans son entourage, on craignit d'entendre ses derniers hoquets. « Ou bien il mourra, écrit aimablement El Imad, et ce ne sera pas un malheur, et il ira rejoindre les ombres maudites du marquis de Tyr et de Frédéric Barberousse, ou bien il survivra et alors la guerre reprendre avec acharnement, car l'Anglais reniera ses engagements et attendra une nouvelle occasion pour surgir et attaquer. » Une fois encore, Saladin proposa une trêve générale s'étendant sur terre et sur mer, entre les deux armées. « Dieu ayant inspiré au roi d'Angleterre un désir immodéré de poires et de pêches » (Ibn Cheddah), il lui fit, jour après jour, porter ces fruits accompagnés de délicieux sorbets à la neige du Liban et ces allées et venues favorisèrent les conversations. On était à la fin août et l'armée

Institut kurde de Paris

française tout entière s'apprêtait à quitter la Syrie où elle avait connu plus de déboires que de triomphes... Richard Ier voulait, lui aussi, regagner l'Angleterre avant la mauvaise saison. Le point litigieux de la paix était toujours Ascalon. Il désirait que Saladin le dédommageât des frais engagés pour les travaux de fortifications qu'il y avait fait faire. Saladin s'obstinant à ne pas accorder cette place aux chrétiens, Richard céda. De concession en concession, il abandonna presque toutes ses exigences. Cette paix, si difficile à réaliser pendant si longtemps, fut, en définitive, bâclée au dernier moment par Richard Cœur de Lion, de plus en plus inquiet de ce qui se passait chez lui, et qui appréhendait le retour de l'hiver. Ainsi, Saladin, le vaincu d'Acre, d'Ascalon et de Jaffa, dicta un traité tel qu'il aurait pu l'imposer s'il avait été le vainqueur! Et le mercredi 22 de Cha'ban, le 4 septembre 1192, le comte Henri de Champagne, neveu du roi d'Angleterre et son successeur dans la royauté du littoral, Balian II d'Ibelin, Onfroi IV de Toron, Malek el Afdhal et Malek el Zâhir signèrent, au nom du roi d'Angleterre et de Saladin, maître de la Syrie, de l'Égypte, de la Mésopotamie et du Yémen, non point une paix perpétuelle, mais une trêve de trois ans, trois mois, trois semaines et trois jours. La côte comprise entre Jaffa et Acre restait au pouvoir des chrétiens. Ascalon devenait un *no man's land*. La région Ramla-Lydda était partagée en deux zones d'influence chrétienne et musulmane. Les chrétiens pouvaient librement visiter les lieux saints. Certains ordres religieux étaient autorisés à habiter et à gouverner les monastères qu'ils avaient édifiés. Le sort de personnages secondaires était aussi réglé. Un incident stupide faillit gâcher la cérémonie de la signature du traité de paix : « Le roi d'Angleterre refusa de jurer, et on dut se borner à lui toucher la main en signe d'engagement. Il prétexta que les rois ne font pas de serment. » (Ibn Cheddah.) Trois semaines plus tard, Bohémond III, prince d'Antioche, signait avec Saladin le traité de Beyrouth. Le sultan reconnaissait sa souveraineté sur la riche plaine s'étendant entre Antioche et Harim. Balian II se voyait octroyer un fief au sud-est de Caïffa, Renaud de Sagette recevait, pour

Institut Kurde de Paris

prix de ses infidélités politiques envers Saladin et pour ses belles connaissances de théologie et de grammaire arabes, la moitié des terres de Sidon. Il n'est pas jusqu'au Vieux de la Montagne, celui qui avait le poignard ou le poison si faciles, Sînan, grand-maître de la secte des Assassins, qui ne voulût, lui aussi, apposer sa signature au bas du parchemin consacrant cette paix générale.

***

La bonne nouvelle fut aussitôt proclamée dans les camps et marchés des villes de la Syrie. Partout où s'exerçait l'autorité de Saladin des courriers annoncèrent que, « au nom de Dieu clément et miséricordieux, et par ordre du sultan Saladin, salut du monde et de la religion, la paix est établie entre les chrétiens et les musulmans, qu'il est permis aux deux peuples de vivre en bonne intelligence, de voyager et de commercer librement sur les terres les uns des autres ». Cette paix sauva l'Islam... Quelques mois plus tard, Saladin allait mourir. Or, si le sultan était mort pendant la guerre, écrit le cadi Ibn Cheddah, « l'Islam eût été en péril ». Telle fut la fin de cette formidable coalition de peuples que fut la Troisième Croisade. Elle consacra la gloire et le génie de Saladin et, malheureusement, l'impuissance des chrétiens, divisés pour des questions d'intérêt sordides, devant l'Islam dont l'ombre grandissante allait s'étendre sur d'autres continents...

Institut Kurde de Paris

CHAPITRE XXVI

LE RETOUR A DAMAS

Le 10 octobre 1192, Richard Cœur de Lion quitta la Terre Sainte. Il partait plus soucieux que lorsqu'il était arrivé, en juin 1191, en vue d'Acre assiégée déjà depuis près de deux ans par les forces chrétiennes. La paix qu'il venait de signer avec Saladin n'était pas celle qu'il avait souhaitée. Jérusalem n'avait pas été reconquise et le Plantagenet avait perdu tout espoir d'allier un membre de sa famille à celle des Ayûbides. Cette croisade l'avait ruiné et il revenait désenchanté, vieilli par les combats et par les fièvres. Qu'il était donc loin, ce royaume de Jérusalem dont il avait pourtant pu voir de si près la capitale... Quelle espérance le retenait encore à ce rivage qui disparaissait maintenant devant ses yeux, tandis qu'il voguait vers l'Occident? Quelles épreuves l'attendaient au retour? Philippe Auguste et son frère travaillaient ensemble à sa perte. Il semblait — mais pourquoi paraissait-il obsédé par ces pensées? — qu'une malédiction pesait sur sa race. Il redoutait de connaître le même sort, la même fin pitoyable que celle de son père qu'il avait combattu, trahi, et qui expira en maudissant son fils... Oui, les choses s'accomplissent ici-bas comme elles doivent s'accomplir sans que personne puisse jamais faire un pas en arrière. La poussière des hommes, fussent-ils couronnés, s'éparpille devant le souffle de Dieu... Et le ciel manifesta sa colère contre le fils maudit... Le vaisseau de Richard Ier fut chassé par les vents dans le golfe de Venise, et il fit naufrage près d'Aquilée. Le roi d'Angleterre

Institut Kurde de Paris

fut contraint de traverser une partie de l'Europe et de faire un long détour pour éviter le royaume de France, et les espions et les oubliettes de Philippe Auguste qui se souvenait que le Plantagenet avait voulu le faire occire par deux Ismaéliens faméliques et fumeurs de haschisch. Il remonta donc de Venise vers le nord, pénétra incognito dans les États du duc d'Autriche, dont le tenant du titre était malheureusement toujours celui dont il avait fait piétiner le gonfanon dans la boue, le lendemain de la prise d'Acre. Celui-ci fut fort aise d'apprendre que Richard Cœur de Lion errait sur ses terres, vêtu de hardes comme un manant; encore sous le coup de l'affront qu'il avait subi autrefois, il fit traquer le roi d'Angleterre qui ne tarda pas à être reconnu, arrêté, emprisonné. Léopold, duc d'Autriche, le traita sans aucun ménagement et le conserva dans ses geôles presque trois ans avant de le remettre entre les mains de l'empereur de Germanie, Henri VI qui, lui aussi, avait une vengeance à assouvir car il n'avait pas pardonné à Richard Ier la façon désinvolte avec laquelle il avait agi en Sicile! En un tête-à-tête qui ne dut point manquer de piquant, les deux monarques s'accusèrent de cruauté, de félonie, d'assassinat. Cependant, le bruit de ces querelles et les rapports relatant les mauvais traitements que subissait en Europe Richard Cœur de Lion indignèrent une partie des Anglais, les Normands et le Pape lui-même. Mais les Germains refusaient de laisser partir le roi d'Angleterre avant de l'avoir jugé, non comme un roi, mais comme un simple particulier. Ce dernier dut se justifier devant la Diète de Spire. Le Pape menaça et, devant l'intransigeance d'Henri VI, il excommunia ceux qui retenaient captif le roi d'Angleterre. En dépit des foudres de Rome, le chef de la Troisième Croisade resta un an emprisonné en Germanie et il ne recouvra sa liberté qu'au prix de cent cinquante mille marcs d'argent, dont cent mille payés comptant. Quand, enfin, il put regagner sa patrie, à peine débarqué, Richard Cœur de Lion devait apprendre que son frère l'attendait, à la tête de ses émeutiers...

Institut Kurde de Paris

***

Dès qu'il fut bien sûr que les derniers vaisseaux anglais avaient disparu à l'occident, Saladin congédia les troupes du Sindjar et de Mossoul. A El Melek ez Zâher qui regagnait Alep, il donna les conseils suivants : « Je vous recommande à toute la puissance de Dieu, source de tous les bienfaits. Faites la volonté de Dieu car là est le chemin de la paix. Veillez à ne point répandre inutilement le sang car le sang répandu ne dort jamais. Cherchez à gagner le cœur de vos sujets, défendez sagement les intérêts de la communauté musulmane, car vous n'avez reçu mission de Dieu et de moi-même que pour assurer le bonheur des vrais croyants. Il faut aussi, pour bien gouverner, savoir gagner le cœur de vos émirs et de vos ministres. Je ne suis devenu grand comme je le suis que parce que j'ai gagné le cœur des hommes par ma bonté. Ne nourrissez jamais de mauvais sentiments contre personne. » Ces paroles éclairent le caractère généreux de Saladin dont ses ennemis eux-mêmes reconnaissaient la grandeur d'âme. Le sultan passa les fêtes du mois Ramadhan à Jérusalem et il profita de ce séjour pour se consacrer à de pacifiques travaux. Il confia l'administration du nouveau collège qu'il avait édifié et doté à son secrétaire particulier Beha ed-Dîn, le fidèle compagnon de tant de batailles. « Il fit, écrit El Imad, relever et fortifier les murailles extérieures de Jérusalem, embellir ses monuments, assurer la sécurité des routes. Il ajouta aux biens de mainmorte de la Médressa un marché avec ses boutiques et un domaine entouré de jardins. Il améliora la situation des sûfis et les dota d'un *wakf* important. Il transforma l'église qui se trouve dans le quartier de la Résurrection — que les Arabes nomment le quartier de Koumamah — en un hôpital qu'il pourvut de médecines de toute sorte, Il fit passer le rempart au-dessus de la Koubbah de Sion, qu'il annexa ainsi à Jérusalem, et il entoura la ville de fossés. » Maintenant que la paix était revenue dans tout l'Orient, Saladin désirait faire le pèlerinage de La Mecque et se prosterner devant la

Institut Kurde de Paris

sainte Ca'aba pour remercier Dieu des bienfaits dont il avait comblé son règne. Il annonça son dessein et le Diwan ordonna que quiconque dans l'armée avait l'intention de participer au pèlerinage devait se faire inscrire, afin que l'on pût établir le chiffre de ceux qui se mettraient en route, et les états de ce qui était nécessaire pour le voyage en vêtements d'honneur et en nourritures. Saîf el Islam, gouverneur du Yémen, fut chargé d'assurer la sécurité de la caravane de La Mecque. Tout était prêt pour le départ vers les lieux saints lorsque Saladin reçut de fâcheuses nouvelles de son frère El Melek el Adel, qui se trouvait alors dans la forteresse de Kérak. Le calife abbasside se plaignait de l'activité de certains féodaux mésopotamiens plus ou moins protégés par le sultan. Bagdad n'admettait pas leur ingérence sournoise en Irak ou dans le Khorassan dans les affaires du Califat. Les chefs nomades de Syrie se prenaient pour de grands personnages au retour de la guerre. Les victoires dont ils avaient été les artisans les avaient grisés et ces héros des légendes futures se comportaient à la tête de leurs tribus comme s'ils étaient devenus les égaux des émirs du commandeur des croyants. Cette question des émirats secondaires de Mésopotamie et d'Irak n'avait d'ailleurs jamais été réglée à la satisfaction de tout le monde, et Saladin, usé par une guerre de Trente Ans contre les chrétiens, n'était aucunement disposé à retourner guerroyer en Mésopotamie comme il l'avait fait jadis pendant cinq ans sans réussir à mettre un peu d'ordre dans ces affaires aussi compliquées Il envoya à Bagdad le cadi de Damas pour expliquer son point de vue. Et, tandis que l'on s'inquiétait de l'ampleur des troubles de l'Irak et du Khorassan, d'autres mauvaises nouvelles parvenaient à Jérusalem : « A Damas, les injustices qui accablent les fellahs sont telles qu'on se demande comment la pluie arrose encore leurs champs, et l'oppression que les possesseurs de fiefs exercent sur leurs tenanciers dépasse tout ce que l'auteur de ces lignes pourrait imaginer. A Wadi Barada [vallée du nord-ouest de Damas], le désordre est permanent, le sabre fait couler des torrents de sang et rien n'arrête ces excès. Les villes frontières de l'Islam n'ont plus de stocks de vivres. Le

Institut Kurde de Paris

rendement des impôts ne couvre plus les dépenses et partout les affaires suivent une pente funeste. » (Abû Shâma.) Tous ces soucis qui l'accablaient au lendemain de la signature de la paix avec le roi d'Angleterre, déterminèrent Saladin à ajourner son pèlerinage à La Mecque et il en éprouva une peine très vive.

***

Avant de se rendre en Égypte pour se faire rendre compte de l'administration de ses gouverneurs, Saladin décida de passer quelques mois à Damas. Il quitta Jérusalem le mardi 15 octobre 1192, inspecta les forteresses maritimes de la côte, prit la route de Baniyas, s'arrêta à Naplouse pour enquêter sur le bien-fondé des plaintes des habitants de cette ville qui accusaient leur gouverneur, El Meshtûb, de manquer de douceur dans son comportement à l'égard de ses administrés. De là, il se rendit à Samaria; dans la forteresse de Kaukab, il reçut Beha ed-Dîn Karakush, venu en grande pompe lui rendre hommage. Poursuivant partout où il passait une minutieuse inspection des ouvrages militaires, il fit faire des travaux de réparations dans plusieurs places fortifiées du Sahel, les pourvut de cavalerie et d'infanterie et créa de nouveaux postes militaires dans la crainte d'un retour offensif inopiné des Francs. Il entra le 30 octobre à Beyrouth, où il fut reçu avec de grands honneurs par Yzz ed-Dîn Samah, gouverneur de cette ville. Il allait partir, lorsqu'on le prévint que le prince d'Antioche, Bohémond, se présentait avec de nombreux seigneurs de sa principauté pour lui rendre hommage et solliciter sa protection. Saladin lui accorda la faveur de le recevoir, ainsi que les quatorze barons l'accompagnant. Le sultan combla ses visiteurs de présents, leur témoigna beaucoup d'amitié et assigna à Bohémond d'Antioche une pension de vingt mille dinars à prélever sur le Trésor public.

Saladin arriva enfin à Damas, après quatre ans d'absence, le 4 novembre 1192, au milieu d'une foule délirante d'en-

Institut kurde de Paris

thousiasme. Pendant plusieurs semaines, les fêtes succédèrent aux fêtes et toute la ville s'associa à ces réjouissances données en l'honneur du plus pur héros de l'Islam. Jamais la gloire d'un homme n'avait paru aussi éclatante depuis Mahomet. Saladin avait remporté la plus célèbre de toutes les victoires de l'Islam, celle de Hattîn qui leur ouvrit les portes de Jérusalem et fit tomber un voile de ténèbres entre les nations de l'Occident et celles de l'Orient. On avait pleuré la perte de Jérusalem dans les plus humbles hameaux de France et le règne de Saladin y avait été maudit... Mais ici, à Damas, Saladin devenait déjà de son vivant, et pour la postérité, le sabre de l'Islam; il incarnait le génie de l'Islam, en devenait le symbole, et pour les temps à venir son nom seul en faisait craindre le réveil... Du fond des provinces les plus lointaines, les émirs, les chefs de tribus, les *kaïmmakams*, les cadis, les ulémas, se rendirent à Damas pour le saluer. Et les poètes chantèrent la merveilleuse épopée des cavaliers d'Allah... Sous le ciel étincelant d'étoiles de l'Arabie Heureuse, sur toutes les routes caravanières menant vers la Caspienne ou s'enfonçant au cœur du mystérieux continent asiatique; partout, sous les tentes en poils de chameau, sous les arcades des caravansérails puceux ou dans les patios d'Ispahan; partout, dans les douars berbères ou dans les campements de Mongolie; partout, jusqu'au seuil du Tibet et jusqu'aux hauts plateaux d'Éthiopie, les poètes qui racontent l'histoire des héros firent entendre la légende de Saladin, « le plus pur héros de l'Islam »...

***

Cependant, dès les premières semaines de l'an de l'hégire 589 (1193), la santé du sultan s'altéra et les eunuques condamnèrent sa porte aux visiteurs qui s'empressaient à Damas pour le voir et le complimenter. Ses médecins lui avaient formellement interdit de quitter sa résidence, mais Saladin voulut accueillir dans les premiers jours de février 1193 une importante caravane revenant de La Mecque et il se rendit au-devant d'elle dans la froide vallée du Barada qui mène à Damas. Il

Institut Kurde de Paris

ressentit un violent malaise alors qu'il était à cheval et la fièvre à nouveau le terrassa. Il regagna Damas, abattu, pouvant à peine se tenir en selle. Il s'alita. Définitivement. Le mal, une fièvre typhoïde, empira. Le samedi 21 février, Beha ed-Dîn, venant prendre de ses nouvelles avec El Fâdel et Melek el Afdal, deux des fils du sultan, le trouva à toute extrémité. Quand Saladin entra dans le coma, la ville fut en deuil. Les marchands, effrayés, fermèrent leurs boutiques dans les souks, dans la crainte des troubles qui pouvaient se produire à l'occasion de la mort de Saladin. El Melek el Afdal, pressentant que la fin de son père était imminente, fit mander à la citadelle, tandis que le harem du sultan moribond se lamentait, le gouverneur de Damas, et tous les émirs et atabegs kurdes présents dans la ville, afin qu'ils prêtassent devant lui le serment d'allégeance avant qu'il pût « siéger dans l'*iwan* et présider le repas » (El Imad, *op. cit.*), serment que les cadis venaient de rédiger en ces termes : « Dès maintenant, je jure fidélité et obéissance à Saladin tant qu'il vivra et je veillerai à soutenir toujours son gouvernement, consacrant à son service ma vie, mes richesses, mon épée, mes hommes. Après lui, je garderai la même foi à son fils El Afdal et aux héritiers de ce prince. Je prends Dieu à témoin que je lui obéirai et soutiendrai son gouvernement, consacrant à son service ma vie, mes richesses, mon épée, mes hommes. Et je jure que mes actions correspondront à mon serment car Dieu est témoin de mes paroles. Si j'oublie ce serment, je veux que mes épouses me soient ôtées, que mes esclaves deviennent libres et je me rendrai, pieds nus, au pèlerinage de La Mecque. »

***

Le mercredi 4 mars 1193, à l'âge de cinquante-six ans, après la prière du matin, Saladin rendit l'âme, tandis qu'Ahû J'affer, imam du Kellasâ, lui récitait les versets du Coran. « Les ténèbres succédèrent à l'éclat du jour quand cet astre arrivé à son déclin disparut dans la nuit du 27 Safer. Avec lui, les sources de la lumière s'obscurcirent, avec lui moururent les

Institut Kurde de Paris

espérances des hommes. La générosité disparut et l'inimitié se répandit... » (El Imad, *op. cit.*) Récit de Mohammed Ibn el Kadessi : « Ce fut le samedi 13 de Rebi'l (19 mars) que l'on apprit à Bagdad la mort de Salah ed-Dîn Yousouf, fils d'Ayûb. Il est raconté qu'on déposa avec lui dans sa tombe le sabre qu'il avait porté pendant la guerre sainte; on agit ainsi sur le conseil de son fils El Fâdel, qui aurait ajouté ces paroles : « C'est sur ce sabre que Saladin s'appuiera pour entrer dans « le paradis d'Allah. » El Fâdel fournit le linceul. Il lava le corps de son père et l'ensevelit, assisté du prédicateur de Damas. On m'a rapporté qu'on vit en songe Mahomet, entouré de ses Compagnons, venir visiter le tombeau de Saladin peu de jours après que la dépouille du grand sultan y fut déposée; devant la grille en fer incrusté de nacre, devant le *choubbak*, les visiteurs venus du ciel se prosternèrent. La nuit pendant laquelle mourut Saladin, quelqu'un entendit dans la citadelle une voix qui disait : « Cette nuit, Yousouf « est sorti de sa prison », ce qui est conforme à cette sentence du Prophète : « Ce monde est la prison du vrai croyant et « le paradis de l'Infidèle. » Saladin est mort! Saladin est mort! Saladin est mort! Et le soleil a disparu dès le matin. L'âme du monde s'est envolée, et avec elle tant d'autres âmes. Le glaive de Dieu, qui menaçait toujours les ennemis de notre foi, est rentré au fourreau. La terre ne possède plus la montagne qui l'empêchait d'osciller, le mont *Kaf* fixant la stabilité de l'univers. (Coran, chap. LXXVIII, verset 7.) En perdant son défenseur, *Naçer*, l'Islam reste comme une mère pleurant son fils unique... Saladin est mort, et il n'est pas un seul homme que cette nouvelle n'ait frappé de stupeur et qui ne se soit senti atteint dans son cœur et dans son intelligence. »

***

Le plus pur héros de l'Islam mourut dans une extrême pauvreté, laissant pour toute fortune quarante-sept dinars et une pièce d'or tyrienne. Ses familiers durent emprunter de l'argent pour couvrir les frais des funérailles, et le cadi El

Institut Kurde de Paris

Fâdel offrit les vêtements d'apparat et le linceul. Et pourtant, par deux fois dans sa vie, à la mort du calife fatimite El Adid et à celle de l'atabeg Nûr ed-Dîn, Saladin eut l'occasion d'acquérir d'immenses richesses. Il partagea entre ses soldats et ses partisans les trésors du calife qui avait régné sur l'Égypte, et il refusa de se réserver la moindre parcelle de la colossale fortune de Nûr ed-Dîn, la remettant intacte entre les mains des fils de celui-ci.

***

Le deuil fut général car, note Beha ed-Dîn, depuis la perte des quatre califes légitimes, l'islamisme n'avait pas reçu un coup pareil. Des prières furent dites pour le repos de son âme dans les mosquées de La Mecque et de Médine, honneur qui n'était habituellement rendu qu'aux seuls califes. Et le corps de ce pieux soldat fut transporté un peu avant la prière de l'*asr* dans les jardins du Palais d'Été. Quelques années plus tard, il reçut dans la Madrasa al Azîzîya, près de la Grande Mosquée, sa demeure définitive et, depuis, son âme dort en paix en cette cité sainte de Damas dans la lumière d'une gloire qui croît de siècle en siècle.

Institut Kurde de Paris

***

Voici ce qu'écrit El Imad, dans son livre intitulé *Otba ez Zeman*, « la Faveur du Siècle » : « Quand le sultan mourut à Damas, son fils, El Afdal, chercha longtemps en quelle place il devait l'enterrer. Il prit conseil et on l'engagea à faire édifier un tombeau près de *Mesdjid el-Kadem*, la « Mosquée du Pied », où un grand nombre de savants jurisconsultes et de dévots étaient enterrés. (Cf. Sauvaire, *Description de Damas*, *Journal asiatique*, 9e série, t. VII et t. VI.) On lui rappela que lorsque Saladin tomba gravement malade à Mossoul, en 1185, il avait recommandé qu'on l'enterrât à Damas dans la partie méridionale du *Méidan el Haça*, la Place aux Cailloux, de sorte que sa tombe, se trouvant sur la voie la plus fréquentée,

celle des caravanes, tous les passants et les voyageurs venus de très loin pourraient prier pour lui, et que les troupes partant pour la guerre passeraient dans son voisinage. En conséquence, El Afdal ordonna de construire le tombeau de Saladin près de Mesdjid el-Kadem, et chargea de ce soin Bedr ed-Dîn Mawdoûd, gouverneur de Damas. Mais l'année où les travaux commencèrent coïncida avec l'arrivée d'El Aziz qui mit le siège devant Damas et détruisit tout ce qui était déjà édifié. Plus tard, le 15 décembre 1195, le corps de Saladin fut transporté dans une *koubbah* (chapelle funéraire) attenante à la mosquée, et construite sur l'emplacement d'une maison qui avait appartenu à un pieux personnage. Le corps fut porté dans la *koubbah* par les mameluks, les eunuques et les familiers les plus intimes du défunt. Après qu'il eut été mis au tombeau, El Afdal pénétra seul dans le mausolée auquel était confié le précieux dépôt, et pendant trois jours et trois nuits il médita devant le tombeau de son père. » C'est ce mausolée couvert par une coupole à côtes que l'on peut visiter aujourd'hui à Damas, entre deux vieilles *madrasas*. Ce monument funéraire était depuis fort longtemps abandonné lorsque l'empereur Guillaume II, qui visita Damas à la fin du siècle dernier, fut ému par son état de délabrement. Il le fit restaurer et offrit une lampe d'argent habilement gravée à son chiffre et à celui du sultan Abdûl Hamid. A côté du cercueil de Saladin se trouve celui de son secrétaire Beha ed-Dîn, le meilleur et le plus fidèle compagnon de sa vie. A l'ouest du mausolée, le visiteur remarquera de belles faïences turques du XVIIe siècle sur lesquelles court une inscription rappelant aux vrais croyants que « Saladin délivra Jérusalem, troisième ville sainte de l'Islam après La Mecque et Médine, de la présence des Infidèles ».

***

Maître de l'Égypte, de la Syrie du Sud et de la Syrie du Nord, de la Palestine, du Haurân, de la Transjordanie, de la Djézireh, de la Mésopotamie, du Yémen, le vainqueur des

Institut Kurde de Paris

turbulentes dynasties ortoqides de Mardin, des Zengîdes de Mossoul, des Arméniens, celui qui supprima le califat fatimite au profit de celui de Bagdad, celui qui mit de l'ordre dans les affaires des atabegs syriens, celui qui reprit Jérusalem aux Francs et mena contre eux pendant vingt ans une guerre sans merci, laissa pour toute fortune à ses dix-sept enfants, outre un empire, quarante-sept dinars et une piécette d'or! Plus d'une fois, il lui arriva de manquer du nécessaire et la place de trésorier n'était pas auprès de lui une sinécure. Et ceux de ses fils qu'il n'avait point pourvus d'un gouvernement quelconque parce qu'ils étaient trop jeunes n'eurent d'autre ressource, après la mort de leur père, que d'aller gagner leur vie au service des frères, des oncles ou des neveux qui s'entredévoraient déjà comme des loups autour de l'héritage politique de Saladin.

***

Saladin restera dans l'histoire de l'islamisme comme l'une de ses plus éminentes figures. Au moment où l'Europe se remettait à peine de ce terrible choc psychologique qu'elle avait reçu à l'époque des invasions musulmanes, au moment où Byzance jusqu'alors si redoutée, mi-asiatique mi-chrétienne, laissait massacrer en Asie Mineure les armées des premières croisades, brisant ainsi l'impétuosité des courants populaires de la guerre sainte contre l'Islam, Saladin, âme d'un Islam resté jeune, sain, dynamique, apparaît sur la scène de l'Histoire. Il accroît sa puissance, à ce moment particulièrement favorable pour conduire la guerre contre une chrétienté moins ardente qu'un siècle auparavant. Sans aucun doute, l'idéal religieux dans la lutte est du côté de Saladin. Chasser définitivement les chrétiens de Syrie, de Palestine et de leurs fiefs secondaires de Mésopotamie qui représentaient une menace contre Bagdad, siège du califat, tel fut le souci d'un règne qui ne fut qu'une longue suite de batailles. Recommencer au profit des fidèles de Mahomet l'aventure romaine dont l'em-

Institut Kurde de Paris

pire était précisément formé par la Méditerranée et par les terres qu'elle baignait, telle fut l'ambition de Saladin.

L'Égypte ayûbide et sa marine sont le contrepoids de la puissance byzantine dont les flottes échouent devant Alexandrie et devant Damiette. Après son éclatante victoire de Hattîn qui lui livre Jérusalem et la Palestine, il apparaît bien que la position de la chrétienté en Orient va devenir rapidement intenable. C'est alors que se produit un fait considérable : Saladin, maître de presque toute la côte, au lendemain d'une victoire qui a douloureusement retenti dans l'Europe inquiète, échoue devant une poignée d'hommes retranchés sur le mémorable rocher de Tyr, qui deviendra ainsi la base de la lente mais sûre reconquête franque. Dès lors, la fortune politique de Saladin semble fixée. Les grandes choses sont accomplies. Les émirs commenceront à se lasser d'une vie qu'il faut mener à cheval, sans repos, sans beaucoup de profit. Jusqu'à ce siège de Tyr, jusqu'à cet échec, l'action politique de Saladin ne cesse de s'étendre. Il a refait l'unité syrienne et, du Nil au Tigre, l'empire ayûbide se fortifie d'année en année. Saladin possède trois capitales : Le Caire, Damas, Alep. A Bagdad, on le flatte, on le craint peut-être; à Mossoul, foyer traditionnel des rébellions contre les Syriens, on reconnaît son autorité. Après Tyr, après la malheureuse affaire d'Acre dont le sultan ne pourra sauver la garnison, sa vie politique est terminée. Il faudra marchander avec le rusé roi d'Angleterre qui, venu au dernier moment et sans victoire éclatante et décisive, pourra tout de même traiter d'égal à égal avec Saladin qu'il n'a point battu sur le terrain militaire, mais qu'il a su user en le traînant, de négociation en négociation, jusqu'à cette fameuse paix de l'été 1192 qui fut accueillie avec enthousiasme par tout le monde. On pourra remarquer que, depuis Tyr, jamais le zèle religieux de Saladin n'a été aussi vif. Une exaltation religieuse le possède. Il lit lui-même à ses enfants le traité que Kotb ed-Dîn en Nîsâbûri avait expressément composé pour lui. Quand il ne peut pas assister à la prière solennelle du vendredi, il fait venir l'imam chez lui et, s'il est malade, il se contraint à se lever pour écouter la prière. Il tient exac-

Institut Kurde de Paris

tement le compte des jours pendant lesquels il doit jeûner. Quand il passe la nuit sous sa tente de campagne, la sentinelle qui le garde a l'ordre de lui lire des versets du Coran. Alors que les Francs reçoivent sans cesse de nouveaux et importants renforts à Acre, alors que deux rois prennent le chemin de la Terre Sainte qu'il vient de conquérir, et que le bruit se répand en Orient que le Pape désire prendre part en personne à la croisade contre Saladin, la lettre suivante qu'il adressa au calife pour réclamer son appui, témoigne bien de son fanatisme : « Les chrétiens reçoivent sans cesse de nouveaux secours plus nombreux que les flots de la mer, plus amers pour nous que ses eaux saumâtres. Quand il en périt un sur terre, il en arrive mille par mer. La semence se trouve plus abondante que la moisson. Ces ennemis de Dieu se sont fait de leur camp une forteresse inexpugnable. Ce n'est pas qu'il n'en ait déjà péri un grand nombre, mais nos compagnons commencent à se lasser d'une guerre aussi longue; hâtons-nous d'implorer le secours du Seigneur. Dieu, sans doute, nous exaucera par considération pour notre maître, le commandeur des croyants. Voilà que le Pape des Francs impose aux chrétiens des pénitences et des dîmes; il les fait revêtir de deuil, jusqu'à la délivrance du tombeau de leur Dieu. Mais vous qui êtes du sang de notre prophète Mahomet, c'est à vous de faire dans cette circonstance ce que le Prophète ferait lui-même s'il se trouvait au milieu de son peuple, car il nous a confiés, nous et tous les musulmans, à votre garde. Ah! plût à Dieu que votre serviteur fût délivré des inquiétudes qui le tourmentent! Cependant, il a plus que jamais confiance en Dieu. Il attend son salut de lui. O mon Dieu! je me résigne d'avance à ce qui m'afflige et afflige les miens, pourvu que cela te soit agréable. »

***

Le fanatisme de Saladin, écrit très justement M. Soberheim dans l'excellente notice qu'il consacra à notre héros dans les colonnes de l'*Encyclopédie de l'Islam*, « ne s'exerça que contre

Institut kurde de Paris

les Croisés en général, mais non contre chacun d'eux personnellement, ni contre les chrétiens soumis à son gouvernement, bien que, lorsqu'il arriva au pouvoir, il tînt d'abord la main à ce que les prescriptions relatives aux vêtements distinctifs des Chrétiens et des Juifs fussent observées strictement. Il suivit la même voie que Nûr ed-Dîn et put passer pour le promoteur de la réaction sunnite contre les tendances persanes du shiisme en matière d'architecture, de littérature et de protocole ». Dans les dernières années de son règne, les rapports personnels entre les musulmans et les chrétiens s'améliorent. Le 29 mars 1192, un prince ayûbide, El Malik el Adil, est armé chevalier à Acre par le roi d'Angleterre, qui était alors en relations d'amitié avec son père, Saladin.

***

Comme administrateur des affaires publiques, Saladin nous est présenté par son meilleur biographe Beha ed-Dîn, qui fut longtemps son secrétaire avant d'aller enseigner à Alep, comme un souverain extrêmement méticuleux. Il ne voulait remettre à personne le soin d'annoter les requêtes qui lui étaient présentées; il prenait le temps de consulter les mémoires qui lui parvenaient de tous les points de son empire. En dépit de ses besoins d'argent pour mener ses guerres, il trouva le moyen de diminuer les impôts. Ami des sciences théologiques, protecteur des savants, Saladin fit en outre construire la fameuse citadelle du Caire et restaurer de nombreux monuments à Jérusalem. La manière dont il rendait la justice est restée célèbre en Orient : lorsque ses affaires le lui permettaient, il tenait lui-même son divan, le lundi et le jeudi, assisté de ses cadis, soit à la ville, soit à l'armée, et il admettait à son tribunal aussi bien les chrétiens que les musulmans. Devant Saladin, les pauvres avaient les mêmes droits que les riches.

***

Sa clémence et sa pitié furent telles que l'on eût tôt fait d'entretenir autour de lui une réputation de faiblesse qui

Institut Kurde de Paris

encouragea son personnel domestique à édifier sa fortune avec la sienne. Ses serviteurs le volaient effrontément et ses trésoriers pillaient ses revenus avec d'autant plus de désinvolture que Saladin ne s'en apercevait pas ou ne daignait point attacher à ces choses une trop grande importance. Ce chef, ce vainqueur de tant de batailles qui ne pouvait pas voir gicler du sang sans éprouver aussitôt un réel malaise, craignait ses émirs, ne voulait point se rappeler leurs offenses, préférant conserver leur amitié par sa douceur et ses générosités. Lorsqu'une partie des émirs se rebella ouvertement contre lui au cours du siège d'Acre, Saladin, contre toute attente, n'osa pas faire un exemple. Le miracle, ce fut qu'il se maintint sans violence, sans lois d'exception, sans employer le fer ou le poison, à la tête de l'empire musulman qu'il créa et fortifia en si peu d'années et que personne, parmi ses émirs, ses fils, ses amis, ses eunuques, ses mameluks, ne songea à contester ses titres et ses droits, ou à le faire disparaître, à la faveur de l'un de ces interminables banquets orientaux, à la fin desquels, entre les pâtisseries gluantes et épicées et les sorbets à la neige, disparurent tant de princes et tant de héros de l'Islam...

Institut kurde de Paris

BIBLIOGRAPHIE

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

BIBLIOGRAPHIE

ABEL, *Géographie de la Palestine.*

ALPHANDÉRY (Paul), *La Chrétienté et l'Idée de Croisade*, Paris, 1954.

AMBROISE, *L'Estoire de la guerre sainte*, poème en 12.000 vers. Édit. G. Paris. (« Documents inédits de l'Histoire de France », 1897.)

BAHGAT (Ali) et GABRIEL (A.), *Fouilles d'Al-Foustat*, Paris, 1921.

BARONIUS, RAYNALDI, etc., *Annales Ecclesiastici*, édit. Mansi, Lucques, 1738-1759. — *Monumenta Germaniae Historica*, I, Scriptores, Hanovre, 1826-1926. II, Leges, 1835-1889. — *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, Paris, 1876. — *Collection des Documents inédits de l'Histoire de France*, Paris, 1835.

BEHA ED-DIN IBN CHEDDAH, *Vita et res gestae sultani Saladini*, édition et traduction latine par Schultens, 1755. — *The life of Saladin*, traduction anglaise par C. W. Wilson, Londres, 1897.

BERCHEM (Van), *Notes sur les Croisades.* (« Journal asiatique », 1902.)

BLOCHET, *Introduction à Sûlûk, d'Al-Makrîsî.* [Période des Ayûbides.] Paris, 1908.

BONGARS (J.), *Gesta Dei per Francos, sive Orientalium expeditionum et regni Francorum hierosolimitani historia*, Hanovre, 1611.

BRÉHIER (L.), *L'Église et l'Orient au moyen âge*, 5e édit., 1928. — *Le schisme oriental du XIe siècle*, 1899. — *Le protectorat de Charlemagne.* (« Congrès français de la Syrie », fasc. II, pp. 15-38, 1919.)

BROCKELMAN (C.), *Histoire des peuples et des États islamiques depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1949.

CAHEN (Cl.), *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris, 1940.

CHALANDON, *Jean II Comnène et Manuel Comnène*, Paris, 1912. — *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, Paris, 1907.

CASANOVA, *Les derniers Fatimites.* (« Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique du Caire », t. VI.)

DÉFRÉMERY, *Recherches et nouvelles recherches sur les Bathiniens ou Ismaéliens de Syrie.* (« Journal asiatique », 1849.). — *Histoire des Seldjoukides et des Ismaïliens d'après Mirkhond.* (« Journal asiatique », 1848.)

Institut Français de Paris

DELABORDE, *Chartes de Terre Sainte provenant de l'abbaye de Notre-Dame de-Josaphat.* (« Bibliothèque de l'École de Rome », 1880, publication complétée par Ch. Kohler, « Revue de l'Orient latin », VII, pp. 108 et ss.)

DELARUELLE, *Essai sur la Formation de l'idée de Croisade.* (« Bulletin de litt. ecclés. », 1941-1944.)

DELAVILLE LE ROULX, *Cartulaire général des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem,* Paris, depuis 1894. — *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre,* Paris, 1904.

DE MAS-LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre sous les princes de la maison de Lusignan,* Paris, 1852-1853.

DERENBOURG, *Oûsama ibn Monqîdh. Un émir syrien au Ier siècle des Croisades,* « Publications de l'École des Langues orientales vivantes », t. XII, 1, Paris, 1889.

DESCHAMPS (Paul), *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte.* I. *Le Krak des Chevaliers,* Paris, 1934. — II. *La Défense du royaume de Jérusalem,* étude historique, géographique et monumentale, Paris, 1939.

DEVREESSE (Mgr R.), *Le Patriarcat d'Antioche depuis la paix de l'Église jusqu'à la conquête arabe,* 1945.

DIELH (Charles) et MARÇAIS (Georges), *Le monde oriental, de 395 à 1081,* t. III de « l'Histoire générale », publiée sous la direction de Gustave Glotz, Paris, 1936.

DODU (Gaston), *Histoire des institutions monarchiques dans le royaume latin de Jérusalem (1099-1291),* Paris, 1894. — *Le royaume latin de Jérusalem,* Paris, 1914.

DULAURIER, *Introduction au tome I des « Documents arméniens ».* (« Histoire des Croisades » de Michaud.)

DUSSAUD (René), *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale,* Paris, 1925.

Encyclopédie de l'Islam, Paris-Leyde.

ENLART (C.), *Les Monuments des Croisés dans le royaume de Jérusalem. Architecture religieuse et civile,* Paris, 1925-1928.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES et PLATONOV, *Le monde musulman et byzantin jusqu'aux Croisades,* t. VII de « l'Histoire du Monde », publiée sous la direction de M. E. Cavaignac, Paris, 1931.

GOLDZIHER, *Le dogme et la loi de l'Islam,* trad. française de Félix Arin, Paris, 1920.

GROUSSET (René), *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem,* 3 vol., Paris, 1934-1936. — *L'Épopée des Croisades,* Paris, 1939.

GUILLAUME DE TYR, *Historia belli sacri a principibus christianis in Palæstina et in Oriente gesti,* Bâle, 1549; réimpr. dans les *Historiens des Croisades,* publiés par l'Académie des Inscriptions, Paris, 1844. Première trad. française par G. du Préau, 1573.

Institut Kurde de Paris

GUYARD, *Un grand maître des Assassins au temps de Saladin.* (« Journal asiatique », 1877.)

HALPHEN, *L'essor de l'Europe (XIe-XIIIe siècles)*, Paris, 1932.

HATEM (Anouar), *Les Poèmes épiques des Croisades*, Paris, 1932.

HEYDT (W.), *Histoire du Commerce au Levant au moyen âge*, trad. française Furcy-Raynaud, Leipzig et Paris, 1885.

HOUTSMA, *Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides*, Leyde, 1886-1902.

HUART (Cl.), *Histoire des Arabes*, 2 vol., 1912-1913.

IBN DJOBAIR, *Voyages*, édit. de Gœje, 1907.

IBN AL ATHIR, *Al-kâmil fi't-tarîkh*, trad. partielle par E. Fagnan. (« Annales du Maghreb et de l'Espagne », Alger, 1901.)

IBN KHALDOUN, *Kitâb al-Ibar*, trad. partielle par de Slane. (« Histoire des Berbères », 4 vol., Alger, 1852-1856.)

IBN KHALLIKAN, *Wafayat al-ayân*, trad. anglaise par de Slane. (« Biographical Dictionary », 4 vol., Paris-Londres, 1843-1871.)

JALABERT (Louis), *Le Crac des Chevaliers.* (« Études », t. 226, pp. 793-804, 1936.)

JAUSSEN et SAVIGNAC, *Les châteaux arabes*, 2 vol., Paris, 1922.

KAMMERER, *La mer Rouge à travers les âges*, Paris.

KEMAL AL-DIN, *Histoire d'Alep.* (« Revue de l'Orient latin », 1895.)

LAMMENS (H.), *La Syrie*, précis historique, 2 vol., Beyrouth, 1921. — *Topographie franque du Liban.* (« Mélanges de la Faculté orientale », Beyrouth, t. I.)

LA MONTE (J.-L.), *La Papauté et les Croisades*, New York, 1944. — *Feudal monarchy in the Latin Kingdom of Jerusalem (1100-1291)*, Cambridge, 1932.

LANGLOIS, *Le trésor des chartes d'Arménie ou Cartulaire de la chancellerie royale des Roupéniens*, Venise, 1863. — *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, Paris, 1867-1869.

LANE-POOLE, *Mohammedan Dynasties*, London, 1849. — *History of Egypt in the Middles Ages*, 4e édit., London, 1915. — *Saladin and the Fall of the Kingdom of Jerusalem*, London, 1898.

LASSUS, *Inventaire archéologique de la région du nord-est de Hama*, Paris, 1937.

LECLER (Joseph), *L'Idée de Croisade. Ses origines d'après les travaux récents.* (« Études », t. 229, pp. 37-57, 1936.)

LE FEBVRE (Y.), *Pierre l'Ermite et la Croisade*, 1946.

LONGNON (Jean), *Les Français d'outre-mer au moyen âge. Essai sur l'expansion française dans le bassin de la Méditerranée*, 2e édit., 1929.

LOT (Ferdinand), *L'Art militaire et les armées du moyen âge en Europe et dans le Proche-Orient*, Paris, 1946.

MAQRIZI (Al-), *Kitâb al-Khîtat*, trad. française par Bouriant et par Casanova, 2 vol., Le Caire, 1893-1895 et 1906-1920. — *Al-mawâ'iz wa'l-i'tibâr*, édit. G. Wiet.

Institut Royal de Paris

MICHEL LE SYRIEN, *Chronique syriaque*, 3 vol., édit. et trad. par M. l'abbé Chabot, 1900.

PARIS (Gaston), *La légende de Saladin.* (« Journal des Savants », mai 1893.)

« Recueil des Historiens des Croisades » : *Historiens orientaux.* Vol. III, *Anecdotes et beaux traits de Sultan Youssof (Salah ed-Dîn). — Extraits de la Vie de Sultan Salah ed-Dîn*, etc., Paris, 1884. — Vol. IV-V, Abû Shâma, *Le Livre des Deux Jardins, ou Histoire de deux règnes, celui de Nûr ed-Dîn et de Salah ed-Dîn*, publié et traduit par Barbier de Meynard, 2 vol., Paris, 1898-1906.

« Revue de l'Orient latin », Paris, 1893-1909.

REY (E.), *Recherches géographiques et historiques sur la domination des Latins en Orient*, Paris, 1877. — *Les colonies franques de Syrie aux XIIe et XIIIe siècles*, Paris, 1883. — *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie et dans l'île de Chypre*, Paris, 1871. — *Résumé chronologique de l'histoire des princes d'Antioche.* (« Revue de l'Orient latin, » IV.) — *Les seigneurs de Barût et de la Terre d'oultre-Jourdain. — Supplément à l'étude de la topographie d'Acre au XIIe siècle. — Essai sur la domination française en Syrie pendant le moyen âge*, Paris, 1866. — *Les familles d'oultre-mer*, Paris, 1869.

REY (Guillaume), *Voyage dans le Hauran et sur les bords de la mer Morte.*

RICHARD (J.), *Le Comté de Tripoli sous la dynastie toulousaine.* (« Bibl. archéol. et hist. », Paris, 1945.) — *Pairie d'Orient latin; les quatre baronnies du royaume de Jérusalem.* (« Revue hist. de Droit français et étranger », 1950.)

ROHRICHT, *Geschichte des Königreichs Jerusalem. — Le siège de Saint-Jean-d'Acre.* (« Forschungen zur deutschen Geschichte », 1876.) — *Études sur les derniers temps du royaume de Jérusalem.* (« Archives Orient latin », t. I et II.)

ROY (J.-J.-E.), *Histoire des Templiers*, Tours, 1851.

SCHLUMBERGER, *Les principautés franques du Levant, d'après les plus récentes découvertes de la numismatique.* (« Revue des Deux Mondes », juin 1876.) — *Campagne du roi Amaury Ier de Jérusalem en Égypte au XIIe siècle*, Paris, 1906. — *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'oultre-Jourdain*, Paris, 1898. — *Byzance et les Croisades*, Paris, 1927.

SOBERNHEIM, Biographie de *Saladin.* (« Encyclopédie de l'Islam » [Sahl b. Harûn-Samaritains.]), livraison B, pp. 87-92, Paris-Leyde, 1925.

TABARI, *Annales*, 5 vol., Leyde, 1879-1901.

VACANDARD, *Saint Bernard et la Seconde Croisade.* (« Revue des Questions historiques », XXXVII.)

VASILIEV (A.), *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1932.

VILLEY (Michel), *La Croisade. Essai sur la formation d'une théorie juridique*, Paris, 1942.

WIET (Gaston), *Les inscriptions de Saladin.* (« Syria », III, pp. 307-328.) — *Précis de l'Histoire d'Égypte*, Le Caire, 1932. — *L'Égypte arabe*, t. IV de « l'Histoire de la Nation égyptienne », publiée sous les auspices de S. M. Fouad Ier, roi d'Égypte, Paris, 1938.

YEWDALE, *Bohemond Ier, prince of Antioch*, Princeton, 1924.

Institut kurde de Paris

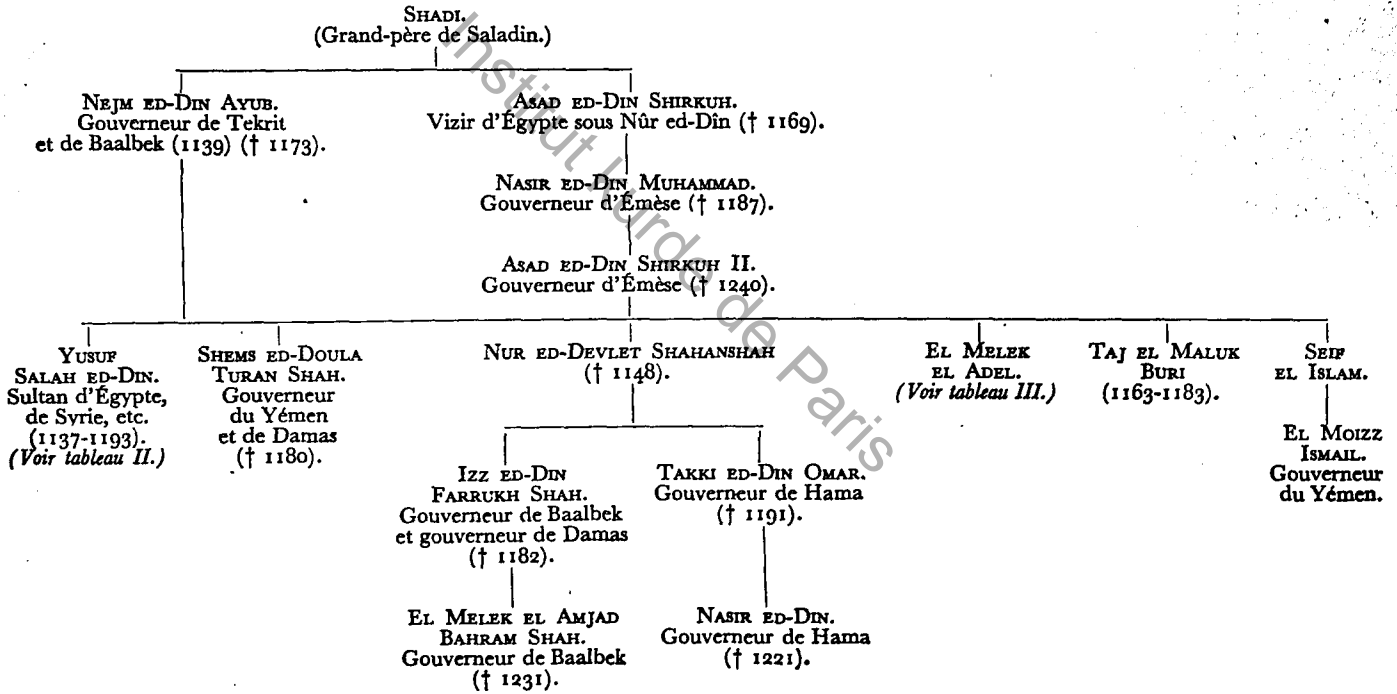
Institut kurde de Paris

TABLEAUX GÉNÉALOGIQUES

Institut kurde de Paris

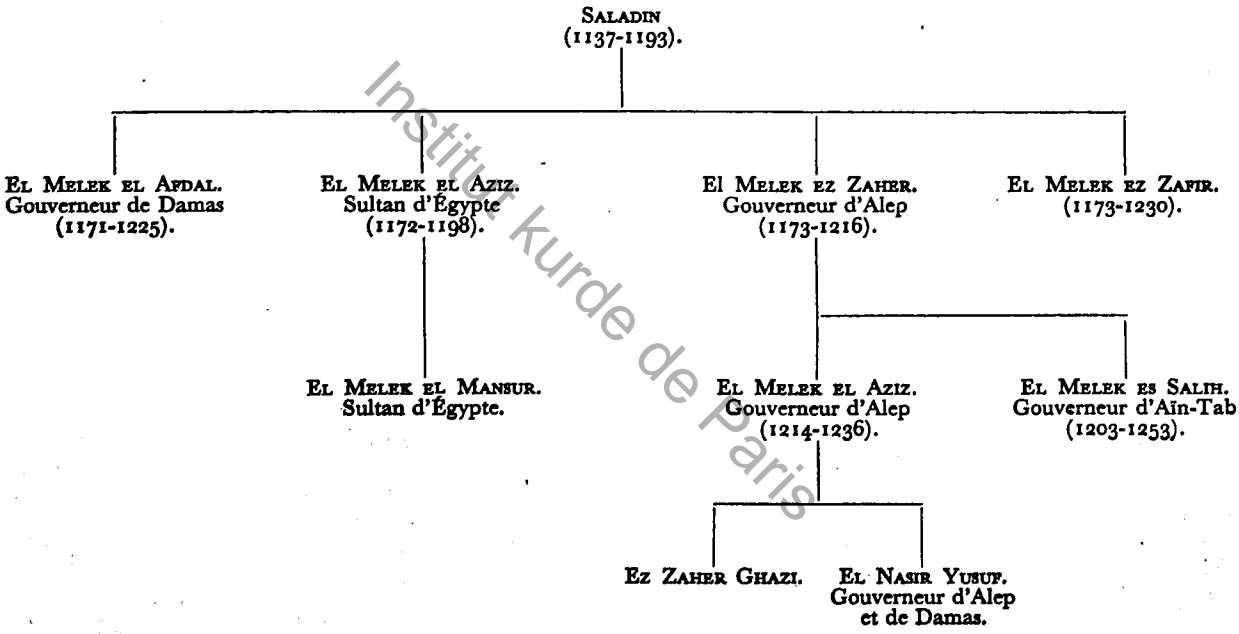
GÉNÉALOGIE DES AYUBIDES

TABLEAU I



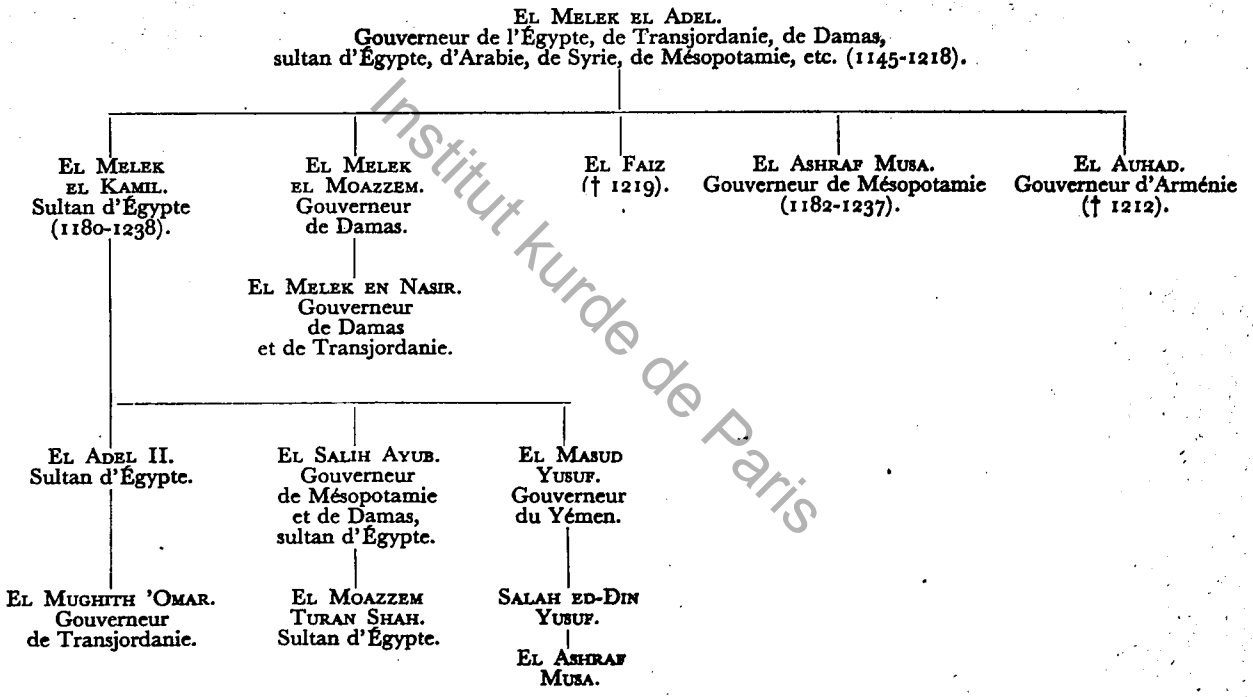
Institut Turc de Paris

Tableau II



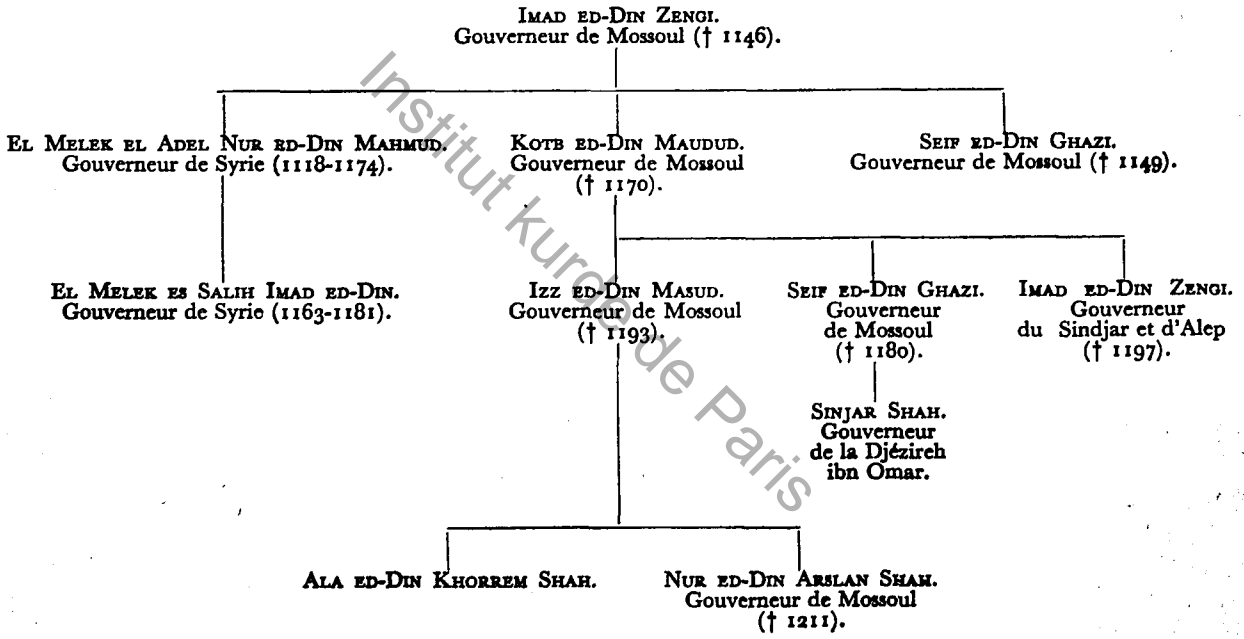
Institut kurde de Paris

Tableau III



Institut kurde de Paris

GÉNÉALOGIE DES ZENGIDES



Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

TABLE

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
CHAPITRE PREMIER.	— Les grands remous du monde musulman à la veille des Croisades	9
— II.	— La Syrie franque	17
— III.	— La Seconde Croisade et le réveil de l'Islam syrien	26
— IV.	— Les chrétiens et les musulmans se disputent la possession de la vallée du Nil	32
— V.	— Saladin, prenant au Caire la place des califes fatimites, fonde la dynastie des Ayûbides	42
— VI.	— Le Caire	48
— VII.	— Nûr ed-dîn contre Saladin	60
— VIII.	— La conquête de la Syrie	72
— IX.	— Le désastre des Ayûbides dans la plaine d'Ascalon	95
— X.	— Des bords de l'Euphrate aux bords du Jourdain	104
— XI.	— Le seigneur de Kérak	119
— XII.	— La question de Mossoul	128
— XIII.	— Le point critique des Croisades	134
— XIV.	— La plus grande victoire de l'Islam sur la chrétienté : Hattîn	146
— XV.	— La chute de Jérusalem	175
— XVI.	— Un adversaire de la taille de Saladin : Conrad de Montferrat	189
— XVII.	— Saladin veut rejeter les chrétiens d'Orient à la mer	193
— XVIII.	— La coalition de l'Europe chrétienne contre l'Islam	201
— XIX.	— Renaud de Sagette et Saladin	214
— XX.	— Une épopée : Saint-Jean-d'Acre	224
— XXI.	— Les malheurs de l'empereur Frédéric Barberousse en Asie Mineure	231

Institut de France

— XXII. — ... Et il y eut grande multitude de peuples pour se battre... 246
— XXIII. — Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion contre Saladin. 265
— XXIV. — Le roi d'Angleterre veut installer sa dynastie en Terre Sainte 289
— XXV. — La paix difficile. 305
— XXVI. — Le retour à Damas 332

BIBLIOGRAPHIE. 347

TABLEAUX GÉNÉALOGIQUES 355

PLAN DE JÉRUSALEM 184

Institut kurde de Paris

ACHEVÉ D'IMPRIMER
— LE 3 MAI 1956 —
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE)

(3357)

NUMÉRO D'ÉDITION : 2.316
DÉPOT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1956

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

IMPRIMÉ EN FRANCE

Institut kurde de Paris

OFFERT
PAR
JOYCE BLAU

Ouvrages sur l'Orient

AGA KHAN
MÉMOIRES.

BENOIST-MÉCHIN
LE LOUP ET LE LÉOPARD.
MUSTAPHA KÉMAL, ou la mort d'un empire.
IBN-SÉOUD, ou la naissance d'un royaume.

Jean BERAUD VILLARS
LES NORMANDS EN MÉDITERRANÉE.
LE COLONEL LAWRENCE ou la recherche de l'absolu.

Marcel BRION
CATHERINE CORNARO, Reine de Chypre.

Albert CHAMPDOR
CYRUS.

René GROUSSET
de l'Académie Française
LE CONQUÉRANT DU MONDE (Vie de Gengis Khan).
L'AME DE L'IRAN.

Émile MIREAUX
LA REINE BÉRÉNICE.

WALTER SCHUBART
L'EUROPE ET L'AME DE L'ORIENT.

Institut kurde de Paris

Éditions Albin Michel

CI-CONTRE, REPRODUCTION D'UN PLAN DE JÉRUSALEM EXTRAIT D'UNE CARTE DE NICOLAS SANSON, GÉOGRAPHE DU ROI (1665)

PRINTED IN FRANCE IMP. BALME, PARIS